

JEFF LINDSAY

DEXTER

FAIT SON CINÉMA

Michel
LAFON

Jeff Lindsay

DEXTER FAIT SON CINÉMA

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pascal Loubet

DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Les Démons de Dexter
Dexter dans de beaux draps
Ce délicieux Dexter
Double Dexter

Introduction

Ce n'est pas si mal d'être mort. Surprenant, même, quand on y pense. C'est vrai, quoi : tout le monde a l'air tellement terrifié, ça pleure, ça geint et ça passe des années à s'angoisser sur la possibilité d'une vie outre-tombe. Et pourtant, me voici gisant dans un paisible repos, silencieux, libre de toute souffrance, sans le moindre souci, et je n'ai rien à faire de plus compliqué, métaphysiquement parlant, que de me rappeler mon dernier déjeuner – un excellent sandwich au pastrami. Il m'a été apporté, encore chaud, alors que j'étais assis dans un confortable fauteuil pliant, et je me rappelle m'être demandé où l'on trouvait un pastrami aussi succulent à Miami de nos jours. Les *pickles* étaient également très savoureux. Et par simple souci d'authenticité ethnique, j'ai pris un soda mousse, quelque chose que je n'avais pas goûté depuis longtemps. Délicieux. Au final, à côté de cette expérience gastronomique, être mort apparaît seulement comme un désagrément tout à fait mineur.

Même si, pour dire la vérité – ce qui est parfois inévitable –, être allongé immobile sur le trottoir commence à être un tout petit peu lassant. J'espère être rapidement découvert. La mort n'est pas suffisante pour vous occuper l'esprit et j'ai l'impression d'être là depuis un bout de temps. Je sais que ce n'est pas la première chose que l'on objecterait à la fonction de défunt – horaires interminables et travail pas vraiment passionnant – mais voilà : je m'ennuie. Et le trottoir sous moi est très chaud et commence à me paraître très dur. Et en plus, l'affreuse flaque gluante qui s'étale autour de moi me met tout à fait mal à l'aise. Enfin, je veux dire que cela me mettrait mal à l'aise si j'étais vivant. En tout cas, c'est un spectacle horrible. Je dois être atrocement répugnant.

C'est peut-être un étrange sujet d'inquiétude pour un récemment décédé, mais c'est un fait. Je fais un tableau peu ragoûtant. Évidemment : on ne peut guère trouver de charme à un cadavre criblé de balles et il n'y a aucune dignité à être vautré dans la rue sous le soleil de Miami, attendant dans une flaque rouge et visqueuse que quelqu'un découvre votre corps. Et lorsqu'on la trouvera enfin, cette pauvre dépouille, il n'y aura même pas de sincères épanchements de chagrin et de regret. Ce n'est pas que je considère les émotions véritables comme particulièrement touchantes, mais tout de même. C'est naturel d'avoir envie qu'on vous pleure, non ?

Mais pas aujourd'hui, pas pour ce pauvre défunt Dexter. Après tout, qui pourrait pleurer un

monstre comme moi ? Non, ce serait purement pour la forme, et je serais bien le dernier à avoir le droit de me plaindre. J'ai passé toute ma carrière – et une grande partie d'un très gratifiant temps libre – en compagnie de cadavres. Je sais très bien que la réaction la plus naturelle quand on tombe sur un corps ruisselant de sang est de dire « Ooh, dégueulasse ! » avant d'avaler une goulée de boisson énergisante et de monter le volume de son iPod. Même cela, c'est plus sincère que les déploiements de pleurs et grincements de dents auxquels j'aurai droit quand mon pitoyable cadavre sera découvert. Je ne peux même pas espérer une élégante expression de chagrin et de deuil comme : « Hélas, pauvre Dexter ! » Personne ne dit plus « hélas ». Et d'ailleurs, je doute même que personne le pense non plus, de nos jours.

Non, il y aura peu de pleurs versés pour le dramatiquement décédé Dexter. Personne n'exprimera son chagrin pour la simple raison que personne n'est capable d'en éprouver. Je suis peut-être le seul assez honnête pour admettre que je n'en ai aucun, mais je n'ai jamais eu la preuve que quiconque en éprouve non plus. Les gens sont bien trop insensibles et changeants, et même dans les meilleures circonstances – ce qui n'est pas le cas présent – je ne peux rien espérer de plus qu'un haut-le-cœur devant le tas de compost qu'est devenue ma forme (plus ou moins) humaine, et un soupçon d'irritation devant cette nouvelle saleté qu'il va falloir nettoyer. Après quoi, à n'en pas douter, la conversation passera au sport ou aux projets du week-end, et le souvenir de mon sandwich au pastrami durera beaucoup plus longtemps que la peine éprouvée devant ma mort trop précoce.

Après tout, il n'y a pas d'autre solution. Il faut que je fasse contre mauvaise fortune bon cœur et que j'attende allongé comme un saumon fumé qu'on me découvre – ce qui n'a pas l'air d'être pour bientôt. Cela fait une bonne demi-heure que je suis étalé en plein soleil. Un cadavre peut-il attraper un coup de soleil ? La peau d'un mort peut-elle bronzer ? Cela ne me paraît pas approprié : nous préférons tous nous imaginer des cadavres d'une pâleur de spectre, et un épiderme hâlé ne pourrait que tout gâcher.

Mais voici que j'entends maintenant s'élever non loin un chœur empressé. Une portière se ferme avec un bruit sourd, des voix étouffées murmurent sur un ton pressant et je perçois enfin ce bruit que j'attendais : un claquement de pas qui s'approchent. Ils s'arrêtent en trébuchant près de moi, puis une femme s'écrie : « Noon ! » Enfin quelqu'un qui s'inquiète vraiment de ma tragique situation. Un tantinet mélodramatique, peut-être, mais c'est touchant et cela me réchaufferait le cœur, si tant est que Dexter eût un cœur à réchauffer.

La femme se penche sur moi, mais avec l'éclatant halo de lumière qui entoure sa tête, je ne peux distinguer ses traits. Il n'y a toutefois pas à se méprendre sur ce qu'elle tient dans la main droite. Une femme avec une arme au poing : se pourrait-il que la chère sœur de Dexter, le sergent Deborah Morgan, soit tombée sur le corps assassiné de son bien-aimé frère ? Qui d'autre pourrait se livrer à un tel étalage de chagrin armé pour moi ? Je sens une vraie tendresse dans la main gauche qui se pose sur mon cou pour chercher mon pouls : en vain, hélas. Elle retire sa main, lève les yeux au ciel et déclare, les dents serrées :

– Je vais les choper, les salauds qui ont fait ça. Je le jure...

C'est un sentiment que j'approuve totalement. Et d'ailleurs, sa voix sonne un peu comme celle de Deborah, mais pas tout à fait – elle a une inflexion musicale et hésitante à laquelle ma sœur ne se laisserait jamais aller.

Non, ce n'est pas Deborah. Elle ressemble encore moins à ma féroce et grossière sœur quand elle ajoute, d'une voix un peu nasillarde et franchement énervée :

– Bon sang, Victor, j’ai constamment une ombre en pleine figure !

Un homme qui a l’air d’avoir enduré tant de lassitude qu’il est au-delà de l’exaspération s’écrie :

– Coupez ! Où est ce foutu chef machiniste ?

Victor ?

Chef machiniste ?

Mais que se passe-t-il ? Soudain, un brusque déploiement d’activité entoure mon cadavre. Des dizaines de personnes, jusque-là silencieuses et cachées, surgissent sur le trottoir et explosent en un fourmillement frénétique. Deux types et une femme enjambent mon cadavre, commencent à se bagarrer avec d’énormes lampes montées sur des trépieds, des réflecteurs et des rouleaux de câble électrique, et on est tout à fait en droit de se poser la question : est-ce ainsi que finissent toutes choses pour l’humanité ? Pas dans une grande explosion, mais avec un changement d’éclairage ?

Malheureusement, nous devons attendre un peu pour obtenir la réponse à ces très intéressantes questions métaphysiques. Car aujourd’hui, en réalité, ce n’est pas le jour tant redouté du décès de Dexter. C’est en fait une petite entourloupe inoffensive : la dramaturgie de Dexter. Aujourd’hui, Dexter est entré dans l’univers tourbillonnant et pailleté du divertissement professionnel à grande échelle. Nous avons bénéficié d’une grandiose faveur, celle d’un rôle, et nous jouons un personnage que nous avons étudié toute notre vie. Nous avons été choisi comme figurant pour incarner un cadavre de cinéma, un pion mineur et immobile sur le grand échiquier qu’est Hollywood.

La femme qui n’est pas Deborah me tapote le visage avant de retourner à sa caravane en marmonnant son envie de massacrer ces gens qui permettent aux ombres d’effleurer son visage quasi parfait. L’équipe s’est lancée dans d’obscures tâches, et au-dessus du brouhaha, la voix plus qu’épuisée de Victor psalmodie une série d’ordres las et ajoute :

– Et toi, il faut que tu ailles voir le maquillage et qu’on te nettoie pour la prise suivante, OK, Derrick ?

– Je m’appelle Dexter, dis-je en me levant d’entre les morts. Avec un X.

Rien dans l’expression de Victor n’indique qu’il m’a entendu ou qu’il reconnaît mon existence.

– Nous avons déjà trois jours de retard, gémit-il. On peut accélérer un peu ?

Un élégant jeune homme a fait son apparition et s’accroupit auprès de moi dans un nuage d’eau de toilette florale.

– Très réussi, me dit-il en me tapotant le bras. Tu faisais trop bien le mort ?

– Merci, réponds-je.

Il pose sa main molle sur mon bras.

– On te nettoie ?

Presque tout ce qu’il dit a l’intonation d’une question, même des déclarations simples comme : « Bonjour, je m’appelle Fred ? » Je n’ai rien contre lui – même si je commence à me douter que Fred apprécierait beaucoup que j’aie quelque chose tout contre lui. Mais même si c’était mon genre et si j’étais disponible – ce qui n’est pas le cas –, jamais cela ne marcherait. Ce n’est qu’un assistant costumier et Dexter est acteur – c’est ce qui est écrit sur le contrat que j’ai signé ! Aussi me levé-je avec la plus grande dignité pour le suivre jusqu’à la grande caravane qu’il occupe avec ses congénères. En chemin je suis songeur, et peut-être que la question est un cliché, un écho absurde de l’obsession de l’être humain à vouloir trouver du sens là où il n’y en a absolument aucun. Mais alors que je regarde autour de moi l’absurde déploiement d’activité et de désordre, je me la pose quand même.

Comment suis-je arrivé là ?

Tout était pourtant si paisible, il y a juste quelques semaines, par une délicieuse journée du début de l'automne.

Je me rends en voiture au bureau comme d'habitude dans le joyeux carnage qu'est l'heure de pointe à Miami. Le temps est ensoleillé et agréable, avec une température dans les 25 °C, les autres conducteurs klaxonnent et profèrent des menaces de mort avec entrain, et je traverse tout cela en m'y sentant comme chez moi.

Je me gare sur le parking du siège de la police, encore totalement inconscient de la terreur tapie qui me guette, et je monte au deuxième avec une boîte de *doughnuts*. J'arrive à mon bureau, ponctuel. Et j'atterris en position assise à ma place, un gobelet d'immonde café dans une main et un doughnut à la confiture dans l'autre sans imaginer un seul instant que cette journée puisse sortir de ma paisible routine.

C'est là que le téléphone sonne, que je suis assez bête pour décrocher et que tout bascule.

– Morgan, dis-je.

Si j'avais su ce qui m'attendait, j'aurais montré moins d'enthousiasme.

À l'autre bout du fil, mon interlocuteur se racle la gorge et je reconnais le bruit dans un sursaut de surprise. C'est celui que fait le capitaine Matthews quand il veut que l'on comprenne qu'il s'apprête à faire une déclaration capitale. Mais quelle importante communication pourrait-il me faire au téléphone, avant même que j'aie terminé mon doughnut, à moi qui ne suis qu'un pauvre besogneux de la police scientifique ?

– Ahem, euh, Morgan, dit-il.

Puis c'est le silence.

– C'est bien moi, lui soufflé-je aimablement.

– Il y a un, euh, reprend-il avant de se racler de nouveau la gorge. J'ai une mission spéciale. Pour vous. Pouvez-vous monter à mon bureau ? Tout de suite ? (Une autre petite pause, puis, détail ahurissant, il ajoute :) Euh. S'il vous plaît.

Et il raccroche.

Je fixe le téléphone un moment avant d'en faire autant. Je ne sais pas très bien ce qui vient de se

passer ni ce que signifie ce « monter à mon bureau tout de suite ». Les capitaines ne confient pas des missions spéciales à des experts en taches de sang et nous ne faisons pas non plus des visites de courtoisie dans leurs bureaux. Alors à quoi cela rime-t-il ?

Ma conscience est immaculée – comme presque tout ce qui n'existe pas – mais je suis quand même un tantinet mal à l'aise. Des ennuis me guetteraient-ils – peut-être voudrait-on me confronter à des indices concernant mes débauches ? J'ai toujours bien nettoyé derrière moi et en tout cas cela fait un moment que je n'ai rien fait qui mérite d'être passé sous silence. À vrai dire, cela commence à faire un peu *trop* longtemps et, ces derniers soirs, je consulte tendrement ma liste de candidats en envisageant un nouveau camarade de jeu. Ma dernière rencontre enchantée a eu lieu il y a plusieurs mois et j'en mérite une autre sous peu – sauf si j'ai été découvert. Mais quand je repense à cette merveilleuse soirée, je ne me rappelle pas avoir dérapé ou bâclé quoi que ce soit et tout a été d'une laborieuse perfection. Quelqu'un a-t-il quand même trouvé quelque chose ?

Non, ce n'est pas possible. J'ai été méticuleux comme toujours. Par ailleurs, si mon ouvrage avait été repéré, je n'aurais pas reçu une aimable invitation du capitaine à venir bavarder avec lui – agrémentée d'un « s'il vous plaît », par-dessus le marché ! Je serais plutôt face à un commando rassemblé autour de mon bureau, le front couvert de petits points rouges.

Il y a d'évidence une autre explication à cette convocation au mont Olympe, mais j'ai beau creuser ma puissante cervelle, rien ne me vient, hormis la nécessité pressante de manger mon doughnut avant de paraître dans l'auguste présence du capitaine. Peu importe ce qu'il désire. C'est le capitaine et je ne suis qu'un vil expert en taches de sang. Il donne les ordres et je les exécute. C'est donc aux accents de l'hymne du devoir entonné par mes cornemuses mentales que je quitte mon fauteuil et me dirige vers la porte en finissant mon doughnut en route.

Comme c'est un vrai capitaine et qu'il est très important, Matthews a une secrétaire, même si elle aime se gratifier du titre d'assistante de direction. Elle s'appelle Gwen et elle a trois vertus bien plus développées que chez quiconque de ma connaissance : elle est étonnamment efficace, insupportablement sérieuse et inexorablement laide. C'est un délicieux mélange que j'ai toujours trouvé irrésistible. Du coup, quand j'arrive à son bureau, comme de juste, je ne peux m'empêcher de faire un bon mot.

– Belle Gwendolyn, le visage pour lequel s'élancent mille voitures de police !

Elle me regarde en fronçant les sourcils.

– Il vous attend, dit-elle. Dans la salle de réunion. Allez-y directement.

Pas terrible comme répartie, mais même si Gwen n'est pas connue pour son éclatant sens de l'humour, je lui fais mon plus joli sourire artificiel et réplique :

– L'esprit allié à la beauté ! Mélange détonant s'il en est !

– Allez-y directement, répète-t-elle, le visage comme figé dans la pierre ou la pâte à pudding très cuite.

J'entre dans la salle de réunion d'un pas léger.

Le capitaine Matthews est assis en bout de table, l'air grave, viril. À côté de lui se trouve ma sœur, le sergent Deborah Morgan, qui ne semble pas ravie. Elle en a rarement l'air : entre sa grimace soigneusement répétée de flic renfrognée et sa mine maussade habituelle, l'expression la plus enjouée qu'elle ait jamais eue en ma présence, c'est une approbation réticente. Cependant, ce matin, elle paraît particulièrement mécontente. Je considère les trois autres personnes assises à la table en espérant pouvoir comprendre les raisons de l'humeur de ma sœur.

À côté du capitaine siège un homme, le mâle dominant de la troupe. Il a dans les trente-cinq ans, porte un costume qui paraît très coûteux, et Matthews penche la tête vers lui avec une déférence frôlant la révérence. L'homme a levé le nez quand je suis entré, m'a dévisagé comme s'il mémorisait une série de chiffres, puis s'est tourné avec impatience vers Matthews.

À côté de ce charmant individu est assise une femme d'une si éblouissante beauté que j'en oublie presque que je marche : je m'immobilise à mi-pas, le pied en l'air, en la regardant bouche bée comme un môme de douze ans. Je la fixe, sans savoir pourquoi. Certes, elle a les cheveux couleur vieil or, des traits agréables et réguliers. Et des yeux d'un mauve stupéfiant, une couleur si improbable et pourtant si fascinante que j'éprouve un besoin irrésistible de m'approcher pour y regarder de plus près. Mais il y a quelque chose de plus que cette combinaison de traits, quelque chose d'invisible qui se *ressent* seulement, qui la rend beaucoup plus attirante qu'elle ne l'est vraiment – un Passager de lumière ? En tout cas, cela attire mon attention et me réduit à l'impuissance. Elle me regarde la mater avec un amusement distant, haussant un sourcil avec un petit sourire. Puis elle se tourne vers le capitaine, me laissant tituber vers la table.

En cette matinée de surprises, ma réaction à la simple splendeur féminine est plutôt démesurée. Je ne me rappelle pas m'être jamais conduit d'une manière aussi absurdement humaine : Dexter ne dégouline pas, même devant la beauté d'une femme. Mes goûts sont un peu plus raffinés, et requièrent généralement un compagnon de jeu choisi par moi et un rouleau de chatterton. Mais quelque chose chez cette femme m'a accroché et je ne peux m'empêcher de continuer à la dévisager tout en m'affalant dans le fauteuil voisin de ma sœur. Debs me gratifie d'un bon coup de coude dans les côtes.

– Tu es en train de baver, siffle-t-elle.

Ce n'est évidemment pas vrai, mais je me redresse tout de même et me drape dans les lambeaux de ma dignité en regardant autour de moi, le temps de me ressaisir.

Il reste à la table une dernière personne que je n'ai pas encore examinée. Cet homme a laissé un siège vide entre le sien et l'irrésistible sirène – il s'écarte d'elle comme s'il avait peur qu'elle lui refile quelque chose –, et il a posé le menton dans sa main, le coude planté sur la table. Il porte des lunettes de pilote, qui ne dissimulent pas son allure de beau quadragénaire avancé, avec moustache parfaitement taillée et spectaculaire coupe de cheveux. Impossible d'en être sûr avec ces lunettes vissées sur son nez, mais j'ai l'impression qu'il ne m'a même pas jeté un regard pendant que je clopinais ridiculement jusqu'à mon siège. Je réussis Dieu sait comment à dissimuler ma cruelle déception devant cette négligence et je tourne mon regard d'acier vers le bout de table où le capitaine Matthews se racle une fois de plus la gorge.

– Ahem, dit-il en pesant ses mots. Puisque nous sommes tous là, euh. Bon, enfin. (Il désigne ma sœur du menton.) Morgan, dit-il. (Il en fait autant avec moi.) Et, euh, Morgan.

Il fronce les sourcils, comme si je l'avais vexé en ayant choisi un nom qu'il a déjà prononcé, et la jolie femme ricane discrètement dans le silence. Le capitaine rougit, ce qui ne lui est sûrement pas arrivé depuis le lycée, et se racle à nouveau la gorge.

– Très bien, dit-il avec une immense autorité et un regard oblique vers la femme avant de hocher la tête vers l'homme au costume impressionnant. Monsieur Eissen, que voici, représente BTN. La chaîne Big Ticket Network.

L'homme acquiesce avec une expression délibérée de mépris patient.

– Et, euh, ils sont ici en ville. À Miami, ajoute Matthews, au cas où nous aurions oublié où nous

habitons. Ils veulent tourner un film. Un, euh, téléfilm, voyez.

L'homme aux lunettes prend la parole pour la première fois.

– Un pilote, dit-il sans bouger le visage, écartant suffisamment les lèvres pour dévoiler une rangée de dents d'une blancheur aveuglante. On appelle cela un pilote.

La jolie femme lève les yeux au ciel et me regarde en secouant la tête, et je me surprends à sourire avec empressement, sans même le vouloir consciemment.

– D'accord, dit Matthews. Un pilote. Très bien. Alors voilà. M. Eissen a sollicité notre coopération. Que nous serons très heureux de lui accorder. Très heureux, répète-t-il en le regardant. C'est bien pour le service. Image positive et euh, ahem. (Il fronce les sourcils, pianote sur la table et fixe Deborah.) Alors c'est ce que vous allez faire, Morgan. Et euh, Morgan. Tous les deux.

Je ne comprends rien à ce que raconte Matthews. Et donc, comme Dexter est un élève discipliné, je me racle la gorge à mon tour. Et cela marche. Matthews me regarde avec surprise.

– Excusez-moi, capitaine, dis-je, mais qu'est-ce que je suis censé faire exactement ?

Il cligne des paupières.

– Ce qu'il faudra, dit-il. Tout ce qu'on vous demandera.

M. Moustache reprend la parole sans bouger le moindre muscle de son visage.

– J'ai besoiiiiin, dit-il en s'attardant inutilement sur la deuxième syllabe, d'apprendre qui. Vous. Êtes.

C'est encore plus incompréhensible que ce qu'a raconté Matthews, et je ne trouve pas de réponse plus pénétrante qu'un « Oh. Ah-ah... ». Cela doit lui paraître aussi minable à lui qu'à moi, car il finit par bouger et tourne complètement la tête vers moi tout en soulevant ses lunettes d'un index impeccablement manucuré.

– J'ai besoin de vous observer, d'apprendre ce que vous faites, de comprendre comment être vous. Cela ne devrait pas prendre plus de quelques jours.

La jolie femme assise près de lui ricane et murmure quelque chose qui ressemble à « connard... ». En dehors d'un imperceptible tressaillement d'irritation, l'homme ne relève pas.

– Mais pourquoi ? demandé-je. (Et comme j'aime autant donner que recevoir, j'ajoute :) Vous ne vous aimez pas tel que vous êtes ?

La déesse ricane. L'homme se contente de froncer les sourcils.

– C'est pour le rôle, dit-il, un peu désarçonné. J'ai besoin d'étudier mon personnage.

Je crois avoir encore l'air dérouté, car la jolie femme me gratifie d'un éblouissant sourire qui me fait friser les orteils et me rend heureux d'être en vie.

– Je crois qu'il ne sait pas qui tu es, Bob, dit-elle.

– Robert, grommelle-t-il. Pas Bob.

– Il y a des gens qui n'ont jamais entendu parler de toi, tu sais, dit-elle d'un ton un peu trop suave.

– Il ne sait probablement pas qui tu es non plus, rétorque-t-il aigrement. Sauf s'il lit les tabloïds.

M. Eissen, l'homme au splendide costume, donne un petit coup sur la table. C'est très discret, mais tout le monde se tait et se redresse un peu.

– Robert, dit-il en insistant sur le prénom, avant d'ajouter : Robert Chase. Robert est un acteur très connu, monsieur Morgan.

– Ah, d'accord.

Robert laisse retomber ses lunettes.

– La plupart des acteurs aiment se faire une idée de la *réalité* sous-jacente au rôle qu'ils vont

endosser, continue Eissen.

À son intonation, on croirait qu'il parle de petits enfants qui passent par un stade désagréable et il assortit cela d'un sourire condescendant.

– Jacqueline Forrest, continue-t-il en désignant la jolie femme d'un geste cérémonieux. Jackie joue une policière dure à cuire. Comme votre sergent Morgan. (Il sourit à Deborah, qui reste de marbre.) Et Robert joue le rôle d'un as de la police scientifique. Ce que vous êtes. Il voudrait donc vous suivre dans votre travail pendant quelques jours pour voir ce que vous faites et comment vous vous y prenez.

J'ai toujours entendu dire que l'imitation est la plus sincère forme de flatterie, mais je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu quiconque ajouter que la flatterie est une bonne chose et je dois avouer que je ne suis pas follement enchanté. Ce n'est pas que j'aie quoi que ce soit à cacher – j'ai déjà tout caché –, mais je tiens à mon espace personnel et l'idée d'avoir quelqu'un à mes basques qui prend des notes sur mon comportement est un peu dérangement.

– Hum, réponds-je (Et je suis ravi d'entendre que mon éloquence habituelle est mise en valeur.) Cela va être, euh, un peu difficile...

– Aucune importance, dit le capitaine Matthews.

– Cela ne me gêne pas, dit Robert.

– Moi si, dit Deborah.

Tout le monde se tourne vers elle. Elle a l'air encore plus renfrognée qu'à mon arrivée, ce qui représente un sacré exploit.

– Quel est le problème ? demande Eissen.

– Je suis une flic, pas une putain de nourrice, grince-t-elle.

– Morgan, dit le capitaine Matthews, qui se racle la gorge et regarde autour de lui si quelqu'un a relevé le gros mot.

– J'ai pas le temps pour ces conneries, poursuit-elle. Rien que ce matin, j'ai une fusillade à Liberty City, une overdose à l'université et une décapitation au Grove.

– Waouh, s'émerveille Jackie dans un souffle.

Matthews balaie tout cela d'un geste.

– Sans importance, dit-il.

– Ben voyons, répond ma sœur.

– Confiez cela à Anderson ou à qui vous voulez. Ceci, dit-il en frappant la table de l'index, est prioritaire.

– C'est pas mon boulot, insiste Deborah. Mon boulot, c'est d'arrêter les criminels, pas de faire la nounou pour un mannequin.

J'observe comment Jackie prend cela. Elle se contente de regarder Debs, admirative.

– Excellent, dit-elle à mi-voix.

– Votre boulot, répond sévèrement Matthews, est de suivre les ordres. Les miens, ajoute-t-il avec un nouveau coup d'œil à Jackie pour voir si elle est impressionnée.

Mais Jackie ne quitte plus Deborah du regard.

– Bon Dieu, capitaine, dit Debs.

Matthews la fait taire d'un geste.

– Ça suffit, dit-il sèchement. Je vous confie le rôle de conseiller technique auprès de ces gens. Point barre. Jusqu'à nouvel ordre.

Elle ouvre la bouche, mais il ne lui laisse pas le temps de répondre.

– Vous allez le faire, et bien, et c'est tout, fin de la discussion. Et surveillez votre langage,

Morgan, d'accord ?

Il la fixe, elle soutient son regard et il ne se passe rien de plus, jusqu'à ce qu'Eissen s'en mêle.

– Bon, voilà qui est réglé, dit-il avec un sourire faux indiquant que tout le monde est content.

Merci de votre coopération, capitaine. La chaîne vous est reconnaissante.

– Eh bien, c'est, ahem. C'est une bonne chose, je n'en doute pas. Pour tout le monde, ajoute-t-il en fusillant ma sœur du regard.

– Je suis sûr que vous avez raison, dit Eissen.

– Ça va être génial ! s'extasie Jackie.

Deborah n'a pas l'air d'accord.

– Écoutez, me dit Robert Chase alors que nous descendons ensemble le couloir vers mon bureau. Il faut qu'on se fixe quelques règles de base dès le début, d'accord ?

Je tourne les yeux vers lui et je ne vois que son profil, étant donné qu'il regarde droit devant lui, lunettes sur le nez.

– Des règles ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Il s'arrête et se retourne vers moi.

– C'est Derrick, votre prénom, c'est ça ? demande-t-il en tendant la main.

– Dexter. Dexter Morgan.

Je lui serre la main. La peau est douce, mais la poignée est ferme.

– C'est ça. Dexter. Et moi c'est Robert. D'accord ? Juste Robert. Pas Bob.

– Bien sûr que non.

Il opine comme si j'avais dit quelque chose de profond, puis il reprend sa marche.

– Alors, continue-t-il en balayant l'air de la main. Je suis un type ordinaire. J'aime les mêmes trucs que vous.

Cela ne me paraît pas possible étant donné ce que j'aime en réalité, mais je décide de ne pas le contrarier.

– D'accord, dis-je.

– Je ne me balade pas en Ferrari, je ne sniffe pas de la coke sur les nibards des putes, OK ?

– Ah, fais-je. Bon, d'accord.

– Ne vous méprenez pas, dit-il avec un sourire pensif et viril. J'aime les femmes. Je les adore. Mais je ne fais pas tout le... cinéma des *célébrités*. OK ? Je suis un vrai *acteur*, pas une star. Je fais un boulot, exactement comme vous, et quand j'ai fini ma journée, j'aime bien me détendre, boire quelques bières, regarder un match. Des trucs parfaitement normaux. Vous voyez ? Pas sortir entouré d'une cour de fans et faire la fête toute la nuit. Ça, c'est... des conneries.

C'est tout à fait intéressant, mais j'ai découvert que la plupart du temps, quand quelqu'un insiste à ce point, c'est qu'il essaie soit de s'en convaincre lui-même, soit de déguiser quelque chose de tout à fait autre. Peut-être qu'il sniffe vraiment de la cocaïne sur les nichons des putes... Cela dit, mon

expérience des vedettes masculines de Hollywood se bornant à les avoir vues à la télévision en leur consacrant moins de la moitié de mon attention, il se peut que Robert Chase veuille me faire comprendre quelque chose en utilisant un monologue extrait d'un rôle qu'il a déjà joué. En tout cas, il s'attarde beaucoup sur ses goûts « normaux » en matière de femmes et de sport et je suis forcé de me demander où il veut réellement en venir.

– D'accord, dis-je. Alors, quelles sont les règles ?

Il incline légèrement la tête comme s'il avait mal entendu.

– Que voulez-vous dire ?

– Les règles de base, expliqué-je. Vous avez dit que vous alliez exposer clairement les règles de base.

Il s'immobilise et se tourne vers moi sans la moindre expression. Je le regarde. Il finit par sourire et me taper sur l'épaule.

– OK, dit-il. Je crois que j'ai été un peu... pompeux.

– Pas du tout, mens-je poliment.

– Le fait est que je ne veux aucune espèce de traitement de faveur. Faites ce que vous faites habituellement et comportez-vous comme si je n'étais pas là. Faites comme tous les jours, d'accord ?

– Pas de problème, dis-je. Autre chose ?

Il jette dans le couloir un regard de biais que je trouve un peu furtif.

– Je n'aime pas le... sang, dit-il. (Il déglutit.) Je préférerais, euh, ne pas être obligé d'en voir trop.

Pour le moment, Chase m'est apparu comme quelqu'un manquant d'humour, mais cette affirmation est si follement incroyable que je le fixe comme s'il venait de blaguer. Ce n'est pas le cas. Il me dévisage, regarde à nouveau autour de lui, puis baisse les yeux sur ses chaussures. Qui valent le coup d'œil. Elles coûtent probablement plus que ma voiture.

– Hum, fais-je. Vous êtes au courant que je suis expert en taches de sang, n'est-ce pas ?

Il tressaille.

– Oui, je sais, mais... C'est juste que je, euh... je n'aime pas ça. Ça, euh... me donne un peu la nausée. Rien que de savoir que ça coule en moi ou qu'il y en a eu quelque part, je ne peux pas... Alors le voir, là, genre par terre, en éclaboussures... (Il frissonne, se redresse et me regarde, et pour la première fois il a l'air d'un être humain véritable.) Ça ne me plaît pas, dit-il d'un ton presque suppliant.

– D'accord, réponds-je, ne trouvant pas grand-chose de mieux à dire. Mais je ne sais pas si je pourrai vous montrer comment j'analyse les taches de sang sans vous montrer du sang.

Il baisse de nouveau le nez vers ses pieds et soupire.

– Je sais.

– Oh. Mon. *Dieu* ! s'extasie une voix derrière moi.

Je me retourne. Vince Masuoka est juste là, les mains sur le visage, bouche grande ouverte, avec l'air d'une ado de douze ans qui vient de tomber sur l'ensemble des acteurs de *Glee*.

– Vince, c'est moi, dis-je.

Mais apparemment, ce n'est pas moi. Sans me prêter attention, il tend une main tremblante vers Chase.

– Robert *Chase*, oh, mon Dieu oh, mon DIEU ! dit-il en trépignant comme s'il avait une furieuse envie de pisser. C'est vous, c'est vraiment vous ! ajoute-t-il.

Je ne sais pas s'il essaie de se convaincre ou de convaincre Chase, mais je trouve ce numéro

extrêmement irritant. Pourtant on dirait que c'est exactement ce qu'il fallait à Chase : il se redresse, prend immédiatement un air serein, autoritaire et plus parfait que ne devrait l'être aucun être humain.

– Oh, mon Dieu, répète Vince.

Je réussirais peut-être à le faire taire avec quelques gifles. Mais de tels gestes étant déconseillés sur le lieu de travail, même quand ils tombent sous le sens, je puise en moi les ressources nécessaires pour maîtriser cette envie.

– Je vois que tu connais Robert, lui dis-je. Robert, je vous présente Vince Masuoka. Il était dans la police scientifique avant de perdre la tête.

– Salut, Vince, fait Robert en s'avançant, main tendue, un sourire viril sur les lèvres. Ravi de faire votre connaissance.

Vince considère la main tendue comme s'il n'en avait jamais vu.

– Oh. Oh. Oh. Ohmondieu. Ohmondieu. Je veux dire... (Il agrippe la main de Chase comme un noyé un gilet de sauvetage et la serre à deux mains tout en continuant de babiller comme un dément.) C'est tellement incroyable... Je suis siiiii... Je veux dire, depuis *toujours*... Oh, mon Dieu, je n'en reviens pas. Je vous ai absolument *adoré* dans *Hard and Fast* ! dit-il.

– Ouais, bon... merci, dit Chase en réussissant à extirper sa main de l'étreinte moite de Vince. C'était il y a un moment, ajoute-t-il modestement.

– J'ai le DVD, se rengorge Vince. Je l'ai regardé un million de fois.

– Hé, génial, ça, dit Chase. Content que ça vous ait plu.

– J'en reviens pas, dit Vince en se remettant à trépigner. Oh, mon Dieu !

Chase se contente de sourire. Ce n'est apparemment pas la première fois qu'il voit ce genre de comportement, mais malgré tout, la crise d'épilepsie de Vince commence à devenir un peu gênante.

– Bon, fait-il, Derrick et moi avons à faire. Mais j'ai hâte de travailler avec vous. À bientôt !

Chase m'empoigne le coude d'une main ferme et m'entraîne dans le couloir. Je n'ai pas besoin d'encouragements, étant donné que Vince est reparti dans ses ohmondieu-ohmondieu gémissants. Nous laissons donc Vince dans le hall et nous réfugions dans mon bureau, où Chase s'appuie contre la table et croise les bras.

– Eh bien, dit-il, je ne m'attendais pas à ça ici. C'est vrai, quoi, je pensais que les flics étaient, je ne sais pas... euh, plus mecs ? Plus machos ? Vous voyez, quoi.

– Vince n'est pas vraiment un flic, dis-je.

– Oui, mais quand même. Il est gay ? Ne vous méprenez pas, je n'ai rien contre, mais je me posais juste la question.

Je regarde Chase, éberlué, et à vrai dire c'est surtout de moi-même que je m'étonne. Cela fait des années que je travaille avec Vince et je ne me suis jamais posé cette question. Bien entendu, elle est totalement déplacée et cela ne me regarde pas. Après tout, je ne voudrais pas que Vince fourre le nez dans ma vie privée.

– Je ne sais pas, dis-je. Mais l'an dernier, il s'était déguisé en Carmen Miranda pour Halloween. Une fois de plus.

Chase opine.

– C'est un signe caractéristique, dit-il. Bon, je m'en fous. C'est vrai, il y a des fiottes partout, de nos jours.

Je m'interroge devant l'utilisation de ce mot : « fiottes ». Il me semble que ce n'est pas un terme en usage dans les cercles les plus libéraux, comme je croyais que l'était Hollywood. Mais il se peut

simplement que Robert veuille se fondre dans notre milieu de mecs machos des services de police de Miami ; tout le monde sait que nous parlons ainsi.

En tout cas, je m'intéresse davantage à sa réaction devant l'accès d'hystérie adolescente de Vince.

– Ce genre de chose vous arrive souvent ? lui demandé-je.

– Quoi, ces cris et ces trépignements ? demande-t-il sans s'émouvoir. Oui. Partout où je vais.

Il pousse du bout de l'index un dossier sur mon bureau et l'ouvre négligemment.

– Ça ne doit pas être facile pour les courses, dis-je.

Il ne relève pas le nez.

– Mmm-mmm. J'ai quelqu'un qui les fait à ma place. De toute façon, c'est différent à Los Angeles.

Là-bas, tout le monde croit avoir des relations professionnelles avec vous et personne ne veut avoir l'air d'un fan transi.

Il entreprend de feuilleter le rapport, ce que je trouve un peu irritant.

– J'ai des analyses à faire, dis-je.

Il lève vers moi un regard angoissé, ce qui me plaît bien davantage.

– C'est, euh... un meurtre ? Des analyses de sang ?

– J'en ai bien peur. Il faut que j'étudie des prélèvements faits sur la scène du crime. Comme le tueur a sectionné l'artère fémorale, il y avait du sang partout.

Chase prend une profonde inspiration, les dents serrées. Il expire lentement, enlève ses lunettes de soleil et les contemple, puis les chausse à nouveau. Je le regarde faire et, ce qui en dit peut-être long sur mon manque de charité, j'apprécie de voir qu'il a légèrement blêmi sous son bronzage. Finalement, il déglutit et respire un bon coup encore une fois.

– Bon, dit-il. Il faut sûrement que je vous accompagne pour regarder.

– Je crois, oui.

Il se redresse en tentant de prendre un air résolu.

– OK, dit-il. Je, euh... Je vais juste regarder par-dessus votre épaule, non ?

– D'accord, réponds-je. Je vais essayer de ne pas trop éclabousser.

Il ferme les yeux, mais il me suit.

C'est un mince triomphe, mais c'est à peu près tout ce que je gagne jusqu'à la fin de la semaine. Alors que je vaque vaille que vaille à mon train-train habituel, Robert vaque vaille que vaille avec moi. Chaque fois que je me retourne, il est là, le front plissé et l'air concentré, prêt à poser une question idiote : pourquoi je fais cela ? Pourquoi est-ce important de le faire ? Est-ce que je le fais souvent ? Combien de tueurs ai-je attrapés qui ont fait cela ? Étaient-ce des tueurs en série ? Y a-t-il beaucoup de tueurs en série à Miami ? La plupart du temps, les questions sont totalement sans rapport avec mes activités, ce qui les rend encore plus inutiles et agaçantes. Je comprends que c'est difficile pour quelqu'un comme lui de formuler des questions intelligentes sur la chromatographie en phase gazeuse, mais dans ce cas, pourquoi venir m'observer ? Pourquoi ne reste-t-il pas dans un bar à m'envoyer ses questions tout en sirotant une bière et en regardant un match à la télévision ?

Si les questions idiotes sont pénibles, le mercredi, il passe à un niveau de persécution supérieur.

Nous sommes de nouveau dans le labo et je regarde dans le microscope, où je viens de découvrir de très intéressantes similitudes entre des échantillons de tissus prélevés sur deux scènes de crime différentes. Je me redresse, me retourne, et je vois Chase qui plisse le front pensivement, une main se massant le dessus du crâne et l'autre sur la bouche. Et avant que j'aie le temps de lui demander pourquoi il fait un geste aussi idiot, je me rends compte que je suis en train de faire exactement le

même.

Je baisse les mains.

– Pourquoi vous faites ça ? demandé-je en dissimulant presque toute mon irritation.

Il en fait autant et me gratifie d'un insolent sourire triomphal.

– C'est ce que vous faites, dit-il. Quand vous trouvez quelque chose d'important. Vous faites ce geste avec vos mains. (Il le reproduit rapidement, une main sur la tête, l'autre sur les lèvres.) Puis vous restez là avec une expression pensive. (Il fait une demi-grimace qui signifie très clairement : « Je suis vraiment pensif. ») Comme ça.

Sans doute que je fais cela et un tas d'autres choses dans ma vie professionnelle sans le savoir. Il y a peu de miroirs dans un laboratoire de la police scientifique, et franchement je préfère que cela reste ainsi. Nous avons tous des comportements inconscients et j'ai toujours pensé que les miens étaient un peu plus retenus que ceux qu'étaient les simples mortels autour de moi.

Mais voilà que Chase me montre que mes tics sont tout aussi ridicules que ceux des autres. C'est incroyablement irritant qu'il soit là à les copier, et cela n'explique toujours pas la partie la plus importante de la question.

– Pourquoi êtes-vous obligé de le faire vous aussi ? demandé-je.

Il secoue la tête comme si c'était moi qui posais les questions idiotes.

– Je vous *apprends*, dit-il. Pour mon personnage.

– Vous ne pourriez pas plutôt apprendre Vince ? demandé-je d'un ton que même moi je trouve agressif.

– Mon personnage n'est pas gay, répond-il tout à fait sérieusement.

Le jeudi soir, je serais prêt à devenir gay moi-même si cela pouvait empêcher Chase de me copier. Je l'ai observé en train d'imiter mes moindres gestes, chaque tic inconscient, et j'ai appris que je bois mon café bruyamment, que je me lave trop longuement les mains, et que je fixe le plafond en faisant la moue quand je suis au téléphone. Je n'ai jamais eu de problème d'estime de soi : j'aime beaucoup Dexter, tel qu'il est. Mais avec Chase qui me singe, je découvre que même l'image la plus saine de soi peut s'éroder sous le déluge d'une incessante et solennelle parodie.

Les jours passent et sa présence devient de plus en plus exaspérante. C'est pénible qu'il me suive, m'observe et m'imité, mais même s'il n'y avait pas cela, il me serait impossible d'apprécier Robert Chase. J'avoue que j'arrive rarement à parvenir au genre de liens intimes et chaleureux que les êtres humains nouent régulièrement, surtout parce que je n'ai pas d'émotions humaines. Malgré tout, je les feins très bien : j'ai survécu au milieu des gens pendant toute ma vie et je connais toutes les astuces des relations sociales. Aucune ne fonctionne avec Chase et j'ignore pourquoi. Il y a chez lui quelque chose qui cloche, quelque chose d'un peu faux, de répugnant.

Mais on m'a ordonné de le remarquer dans les eaux agitées de ma vie de laborantin et remarquer je dois. Il faut avouer que Chase est assidu. Il arrive chaque matin presque à la même heure que moi. Le vendredi, il apporte même une boîte de doughnuts. Je dois avoir l'air surpris, car il me sourit et dit :

– C'est bien ce que vous faites, n'est-ce pas ?

– Parfois, oui, avoué-je.

Il opine.

– Je me suis renseigné sur vous, dit-il. Tout le monde m'a dit : Dexter aime les délicatesses.

S'il m'a irrité jusque-là, à présent je fulmine. Il est allé au-delà de la simple parodie. Voilà qu'il

« se renseigne » sur moi et encourage tout le monde autour de moi à étaler les menus travers et tics de Dexter. Cela me met tellement en colère que je ne peux me calmer qu'en imaginant Robert ligoté sur une table avec du chatterton, et moi au-dessus de lui en train de brandir mon couteau de boucher. Malgré tout, je mange ses doughnuts.

L'après-midi apporte l'unique soulagement de toute la semaine. Et cela tombe bien qu'il prenne la forme d'un meurtre.

Robert et moi rentrons à peine de déjeuner. Je l'ai laissé me convaincre de l'emmener manger de la vraie cuisine cubaine, et nous sommes donc allés dans mon établissement favori, le café Relampago. Les Morgan s'y rendent depuis deux générations – trois, désormais, si on compte ma petite fille Lily Anne. Elle a adoré les *maduros*.

Quoi qu'il en soit, Robert et moi nous sommes gavés de *ropa vieja*, *yucca*, *maduros* et, bien entendu, d'*arroz con frijoles negros*. Nous avons fait passer le tout avec de l'Iron Beer, la version cubaine du Coca, et terminé avec une crème caramel et un déluge de *cafecitas*. Comme Robert a tenu à payer, peut-être pour tenter d'acheter mon affection, je suis d'une humeur un peu radoucie quand nous rentrons au bureau. Mais nous n'avons pas le temps de nous installer dans nos fauteuils pour méditer et digérer, car à peine arrivons-nous que Vince se précipite en serrant contre lui le sac de toile qui contient son matériel.

– Prends ton matos, dit-il au passage. On est sur un gros coup.

Robert se tourne pour le suivre du regard et son air jusque-là assuré semble se liquéfier et finir en flaque à ses pieds.

– Est-ce que... Il parle de, euh...

– Ce n'est probablement pas grand-chose. Juste une nouvelle décapitation à la machette ou ce genre-là.

Il me fixe un moment en ouvrant de grands yeux. Puis il blêmit, déglutit péniblement et finit par acquiescer.

– OK, dit-il.

Je vais chercher mes affaires avec une agréable satisfaction devant le désarroi de Chase.

Le cadavre se trouve à l'intérieur d'une benne à ordures dans une impasse aux abords du campus de l'université de Miami-Dade. La ruelle est sombre, même au plein soleil de midi, plongée dans l'ombre des immeubles environnants. Il doit y faire encore plus noir la nuit, quand un vilain personnage a choisi l'endroit pour se livrer à ses petits jeux. À en juger par l'état du cadavre, c'était une très bonne idée. Il est préférable de ne pas étaler au grand jour ce qui a été fait à ce qui était encore il y a peu une jolie jeune femme.

La benne est positionnée à l'oblique dans un coin au fond de l'impasse. Un côté du couvercle est ouvert, et même à trois mètres on entend le bourdonnement de milliards de mouches qui tourbillonnent en une énorme nuée noire. Angel Batista-Sans-Rapport est en train de chercher des empreintes sur la paroi extérieure. Il s'affaire méticuleusement sur le dessus en passant le pinceau de poudre d'une main et en chassant les mouches de l'autre.

Vince est à genoux à côté de la benne, où quelques ordures dégoulinantes se sont répandues sur la chaussée. Il fouille d'une main gantée de latex dans la bouillasse répugnante et il n'a pas l'air heureux.

– Bon Dieu, me fait-il sans lever le nez. Je ne peux même pas respirer.

– Respirer, c'est surfait. Tu as trouvé quelque chose ?

– Oui, dit-il d'un ton presque rageur. Des ordures. (Il serre les dents et balaie quelque chose qui colle à ses gants.) Si on nous en refile un autre du même genre, je demande à être muté à la circulation.

Je sens un sombre tressaillement d'intérêt de la part du Passager noir.

– Un autre ? demandé-je. Y a-t-il une probabilité que cela arrive ?

Il se racle la gorge et crache sur le côté.

– Ça n'a pas l'air d'un meurtre ordinaire, dit-il. Clairement pas une dispute avec le petit copain. Putain, ce que je déteste les ordures.

– Qu'est-ce que vous voulez dire par « un autre » ? demande Chase qui est à mon côté. Vous voulez dire que cela pourrait être un tueur en série ?

L'espace d'un instant, Vince oublie qu'il est à genoux dans les détritiques et regarde Chase en

rayonnant d'une adoration sans mélange.

– Salut, Robert, dit-il.

Au bout d'une semaine à croiser Chase tous les jours, Vince manque toujours de défaillir en sa présence. Mais au moins il ne geint plus des « ohmondieu ».

– Alors, qu'est-ce qui vous le fait penser ? demande Chase. Que ce n'est pas, disons, ordinaire.

– Oh, fait Vince. C'est juste, vous voyez... Un petit peu... baroque ? (Il agite une main guillerette, envoyant voler une goutte de liquide gluant sur ma chaussure.) Oups.

– Baroque, répète pensivement Chase. Vous voulez dire quoi ?

Vince continue de sourire. Rien de ce que peut dire Chase, si idiot que ce soit, ne pourrait ternir son armure de chevalier blanc.

– C'est compliqué, dit Vince. Il n'a pas simplement voulu la tuer. Il a fallu qu'il lui fasse des trucs.

Chase opine, et malgré la pénombre de la ruelle, il me semble qu'il a nettement pâli.

– Quel, euh... déglutit-il. Genre de trucs ?

– Regardez, répond Vince. C'est difficile à décrire.

Chase se dandine, regrettant manifestement de ne pas être ailleurs. Pour ma part, je ne peux plus attendre. J'aimerais dire que j'éprouve un sens aigu du devoir envers la cité de Miami, qui me paie pour enquêter sur ses affaires. Mais, en réalité, le poids de mes obligations professionnelles n'est rien comparé à la vague croissante de chuchotements empressés qui résonne dans les tréfonds du donjon de Dexter et me supplie d'aller jeter un coup d'œil dans la benne pour savourer ce que nous allons y découvrir. Je contourne donc Vince et retrouve Angel Batista-Sans-Rapport qui photographie méticuleusement les dizaines d'empreintes brouillées qu'il a découvertes.

– Angel, dis-je, qu'est-ce que nous avons ?

Il ne lève pas la tête et se contente de faire une horrible grimace dégoûtée en désignant la benne.

– *Mira*, dit-il.

Je regarde à l'intérieur. La benne est remplie aux deux tiers d'un délicieux mélange de papier, plastique et débris alimentaires en putréfaction. Par-dessus cette saleté parfumée est étalé le corps nu et mutilé d'une jeune femme. Je m'avance pour y voir de plus près et, avant même que je saisisse consciemment le moindre détail, tout est instantanément clair dans un recoin obscur et desséché : je sens le Passager noir sortir de son sommeil en frémissant de ses ailes caoutchouteuses, puis un chuintement de demi-mots remonte dans les escaliers sombres depuis les oubliettes du château Dexter jusqu'aux remparts qui dominent les alentours et chuchote : « Oui, oh, oui, tout à fait », et avec un respect renouvelé je jette un nouveau coup d'œil pour voir ce qui a tiré le Passager noir de ses obscures rêveries.

Elle est à demi détournée de moi, inclinée sur le monticule d'ordures, et, d'après ce que je distingue de son profil, sa mort n'a pas dû être facile. Une grosse poignée de ses cheveux dorés arrachée sur sa tempe révèle une oreille partiellement dévorée.

La partie visible de son visage est si sauvagement abîmée que sa propre mère ne reconnaîtrait pas ce qu'il en reste. Les lèvres grossièrement déchiquetées ne sont plus qu'un amas rougeâtre. Le nez a été réduit en bouillie sanglante et l'orbite visible est vide.

Le reste de sa personne semble tout aussi méticuleusement ravagé : son téton droit manque, apparemment arraché comme l'oreille d'un coup de dents, et son ventre a été fendu en deux juste au-dessous du nombril. Je distingue au moins trois blessures mortelles et une dizaine d'autres qui ont dû être assez atroces pour que la mort paraisse agréable à côté.

Mais avant que j'aie eu le temps d'en voir davantage, j'entends un bruit affreux derrière moi, comme si on étranglait une grosse bestiole, et, en me retournant, je vois Chase qui bat précipitamment en retraite, les mains sur la bouche, en train de virer rapidement au vert pâle. Avec un sincère plaisir, je le vois courir vers le cordon de police. C'est une réaction classique quand on voit pour la première fois un cadavre dans un tel état, mais là, c'est très satisfaisant. Cela me donne également tout loisir d'étudier le spectacle plus longuement, ce que je fais.

Je scrute le cadavre de la tête aux pieds en m'émerveillant de l'ampleur des dégâts et le Passager murmure son appréciation. Quelqu'un a consacré beaucoup de temps et d'efforts à faire cela et, bien que le résultat ne soit certes pas à la hauteur de mes très stricts critères artistiques, il témoigne d'une certaine vigueur primitive et d'un entrain admirables, voire contagieux. La technique est maladroite, brutale, même, mais elle indique une joie sauvage qui fait plaisir à voir. Après tout, nous sommes si peu nombreux à apprécier notre travail, de nos jours. L'auteur de ce crime y a manifestement pris plaisir. Il est tout aussi manifeste – du moins pour moi – que le tueur explorait et était en quête de quelque chose qu'il n'a pas véritablement trouvé, malgré des recherches clairement exhaustives.

Il me faut un long examen studieux des restes charcutés de la jeune femme et je n'ai pas besoin que le Passager me chuchote son diagnostic pour être d'accord avec Vince : c'est peut-être la première fois que notre criminel fait cela, mais ce ne sera pas la dernière. Ce sera une bonne chose de l'attraper avant qu'il transforme trop de jeunes femmes en pâtée pour chien et cela signifie qu'il est temps pour Dexter de mettre en marche son puissant cerveau et de s'en occuper. Il y a un vrai et urgent travail à faire et, avec Chase en exil au-delà du cordon de police, j'ai enfin toute liberté de m'y consacrer.

Mais j'ai à peine pu nettoyer vaguement un endroit où poser mon sac que j'entends un concert d'applaudissements. Je suis venu sur des centaines de scènes de crime, dans le cadre à la fois de mon travail et de mon passe-temps, et j'ai vu et entendu bien des choses surprenantes. Cependant, je peux affirmer sans mentir que je n'ai encore jamais entendu un cadavre mutilé recevoir une ovation. Je me retourne, ma curiosité définitivement piquée.

Deborah est en train de passer sous le cordon jaune et, l'espace d'une demi-seconde, je me demande si elle a enfin reçu l'appréciation publique qu'elle mérite tant pour ses années de dur labeur au service de la justice. Mais non : à quelques pas derrière ma sœur, une chevelure dorée parfaitement ébouriffée apparaît et je me rends compte que ces applaudissements sont destinés en fait à l'ombre de ma sœur, Jackie Forrest. Elle s'arrête devant le cordon pour faire à la foule un petit signe assorti d'un éblouissant sourire, et les gens qui l'entourent s'avancent – pas comme s'ils voulaient l'empoigner ou la toucher, mais plutôt comme s'ils ne pouvaient s'en empêcher et qu'elle dégageait quelque chose qui les oblige à s'approcher.

Je regarde Jackie échanger quelques mots avec certains de ces empressés au sourire insouciant et je trouve cela étrangement fascinant. Qu'a-t-elle pour agir comme l'herbe-aux-chats sur ces gens ? Certes, elle est célèbre, mais Robert aussi, et la réaction de la foule n'a rien eu de commun. Et elle est jolie – mais je vois au moins trois femmes dans la foule qui le sont très franchement bien davantage. Et pourtant, tout ce monde se précipite vers Jackie, sans même d'ailleurs savoir apparemment pourquoi.

Jackie prononce encore quelques mots, fait un dernier sourire, puis elle passe sous le cordon et s'avance vers la benne. Les gens la suivent du regard, incapables de la quitter des yeux, et je me rends compte que je ne vaudrais pas mieux. Après avoir vu une foule décérébrée fixer une actrice de

télévision en bavant, je me sens forcé de la contempler à mon tour. Je tente de me justifier en me répétant que j'essaie simplement de comprendre pourquoi le commun de la plèbe la trouve aussi fascinante, mais je n'y crois pas moi-même.

Je finis par m'arracher à sa contemplation pour aller rejoindre ma sœur. Debs est déjà en train de jeter un coup d'œil dans la benne avec une expression bourrue.

– Bon Dieu, fait-elle. Putain de bon Dieu. Tu as quelque chose ?

– Je viens d'arriver.

– Qui est chargé de l'affaire ? demande-t-elle tout en détaillant le cadavre.

– Anderson.

– Merde. Il serait même pas capable de trouver son propre trou de balle.

– Qu'est-ce que c'est ? demande une voix rauque.

Jackie Forrest vient nous rejoindre.

– Il vaut peut-être mieux que vous ne voyiez pas ça, dis-je.

Mais elle m'a déjà dépassé pour regarder dans la benne. Me rappelant la réaction de Chase, je me prépare à l'inéluctable explosion d'horreur, de désarroi et vomissements, mais Jackie se contente de regarder.

– Waouh, fait-elle. Oh, mon *DIEU*. Qui a pu faire ça ?

– Des tas de gens, rétorque Deborah. Chaque jour plus nombreux.

– Waouh, répète Jackie qui continue de regarder la morte, puis fronce les sourcils. Et maintenant, qu'est-ce que vous faites ?

– Rien, grince Debs. Je suis pas chargée de l'affaire.

– OK, d'accord, reprend Jackie avec un geste impatient de la main. Mais si vous en étiez chargée, vous feriez quoi ?

Deborah se détourne du cadavre et fixe Jackie. Au bout d'un très long moment, cette dernière quitte du regard le tas dans la benne et se tourne vers ma sœur.

– Quoi ?

– Ça vous trouble pas ? demande Debs en désignant le cadavre du menton.

Jackie fait une grimace.

– Évidemment que si, réplique-t-elle avec irritation. Mais j'essaie juste d'être, genre... professionnelle, quoi. Et vous, ça ne vous trouble pas ?

– C'est mon boulot.

– Exactement. Et à présent, c'est aussi *MON* boulot. Je dois apprendre. C'est vrai, quoi. Vous préférez que je me comporte en fillette, que je pousse des cris et que je m'évanouisse ?

Deborah la dévisage un long moment. Jackie en fait autant.

– Non, dit finalement ma sœur. Je pense pas.

– Eh bien, voilà. Alors, si c'est votre affaire, vous faites quoi, là ?

Deborah la considère encore un peu. Puis elle hoche la tête et me désigne.

– Généralement, je discute avec lui, dit-elle.

Jackie tourne ses yeux lavande vers moi. Je ne vais pas dire que j'ai les genoux qui flageolent, mais j'ai vraiment la sensation que je devrais m'incliner, rajuster mon smoking et lui offrir une orchidée.

– Pourquoi lui ?

– Dexter est de la police scientifique. Et parfois il a du bol, il trouve quelque chose qui peut

m'aider. Et puis, c'est mon frère.

– Votre *frère* ! s'exclame Jackie avec un ravissement apparemment sincère. C'est parfait ! Alors c'est *vous* la dure à cuire et *lui* le nerd. Exactement comme dans la série !

– Le terme que l'on préfère est « geek », dis-je. On peut dire « intello » si on n'a rien d'autre sous la main. Mais jamais « nerd ».

– Oh, pardon, dit-elle en posant la main sur mon épaule. Je ne voulais pas vous insulter. Excusez-moi.

– Hum, fais-je, horriblement conscient de la chaleur de sa main à travers l'étoffe. Ce n'est pas grave du tout.

Elle sourit et retire sa main.

– Tant mieux. Alors, euh... vous avez trouvé quelque chose qui, vous voyez... qui nous aiderait ?

En fait, la seule chose que j'ai trouvée est un certain plaisir à sentir sa main sur mon épaule, et c'est terriblement irritant. J'ai passé toute ma vie sans éprouver ne serait-ce qu'un vague souffle des vents tempétueux du désir humain, alors pourquoi faudrait-il que cela commence maintenant, avec une déesse aux cheveux d'or totalement hors d'atteinte ? J'ai des choses bien plus importantes à faire, notamment avec du chatterton et des couteaux à fileter. Mais je lutte contre mon agacement et, dans l'esprit de coopération exigé par le capitaine Matthews, je lui donne une réponse.

– Pour commencer, vous êtes censée demander : « Vous avez quoi ? » et non pas : « Euh, avez-vous découvert quelque chose ? »

Elle sourit de nouveau.

– OK, dit-elle avant d'ajouter : Vous avez quoi ?

– N'ayez pas l'air aussi heureuse. C'est une sorte de grognement indifférent et irrité. Comme ceci. J'imité du mieux que je peux le masque renfrogné de Deborah et je dis :

– Tu as quoi ?

Jackie éclate de rire. C'est un son si joyeux et contagieux que, l'espace d'un instant, j'oublie que nous sommes à côté d'un cadavre mutilé jeté sur un tas de détritrus.

– OK, dit-elle. Alors vous n'êtes pas seulement un geek de la police scientifique, mais aussi un prof d'art dramatique, hein ? D'accord. Qu'est-ce que vous dites de ça ? (Elle tord son visage en une expression grincheuse qui ressemble en fait beaucoup à celle de Deborah.) Tu as quoi ?

Puis elle se met à glousser et je sens un sourire gagner sournoisement mon visage.

En revanche, Deborah n'a pas l'air de partager notre bonne humeur. Elle se renfrogne encore plus et annonce :

– Quand vous aurez fini, on a toujours un cadavre en petits morceaux, là.

– Oh, fait Jackie, qui reprend aussitôt son sérieux. Excusez-moi, sergent.

Debs a raison, bien sûr, même si elle plombe un peu l'ambiance. Je me remets donc au travail. Je n'y suis que depuis un instant quand j'entends Vince réprimer une nausée.

– Oh, mince. Oh, mon Dieu.

Comme je suis à peu près certain que Robert n'est pas revenu jeter un coup d'œil, je me retourne pour savoir ce qui a provoqué ce genre de réaction chez quelqu'un d'habituellement imperturbable.

Vince a traîné une caisse à côté de la benne. Il est debout dessus et examine méticuleusement le cadavre, mais quelque chose l'a figé, et j'entends un nouveau sifflement d'intérêt du Passager.

– Qu'est-ce que c'est ? demandé-je en m'efforçant de dissimuler mon empressement.

– Oh, putain de Dieu, dit-il. J'en reviens pas.

– De quoi donc ?

– Du sperme, dit-il en se retournant vers moi, absolument dégoûté. Il y a du sperme dans l'orbite oculaire.

Je reste interdit. Je dois avouer que cela paraît extrême, même pour moi.

– L'orbite oculaire ? Tu es sûr ?

– Absolument certain. C'est carrément à l'*intérieur* de la foutue orbite, ce qui veut dire... Oh, putain de bon Dieu !

Je vais le rejoindre et considère de nouveau les restes déchiquetés de la jeune femme. Vince lui a tourné la tête, si bien que l'autre côté est maintenant visible et, quoi qu'il soit tout aussi abîmé, l'autre œil n'a pas été énucléé. Il est grand ouvert et fixe droit devant lui l'improbable mort qui a fondu sur elle. Je me demande ce qu'elle a fait pour qu'on lui inflige cette fin monstrueuse.

Je ne paraphrase pas la fameuse réplique de l'assassin violeur – « Elle le méritait, ça lui pendait au nez à force de s'habiller comme ça », etc. Je suis sûr que cette jeune femme n'a pas provoqué délibérément un tel geste. Mais il y a toujours quelque chose que la victime fait inconsciemment, un déclencheur particulier pour que le Passager sorte de la pénombre et prenne les commandes. Chaque monstre a son point de rupture spécifique qui déclenche l'envie. Et chaque monstre réagit à sa façon, en suivant un programme lui accordant une satisfaction unique en son genre, une série de rituels qui n'ont de logique que pour lui. Quand la presse et l'opinion publique scandalisées reculent horrifiées, gémissant en un chœur effaré : « Mais pourquoi ? », ceux d'entre nous qui sont dans le secret ne peuvent que sourire et répondre : « Parce que. » Cela n'aura jamais aucun sens pour vous ou quiconque, et ce n'est pas nécessaire. Il suffit que cela *me* plaise, que cela satisfasse *mon* fantasme. Qu'il s'agisse de couper en tranches un compagnon de jeu soigneusement choisi, ou de charcuter une jeune femme et de lui remplir l'orbite oculaire de sperme, ce sera toujours le même numéro solo avec la même conclusion qui soulage, satisfait et comble.

Mais ça...

Du sperme dans l'orbite oculaire. Un geste aussi réel que métaphorique. C'est toujours un symbole fondamental dans un univers de significations personnelles, une clé pour comprendre qui l'a fait. Il est courant que du sperme soit laissé sur les cadavres, et l'emplacement où il se trouve est toujours important. Il indique un désir de contrôler, dégrader, conquérir cet endroit précis. Il est donc possible que le tueur ait des problèmes particuliers avec la vision ou le regard – ou avec les yeux bleus, les lentilles de contact ou les clins d'œil.

Comme nous sommes arrivés à la benne tard dans la journée – après le déjeuner –, nous finissons bien après les heures de bureau. J'emballer mes échantillons, empoigne mon sac et m'apprête à partir. Chase est derrière le cordon, bavardant avec des policiers en tenue. Apparemment, il n'a plus besoin d'essayer de retenir ses nausées. Il a même l'air en plein dans un fascinant récit, et les policiers, béats d'admiration, sont suspendus à ses lèvres. Ne voulant pas interrompre cette petite scène entre potes, je les contourne largement.

Mais Chase apparaît à mes côtés à peine ai-je passé le cordon.

– Qu'est-ce que vous avez découvert ? demande-t-il. C'est un tueur en série ?

Pour être franc, son obsession pour les tueurs en série commence à m'agacer. Pourquoi tout le monde s'imagina-t-il que Miami regorge de tueurs en série ? En outre, à entendre Robert, ce sont des gens bizarres, des monstres, des sortes de sous-humains sauvages et voraces ; ce qu'ils ne sont pas. Ils sont parfaitement normaux. Enfin, la plupart du temps.

– Trop tôt pour le dire.

Il reste avec moi jusqu'au quartier général à poser des questions dont il aurait la réponse s'il m'avait regardé travailler. Qu'est-ce que j'ai fait sur la scène du crime, ce que j'ai découvert, le genre d'échantillons que j'ai prélevés, pourquoi je l'ai fait, ce que je vais en faire, et quelle sera la suite. Je ne peux m'empêcher de penser que Jackie Forrest aurait certainement posé des questions plus intelligentes – et qu'elle aurait été nettement plus belle en les posant, en plus.

Chase m'accompagne jusqu'au labo et me regarde dresser la liste des échantillons rapportés de la scène de crime. J'ai faim et ses questions font traîner les choses, puisque je suis obligé d'expliquer chaque étape. Au moins, il a entendu parler de la traçabilité des échantillons, ce qui nous fait gagner quelques minutes. Mais quand j'ai vraiment terminé et que je suis prêt à bondir à ma voiture pour partir en week-end, il m'arrête une dernière fois.

– Alors c'est tout, c'est ça ? Je veux dire, le vendredi soir. Le week-end. Il ne se passe rien de plus jusqu'au lundi matin ?

– C'est ça, dis-je en maintenant un merveilleux équilibre entre réponse polie et fuite vers la porte.

– OK. Alors, bon, qu'est-ce que... vous, euh... qu'est-ce que vous faites de vos week-ends ?

J'ai envie de lui répondre que je cherche des gens comme lui pour les faire disparaître après les avoir soigneusement emballés dans de solides sacs-poubelle.

– Je suis marié, dis-je. Je passe du temps avec ma femme et mes gosses.

– Marié, répète-t-il comme si je lui avais dit que j'étais astronaute. Alors quoi, vous emmenez les gosses au parc ? Jouer avec les autres gosses, ce genre de trucs ? Ils ont quel âge ?

Au fond de moi, dans le recoin le plus douillet et le plus sombre de fort Dexter, j'entends un léger froissement, un infime raclement de gorge, pas même un bruissement d'ailes, mais un signe que le Passager s'est ébroué pour une raison quelconque. Pas comme s'il y avait le moindre danger pour moi, pas du tout, mais plutôt... quoi donc ? Quelque chose.

Je regarde Chase, espérant trouver un indice sur ce qui a déclenché la presque alarme du Passager. Mais il me regarde à son tour et je ne sens en lui aucune menace, même s'il me contemple avec autant d'attention que lorsqu'il me questionne sur les procédures scientifiques.

– Ça concerne votre personnage ? demandé-je.

Il s'humecte les lèvres et se détourne.

– Non, je... excusez-moi. Je ne voulais pas être indiscret. C'est juste que... Je n'ai jamais été marié. J'ai failli une fois, mais... Je n'ai jamais eu de gosses et je me suis toujours demandé, voyez, si j'aurais pu y arriver, à être père. Enfin, pas le côté physique, biologique ... jamais je n'ai eu le moindre problème de ce côté-là. Juste les autres trucs. Les trucs du quotidien, vous voyez ?

Il me regarde avec la même expression, comme s'il avait envie de quelque chose mais ignorait comment faire pour l'obtenir.

Une fois de plus, je perçois un faible murmure hésitant qui monte de la cave et, une fois de plus, je ne vois pas du tout pourquoi. Chase ne me menace en aucune manière, c'est certain – et le murmure du Passager n'indique pas une menace immédiate, seulement une sorte de vague malaise. Mais pourquoi ?

Je ne reçois aucune réponse, pas plus du côté de Chase, qui s'est détourné et a l'air d'avoir oublié qu'il n'est pas seul dans la pièce. Il fixe le vide, prostré dans ses pensées, la tête inclinée comme s'il entendait l'écho d'une musique lointaine. Il prend une profonde inspiration, puis il se redresse

brusquement et me regarde à nouveau, surpris. Il s'ébroue.

– Enfin, bref, dit-il avec entrain. Passez un bon week-end. Avec votre femme... et vos enfants.

Il me flanque une claque sur l'épaule, la presse brièvement, puis s'en va d'un pas décidé dans la solitude de la nuit de Miami.

Comme je suis resté tard sur la scène de crime, l'heure du dîner est passée depuis longtemps quand je rentre chez moi. L'entrée est encombrée par trois hautes piles de cartons qui n'y étaient pas ce matin. Rita et moi avons récemment tiré profit de l'effondrement du marché immobilier et acheté une maison saisie par la banque, plus grande que la nôtre et pourvue d'une piscine. Le jour du déménagement approche rapidement. C'est seulement dans deux semaines et, avec son habituelle déchaînement d'efficacité, Rita passe chaque moment libre à fourrer des trucs dans des cartons, les scotcher et écrire dessus au gros feutre – une couleur différente pour chaque pièce de la nouvelle maison – avant de les empiler méticuleusement.

Alors que je me faufile entre les cartons pour entrer dans le salon où Lily Anne dort paisiblement dans son parc, mes narines sont chatouillées par le parfum capiteux du rôti de porc, l'un des plats signatures de Rita. Une assiette de restes m'attend certainement, et cette simple pensée suffit à me mettre l'eau à la bouche. Je traverse donc rapidement le salon pour gagner la cuisine.

Devant l'évier, Rita est en train de récurer le plat à rôti. Affalée auprès d'elle, Astor essuie des assiettes avec une expression boudeuse. Rita lève le nez et fronce les sourcils.

– Oh, Dexter, dit-elle. Tu es enfin rentré ?

– Je crois, oui. Ma voiture est garée devant.

– Tu n'as pas appelé. Et je ne savais pas si... Astor, bon sang, tu ne peux pas aller un peu plus vite ? Et donc je ne savais pas quand tu rentrerais, achève-t-elle avec un regard accusateur.

C'est exact. Je n'ai pas appelé, principalement parce que j'ai oublié. J'ai été tellement distrait par Chase, et par Jackie, et par la pensée de cet affreux et fascinant carnage dans la benne à ordures, que cela m'est sorti de l'esprit.

– Nous avons eu une très sale affaire aujourd'hui, dis-je. On nous a appelés après le déjeuner.

– Eh bien, répond Rita, j'ai besoin de savoir quand tu rentres. Ça suffit, Astor. Va dire à Cody de prendre son bain.

– Je suis désolé, dis-je à Rita pendant qu'Astor passe près de moi avec une tête de miss Fureur adolescente. Nous avons été vraiment occupés et... Bon, alors, est-ce qu'il reste du rôti de porc ?

– C'est pratiquement l'heure de se coucher, dit Rita en balançant le plat dans l'égouttoir. Et nous

étions censés regarder ce nouveau film de pingouins ce soir, tu te souviens ?

Maintenant qu'elle en parle, je me rappelle effectivement que nous avons parlé de regarder un DVD en famille.

– Je suis désolé, dis-je. S'il est trop tard, nous pourrions, euh... Il en reste ? Du rôti de porc ?

– De porc ? répète Rita. Ce n'est pas... Oh, mais bien sûr qu'il en reste. C'est au frigo. Je vais te le réchauffer. Mais Cody voulait... Sans doute que nous pouvons regarder le film demain soir, mais quand même...

Elle se précipite sur le réfrigérateur et un grand soulagement m'envahit. Je vais avoir un délicieux dîner sans avoir à regarder un dessin animé sur des pingouins. La vie est belle.

En quelques heureuses minutes, repu, je glisse dans l'état de demi-sommeil hébété qui suit un bon repas quand on a la conscience nette. Je réussis à me lever et à gagner le canapé, où je m'affale dans les coussins et commence à digérer en nourrissant les profondes réflexions du vendredi soir.

Je balaie tous les petits désagréments de la semaine et me concentre sur des choses plus plaisantes. Je songe au cadavre dans la benne. C'est un curieux endroit pour se débarrasser d'un cadavre que l'on a abîmé d'une manière si exhaustive et caractéristique – surtout une benne juste en bordure de l'université, à quelques rues de la partie la plus animée du centre-ville. C'est pourtant facile de déposer un corps là où on ne le découvrira jamais – surtout ici, dans cette tropicale splendeur qu'est notre région. Juste devant chez moi se trouve un ravissant cimetière sous-marin presque sans fond. Et puis il y a les Everglades et leurs charmants repaires d'alligators, ainsi que les vastes plaines de broussaille remplies de trous – la Floride est véritablement un paradis pour qui veut faire disparaître un corps.

Selon mon expérience, quand les restes sont déposés dans un endroit où ils devront être découverts, c'est généralement parce que cette découverte est une part importante de la démarche artistique. *Regardez ce que j'ai fait : vous ne voyez donc pas pour quelle raison j'ai fait cela ?*

Je ne vois pas – encore – mais la simple pensée de ce mot, « voir », me rappelle le détail le plus dérangent : le sperme dans l'orbite. C'est le couronnement, le summum de toute l'affaire, et comprendre ce qui l'a rendu nécessaire est la clé pour savoir qui est le tueur.

Tandis que je réfléchis à cela dans mon demi-sommeil repu, une douce voix chuintante chuchote une question dans mon oreille interne : *Était-elle encore en vie quand il a fait cela ?*

Choqué par cette pensée, je me redresse vivement. Était-elle encore en vie à la fin, quand il lui a arraché un œil ? L'a-t-elle vu de l'autre œil entreprendre ce viol ultime ? J'essaie d'imaginer la scène du point de vue de la fille : la souffrance intolérable, la certitude que des choses irréparables ont été commises...

Dans les sombres tréfonds du château Dexter, je sens le Passager noir se redresser lui aussi et siffler une objection embarrassée. Qu'est-ce que je suis en train de faire ? Me livrer à une spéculation aussi vaine est absolument inutile... Je suis en grand danger d'essayer d'éprouver de l'empathie, un défaut humain que je ne connais qu'en théorie. Non : c'est la perspective du prédateur qui est importante pour comprendre – un angle beaucoup plus naturel pour moi. Je m'excuse muettement auprès du Passager et change de point de vue.

Très bien : les fondamentaux de la traque, de la capture, du ligotage, tout ce qui est préliminaires, c'est standard et inintéressant. Ensuite commence le vrai travail. Je me renverse en arrière sur le canapé pour essayer de visualiser comment cela s'est déroulé. Je ferme les yeux.

Inspire, expire, concentre-toi. Je visualise les dégâts subis par le corps, je vois comment a dû se

produire chaque sauvage morsure, chaque entaille. La fille se débat, terrifiée, ignorant ce qui l'attend, mais sachant déjà que ce sera au-delà de l'horreur ; dans mon imagination je brandis un couteau – et là, je me rends compte qu'il y a quelque chose d'atypique, une première variation significative. Comme c'est mon imagination, j'ai visualisé un couteau – après tout, c'est ainsi que je procède. J'utilise toujours des couteaux. Ce n'est pas qu'un choix esthétique, la fierté de faire des entailles nettes et propres : l'idée de recevoir le moindre immonde fluide corporel sur mes mains me répugne.

Mais d'après mon expérience professionnelle, je sais que beaucoup de ceux qui partagent ma passion préfèrent une approche directe pour être assouvis. Certains veulent mettre la main à la pâte, voire le pied et la dent, d'autres préfèrent l'approche plus civilisée consistant à travailler à distance avec de l'acier glacé. Il y a de la place pour tous. À chacun ses manies.

Cette fois, le tueur a utilisé un mélange de techniques. La victime a été tailladée et poignardée avec une lame quelconque, mais les dégâts les plus significatifs ont été effectués avec les dents, les poings, les ongles et d'autres parties du corps plus intimes. C'est une approche peu courante qui signifie certainement quelque chose de très important.

Mais quoi ? Le couteau est le moyen parfait de prendre le contrôle et de causer des dégâts nets et permanents. Les morsures : désir de contact ? Interface la plus intime possible avec la souffrance ? Sauf que ce qui a été infligé à l'orbite est bien davantage qu'un câlin pervers. C'est une affirmation de pouvoir total, un geste qui dit : « Tu es à *moi* et je peux te faire ce que je veux. » C'est un ordre hurlé : « REGARDE-MOI ! » Plus encore, c'est une punition, une manière de dire que ses yeux lui ont causé du tort : *tu aurais dû faire attention et me voir, mais tu ne m'as pas vu, alors je vais t'apprendre en faisant ceci. Tu m'as ignoré et maintenant ton œil va payer pour ce que tes yeux n'ont pas su faire.*

J'essaie de *voir* l'effet que cela ferait ; de l'obliger à sentir qui je suis, à comprendre combien elle a été idiote de ne pas savoir que j'étais là, que je la voyais et que j'avais besoin qu'elle me voie ; et comme elle ne me voit pas, je la capture et je lui apprend et je lui fais éprouver la terreur, la douleur et la passion du carnage ; et je sens monter la satisfaction jusqu'au moment où elle comprend, où elle est prête et moi aussi, où je vois cette belle tête cabossée avec ses cheveux dorés, mon excitation croît et je suis prêt pour le final...

Sans doute à cause du rôti de porc, ou peut-être de l'exceptionnelle longueur de cette journée et du stress supplémentaire de remorquer Robert derrière moi toute la semaine, je suis épuisé et je m'endors. Mais je ne sombre pas dans l'obscurité sans rêve qui me récompense généralement quand je ferme les yeux le soir. Au lieu de cela, les visions continuent : *Je me dresse au-dessus du corps encore en vie, je contemple ce que j'ai fait et j'éprouve un délicieux sursaut de bonheur et d'accomplissement ; je m'agenouille auprès du corps et j'empoigne une touffe de ces beaux cheveux d'or pour lui incliner brutalement la tête et l'obliger à me regarder. Le visage se tourne vers moi et je retiens mon souffle tandis que les traits de plus en plus distincts deviennent un visage parfait rempli de désir pour moi, pour ce que je m'appête à faire ; et quand je plonge mon regard dans ces yeux lavande, je me rends compte qu'il s'agit de Jackie Forrest.*

Je pose mon couteau et je contemple la courbe parfaite de ses lèvres et les taches de rousseur qui parsèment son nez, ces improbables yeux profonds ; et je ne sais pas comment, ses vêtements ont disparu, je me penche vers son visage qui se hausse vers moi et il y a un moment infini où nous nous touchons presque et où nous atteignons presque ce qui est tout juste hors de portée...

J'ouvre les yeux. Je suis toujours sur le canapé et la maison est sombre et silencieuse, mais l'image du visage de Jackie Forrest ne m'a pas quitté.

Pourquoi ai-je pensé à elle ? J'étais en train de faire un très agréable rêve éveillé de vivisection tout à fait normale, et elle s'y est imposée de force, le gâchant en exigeant que je pose le couteau et que je fasse quelque chose de plus humain. Je ne veux pas avoir ce genre de fantasme : ce n'est pas moi, pas Dexter le destructeur.

Je sais que c'est illogique, mais je suis agacé par Jackie, comme si elle avait joué exprès les trouble-fête. À ma grande surprise, je me rends compte que je suis toujours excité dans la réalité et pas seulement en imagination. Est-ce d'avoir pensé à la victime ou d'avoir songé à Jackie Forrest ? Je l'ignore et c'est encore plus agaçant.

Quelque chose en elle m'intrigue et me fascine. Ce n'est pas que ce soit une actrice célèbre – il a fallu qu'on me le dise. La célébrité ne m'a jamais intéressé jusqu'ici et je suis certain que cela ne va pas commencer maintenant. Et je suis bien trop attaché à mes perversions pour m'occuper de toute espèce de relation qui serait simplement sexuelle. Quand Dexter a le coup de foudre, sa partenaire rayonne éternellement.

Pourtant, Jackie a envahi l'écran de mon téléviseur intime en agitant sa chevelure parfaite et en souriant juste pour *moi* avec une lueur d'intelligence amusée dans le regard, et pour une raison insensée cela m'a plu et j'ai voulu...

Voulu quoi ? La toucher, l'embrasser, murmurer de suaves petits riens dans le coquillage parfait de son oreille ? C'est une caricature absurde. Ce genre de chose n'arrive pas à notre redoutable scout noir. Je suis hors de portée des simples désirs des mortels. Je ne les éprouve pas, je ne peux pas les éprouver, je n'ai jamais pu, je n'en ai pas envie. Ce n'est rien de plus qu'un fugace épisode, une identification passagère avec le tueur, une confusion des rôles, sans doute à mettre sur le compte d'une digestion laborieuse. Peu importe. Je suis fatigué, et mon pauvre cerveau s'est enfui sur un chemin que je n'aime pas. Je peux rester là à grincer des dents et m'interroger, ou bien aller me coucher en espérant qu'une bonne nuit de sommeil renverra ces absurdes et troublantes pensées dans la sombre jungle qu'elles n'auraient jamais dû quitter. Je me lève et vais me coucher.

Je suis réveillé le lendemain matin par un fracas de casseroles et l'odeur de café et de bacon qui flotte dans le couloir depuis la cuisine. Je m'apprête à me lever, puis me rappelle que nous sommes samedi et reste paresseusement au lit en songeant avec bonheur que je n'ai à aller nulle part. J'ai toute une journée à consacrer à ne rien faire – et, mieux encore, à ne rien faire sans avoir personne à mes basques en train de griffonner des notes sur la façon dont je m'y prends.

Je reste allongé à moitié assoupi, rêvassant au gré des parfums du petit déjeuner tout en laissant mon esprit vagabonder, ce qui est agréable jusqu'au moment où il revient au bref rêve que j'ai fait la veille sur le canapé. Le souvenir du visage de Jackie Forrest surgit de nouveau, me faisant me dresser dans mon lit avec irritation. Pourquoi ne me laisse-t-elle donc pas tranquille ?

Envolée la tranquillité. Je me lève, titube jusqu'à la salle de bains, me douche et gagne la table de la cuisine, espérant que le petit déjeuner va me remettre d'aplomb. Lily Anne est dans sa chaise haute en train de s'attaquer à une compote de pommes et, quand j'entre, elle agite les pieds et s'écrie « Papou ! » – le nouveau nom qu'elle m'a trouvé.

Je m'approche de sa chaise et lui chatouille le menton.

– Lili-willy, dis-je.

Elle gargouille. J'essuie la compote que j'ai sur le doigt et m'assois.

Rita se détourne de ses fourneaux et sourit.

– Dexter, dit-elle. Il y a du café. Tu veux ton petit déjeuner ?

– Plus que tout au monde.

Quelques secondes plus tard, je contemple un mug de café fumant et une pile de pain perdu. Je n'en ai jamais mangé de meilleur et, après quatre tranches, une part d'un melon parfaitement mûr et trois filets de bacon bien croustillants, je recule ma chaise, puis me sers une deuxième tasse de café en me disant qu'il y a peut-être un but dans cette brève et douloureuse existence.

Je suis à la moitié de ma troisième tasse quand Cody et Astor font leur apparition, tous les deux renfrognés et ébouriffés de sommeil. Ils se laissent tomber sur leurs chaises comme des mollusques. Cody se jette sans un mot sur son pain perdu, mais Astor fixe son assiette comme si elle était remplie d'asticots.

– Je vais grossir si je mange ça.

– Alors ne le mange pas, répond Rita avec entrain.

– Mais j’ai *faim*, geint Astor.

– Tu préfères un yaourt ?

– Je *déteste* les yaourts, siffle Astor.

– Alors mange ton pain perdu. Ou reste sur ta faim. Tu fais comme tu veux. Mais tu arrêtes de geindre, d’accord ?

– Je ne geins pas, geint Astor.

Rita l’ignore et retourne à ses fourneaux. Astor fixe son dos d’un regard venimeux.

– Trop nulle, cette famille, murmure-t-elle.

Elle chipote dans son assiette, et, quand je termine mon café, je constate qu’elle a réussi à se forcer à tout manger en quelques secondes.

J’ai presque retrouvé l’état de béatitude que j’avais à mon réveil, mais en plus alerte, quand Rita me tire brusquement de ma rêverie.

– Finissez, tout le monde, dit-elle d’un ton enjoué. Nous avons énormément de choses à faire, aujourd’hui.

Cela a tout l’air d’un mauvais présage. « Énormément de choses à faire. » Quoi, par exemple ? Je n’ai pas la moindre idée de ce pour quoi je suis censé me préparer, et poser la question paraît déplacé.

Heureusement, Astor n’a pas ces scrupules.

– Je veux aller au centre commercial, dit-elle. Pourquoi il faut que je fasse ces corvées idiotes avec vous ?

– Tu es trop jeune pour aller faire du shopping, dit Rita. Et de toute façon...

– J’ai presque *douze* ans, la coupe Astor dans un chuintement qui donne l’impression que douze ans est un âge tellement avancé qu’il nécessite des soins en gériatrie.

– Eh bien, peut-être que tu trouves que c’est assez âgé, dit Rita, mais le premier signe de la maturité est... Cody, arrête de tambouriner sur la table. Va t’habiller... et mets de vieux vêtements.

– Je n’ai *que* des vieux vêtements, dit Cody de son habituel ton trop calme.

– Pourquoi je ne peux jamais faire ce dont j’ai envie, *moi* ? demande Astor, pendant que Lily Anne entreprend de taper sur son plateau avec sa cuiller en gargouillant « wanawanawana ».

– Parce que tu fais partie de cette famille et que nous devons tous... Dexter, peux-tu calmer le bébé ?

– Je ne veux pas faire partie d’une famille, dit Astor.

– Eh bien, dit Rita en se levant et en ramassant les assiettes, si tu trouves une meilleure manière d’obtenir ta chambre à toi dans une nouvelle maison... Dexter, *s’il te plaît*, le vacarme de Lily Anne me donne la migraine.

– Elle est pas nouvelle, grommelle Astor, qui se radoucit cependant clairement à la perspective d’avoir sa chambre à elle.

Je ne l’ai récemment vue faire preuve d’enthousiasme que lorsqu’elle a songé à l’emménagement dans cette nouvelle maison où elle aura pour la première fois un espace rien qu’à elle.

– Elle est nouvelle pour nous, dit Rita. Et elle le sera encore plus car nous allons la repeindre et... Dexter, bon sang, tu peux prendre le bébé et l’habiller, *s’il te plaît* ?

Les doléances d’Astor se sont réduites à une sorte de marmonnement sourd pendant que je porte

Lily Anne à la table à langer. Je suis heureux d'avoir découvert quelles tâches importantes m'attendent : « vieux vêtements » pour Cody et « la repeindre » pour Astor. Avec mes légendaires pouvoirs de déduction, il me suffit d'un instant pour conclure que nous allons travailler dans la nouvelle maison, avec des rouleaux, des pinceaux et des seaux de peinture pastel. Ce n'est pas la journée de cocooning que j'avais en tête, mais il y a des destinées plus pénibles que de passer une journée à repeindre sa propre maison.

Je fais la toilette de Lily Anne, la change, et la dépose dans son parc. Je nettoie la compote et les autres saletés, puis j'enfile des vêtements crasseux comme il convient, avant de charger dans la voiture peinture, pinceaux et chiffons entassés devant la maison.

Ensuite, je rentre et m'assois une demi-heure en m'émerveillant du vacarme désordonné qui résonne dans la maison tandis que le reste de ma petite famille se prépare. Leur manière de compliquer les tâches les plus simples est tout à fait remarquable : Astor n'arrive pas à trouver de vieilles chaussettes assorties et se drape dans son indignation quand je lui fais remarquer que cela n'a aucune importance puisqu'elle va les tacher. Puis Cody surgit avec un tee-shirt orné d'un Bob l'éponge et Astor se met à hurler qu'il est à elle et qu'il a intérêt à l'enlever tout de suite, puis ils se chamaillent pour savoir à qui il appartient jusqu'à ce que Rita accoure et résolve le problème en prenant Bob l'éponge et en donnant à Cody un tee-shirt Avatar, qu'il refuse d'enfiler parce qu'il aime toujours Avatar et qu'il ne veut pas le salir. Ensuite, Astor revient avec un short tellement minuscule que ce pourrait être une petite culotte en jean, et argumente pendant dix minutes devant Rita qu'elle a le droit de porter ce qu'elle veut.

Cody finit par venir s'asseoir à côté de moi et nous attendons dans une muette complicité pendant que Rita et Astor changent de chaussures, tee-shirts, shorts, chouchous et casquettes en se chamaillant à chaque étape. Quand elles sont enfin prêtes, je suis tellement épuisé de les avoir regardées que je ne suis pas sûr de pouvoir soulever un pinceau. Mais nous finissons par tous monter dans la voiture et rouler jusqu'à la nouvelle maison.

C'est une journée étonnamment paisible. Cody et Astor restent dans leurs chambres respectives à étaler de la peinture sur pratiquement tout, réussissant même de temps en temps à en mettre sur les murs. Rita peint la cuisine puis la salle à manger, faisant des allers et retours entre deux coups de rouleau pour voir où en sont Cody et Astor, pendant que Lily Anne, restée dans son parc dans la pièce qui sera un jour notre salon, piaille des ordres.

Je m'occupe de l'extérieur de la maison où j'arrache les mauvaises herbes, peins les boiseries et découvre douloureusement deux nids de fourmis de feu – en marchant dessus. Je découvre quelques autres petites choses encore moins plaisantes – apparemment, il y a un gros chien qui habite dans notre quartier.

À midi, je vais sur Dixie Highway acheter deux grosses pizzas, une avec seulement du fromage et l'autre avec double ration de saucisse, et nous nous installons tous dans la petite véranda au bord de ce qui sera un jour notre piscine si nous arrivons à trouver le moyen d'enlever toutes ces saletés verdâtres qui flottent dans l'eau. De grosses portions de l'abri de piscine pendouillent comme du lichen, et plusieurs éléments de l'armature sont tordus, mais tout cela est à nous.

– Oh, mon Dieu, dit Rita en prenant une part de pizza au fromage et en jetant un regard circulaire sur son nouveau royaume. Cela va être tellement... (Elle agite la pizza d'une manière qui est censée exprimer une magnificence sans bornes.) C'est vrai, enfin, avoir notre propre... Oh, Dexter, d'après Carlene, son neveu a une entreprise de nettoyage de piscine.

– Le neveu de Carlene est avocat, dis-je.

Je me souviens très nettement de l’avoir rencontré à la fête de Noël du bureau de Rita et d’être rentré avec trois de ses cartes de visite.

– Quoi ? Ne dis pas de bêtises, pourquoi un avocat aurait une... Oh, tu veux parler de Danny. C’est Mark. Le petit frère de Danny. Il peut enlever toutes ces saletés de la piscine et la rendre totalement comme... Mais nous pourrions économiser beaucoup d’argent si... C’est vrai, ça ne doit pas être bien difficile. Et nous devons encore acheter un nouvel abri, ce qui coûte... Mais nous pouvons nous procurer les produits dans un magasin spécialisé pour les piscines. Si ça ne t’ennuie pas de... Cody, tu as de la tomate plein le... attends, je vais m’en occuper. (Elle se penche sur Cody qui fait une grimace agacée et lui essuie le visage avec une serviette en papier.) Bref, dit-elle en se redressant, cela nous ferait économiser un peu d’argent. Nous en aurons besoin pour l’abri de piscine, parce que ça coûte très cher.

– D’accord, réponds-je, pas très sûr de ce à quoi je viens de m’engager.

Rita soupire et sourit de bonheur.

À 17 h 30, nous estimons que nous en avons assez. Nous nettoyons nos pinceaux, et nos personnes, dans la mesure du possible, puis nous montons dans la voiture. Je mets la climatisation à fond pour le trajet du retour : nous en avons été privés toute la journée puisque l’électricité n’est pas encore branchée dans notre nouvelle maison, et même si c’est une agréable journée d’automne, nous sommes tous en nage.

Le lendemain est un calque du samedi, sauf que nous commençons une heure plus tard puisque nous sommes après tout dimanche. La seule différence est que je vais chercher notre déjeuner au Burger King voisin. Je m’aperçois que les travaux ne m’ennuient pas trop. À vrai dire, je sombre dans une sorte d’état zen de non-action, laissant la peinture s’appliquer toute seule sans effort conscient de ma part, et je suis très étonné de voir tout le travail que j’ai abattu lorsque nous achevons notre journée. Je contemple la vaste maison repeinte et je commence pour la première fois à la considérer comme vraiment mienne. Puis j’en fais le tour, pour bien intégrer que je vais bientôt y habiter. Ce n’est pas une sensation déplaisante du tout.

Le lundi matin, j’arrive au commissariat un peu courbaturé par ces travaux, mais remarquablement de bonne humeur. J’ai réussi à enlever presque toute la peinture de mes cheveux, de mes mains et de sous mes ongles. Ma satisfaction dure jusqu’à l’arrivée à mon bureau, où je trouve Robert Chase assis dans mon fauteuil en train de manger un *pastelito* à la goyave et de boire un café dans mon mug à moi. Une grande boîte à gâteaux blanche est posée sur le bureau devant moi. Deux gobelets en polystyrène coiffés de couvercles trônent à côté, et je comprends avec un vif éclair d’irritation qu’il a utilisé mon mug simplement parce que c’est le mien, et qu’il commence cette nouvelle semaine en étant moi.

– Salut, Dexter, dit-il avec un sourire jovial. Comment a été le week-end ?

– Très agréable, réponds-je en m’asseyant sur la chaise pliante minable réservée aux visiteurs.

– Génial, super, dit-il. Passé du temps avec les gosses ? Au parc et tout ça ? Pour faire de la balançoire ?

Je le regarde assis là à mon bureau, dans mon fauteuil, en train de boire dans mon mug, et je me rends compte que je n’ai pas envie de bavarder gentiment avec quelqu’un qui se donne autant de mal pour être moi. Mais les réalités du discours civilisé ne me laissent d’autre choix que de jouer docilement le jeu. Je tends donc le bras vers le bureau – *mon* bureau – et prends un *pastelito* dans la

boîte.

– Uniquement du travail, pas de distractions. C'était malheureusement tout à fait morne.

– Non, non, pas du tout, dit Robert. Enfin, passer du temps avec vos enfants, c'est... vous savez.

C'est important.

– Sans doute. Et vous ? Comment s'est passé votre week-end ?

– Oh, fait-il en haussant les épaules. Je suis allé au Mexique.

– Vraiment ? Et vous êtes encore vivant ?

– J'y vais tout le temps. Il y a un endroit où, vous voyez... C'est un, hum... Une sorte de station balnéaire privée. On m'y connaît et je peux juste, hum... me détendre. Pas de quoi en faire tout un plat. Alors, dit-il en assénant une claque sur le bureau et en se retournant vers moi avec un sourire rayonnant. Qu'est-ce que vous avez fait avec vos gosses ? Vous m'avez dit que vous en aviez trois ?

Je le regarde assis à mon bureau en train de se donner un mal de chien pour faire mine de s'intéresser à ma petite vie – tout en minimisant le fait que c'est le genre de type qui part passer le week-end au Mexique et qu'il n'y a pas de quoi en faire tout un plat. Et comme il commence à franchement me déplaire, je décide de ne pas lui faciliter la vie.

– Waouh, dis-je. Ça doit coûter cher. Le billet d'avion à la dernière minute, et puis *vous*, vous voyagez forcément en première classe, non ? Juste pour que personne ne vous embête. Alors ça doit probablement faire, quoi, dans les deux mille dollars ? Et ensuite, une station balnéaire privée ? C'est la première fois que j'entends parler d'un truc pareil. Ça ne doit pas être donné non plus.

Il se détourne et, à ma grande joie, commence à rougir sous son bronzage parfait. Il se racle la gorge, apparemment très gêné.

– C'est, c'est, vous savez, dit-il. Les, euh, miles quand on voyage beaucoup.

Il agite la main dans une espèce de spasme négligent, oubliant qu'il tient toujours mon mug. Une giclée de café tombe sur mon bureau et il la regarde fixement, hébété.

– Oh, merde, fait-il. Je suis désolé. (Il se lève brusquement et sort précipitamment.) Je vais aller chercher des serviettes en papier, dit-il par-dessus son épaule.

Je le regarde filer, émerveillé qu'un geste aussi maladroit puisse être commis par un homme aussi parfait. Un bref moment, je me dis que c'était délibéré : peut-être une manière de changer de sujet ? Cela pourrait-il le mettre à ce point mal à l'aise de parler de son train de vie de riche ? Ou bien dissimule-t-il quelque chose d'encore plus infâme que la richesse ?

C'est absurde. Je suis comme d'habitude soupçonneux, à voir le mal tapi dans le moindre recoin – même quand il n'y a aucun recoin. Je balaie cette idée et m'approche du bureau pour constater les dégâts. Coup de chance, le café est tombé pile au centre du sous-main en buvard. Une petite éclaboussure a touché une chemise sur la droite, juste assez pour tacher le dessus, mais pas suffisamment pour gagner les papiers qu'elle contient.

Robert accourt avec une poignée de serviettes en papier et je m'écarte pour le laisser éponger ses sottises, ce qu'il fait avec des gestes désordonnés et frénétiques tout en marmonnant :

– Désolé. Bon sang. Je suis désolé.

Il a presque tout nettoyé quand mon poste sonne. Je passe le bras au-dessus de lui pour décrocher.

– Morgan.

– J'ai besoin de toi dans mon bureau, dit une voix familière aussi revêche qu'autoritaire. Apporte le dossier de l'affaire.

– Quel dossier ?

– La fille dans la benne, siffle Deborah. Bon sang, Dexter.

Elle raccroche et je fixe l'appareil un instant en me demandant ce que mijote ma sœur. Ce n'est pas son affaire – c'est Anderson qui la dirige, et en théorie Deborah n'a aucun rôle dans cette enquête, à part comme observatrice chargée de guider Jackie Forrest dans le dédale de sa première vraie affaire de meurtre. Peut-être qu'elle veut montrer à Jackie à quoi ressemble un rapport de la police scientifique. Ce qui signifie que Jackie est probablement avec elle en ce moment, et à cette idée une étincelle d'anticipation jaillit en moi, jusqu'au moment où je me rappelle que je lui en veux toujours de me faire penser à elle si souvent et si agréablement. Mais comme je ne peux ignorer les convocations de Deborah sans encourir l'un de ses cuisants coups de poing dans le bras, il va falloir que je risque un nouvel assaut des horribles émotions humaines délicieuses que provoque la présence de Jackie.

Je raccroche. Robert a terminé de nettoyer et reste planté derrière le bureau avec la poignée de serviettes en papier trempées dans la main.

– Qu'est-ce qui se passe ?

J'enlève le sous-main taché et le jette dans la corbeille.

– Nous sommes convoqués. Prenez les pâtisseries.

Le bureau de Deborah est dans une partie du deuxième étage où sont rassemblés les flics de la criminelle. Comme moi, elle a une chaise pliante pour les visiteurs, et alors que j'entre suivi de Robert, je la trouve occupée par Jackie Forrest. Ses cheveux sont ramenés en une queue-de-cheval serrée qui ne parvient pas à atténuer la lumière qui semble s'échapper de chaque mèche. Si elle porte du maquillage, je ne le vois pas, mais son visage est lisse et sans défaut, ses yeux, étincelants d'intelligence et d'esprit, et elle a l'air si parfaite qu'elle pourrait être une sorte d'image idéalisée de ce que l'ADN pourrait produire s'il se donnait vraiment du mal. Elle lève les yeux à mon entrée et m'adresse un sourire radieux, avant de se rembrunir en voyant Robert derrière moi.

– Tu as en mis, du temps, dit Deborah.

Elle m'arrache la chemise des mains et la jette sur son bureau.

– Cette foutue affaire, grince-t-elle.

J'avais deviné que Deborah serait assez troublée par la brutalité inhabituelle de ce meurtre pour vouloir faire quelque chose, mais en théorie elle ne peut pas.

– Je croyais que c'était celle d'Anderson, dis-je.

– Anderson serait pas foutu de trouver un océan de merde même s'il nageait dedans.

– L'inspecteur Anderson ? dit Robert. Il a l'air d'un type bien.

Deborah lui jette un bref regard et Jackie lève les yeux au ciel. Je préfère rester poli et l'ignorer.

Debs secoue la tête avec irritation.

– Il a eu tout le week-end et il est pas fichu de l'identifier.

Je reste interdit. Découvrir l'identité d'une victime est la première étape, la plus basique. Que quarante-huit heures passent sans que l'on ait un nom, c'est pousser l'art de l'incompétence à des sommets encore jamais atteints.

– Ça, c'est pas banal, dis-je. Alors, qu'est-ce que tu comptes faire, malgré les ordres et le règlement ?

Deborah jette un regard au dossier sur son bureau, puis à Jackie. Elles partagent un bref instant quelque chose que je ne parviens pas à déchiffrer.

– Jamais je n'irais à l'encontre du règlement du service, dit-elle.

Ce n'est pas vraiment conforme à ce que j'ai pu observer, mais Debs dit cela très sérieusement. Puis elle relève la tête et, merveilles des merveilles, elle sourit. Cela lui ressemble tellement peu que l'espace d'un instant je me dis qu'elle doit être possédée par des démons. Mais elle ne crache pas de feu. Elle se contente de sourire et désigne Jackie du menton.

– C'est une idée de Jackie, dit-elle en se retournant vers l'actrice. Nous allons faire une fausse enquête pour apprendre à Jackie comment nous procédons. De cette façon, nous serons en parallèle avec la vraie enquête, sans interférer avec le processus officiel ni compromettre la mission de l'enquêteur, tout en effectuant une simulation valide et en comparant nos résultats avec ceux auxquels sera parvenu l'inspecteur Anderson, ce qui permettra à notre stagiaire, Mlle Forrest, de comprendre les subtilités d'une enquête criminelle et toutes les complexités de la procédure menée par le service de la police de Miami-Dade. Pas mal, hein ? Ça me permet de contourner discrètement l'inspecteur Ducon et de traquer cet enfoiré de meurtrier, et Matthews ne pourra rien dire, parce que je fais exactement ce qu'il m'a ordonné.

– Sans compter, ajoute Jackie, que si nous découvrons vraiment quelque chose...

– Pas « si » : quand, corrige Deborah.

– Ce sera une publicité exceptionnelle. Pour la série *et* pour le service.

– Ingénieux, dis-je en considérant Jackie avec un respect tout neuf.

Elle me fait un sourire qui me donne envie de chanter.

– Alors, coupe Deborah en me ramenant brusquement à la réalité, je voulais passer tout ça en revue avec toi, pour voir ce qu'on a. (Elle tape de l'index sur la chemise.) En commençant par les résultats du labo. Tu sais bien : pour que Jackie voie comment on s'y prend.

– En théorie, ajoute Jackie.

– Exact, dit Deborah.

Je suis ravi que ma sœur ait trouvé une nouvelle meilleure copine pour la vie, mais leur petit numéro tout mignonnet commence à être agaçant. Heureusement pour moi, Robert éprouve la même chose et il a beaucoup moins de scrupules pour l'exprimer.

– Bon, dites, intervient-il, il faut que je sois dans le coup aussi. (Deborah lui jette un regard torve et Jackie contemple ses ongles.) C'est vrai, c'est idéal pour que j'apprenne des trucs moi aussi, non ?

Deborah nous regarde tour à tour.

– Bien sûr, répond-elle, laconique.

– Génial, dit Robert. Alors, que commencerait par faire mon personnage ?

– Ce que je lui dis, réplique Jackie. (Il la fusille du regard, elle hausse les épaules.) C'est moi l'inspectrice. Mon personnage l'est. Donc c'est mon affaire. Tu n'es là que pour me donner des infos.

– Bon, d'accord. Mais... il faut quand même que j'aie droit à un peu... enfin, mon *personnage* a le droit d'avoir un peu de, tu vois, quoi. Respect.

L'expression de Jackie se durcit. Elle tape sur la table.

– Le respect, ça se *mérite*. Alors, qu'est-ce que tu as pour moi ?

Robert ouvre et ferme la bouche. On dirait un type qui vient de se faire gronder. Moi, de mon côté, je me rends compte de ce que fait Jackie. C'est une imitation quasi parfaite de Deborah, et je suis très impressionné.

– Waouh, fais-je. Excellent. Tout à fait comme elle.

Jackie laisse échapper un rire de gorge qui me fait friser les orteils, et me décoche un sourire radieux.

– Merci, dit-elle. Le sergent Morgan – votre sœur – et moi avons travaillé là-dessus ce week-end. Chez Bennie’s.

C’est un bar fréquenté par les flics en dehors de leur service – et où ils prennent parfois un verre pendant. La clientèle n’a pas la réputation d’apprécier les non-policiers qui s’y aventurent. Si Deborah a emmené Jackie là-bas, c’est qu’elles se sont liées encore plus que je ne l’imaginai.

– C’est un endroit parfait pour l’ambiance, explique Jackie. Il faut que j’envoie les scénaristes voir comment c’est. (Elle fait un clin d’œil à Deborah.) On a bu des tequilas. Elle est moins coriace après un ou deux verres.

Debs ricane, mais elle ne dit rien.

– Eh bien, vous allez vous amuser, dis-je, regrettant bizarrement de ne pas avoir été invité. Maintenant que vous êtes réellement ma sœur, que voudriez-vous que je fasse ?

Un bref instant, elle hésite, mais elle se mord la lèvre et s’empare du dossier.

– Voyons les résultats du labo, dit-elle avant d’interroger Deborah du regard. C’est bien ça ?

– Non, répond Debs. Les trucs du labo, c’est juste des conneries.

– Merci bien, dis-je.

– Est-ce qu’il y a quoi que ce soit d’important là-dedans ? demande Deborah.

– Brûlures de corde sur les poignets. Des fibres de Nylon, donc probablement de la corde à linge.

– Qu’on peut trouver dans n’importe quelle droguerie du monde.

– Elle a été bâillonnée avec sa petite culotte. On l’a retrouvée dans la benne.

– J’ai dit « important ». Tout ça, c’est des conneries courantes.

– Eh bien, il n’y a rien sur elle, rien dans la benne ni dans les parages qui nous indique qui elle était.

– Et c’est ce dont nous avons le plus besoin, dit Deborah. Identifier la victime.

– Pourquoi est-ce si important ? demande Robert.

Les deux femmes se retournent ensemble et lui lancent le même regard dédaigneux. Robert a l’air très mal à l’aise.

– Je veux dire, reprend-il, les indices scientifiques, voyez, c’est. Il y a plein de trucs, là-dedans. On pourrait trouver genre une empreinte.

– On en a trouvé, dit Deborah. À dire vrai, on en a trouvé une quarantaine. On en trouve toujours des tonnes. Vous savez combien de fois nous avons pincé quelqu’un grâce à des empreintes ?

– Non. Combien ?

– Vous voulez un chiffre rond ? Zéro. Même quand elle correspond à celle du criminel, un bon avocat la fait écarter du dossier. Les empreintes, c’est pour Sherlock Holmes.

– Je ne crois pas qu’il les ait vraiment jamais utilisées, dis-je pour l’aider.

– Oh, si, intervient Jackie. Il y a une histoire, j’ai oublié le titre. Mais il a attrapé le criminel grâce à ses empreintes.

– Pour attraper un assassin dans la vraie vie, continue patiemment Deborah, il faut remonter la piste depuis la victime. Parce que dans 99 % des cas, ils se connaissent, ils ont été vus ensemble, il y a un lien entre eux. Alors pour commencer, nous devons savoir qui est la victime.

– Ah, d’accord, fait Robert. Alors, comment on le découvre ? Je veux dire, si on ne peut pas se servir des empreintes et que les analyses du labo sont des conneries, qu’est-ce qu’on fait ?

– Ouais, dit Debs. Bonne question.

Avant même qu’elle fasse le moindre geste, je sais ce qui m’attend, car, même si elle refuse de

l'avouer, quand ma sœur est coincée, le problème devient, Dieu sait pourquoi, le mien. Parfois, je me dis qu'elle a un tatouage secret quelque part sur le corps : QFD ? Que Ferait Dexter ?

– Dex ? interroge-t-elle, dans l'expectative.

Assez curieusement, c'est Robert qui réussit à formuler ma pensée et j'ai envie de l'applaudir.

– Pourquoi Dexter ? demande-t-il. C'est vrai, il fait les trucs du labo et vous avez dit que ça ne servait à rien. Ce n'est pas que je pense que vous servez à rien, mon vieux. Mais il est censé faire quoi ?

Avant de répondre, Deborah fixe Robert assez longuement pour le mettre mal à l'aise.

– Parfois, Dexter a des... intuitions, dit-elle. Sur le tueur.

Il est scientifiquement prouvé que la plupart des situations de la vie courante empirent – je crois qu'on appelle cela l'entropie. Tout scientifique qui serait en train de nous observer en cet instant se rengorgerait de voir que cette loi naturelle est exacte. Comme l'a dit Deborah, j'ai réellement des intuitions concernant les malsaines et perverses créatures de la nuit. Mais c'est parce que je suis l'une d'elles. Deborah est la seule personne vivante avec qui j'en aie jamais parlé. Après tout, je ne veux pas que les gens se baladent en disant des trucs comme : « Waouh, Dexter pense exactement comme un tueur. Je me demande bien pourquoi. » En outre, comme ces idées viennent d'un endroit très intime, tout au fond du donjon de Dexter, en discuter me donne toujours l'impression d'être déshabillé. Je pensais que ma sœur le comprenait, mais de temps en temps, comme maintenant, elle me traîne en pleine lumière alors que je suis tout nu.

– Quoi, fait Robert. Genre, il, euh... *profile* ?

Jamais je n'avais entendu le verbe. Ça ne me reconforte pas.

– Un peu, dit Deborah.

– Waouh ! s'extasie Jackie en me regardant avec un respect tout neuf. Comment avez-vous appris à faire ça ?

Évidemment, c'est précisément la question que je ne veux pas qu'on me pose. Je ne serais pas à mon avantage vis-à-vis de Jackie si je devais formuler la seule réponse honnête possible. Je fais donc mon possible pour orienter la conversation sur un sujet un peu moins personnel.

– Oh, dis-je modestement. J'ai suivi un cours de psychologie à l'université. Je suppose que tu as vérifié qu'elle n'était pas signalée disparue, sœurette ?

Deborah balaie la question d'un geste.

– C'est le premier truc qu'on a fait. Allez, Dex, un peu de sérieux. J'ai vraiment envie de pincer ce salaud et je veux le faire avant qu'Anderson bousille tout. Et avant que ce mec recommence. Parce que tu sais très bien qu'il va en tuer une autre.

– Probablement, dis-je, couvrant la petite voix qui glousse cruellement en moi : *presque certainement*.

– Bon, alors, donne-moi quelque chose qui me permettra d'avancer.

Elle me fixe attentivement, sans ciller et Jackie se penche vers moi et fait exactement la même chose. Je suis cerné par des Deborah qui attendent toutes impatiemment que j'accomplisse un miracle. C'est mettre beaucoup de pression sur un petit artisan, si pervers soit-il. Heureusement pour moi, Robert compense en recroisant les bras et en s'adossant au mur avec une expression sceptique.

– Mais arrêtez, quoi, dit-il. Le profilage, c'est sérieux. C'est vrai, c'est les types du FBI qui font ça, ça prend des années et ils tombent juste seulement une fois sur deux. (Tout le monde le regarde, ce qui me soulage grandement. Il hausse les épaules.) Oui, bon, je dis ça, je dis rien.

– Dexter est un peu plus doué que ça, répond Deborah.

– Super, renchérit Jackie.

Elle me fait un sourire encourageant et je ne sais pas si je dois venir me coucher à ses pieds et la laisser me gratter derrière l'oreille ou gifler ma sœur pour avoir mis le sujet sur le tapis.

– D'accord, bon, alors, dit Robert. Sortez-nous quelque chose.

Son arrogance est si agaçante que j'en oublie mes hésitations tellement j'ai envie de lui clouer le bec.

– Ça commence avec les yeux...

– OK, dit Deborah. Qu'est-ce qu'ils ont, les yeux ?

– C'est ce qui est le plus important. Ce qu'il essaie de dire sur le fait qu'elle *voit*. Et, euh, ne voit *pas*.

– Parce que je savais pas ça ? ricane Deborah. Enfin, il lui arrache un œil et il lui gicle dans l'orbite et moi je suis censée penser que c'est un hasard ? Je sais qu'il l'a aveuglée, c'est donc que la question des yeux, c'est important pour lui. Et alors ?

– Mais c'est précisément ça, Debs, dis-je.

– Quoi donc ? demande Jackie, qui sonne de plus en plus comme Deborah.

– Il ne l'a pas aveuglée. Il lui a laissé un œil. Il voulait qu'elle voie ce qu'il faisait.

– Mon Dieu, murmure Robert.

– Et je ne sais toujours pas pourquoi, ni ce que ça signifie, grogne Deborah, qui est redevenue grincheuse comme d'habitude.

– Pour lui, tout tourne autour de ça. (Je sens un léger froissement d'ailes d'encouragement du Passager, presque comme s'il murmurait : « C'est bien, continue... ») La vision, observer, *voir*... Tout tourne autour de ça. Ce n'est pas simplement une composante, c'est le centre même.

– Putain, mais ça veut dire quoi ? aboie Deborah.

– Je ne sais pas trop encore.

Robert se racle la gorge pour nous faire comprendre qu'il ne va pas nous dire le fond de sa pensée.

– Je ne comprends pas, dit Jackie. Bon, d'accord, le truc avec l'orbite. Mais qu'est-ce que ça nous apprend, à part que c'est une ordure de pervers ?

– Il faut essayer d'entrer dans son esprit. De visualiser ce à quoi il pense.

– Je préfère éviter, dit-elle à mi-voix.

Mais j'entends déjà le chuchotement lointain des ailes, le lent essor de l'ombre et je ferme les yeux pour essayer de le *voir*, en plongeant dans les tréfonds obscurs des oubliettes et en caressant la créature qui se déploie, la cajolant jusqu'à ce qu'elle ronrone, s'étire et bondisse dans le noir ciel intérieur pour me montrer toutes les images du plaisir de la nuit éternelle...

Et je la vois. Je la vois se débattre, gémir, se tordre malgré les cordes, lutter pour qu'un cri franchisse le bâillon, incapable de rien voir d'autre que la mort qui approche et ne pouvant même pas en voir le crucial pourquoi, la raison d'une telle nécessité, le moi qui lui inflige cela parce qu'elle a refusé de remarquer – et même en cet instant ses yeux sont sur le couteau et pas sur la main qui le tient et il faut que je la force à ME voir, il faut qu'elle fasse attention à MOI, et je lâche le couteau et je me rapproche, plus direct, plus intime, et je commence à utiliser mes mains, mes pieds, mes ongles, mes dents – et malgré cela elle ne ME voit pas alors je l'empoigne par les cheveux, cette chevelure d'or parfaite, et je lui tourne le visage pour qu'elle regarde et elle est

forcée de ME voir enfin.

Et elle voit.

Elle me voit. Pour la première fois, elle ME regarde et elle ME voit et elle me reconnaît pour ce que je suis vraiment et enfin, enfin je peux lui montrer que je peux m'occuper d'elle comme personne ne le pourrait jamais, lui montrer que c'était inéluctable, que c'est ainsi que cela devait être, et enfin, enfin je peux lui montrer ma vérité, mon moi, ma raison d'être.

Je peux lui montrer mon amour.

Et afin de savoir qu'elle verra toujours mon amour, je prends son œil et je le garderai éternellement pour m'en souvenir aussi.

Et pour qu'elle VOIE vraiment combien je l'aime, je mets mon amour là où était son œil.

Et là j'en ai terminé. J'éprouve de nouveau la tristesse. Car rien n'est éternel. Mais l'amour est censé être éternel, et je veux que cet amour dure. Et afin qu'elle le sache, pour que cet amour soit éternel et ne puisse jamais changer ni finir, pour qu'il ne puisse jamais être autrement, il reste une dernière chose. Il ne peut arriver rien d'autre qui ternisse cet amour sans égal ou réduise ce moment parfait à moins que l'éternité. C'est important.

Alors je la tue.

Quelqu'un se racle la gorge. J'ouvre les yeux et la première personne que je vois est Jackie. Elle me regarde avec une très étrange expression, un mélange de fascination et d'effroi, presque comme si elle avait entendu le délicat froissement des ailes caoutchouteuses qui palpitent encore dans ma tête.

– Quoi ? lui demandé-je.

Elle secoue la tête. Sa queue-de-cheval saute d'un côté, puis revient en place.

– Rien, dit-elle. J'ai juste... Où vous êtes parti, là ?

– Oh, fais-je en sentant le rouge me monter aux joues. Je... euh, c'est difficile à expliquer.

Deborah ricane, ce que je trouve extrêmement peu charitable.

– Essaie, dit-elle. J'ai envie d'entendre ça, moi aussi.

– Eh bien, euh... j'essaie d'imaginer, voyez. Ce que le tueur pensait, et ressentait.

Jackie continue de me fixer avec la même expression perplexe. Elle n'a pas cillé.

– Mmm-mmm, fait-elle.

– Hum, dis-je, toujours en manque d'inspiration. Je remonte en arrière à partir de ce qu'on peut voir. Je me sers de ce que je sais. Je veux dire, me hâté-je d'ajouter, de ce que je sais d'après l'enquête et de ce que j'ai appris dans mes études. Dans les livres et...

– Remonter en arrière, qu'est-ce que ça veut dire ? demande Jackie.

– C'est, euh, vous savez, dis-je, extraordinairement gauche. Il y a quelque chose d'unique dans chaque meurtre, alors j'essaie de voir ce qui peut conduire quelqu'un à commettre un tel acte.

Jackie cligne enfin des paupières.

– OK, dit-elle. Alors cette fois, il lui arrache le téton. Et ça vous dit quoi, ça ?

– Tout dépend de la manière dont il a été arraché. S'il est tranché, cela veut dire : je te punis d'avoir un téton, et maintenant tu n'en as plus.

– Celui-là a été arraché avec les dents, dit Deborah. Ça veut dire quoi ?

– Je t'aime, réponds-je sans réfléchir.

Mais un sifflement ravi du Passager m'indique que j'ai vu juste.

Deborah se racle la gorge et Robert murmure :

– Putain de bon Dieu.

Mais Jackie est complètement sur le cul.

– Je t'aime ? répète-t-elle. Il lui arrache le téton avec les dents pour dire je t'aime ?

– C'est, euh... Ce n'est pas l'amour tout à fait normal que nous connaissons.

– Sans blague, fait Deborah.

– Mais toute l'affaire, avec ce type, c'est sexuel. C'est un mélange de compulsion, de sexe et d'amour, si puissant et frustrant qu'il ne peut même pas l'exprimer, sauf, euh... de la manière dont il a procédé.

Je jette un regard circulaire sur mon petit public. Deborah a repris son expression habituelle de flic imperturbable et on dirait que Robert se donne beaucoup de mal pour ne pas éclater de rire. Mais Jackie regarde derrière moi, quelque part dans le lointain par-dessus mon épaule, et commence à hocher lentement la tête.

– Je crois que je le vois, dit-elle.

– Ah bon ? fait Deborah, incrédule. Nom de Dieu, mais comment vous pouvez ?

– C'est un peu comme le métier d'acteur, dit Jackie en levant les yeux vers elle. Genre, comme quand on joue Shakespeare ? Il ne vous dit rien dans le texte, sur la manière dont il faut réagir ou parler. Alors on regarde ce qu'il nous fait faire, ce qu'il nous fait dire, et on remonte en arrière. (Elle se tourne vers moi avec un grand sourire.) Comme a dit Dexter.

Le feu que j'avais aux joues descend brusquement dans ma poitrine. Quelqu'un me comprend. Jackie comprend ce que j'ai fait. C'était si improbable que cette déesse du petit écran puisse comprendre quoi que ce soit, encore moins quelqu'un comme moi, que je reste là les bras ballants à la regarder tandis qu'un petit sourire de gratitude se peint lentement sur mes lèvres.

Mais évidemment, Robert ne peut pas me laisser éprouver le moindre bonheur.

– Oh, mais bon sang, réplique-t-il, ce n'est pas du foutu Shakespeare, ma chérie. C'est pas ton putain de thé-â-tre. C'est le monde *réel*. C'est un foutu cinglé, un psychopathe, un enfoiré complètement dingue qui adore mordre à pleines dents dans des seins, et faire ton petit conservatoire dans ta tête ne va pas nous aider à l'attraper.

– Ni vomir chaque fois que tu vois un peu de sang, Bob, réplique-t-elle suavement.

Robert ouvre la bouche, la referme, la rouvre. Mais Deborah parle avant qu'il puisse prononcer sa sans doute cinglante réplique.

– D'accord, très bien. Je suis contente que vous voyiez, Jackie. Moi, je ne vois rien, mais je m'en fous, c'est pour ça que je supporte Dexter.

– Pas pour mon ahurissante compétence ? Mon esprit compré- hensif ? Et...

– Ce que je ne vois toujours pas, dit Deborah, coupant ma modeste liste de qualités, c'est le rapport avec ton point de départ. La question des yeux. Je veux dire, continue-t-elle en levant la main pour me faire taire, d'accord, il lui arrache un œil, il la baise par l'orbite et il la tue.

– Et il garde l'œil.

– Vous n'en savez rien, bafouille Robert.

– Je crois que si.

– La plupart de ces mecs gardent des souvenirs, dit Deborah. (Je savoure une rare occasion où ma sœur me soutient.) C'est un comportement avéré et typique.

– Il faudrait donc qu'on cherche un mec qui transporte tout un tas d'yeux ? demande Robert avec une grimace incrédule et dégoûtée. Putain de merde.

– Bonne idée, Bob, ricane Jackie. Mettons-nous à fouiller les gens et dès que nous trouverons un

type avec un sac rempli d'yeux, ce sera notre homme.

– Ce n'est pas moi qui en ai parlé, dit Robert.

– Fermez vos gueules, tous les deux, le coupe Deborah. (Ils obéissent. Elle se tourne vers moi.)

C'est quoi, les probabilités qu'il ait déjà fait un truc comme ça ?

Je réfléchis.

– Elles sont assez élevées. Peut-être pas plein de fois, mais disons une ou deux.

– Comment vous savez ça ? demande Jackie en inclinant la tête, intriguée.

– Une première fois ne peut pas être aussi aboutie. Le simple fait de tuer pour la première fois

l'aura déconcentré, c'est trop violent. Il aura agi précipitamment, puis il aura paniqué et se sera enfui rapidement. Sauf que, n'ayant pas été capturé, il commence à penser à ce qu'il aurait dû faire... (Je la regarde en hochant la tête, presque bouleversé à l'idée qu'elle comprend.) Vous voyez.

– Oui. Et il se dit : c'était trop rapide, je n'ai pas été pincé, la prochaine fois, j'essaierai ça...

Son regard fixe de nouveau le lointain tandis qu'il voit la scène. C'est un véritable plaisir de la voir, un plaisir qui vole rapidement en éclats, grâce à Deborah, bien sûr.

– D'accord, dit ma sœur. Lançons un avis et on verra s'il y a déjà eu quelque chose du même genre.

– À quoi ça va servir ? demande Robert. C'est vrai, même si ce n'est pas sa première fois, il n'a pas été capturé jusqu'ici.

Deborah le regarde et secoue la tête d'un air las.

– Sors-le-moi d'ici, dit-elle.

Je passe le reste de la matinée à montrer à Robert comment révéler des traces de sang avec du Bluestar. Ce n'est pas très difficile : il suffit de vaporiser le réactif sur n'importe quelle surface et toute trace de sang présente devient fluorescente, même si on l'a soigneusement récurée. C'est un bon produit, qui ne dégrade pas l'ADN. Robert n'a pas l'air dégoûté par les faibles quantités de sang avec lesquelles nous travaillons et les heures passent assez rapidement sans rien de plus qu'une légère irritation quand ses questions deviennent trop insistantes. Mais au moins il n'est pas agressif ni désagréable. Quand Jackie n'est pas dans les parages, il n'est pas aussi agaçant et, alors que midi approche, je me rends compte que si je réussis à le supporter encore un peu, il va probablement m'inviter à nouveau à déjeuner.

Je prends donc mon mal en patience et travaille avec lui jusqu'à ce qu'il ait joyeusement utilisé tout un flacon de Bluestar. Je m'apprête à lui faire comprendre négligemment que ce serait une bonne idée d'aller déjeuner quand mon téléphone sonne.

- Morgan.
- Monte, dit Deborah. On a une touche.
- Quoi ? Tu veux dire que tu as eu une réponse ?
- Ouais. Deux.
- Ce n'est pas possible.

Et ça ne l'est pas. Il est beaucoup trop tôt pour que quelqu'un réponde à l'avis qu'elle a lancé. Il faudrait normalement des jours, voire des semaines, pour qu'un flic quelque part dans le pays tombe dessus, le lise, consulte ses dossiers, trouve une concordance et réponde. La plupart des flics ont une vie privée, une écrasante quantité de dossiers à traiter, et si coopérer professionnellement avec son frère est une excellente idée, ce n'est jamais tout à fait aussi important que terminer un rapport avant que le capitaine vous tombe sur le râble, ce qui vous laisse tout juste assez de temps pour aller assister au match de foot de votre gosse.

Mais Deborah prétend avoir reçu non pas une mais *deux* réponses, et avant que j'aie pu l'interroger davantage, elle ajoute : « Tout de suite » et raccroche.

Elle est seule quand Robert et moi arrivons dans son bureau. Elle considère son écran d'un air

soucieux, puis elle lève le nez et désigne de l'index un mail.

– Regarde ça. Deux, dans deux villes différentes, et c'est clairement notre bonhomme, pas le moindre doute. (Elle me montre la sortie imprimante.) Corps trouvé dans une benne à ordures, téton droit manquant, mêmes marques dessus...

– Et les yeux ?

Elle acquiesce.

– La première, il y a un an à New York, les deux yeux arrachés ; un retrouvé à côté du cadavre, l'autre jamais retrouvé. La deuxième, euh... Vegas. Il y a quatre mois. Un œil manquant, des traces de sperme sur le visage. C'est lui, Dex. Obligé.

J'opine. C'est probablement lui. Mais le savoir ne revient pas à l'attraper et cela laisse une question cruciale, peut-être la plus importante de toutes.

– New York, Vegas, et à présent Miami. Pourquoi ?

– Il est plus difficile à attraper s'il se déplace ? propose Robert.

– La plupart des tueurs en série ne pensent même pas qu'on puisse les attraper, dit Deborah. Ils restent dans la même ville, parfois dans le même quartier.

– C'est vrai ? me demande Robert.

– Ouai, en grande partie. Alors, si celui-là bouge, c'est pour une raison importante.

– OK. Laquelle, alors ? demande-t-il.

– Il se peut qu'il poursuive quelque chose ou quelqu'un de spécifique. Ou... (Une toute petite idée jaillit dans mon esprit.) Ce sont des villes où il y a des tas de séminaires.

– Exact, confirme Deborah. On peut croiser les listes pour voir si on a une concordance.

– Ce que vous dites, interroge Robert, c'est qu'il pourrait aller à ces séminaires, genre c'est un Shriner¹ ou quelque chose de ce genre ?

Deborah secoue la tête avec lassitude et, la prenant en pitié, je vole à son secours.

– Un Shriner, c'est plausible, dis-je patiemment à Robert. Il pourrait s'enfuir dans l'une de ces petites voitures dans lesquelles ils défilent.

– Les dossiers sont envoyés par mail, dit Deborah. Mais j'ai les inspecteurs des deux villes qui veulent prendre l'avion jusqu'ici pour pouvoir le descendre.

– Dis-leur de rester chez eux, réponds-je. Nous avons assez de tireurs à Miami. (Je jette un regard circulaire et je trouve que la pièce fait un peu vide.) Où est Jackie ?

– Elle avait une interview, répond Deborah. Matthews lui a dit qu'elle pouvait utiliser la salle de réunion.

– Une interview ? bafouille Robert. Avec qui ?

C'est peut-être mon imagination, mais j'ai l'impression qu'il a un peu pâli et il a l'air clairement mécontent.

– Elle ne l'a pas dit, répond Deborah. Un magazine, je pense.

– Un magazine ? répète Robert. Local ? ajoute-t-il, plein d'espoir.

– Le capitaine ne la laisserait jamais utiliser la salle de réunion pour un magazine local, dit Debs.

Elle a répondu sans aucune expression et je me rends compte qu'elle a perçu l'appréhension de Robert et qu'elle le fait marcher.

– Merde, dit-il. Ils auraient dû... Elle n'a vraiment pas dit lequel ? Je reviens tout de suite, ajoute-t-il en fonçant vers la porte. Faut que j'appelle mon agent.

Debs et moi le regardons partir, puis je me tourne vers elle.

– Tu as un très joli petit côté cruel, sœurlette.

Elle hoche la tête, toujours de marbre.

– Ça fait passer le temps.

Elle se tourne vers son ordinateur et, après avoir tapoté un moment sur le clavier, elle annonce :

– Les dossiers sont arrivés.

Elle fronce les sourcils, tapote encore un peu, grommelle un « Putain de merde » à mi-voix. Ma sœur a beaucoup d'insignes qualités, mais les compétences informatiques n'en font pas partie. Malgré tout, après un moment, son imprimante bourdonne et elle recule sa chaise avec un air satisfait.

– New York est arrivé le premier, dit-elle.

– Naturellement.

Je me penche pour voir les feuilles que crache l'imprimante. Les premières sortent rapidement : ce sont des pages standard de texte et Deborah s'en empare pour les lire avidement. La troisième met du temps à sortir – une photographie, probablement de la victime telle qu'elle a été découverte, et j'attends impatiemment pendant qu'elle s'imprime ligne par ligne.

De nos jours, le numérique a rendu la photographie policière beaucoup plus colorée et détaillée que dans le temps. Mon père adoptif, Harry, était forcé de regarder des photos de cadavres dans un noir et blanc saturé de grain. Cela ne pouvait pas être aussi agréable qu'aujourd'hui. Grâce à la haute résolution des appareils en couleur que nous utilisons désormais, je vois le merveilleux arc-en-ciel de nuances laissé par les différents coups, morsures et entailles sur le corps, depuis le rose vif jusqu'au violet profond. À vrai dire, l'image est assez nette pour que je puisse distinguer la marque de chaque dent de l'une des morsures, et je note mentalement de dire à Deborah de chercher une concordance dans les empreintes dentaires.

J'examine soigneusement la photo en cherchant le moindre nouvel indice. Les similitudes sont frappantes. La victime, comme la nôtre, est une jeune femme qui a presque certainement dû être attirante avant l'enchaînement de circonstances malheureuses ayant mené à cette image. Elle a une très jolie silhouette svelte, des cheveux jusqu'aux épaules de la même couleur dorée que notre victime. Je descends sur le corps, remarquant que les blessures au couteau sont aux mêmes endroits, et je suis tellement absorbé qu'un petit moment s'écoule avant que je remarque un délicat parfum floral et que je me rende compte qu'il y a quelqu'un tout à côté de moi en train de regarder la photo par-dessus mon épaule.

– Oh, fais-je. Je ne vous avais pas entendue.

– J'ai été scoute. Badge du mérite en travail du bois.

Elle ne recule pas et pendant un long moment j'oublie la photo que je tiens pour respirer le subtil parfum qu'elle porte. Finalement, elle passe le bras au-dessus de moi et tapote la photo.

– C'est différent. Je veux dire, ce n'est pas celle sur laquelle nous travaillons.

– C'est exact.

– Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle en laissant glisser son doigt le long du cadavre.

– Nous avons eu une réponse à la demande d'information qu'a lancée Deborah.

– Vraiment ? Je croyais que cela prenait du temps...

– C'est toujours le cas. Sauf quand c'est une affaire sensible.

– Qu'est-ce qui la rendrait sensible ?

– Des tas de choses. C'est peut-être la fille de quelqu'un.

– C'est probablement le cas, murmure Jackie.

– Ou bien elle est jeune et jolie et ce n'est pas une pute.

– Et blanche ? demande Jackie en levant le nez et en haussant un sourcil.

– Certainement. Mais personne ne veut jamais l'avouer. Comment avez-vous su ?

– J'ai fait une émission là-dessus. Une Afro-Américaine qui disparaît, et la police ne fait rien malgré les demandes de la famille.

– Je suis sûr que la police a agi, dis-je. Mais juste pas autant.

– D'où vient le dossier ?

– De New York.

Je me rends compte que c'est une merveilleuse occasion d'approfondir son enseignement en matière de police scientifique. Et, à vrai dire, je n'ai pas très envie non plus qu'elle s'éloigne. J'ajoute donc :

– Combien de différences pouvez-vous repérer ?

Elle lève les yeux vers moi et me fait un demi-sourire railleur.

– Quoi ? Comme dans ces trucs pour gosses, le jeu des sept erreurs ?

– C'est la version de la crim'. Pour adultes.

– D'accord, dit-elle.

Elle entreprend d'examiner sérieusement la photo. Elle penche la tête en avant, si bien que ses cheveux frôlent mon bras nu. Elle les repousse et les glisse derrière son oreille, découvrant son cou, et je vois le sang qui bat dans sa carotide.

– Vegas, annonce Deborah.

Elle a parlé à mi-voix, mais j'ai failli sursauter. J'avais oublié qu'il y avait quelqu'un d'autre dans la pièce. Quand la photo arrive enfin, je contourne Jackie pour la prendre et c'est comme les deux autres : une jeune femme à la jolie silhouette sportive et des cheveux blonds jusqu'aux épaules. Il n'y a plus à douter concernant le mode opératoire ; à présent, le tout est d'essayer de comprendre *pourquoi* ce type physique particulier est nécessaire.

– J'ai trouvé quelque chose, dit Jackie en désignant la photo.

Je baisse les yeux vers son index posé sur le visage de la victime. Je ne vois rien d'autre qu'une peau lisse.

– Quoi ?

– Eh bien, la victime de Miami a une entaille à cet endroit. Montrez-moi Vegas.

Elle tend la main, je lui donne l'autre photo et me penche pour regarder.

– Oui, vous voyez ? Celle-ci l'a aussi. Juste une petite entaille, en travers du visage. (Elle lève vers moi ses vifs yeux couleur lavande.) Qu'est-ce que ça signifie ?

– La colère.

– À cause de quoi ? Parce que juste là sur le visage, c'est comme...

Mais avant qu'elle ait pu achever, Robert fait irruption dans le bureau.

– Je vais devoir finir tôt aujourd'hui, dit-il d'un ton enjoué. J'ai le magazine *Screen Time* dans quatre-vingt-dix minutes.

Il attend que quelqu'un le félicite, mais comme personne ne dit rien il désigne du menton les documents que tient Deborah, fronce les sourcils et demande :

– Il y a quelque chose dans le rapport ? Vous pensez que c'est notre homme ?

– Oui, je crois, dit Deborah. C'est pratiquement la même écriture.

Et peut-être parce que je l'ai déjà complimentée sur son petit côté cruel, elle ajoute :

– Jetez un coup d’œil aux photos et voyez par vous-même.

Jackie lève les yeux vers lui et lui tend les photos. Robert la fixe, serre les dents, puis se penche pour les examiner.

– Mon Dieu, fait-il. Oh, mon Dieu. (Il rend les photos à Jackie.) C’est clair qu’on dirait le même type. Enfin, il ne peut pas y en avoir deux qui font ça, si ?

– Probablement pas, dit Deborah.

– Alors, on fait quoi avec ces trucs ? demande-t-il.

– On compare les trois, dis-je.

– D’accord, opine-t-il. Qu’est-ce qu’on cherche ?

– On ne le saura que quand on le verra. Mais il l’a fait à trois reprises, et chaque fois augmente le risque qu’il commette une erreur et laisse un indice quelconque.

– D’accord, dit Robert. (Il hausse les sourcils et ajoute :) Au fait, j’ai tourné un truc il y a quelques années. Je jouais un policier alcoolique et il y avait un tueur en série qui s’en prenait à des jeunes filles. Le type, mon personnage, il était divorcé. Mais il avait une fille et il se trouve que c’était *elle* que le tueur traquait, alors il a été obligé d’arrêter de boire et d’attraper le criminel avant que sa fille soit tuée. Un truc à petit budget, financiers israéliens. Mais très authentique, et la critique a été excellente. (Deborah se racle la gorge et Robert lui fait un grand sourire.) Ah oui. Pardon. Ce que je veux dire, c’est qu’il a regardé *quand* le tueur frappait, vous voyez. Il a établi une chronologie et a constaté que le type tuait toutes les six semaines. Alors je préparais un piège pour le type au bon moment et c’est comme ça que je le pinçais. Alors je me suis dit, peut-être que ce n’est pas grand-chose, mais on pourrait faire pareil ici, non ?

– Pourquoi ? demande Jackie. On ne sait même pas dans quelle ville il agira la prochaine fois. Alors en quoi ça nous aide de savoir quand ?

– On pourrait juste vérifier, insiste Robert.

Il me regarde avec une sorte d’empressement enfantin et demande :

– Qu’est-ce que vous en pensez, Dexter ?

Je ne vois absolument pas en quoi connaître l’intervalle de temps entre les meurtres pourrait indiquer quoi que ce soit d’utile. D’un autre côté, Robert content et occupé est beaucoup plus facile à supporter que Robert en train de bouder.

– D’accord, dis-je. Ça ne peut pas faire de mal.

Deborah hausse les épaules et nous tend les deux rapports.

– Éclatez-vous.

Je prends les dossiers et Robert vient s’asseoir à côté de moi, forçant Jackie à reculer. Elle va se percher sur le coin du bureau de Deborah pendant que Robert se penche sur les pages que je tiens. Il ne sent pas aussi bon que Jackie, et il s’en faut de beaucoup.

– Voilà, dis-je en les lui tendant. Vegas est sur le dessus, New York, dessous.

Il les prend et les emporte près de la fenêtre, où il les examine.

– D’accord, d’accord, dit-il à mi-voix. (Puis il se rembrunit et secoue la tête.) Non, ça ne tient pas debout. Septembre 2011 à New York, puis Las Vegas en juin 2012 et maintenant, octobre à Miami. (Il lève les yeux, visiblement déçu.) Ça ne marche pas. L’intervalle est différent.

– Oh, zut.

Il contemple de nouveau les documents comme s’il voulait les forcer à lui obéir, mais cela n’a pas l’air de marcher.

– Bon, merde, dit-il finalement. C’était peut-être tiré par les cheveux.

Personne ne le contredit. Robert laisse tomber les papiers sur le bureau de Debs, se dandine, croise les bras, les décroise, puis se redresse.

– Bon, dit-il. Je, euh, il faut que je me prépare. Pour mon interview. Que je mette une chemise propre et que je me coiffe, voyez. Pour le photographe. Alors...

Il nous regarde, Deborah et moi, attendant peut-être que nous formulions une objection. Comme nous ne répondons rien, il me dit :

– Bon, alors, on se voit demain ?

– Dès l’aube.

Il mime de la main un revolver braqué sur moi et abaisse le pouce. Pan.

– Dès l’aube.

Il fait un signe de tête à Deborah, jette à peine un regard à Jackie, puis sort d’un pas guilleret.

Personne ne dit rien pendant un moment. Jackie prend les papiers que Robert a laissés et les examine.

– C’est marrant, dit-elle en fronçant les sourcils.

– Quoi donc ?

– Oh, rien. C’est juste. Enfin, on va croire que je joue les divas et que je considère que tout tourne autour de moi... Comme ce n’est pas le cas, oubliez.

– On ne pourra pas oublier si vous ne nous dites pas quoi.

Elle croise les bras et me sourit un peu tristement.

– Ce n’est rien, Dexter, dit-elle.

Alors que je médite encore sur le fait qu’elle m’a appelé pour la première fois par mon prénom, elle poursuit :

– C’est une coïncidence idiote. Quand Robert a donné les dates, c’est juste que j’étais là-bas, à ces mêmes dates. Je travaillais sur des films, à New York en septembre et à Vegas en juin. (Elle agite négligemment les papiers.) Comme je vous disais, oublions. (Elle décroise les bras et se frappe les cuisses.) Alors, demande-t-elle à Deborah, qu’est-ce qu’on fait, maintenant ?

Deborah lui répond peut-être, mais en tout cas je n’entends rien. Car alors que je regarde Jackie tourner la tête vers ma sœur, ses cheveux blonds emportés par le mouvement, un déclic se fait dans la pénombre du placard noir de Dexter ; je regarde les photos que j’ai à la main, toutes les deux très similaires, puis...

Il n’y a plus aucune lumière et je réponds au claquement pressant d’ailes noires et je grimpe dessus et je m’y appuie et je les laisse me soulever sur un vent obscur et nous montons, très haut, dans le ciel et la nuit noire, tout là-haut, là où nous pouvons voir, et il est là, ce petit morceau rouge écarlate dans le paysage au-dessous, aussi net et distinct et impossible à manquer que s’il était illuminé par une dizaine de soleils de midi. Et nous descendons en planant dans la lumière rougeâtre et je suis à nouveau avec elles, avec les femmes des photos, debout au-dessus d’elles, je les regarde se tordre et se débattre dans leurs liens et chacun de leurs muscles se crispe et chaque centimètre de peau, chaque nerf, chaque os hurle de douleur et ne me ralentit même pas, au contraire cela me conduit vers des choses nouvelles et encore plus excitantes, et je commence à les lui infliger et elle se détourne pour ne pas voir ce que je vais faire et elle DOIT le voir, elle DOIT regarder, parce que c’est pour cela que je le fais, c’est la raison de tout cela, il s’agit de me VOIR, alors je l’empoigne par les cheveux, ces cheveux dorés parfaits, et je lui fais tourner la tête

et je vois son visage...

... et ce n'est pas le BON visage.

Et cela me rend furieux, et je lui tire encore plus violemment les cheveux, ces cheveux dorés presque parfaits, ces cheveux qui ne sont pas tout à fait les bons mais qui sont si proches et ressemblent tellement aux SIENS mais ce ne sont pas SES cheveux et le visage n'est pas SON visage et ça ne colle plus, et quand je baisse les yeux sur ce que j'ai fait, je sens que tout s'enfuit parce que ce n'est pas bien, ce n'est pas elle, et un éclair de fureur me foudroie depuis le crâne jusqu'à mon bras et je prends le couteau, le couteau froid et impersonnel et je taillade ce visage, ce visage qui ne colle pas du tout, parce que ce n'est pas...

– Oh, fais-je.

J'ouvre brusquement les yeux sur les néons du bureau de Deborah et j'ai beau essayer de trouver le moyen de ne pas y croire, les choses que je vois ne changent pas. Même sous l'affreuse lumière crue du bureau, l'image est identique, et même pire, et à présent je vois Debs et Jackie qui me regardent d'un air inquiet, comme si elles m'avaient surpris en train d'uriner au beau milieu d'une rue remplie de monde.

– Oh ... Je viens de penser à un truc.

– À quoi ? demande Jackie.

Elle agite ses cheveux sur ses épaules – ses cheveux, ses cheveux dorés et parfaits.

– C'est vous. Je veux dire, c'est vraiment à cause de vous.

Elle rougit et tripote sa queue-de-cheval.

– Ce n'est pas... enfin...

Mais Deborah la coupe dans sa modestie.

– Comment ça, c'est à cause d'elle ? demande-t-elle. Qu'est-ce que tu veux dire ?

– C'est la raison de son acte.

Je me rends compte que je sens encore le souffle des ailes de mon voyage intérieur avec le Passager et que je divague un peu. Je respire un bon coup et pose les photos sur le bureau à côté de Jackie.

– Leurs cheveux sont comme les vôtres. Elles ont votre genre de silhouette. Elles étaient au même endroit que vous au même moment.

Je me redresse et plonge mon regard dans celui de Jackie. Elle ne cille pas et je vois une lueur effrayée grandir dans ses yeux couleur lavande.

– Et ensuite, le coup de couteau, en plein visage, l'accès de rage... parce que ce n'est pas le bon visage. Parce que ce n'est pas vous.

Je vois les longs et élégants muscles de sa gorge se tendre alors qu'elle déglutit et commence à secouer lentement la tête. Mais j'ai beau vouloir me tromper, je sais que j'ai vu juste.

– C'est vous. Il les a tuées parce qu'elles vous ressemblaient.

1. Les Shriners ou AAONMS (*Ancient Arabic Order of the Nobles of the Mystic Shrine*, traduisible par *Ordre arabe ancien des nobles du sanctuaire mystique*) sont une [société maçonnique nord-américaine](#) fondée par [Walter M. Fleming](#) et [William J. Florence](#) à New York dans les [années 1870](#). Ils recrutent leurs membres parmi les [francs-maçons](#) du troisième degré.

L'espace d'un moment, un silence complet règne dans le bureau de Deborah. Ma sœur a le regard fixe et Jackie reste assise, la main crispée sur ses cheveux, les lèvres légèrement entrouvertes, toute pâle et ne respirant apparemment plus.

– Putain, mais d'où tu sors ça ? demande Deborah.

– C'est, euh, c'est logique, simplement.

– Pas pour moi.

– Je ne crois pas, dit faiblement Jackie. Je, je ne sais pas si...

Deborah repousse sa chaise contre son bureau, faisant un bruit qui paraît brusquement affreusement violent.

– C'est des conneries, Dexter, dit-elle. À moins que tu aies quelque chose de *concret* pour étayer.

– Tu as les dates et les lieux. Et les trois victimes lui ressemblent.

Deborah secoue la tête en faisant la moue.

– Des tas de femmes lui ressemblent.

– Deborah, je suis certain de ce...

– Eh bien moi pas, coupe-t-elle. Tu ne t'appuies sur rien en dehors de l'une de tes... intuitions ? Et ce n'est pas suffisant. Je ne peux pas aller voir le capitaine et lui dire : regardez ce que nous avons trouvé quand Dexter a fermé les yeux. Déjà que ce n'est pas mon dossier. Il me faut des preuves. Pas seulement d'autres démonstrations de tes conneries parapsychologiques.

Cela me vexe plus que ça ne devrait. Après tout, c'est elle qui m'a forcé à faire mon numéro, beaucoup trop publiquement à mon goût, et maintenant voilà qu'elle me reproche d'avoir fait quelque chose que je ne voulais pas faire du tout. Je fouille donc tout au fond de moi pour trouver une repartie vraiment blessante, quelque chose qui va la terrasser. Mais avant que j'aie pu dire ne serait-ce que : « Ah oui ? », Jackie prend la parole.

– Oh, merde, dit-elle en me fixant et en secouant la tête. Oh, mon Dieu, Deborah... je veux dire, sergent. Je veux dire... oh merde.

– Quoi ? demande Deborah.

Jackie continue de secouer la tête par saccades.

– Je crois qu’il a raison, dit-elle d’une toute petite voix.

– Pourquoi ? demande Deborah.

Se rendant enfin compte de son agitation, Jackie s’immobilise. Elle prend une profonde inspiration, ferme les yeux, les rouvre, puis nous regarde tour à tour.

– Il y a un type qui me traque, dit-elle. Il m’a envoyé des tas de lettres.

– De quel genre ? demande Deborah.

Jackie s’humecte les lèvres.

– Un peu bizarres, mais les trucs de fans habituels. J’en reçois beaucoup de ce genre. Et vous savez, j’ai une réponse standard qu’envoie mon assistante. Parfois avec une photo. Et ça ne lui a pas plu. Il voulait quelque chose de plus... vrai. Quelque chose de *personnel*. Ce que je ne fais *jamais*. Bon, si c’est un gosse qui a le cancer ou ce genre-là, d’accord, mais un courrier de fan ordinaire ? Généralement, je ne les vois même pas, et j’y réponds encore moins. Mon assistante les éconduit et s’ils ne comprennent pas, nous nous contentons de les ignorer. Nous leur renvoyons leurs lettres. C’est ce que nous avons fait. Nous lui avons renvoyé ses lettres et... Ça ne lui a vraiment pas plu. Et il a écrit de nouveau, mais... les lettres sont devenues... agressives. Et il m’a renvoyé ma photo, toute... déchiquetée. Tailladée, avec des trucs dessinés dessus et, euh... (Elle déglutit difficilement, respire un bon coup, puis elle me regarde.) Un des yeux arraché.

– Putain, murmure Deborah.

– Et les lettres disaient des horreurs. Suffisamment affreuses pour que Kathy... C’est mon assistante.

– OK, dit Deborah.

– Les lettres étaient si sombres, tordues et menaçantes qu’elle s’est inquiétée. Elle me les a montrées. Je, euh... je ne sais pas. Je ne les ai pas vraiment prises au sérieux, mais... Je lui ai dit de les montrer à la police.

– Et elle l’a fait ? demande Deborah.

– Oui. Enfin, je suppose. Je n’ai pas vraiment... Enfin, Kathy étant très sérieuse, je suis sûre qu’elle l’a fait.

– OK. Et ensuite ?

– Ensuite, rien. Je n’y ai plus pensé, je me suis dit que c’était réglé, et puis j’avais du travail. Vous voyez.

– Où sont les lettres, à présent ? demande Deborah.

– Euh, je n’en ai pas la moindre idée, répond Jackie en clignant des paupières. Enfin, je pourrais demander à Kathy.

– Où elle est ?

– Ici, avec moi. Je veux dire, à Miami.

– Appelez-la, dit Deborah. Il faut que je voie ces lettres. Et je veux le nom du flic qui les a vues. À Los Angeles ?

Jackie acquiesce en se mordant la lèvre.

– Oui, dit-elle. Dans la Valley, mais...

– D’accord, dit Deborah. Où est votre assistante, là, maintenant ?

– Je, euh... Probablement à l’hôtel ?

– Appelez-la, répète Deborah.

Jackie opine et se tourne vers son sac, qui est posé dans le coin à côté du bureau. Elle en sort un

portable et compose un numéro, puis se détourne pour parler. Elle murmure quelques phrases à mi-voix, coupe, range le téléphone dans son sac et se retourne vers nous.

– J’ai parlé à Kathy. Le policier de Los Angeles a encore les lettres. Elle va me retrouver sa carte et me rappeler.

Elle secoue la tête et nous regarde, puis, comme si on avait enlevé le bouchon et laissé l’air s’échapper, elle se tasse sur sa chaise.

– Putain de merde, dit-elle à mi-voix. Putain de merde. Vous pensez qu’il est... enfin, à votre avis, je cours vraiment un danger ?

– Oui, répondons-nous en chœur.

Elle cligne des paupières plusieurs fois. Ses yeux s’embuent et leur couleur lavande semble s’assombrir nettement.

– Oh, merde ! Qu’est-ce que je suis censée faire ?

– Je vais demander au capitaine de vous affecter quelqu’un, dit Deborah.

– Quelqu’un... vous voulez dire, comme un garde du corps ? Un autre flic ? demande-t-elle anxieusement.

Deborah hausse les sourcils.

– Il y a quelque chose qui vous gêne là-dedans ?

Jackie hésite, fait une petite moue, puis porte les mains à ses lèvres.

– C’est juste... Oh, là, là, ça va vous paraître vraiment... Je peux être franche avec vous ?

– J’espère, dit Deborah avec un air un peu incrédule.

– C’est... comment vous dire ?

Elle secoue la tête, se lève et va à la fenêtre. Il n’y a pas grand-chose à voir dehors, mais elle continue de regarder.

– Ma carrière est un peu... quoi. Sur le déclin ? Ce n’est pas vraiment... les propositions ne pleuvent plus comme avant. Et elles ne sont plus aussi alléchantes. Ça arrive. Pour une femme, dans ce métier, tout est terminé à trente ans. Et j’en ai trente-trois. C’est une information confidentielle, ajoute-t-elle avec un faible sourire.

Deborah et moi hochons la tête. Elle se retourne vers la fenêtre.

– Quoi qu’il en soit, la réalité est que j’ai besoin que cette série se tourne et que ce soit un succès, sinon ma carrière sera quasiment terminée et il ne me restera plus d’autre choix que d’épouser un marchand d’armes grec ou quelque chose de ce genre. (Elle soupire.) Et les propositions se font rares, de ce côté-là aussi.

C’est assez difficile d’éprouver beaucoup de peine pour Jackie parce qu’elle ne reçoit pas assez de propositions de mariage de milliardaires – et c’est encore plus difficile de voir en quoi cela affecte la situation présente.

– Excusez-moi, dis-je, mais, euh... ?

Elle hoche la tête.

– Je sais. Pauvre petite malheureuse que je suis. Le fait est que si la chaîne découvre qu’il y a eu des menaces sérieuses sur ma vie, elle devra informer l’assurance ; la prime va largement augmenter – il s’agira de *millions* – et comme nous n’avons même pas commencé le tournage, ce sera brusquement bien moins coûteux de se débarrasser de moi et d’engager pour le rôle une fille plus jeune et probablement plus jolie.

– Impossible, dis-je sans réfléchir.

Elle me fait un grand sourire.

– Moins coûteux, reprend Deborah. Vous voulez dire qu'ils vous lâcheraient simplement pour économiser de l'argent ?

– C'est à crever de rire, hein ? fait Jackie. Ils lâcheraient Jésus si ça pouvait leur économiser cinquante billets.

– Merde, fait Deborah.

– Nous commençons le tournage la semaine prochaine. Si je peux mettre en boîte, disons une semaine avant qu'ils apprennent la nouvelle, je serai sauvée. (Elle respire un bon coup et regarde Deborah très gravement.) Je sais que c'est beaucoup demander. Mais est-ce qu'on peut ne rien dire pendant une semaine ?

– J'ai pas à informer la chaîne, répond Deborah en haussant les épaules. J'ai pas de comptes à leur rendre.

– Et pour Robert ? demandé-je.

Après tout, c'est mon compagnon de tous les jours, ces derniers temps.

Jackie tressaille.

– Oh, mon Dieu. S'il l'apprend, il le dira à tout le monde. Il ferait n'importe quoi pour me faire virer de ce tournage.

– Ça risque d'être difficile de l'empêcher de le découvrir. Il est avec moi toute la journée.

– Je vous en prie. C'est juste pour quelques jours.

– Bon, je ferai de mon mieux.

– Merci, dit Jackie.

Deborah se racle la gorge.

– Je ne suis pas obligée d'informer la chaîne ni Robert. Mais je *dois* en parler à l'inspecteur Anderson. C'est son affaire.

– Quoi ? Mais c'est... Non ! s'exclame Jackie.

Deborah serre les dents.

– Je suis obligée. Je suis un officier de police assermenté actuellement en possession d'informations vitales concernant une affaire de meurtre, et Anderson est responsable de l'enquête. Si je ne lui dis rien, je perds mon boulot. Et je ferai probablement de la prison.

– Oh, s'effondre Jackie. Mais c'est... Je veux dire, vous pensez qu'Anderson accepterait de... euh, ne rien dire à personne ?

– Il parlera, dit Deborah en se détournant.

– Il convoquera probablement une conférence de presse, dis-je.

– Merde, fait Jackie. Merde, merde, MERDE. (Elle se laisse tomber sur la chaise comme une poupée de chiffon abandonnée.) Je ne peux pas... Je ne veux pas vous demander de risquer votre carrière.

Elle dit cela avec une résignation si noble et désespérée que cela me donne envie de tuer pour elle – Anderson, par exemple. Mais alors que cette agréable pensée me traverse l'esprit, elle est immédiatement remplacée par l'une de ces merveilleuses intuitions qui n'arrivent qu'une fois dans la vie et uniquement aux justes.

– Oh ! fais-je.

Et ma joyeuse surprise doit s'entendre, car Jackie lève les yeux et Deborah fronce les sourcils.

– Quoi ? demande Jackie.

– Deborah est obligée d’en parler à Anderson, dis-je avec entrain. *Anderson.*

– Je connais son putain de nom, dit Debs.

– Et tu connais son putain de caractère aussi.

– Merde, Dex, qu’est-ce que...

– Deborah, réfléchis un instant. Ce ne sera pas trop douloureux.

Elle me fusille du regard, puis elle pousse un soupir agacé.

– D’accord, putain, je réfléchis.

Et elle prend l’expression d’un mérou animé de mauvaises intentions et légèrement constipé.

– Merveilleux. Maintenant, imagine ceci : toi, le sergent Deborah Morgan, défenseur de la foi et champion de la justice...

– Épargne-moi tes conneries, tu veux ?

– Tu vas voir l’inspecteur Anderson, dis-je patiemment. Toi, quelqu’un dont il a la plus haute opinion.

– Il peut pas me saquer, grogne-t-elle. Et alors ?

– Alors ? Mais c’est là tout l’intérêt ! Il ne peut vraiment pas te saquer. Et tu viens lui apporter ton dossier sur son affaire, tu lui dis que tu as une piste très importante – c’est *toi* qui lui dis, Deborah. Pas moi, ni Jackie, ni le capitaine Matthews, mais *toi*. En présence de témoins. Qu’est-ce qu’il fait ?

Deborah ouvre la bouche pour dire quelque chose qui s’annonce venimeux – puis elle la referme bruyamment et ouvre de grands yeux.

– Putain de merde, souffle-t-elle en me jetant un regard qui frise l’admiration. Il fait rien du tout. Il balance le dossier dans un coin. Parce que c’est *MOI*.

– Bingo ! Comme il a peur que tout le mérite te revienne, il ne fait rien – mais *toi*, tu as *tout* fait dans les règles, et devant témoins. Tu es blanche comme neige, le secret de Jackie est protégé et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

– Ça marcherait vraiment ? souffle Jackie.

Debs plisse les paupières, hausse le menton et hoche une fois la tête.

– Ça se pourrait, admet-elle.

– Oh, arrête, dis-je. Tu peux au moins dire « très probablement ».

– Bon, d’accord, ça marchera très probablement.

– Oh, fait Jackie. C’est... Dexter, vous êtes si... Merci beaucoup à tous les deux.

– Mais même si ça marche, dit Debs en se tournant vers une Jackie soudain pleine d’espoir, c’est pas ça qui va vous mettre à l’abri.

– Ah, fait Jackie, de nouveau abattue.

– Il faut qu’on pince ce mec avant qu’il vous trouve, dit Deborah. Et en attendant, il faut qu’on vous mette dans un endroit hors de sa portée.

– Je, hum... Je peux rester avec vous, ici, au siège de la police, pendant la journée ? dit Jackie. Et puis le soir, à l’hôtel, je verrouille la porte et je mets la chaîne.

C’est toujours agréable de rencontrer l’innocence, mais dans le cas présent j’estime devoir intervenir.

– Les hôtels ne sont pas sûrs. C’est beaucoup trop facile de pénétrer dans une chambre.

J’essaie de dire cela comme si j’en étais tout à fait sûr, ce qui est le cas, mais sans laisser voir que je le sais d’après mon expérience personnelle. Cela doit marcher, car Jackie a l’air de me croire.

– Eh bien, euh, dit-elle en implorant Debs du regard. Où je vais aller ?

– Vous ne pouvez pas venir chez moi, dit Deborah. Je suis désolée, je ne peux pas mettre Nicholas en danger.

Nicholas est son fils, né quelques mois après la disparition de son père dans un accès de noble sacrifice. C'est un charmant bébé qui n'a que quelques mois de moins que ma fille Lily Anne, et Deborah en est folle.

– Je pourrais engager un garde du corps, mais ils sont toujours tellement... soupire de nouveau Jackie. C'est le genre ancien marine plein de muscles et d'arrogance et armé d'un pistolet. Et si les talibans me traquent, je serai protégée. Mais là ? Un assassin psychopathe ? Il me faut quelqu'un qui sait vraiment de quoi il s'agit. Pas simplement quelqu'un qui sait tirer. Évidemment, c'est bien s'il sait tirer aussi, mais... Il me faut quelqu'un en qui j'aie vraiment confiance, dit-elle. Comme j'ai confiance en vous.

Elle me regarde avec des yeux humides. Si j'étais aussi intelligent que je me plais à le croire, j'aurais compris où cela nous mène, mais rien ne me vient.

– Dexter, dit-elle. Je sais que c'est beaucoup demander, mais... est-ce qu'il serait possible de... vous voyez. (Je dois avoir l'air de ne pas voir, car elle s'avance et pose la main sur mon bras.) Ce n'est que pour quelques jours, dit-elle. Je vous paierai ce que vous voudrez, mais... vous pourriez ?

Certes, je suis tout à fait disposé à accepter en théorie, mais je ne sais toujours pas ce qu'elle me demande. Je comprends qu'elle sollicite mon aide, mais je ne sais pas vraiment comment je peux l'aider à trouver un endroit sûr où séjourner. Je n'ai qu'une image mentale de Jackie dormant sur mon canapé, avec Cody et Astor la contournant sur la pointe des pieds pour aller à l'école, et l'image est si improbable que je ne sais même pas comment réagir, à part en disant :

– Euh...

– S'il vous plaît ? demande-t-elle d'une voix soudain toute douce, un peu rauque et beaucoup plus intime qu'un baiser.

Et même si je ne sais toujours pas ce qu'elle me demande, j'ai atrocement envie de le faire.

– Eh bien, euh... dis-je en essayant de paraître très empressé, ce qui est difficile quand on ne sait pas à quoi on s'engage.

– Ce n'est pas une mauvaise idée, renchérit Deborah. Je peux t'aider à faire passer ça auprès de Rita. Il sait tirer, aussi, ajoute-t-elle pour Jackie avant de prendre dans son tiroir du bas un Glock 9 mm dans son holster de ceinture. Tu peux utiliser mon arme de réserve.

Je regarde le pistolet, puis le visage suppliant de Jackie, et la lumière commence finalement à se faire.

– Vous voulez dire... Je veux dire, vous... C'est, c'est...

Et bien que dans des circonstances normales l'éloquence soit le point fort de Dexter, rien d'intelligible ne sort de ma bouche.

– S'il vous plaît ? répète Jackie avec un regard qui ferait fondre une statue de marbre.

Dexter, bien sûr, est fait d'une étoffe bien plus solide que le commun des mortels, et les regards implorants d'une jolie femme n'ont jamais eu le moindre effet sur notre impitoyable guerrier. C'est une idée absurde, bien trop saugrenue pour qu'on y songe. Moi, un garde du corps ? C'est hors de question.

Pourtant, quand la journée se termine et que tous les esclaves salariés regagnent docilement leurs pénates, je me retrouve sur le balcon d'une suite du Grove Isle Hotel, en train de siroter un mojito en contemplant un splendide coucher de soleil exploser dans le ciel derrière nous, inondant de ses

reflets rouges, roses et orange les eaux de Biscayne Bay. Un plateau de fromages et de fruits est posé sur la table à côté de moi, le Glock fait une bosse désagréable sur ma hanche et je suis rempli d'émerveillement en songeant que la vie n'a aucun sens, surtout quand la situation vire brusquement à un luxe aussi irréel qu'immérité. La terreur, la douleur et la nausée, je peux les comprendre. Mais cela ? Ça ne peut être qu'un piège pour me faire tomber dans quelque chose d'encore pire. Malgré tout, le mojito est délicieux et l'un des fromages est agréablement piquant.

Peut-on s'habituer à ce genre de vie ? Cela ne me paraît pas possible. Ne sommes-nous pas tous voués à suer, à souffrir et à endurer de douloureuses épreuves tout en pataugeant laborieusement dans l'ignoble cloaque qu'est la vie ici-bas ? Comment un fromage piquant, des fraises et un luxe démesuré peuvent-ils cadrer avec cela ?

Je regarde Jackie. Elle n'a pas l'air d'avoir jamais posé le pied dans l'ignoble cloaque. Elle semble toujours fraîche, dispose et parfaitement chez elle dans ce décor opulent, comme une demi-déesse paressant du côté de l'Olympe. Cela contraste singulièrement avec la scène qui m'a accueilli chez moi un peu plus tôt.

J'ai laissé Jackie au bureau avec Deborah, et je suis rentré chercher une brosse à dents et des vêtements de rechange. Même les gardes du corps doivent avoir une bonne hygiène. Je suis passé dans ma chambre prendre un sac de sport en Nylon bleu. J'y ai mis des chaussettes et des sous-vêtements – c'est drôle, la dernière fois que je m'en suis servi, je l'ai rempli de chatterton et de quelques lames ordinaires, puis je suis sorti pour une soirée avec un tout nouvel ami, un charmant monsieur qui attirait des jeunes femmes sur son bateau et revenait, Dieu sait pourquoi, toujours tout seul. Je lui ai enseigné que ce n'est pas bien de traiter les autres comme des jouets jetables et il l'a appris en devenant lui-même jetable. Cela a été un grand plaisir de travailler avec lui, une soirée tout à fait agréable. Cela remonte-t-il vraiment à trois mois ?

Ma tendre rêverie a été brutalement interrompue par un grand fracas dans l'entrée, suivi d'un hurlement nasillard suraigu, un son inhumain qui ne pouvait être qu'Astor en pleine crise préadolescente. La voix de Rita s'est élevée pour la couvrir, la porte a claqué encore plus bruyamment, puis il y a eu un concert de piétinements et de cris suivi d'un nouveau claquement de porte, plus proche.

Rita est entrée dans la chambre avec Lily Anne sous le bras, le sac des affaires du bébé en bandoulière et son propre sac sur l'autre épaule. Elle avait le visage rouge, luisant de sueur, et les rides d'expression autour de sa bouche ont l'air d'être devenues une grimace permanente. Je me suis rendu compte qu'elle ne ressemblait plus à l'image mentale que j'ai d'elle. Elle a vieilli et, pour une raison inconnue, c'est seulement maintenant que je m'en aperçois.

– Oh, Dexter, tu es rentré en avance, a-t-elle dit, en me fourrant Lily Anne dans les bras. Tu peux la changer, s'il te plaît ? Astor est absolument... Je ne sais plus quoi faire.

Lily Anne a gargouillé de bonheur en me voyant et s'est écriée « Papou ! » pendant que je l'allongeais sur la table à langer et que Rita jetait ses sacs sur le lit.

– Oh, a-t-elle fait.

Je me suis retourné. Elle était en train de soulever mon sac de sport.

– Mais c'est... je veux dire, tu ne peux pas...

– J'ai une merveilleuse nouvelle, ai-je annoncé en enlevant la couche trempée de Lily Anne. J'ai l'occasion de gagner beaucoup d'argent – suffisamment pour acheter un abri de piscine neuf pour la maison.

– Mais c’est... Tu sais combien cela coûte ?

Elle a secoué la tête et une goutte de sueur est tombée sur mon sac.

– Peu importe, ai-je répondu en jetant la couche trempée et en prenant les lingettes. Je vais gagner bien plus encore.

– En faisant quoi ?

J’ai hésité. Pas seulement parce que le besoin qu’a Jackie d’un garde du corps est confidentiel, mais aussi parce qu’il m’est soudainement apparu que c’était une bonne idée de ne pas dire à Rita que j’allais être enfermé pendant plusieurs nuits avec une jolie star de cinéma.

– C’est confidentiel, ai-je dit en essuyant soigneusement Lily Anne et en prenant une couche propre.

Rita n’a pas répondu. J’ai levé la tête. Elle fronçait les sourcils et les rides sur son front paraissaient très marquées. Une mèche de cheveux molle et humide est tombée dessus. Elle l’a repoussée.

– Oui, bon, mais... Est-ce que c’est légal ? Parce que...

– Parfaitement légal. Et très bien payé, ai-je répondu en fixant la couche propre et en soulevant le bébé. Deborah a dit qu’elle t’appellerait pour t’en parler.

– Ah, bon. Si Deborah est... Mais tu ne peux pas me dire ce que c’est ?

– Désolé.

– C’est juste qu’il y a tellement de choses à faire en ce moment. Le déménagement approche et Astor est complètement... Enfin, Dexter...

– Je sais. Mais ce n’est que pour quelques jours et cet argent est vraiment plus que bienvenu.

Pendant un long moment, Rita s’est contentée de me regarder. Son visage était un masque chagrin et hésitant et elle a paru s’affaïsser. Je me suis demandé ce qu’elle pensait pour avoir à ce point l’air d’un torchon mouillé et déchiré. Elle ne m’a pas fourni d’explication, mais elle a finalement dit :

– Eh bien, un peu d’argent en plus ne nous fera vraiment pas de mal...

– Exactement, ai-je répondu en lui tendant Lily Anne et en prenant mon sac. Alors je te retrouve dans seulement quelques jours ?

– Tu m’appelleras ?

– Bien entendu, ai-je dit pendant qu’elle se penchait et me faisait un baiser moite de sueur sur la joue.

À présent, je baigne dans le luxe, loin des chaussettes sales, des pleurs et des grincements de dents de ma vie domestique habituelle. À côté de cet hôtel, même ma nouvelle maison avec piscine a l'air miteuse – toute ma petite existence semble un peu moins éclatante.

Je regarde Jackie. Elle prend une grosse fraise bien rouge sur l'assiette et personne n'a l'air aussi frais et parfait qu'elle. Ce n'est pas juste de la comparer à Rita.

– Les fruits de mer sont excellents, ici, dit-elle en croquant dans la fraise avant de se lécher les lèvres. En même temps, c'est normal. Vous devez manger de délicieux fruits de mer tout le temps, ajoute-t-elle avec un sourire en prenant une gorgée de son mojito.

– En fait, non. Les enfants n'aiment pas.

– Ah, les enfants, fait-elle avec un étrange regard pensif.

– Quoi donc ?

– Rien. C'est juste que vous avez l'air si, euh... Je ne sais pas, dit-elle en reposant son verre. Si... indépendant ? Autonome ? Bon, je ne vous connais pas très bien et peut-être que je suis un peu, euh... (Elle m'effleure le bras, puis elle retire sa main.) Dites-moi si je suis trop insistante, mais j'ai juste l'impression que je vous connais. Et ça fait un peu comme si, voyez... (Elle prend une tranche de kiwi.) Comme si vous n'aviez besoin de personne pour vous compléter. C'est difficile pour moi de vous imaginer avec des enfants.

– Ça l'est encore plus pour moi.

Jackie éclate de rire. C'est un joli bruit.

– Comment est votre femme ? demande-t-elle.

– Quoi, Rita ?

Jackie me regarde sans ciller et, d'après les heures de séries télévisées que j'ai regardées pour comprendre le comportement humain, je sais que je suis censé dire quelque chose de flatteur sur Rita, puisqu'elle est, après tout, mon épouse. Je songe à son air épuisé un peu plus tôt et j'essaie de trouver une jolie phrase à dire, mais tout ce qui me vient, c'est que je suis habitué à elle, qu'elle ignore tout de mes incartades au couteau avec les criminels, et cela ne semble pas être ce que la situation exige. Je réfléchis encore un peu. Jackie continue de m'observer. Le silence est de plus en plus pesant et, en

désespoir de cause, je dis :

– C’est une merveilleuse cuisinière.

Jackie penche la tête de côté et continue de me dévisager au point que je me demande si j’ai dit une bêtise.

– C’est amusant, ça, dit-elle finalement.

– Quoi donc ?

Un sourire passe fugitivement sur son visage.

– Quand on pose la question à la plupart des hommes, la première chose qu’ils disent sur leur femme, c’est : « Oh, elle est vraiment belle, merveilleuse », ce genre de chose. Et vous, vous réfléchissez pendant une plombée et tout ce que vous trouvez à dire, c’est que c’est une merveilleuse cuisinière ?

J’ai envie de lui dire que j’ai des priorités et que, pour moi, Rita pourrait ressembler à Shrek du moment qu’elle prépare toujours aussi bien la paella à la mangue. Mais cela ne semble pas être la chose à dire et comme je ne sais pas ce que c’est, je bafouille :

– Oui mais, vous savez, elle est très jolie.

– Il vaut mieux pour elle, dit Jackie en reprenant son verre. Si elle a épousé un beau gosse comme vous.

La conversation humaine est quelque chose que j’ai étudié avec attention, étant donné qu’elle n’a aucun sens pour moi sauf quand elle suit la confortable voie des clichés, ce qui arrive dans 99 % des cas. Aussi, pour m’intégrer, j’ai appris les formules du quotidien, et je dois les suivre, sinon je suis perdu dans une jungle de sentiments, pulsions et émotions que je ne partage pas. Je suis aveugle aux nuances. Mais il faudrait que je sois également sourd et muet pour ne pas me rendre compte que Jackie me fait un compliment, et je cherche désespérément la réponse qui convient, pour ne finalement réussir qu’à dire :

– Oh, merci.

Ce qui paraît bien faiblard, même pour moi.

Jackie serre son verre à deux mains et contemple la baie.

– Parfois, dit-elle, je me surprends à me demander, vous voyez, genre... peut-être que j’aurais dû me trouver un gentil garçon comme vous et me caser. Avoir une vraie vie.

Elle s’immobilise, le verre dans les mains, le regard sur l’horizon, et je la regarde. J’avoue que je suis surpris d’entendre ce qui sonne comme un regret dans sa voix – après tout, elle est belle, riche et célèbre, c’est une star, et même le plus raisonnable des observateurs aurait dit qu’elle a exactement tout ce qu’elle pourrait désirer. Et il faut lui reconnaître qu’elle se révèle plutôt lucide, car elle a un petit rire et agite son verre vide, où tintent les glaçons.

– Je sais, reprend-elle, ce n’est pas très convaincant, même à mes yeux. Et puis j’ai rencontré des tas de gentils garçons et aucun d’eux ne m’a donné envie de renoncer à cette vie. (Avec un peu de tristesse, elle pose le verre sur la table.) Et des tas de garçons pas si gentils que ça, ajoute-t-elle. Mais la vérité, c’est que je n’échangerais ma vie pour rien au monde.

– Pas même pour un marchand d’armes grec ?

– Pas même pour deux. Ces mecs sont atrocement possessifs, je serais sa *propriété*, vous savez. Je suppose que c’est forcément comme ça, mais... Ça ne marche pas pour moi.

Elle me regarde, j’en fais autant, et l’instant semble durer plus qu’il ne faudrait. Derrière nous, le soleil commence à s’enfoncer dans l’horizon ; l’eau a pris cette couleur dorée qu’elle a au

crépuscule, se reflétant sur le visage de Jackie, et probablement sur le mien aussi. Finalement, elle sourit et dit :

– Nous devrions songer au dîner. Vous avez faim ?

J'aurais pu répondre qu'évidemment j'ai faim. Le puissant moteur qu'est le corps de Dexter tourne toujours à plein régime et nécessite un carburant régulier. Mais je me contente d'un « Un peu, oui », et Jackie hoche la tête, l'air soudain très grave.

– Très bien. Y a-t-il un endroit vraiment bon dans les environs ? C'est la chaîne qui paie, alors ne vous privez pas.

Franchement, mon goût en matière de cuisine penche plus pour le consistant que le raffiné, mais il y a d'autres considérations pour le moment, plus importantes que ce qui pourrait figurer au menu.

– Hum, dis-je. Pourquoi pas le service d'étage ?

Elle hausse un sourcil et s'apprête à répondre, puis se ravise.

– Ah, fait-elle. Vous voulez dire à cause de... Vous pensez que cela pourrait être dangereux de sortir.

– Oui. La nuit tombe, et il faut partir du principe que depuis le temps il a repéré où vous séjournez.

– Ah, répète-t-elle, un peu abattue, en s'enfonçant dans son fauteuil et en baissant la tête. Je n'arrête pas d'oublier. J'appréciais simplement...

Elle laisse échapper un gros soupir, ce que je trouve curieux comme réaction, sauf si elle avait vraiment envie d'un dîner luxueux et hors de prix.

– Enfin, le service d'étage ira. Puisque vous veillez sur ma sécurité.

– C'est pour cela que je suis là.

Elle me regarde un petit peu trop longtemps.

– J'essaierai de m'en souvenir.

Et avant que j'aie pu comprendre ce que cela veut dire, j'entends un cliquetis au niveau de la porte d'entrée.

– C'est... commence-t-elle à dire.

Mais je lève la main pour la faire taire et je tends un instant l'oreille. Pas de doute : quelqu'un essaie d'ouvrir la porte pour entrer.

Nous n'avons pas encore commandé, et comme Jackie est là depuis presque une semaine, je ne pense pas que la direction va lui faire porter une corbeille de fruits. Ce qui ne laisse qu'une seule possibilité, tout à fait évidente et déplaisante.

Je me lève prudemment et sors le Glock de son holster.

– Dexter, dit Jackie. Je crois que c'est...

– Enfermez-vous dans la salle de bains, dis-je. Et prenez votre téléphone, au cas où.

– Mais je viens de...

– Vite ! sifflé-je.

D'un pas vif, je gagne sans un bruit la porte d'entrée, m'assurant en route d'avoir enlevé la sûreté du pistolet et de le tenir correctement, exactement comme me l'a enseigné mon père adoptif Harry il y a si longtemps. Je n'aime pas les armes à feu. Elles sont bruyantes et impersonnelles et elles ne laissent vraiment que très peu de place à la véritable expression artistique. Mais elles sont efficaces et Harry m'a appris comment m'en servir comme seul un ancien combattant et flic de métier l'aurait pu, et avec une arme de cette qualité, je suis capable de faire des trous de très loin.

Cependant, en l'occurrence, j'espère ne pas avoir à tirer. Je me glisse donc vers le côté de la

porte, Glock au poing. Quand je l'atteins, elle est en train de s'ouvrir, lentement, presque timidement : la personne qui se trouve derrière tâche clairement de ne pas éveiller l'attention. Malheureusement pour elle, je suis déjà en alerte. De la main gauche, j'empoigne le battant et l'ouvre brutalement. Je fais rapidement le tour, empoigne la main qui tient la poignée et tire sans ménagement. Une tête et des cheveux bruns et courts suivent le bras dans la chambre, et je me glisse derrière en braquant le canon du Glock sur l'oreille droite.

Dans un fracas, des papiers, des clés, un portable et un gobelet Starbucks tombent par terre ; j'entends un petit gémissement de terreur et je regarde qui je mets en joue à bout portant.

C'est une femme assez laide, la trentaine, qui porte de grandes lunettes à la Elton John et une robe tropicale légère, pas du tout telle que je m'imaginai notre tueur, et elle tremble comme une feuille.

– S'il vous plaît, gémit-elle d'une voix rauque. S'il vous plaît, ne me tuez pas.

Je sens une odeur désagréable et je baisse les yeux. Du café s'échappe du gobelet Starbucks et gagne une flaque d'urine qui s'étale aux pieds de la femme – menaçant de rejoindre aussi mes chaussures, une très jolie paire de New Balance pratiquement neuves.

– S'il vous plaît, chuchote de nouveau la femme qui tremble tellement que j'ai du mal à garder le canon de mon arme sur son oreille.

– Ahem, fait Jackie.

Je lève les yeux. Elle est à trois mètres de nous et nous regarde d'un air vraiment soucieux.

– C'était très impressionnant, dit-elle. C'est bien de voir que vous savez vraiment ce que vous faites, mais... J'ai essayé de vous prévenir, ajoute-t-elle en désignant d'un signe de tête la femme que je viens de capturer. Puis-je vous présenter mon assistante, Kathy ?

Je regarde la femme que je tiens. Elle tremble toujours et elle lève vers moi de grands yeux terrifiés.

– Ravi de faire votre connaissance, dis-je.

Si vous êtes Jackie Forrest et que vous séjournez au Grove Isle Hotel, vous n'avez pas droit au genre de service d'étage que les gens ordinaires doivent subir, même les gens ordinaires très riches. J'ai séjourné dans de très bons hôtels, mais il faut toujours entre une heure et trois jours pour obtenir une réponse du service d'étage. Et quand il arrive finalement, c'est généralement sous la forme d'un homme revêché et voûté qui ne parle que l'ourdou et refuse de comprendre la moindre demande sauf s'il voit des dollars en grosses coupures.

Pour Jackie, l'hôtel a apparemment engagé une équipe de sprinteurs olympiques souffrant du besoin maladif de faire plaisir. Trente secondes après que Jackie a appelé pour qu'on nettoie, un trio de jeunes femmes arrive, empressées et souriantes. Elles portent des badges indiquant NADIA, MARIA et AMILA et se jettent sur la flaque alors que la pauvre Kathy a à peine eu le temps d'aller s'asseoir en titubant dans un fauteuil.

Amila me paraît étrangement familière et je la regarde un peu plus longtemps qu'on ne devrait regarder une femme de ménage nettoyer de la pisserie. Elle lève les yeux et me sourit, puis elle tourne vivement la tête, rejetant ses cheveux dorés sur le côté.

– Je me coiffe comme Chackie, dit-elle timidement, avec un accent d'Europe centrale à couper au couteau. Trrrès grrrande star, oui ?

Elle jette un regard vers Jackie, qui s'efforce de calmer Kathy.

Et c'est vrai. Amila est coiffée exactement comme Jackie, ce qui explique qu'elle ait l'air familier.

– C'est très joli, dis-je.

Amila rougit et retourne à sa tâche. Ses collègues et elles font disparaître toute trace de l'incident en un rien de temps. Elles posent le gobelet Starbucks, les clés et le portable sur une petite table, puis elles disparaissent sans cesser de sourire, en laissant derrière elles une agréable odeur de citron, avant que Kathy ait eu le temps de dire « Oh, mon Dieu » plus de deux fois. Amila s'arrête un instant sur le seuil en regardant avidement Jackie. Elle se touche les cheveux, soupire et disparaît dans le couloir.

Kathy prononce une bonne trentaine de « Oh, mon Dieu » de plus pendant que Jackie gazouille des paroles apaisantes. Je suis sûr que c'est très troublant d'avoir un pistolet enfoncé dans l'oreille,

même une arme aussi belle qu'un Glock, mais au bout de cinq minutes de ces monotones jérémiades, je trouve que Kathy en fait un peu trop. Je ne lui ai pas tiré dessus : je n'ai fait que l'empoigner et braquer mon arme sur elle. Mais à l'entendre geindre, c'est à croire que je lui ai arraché le foie et que je l'ai forcée à en manger une bouchée.

Finalement, elle se calme assez pour cesser de répéter « Oh, mon Dieu » et elle se met aussitôt à me fixer et à dire :

– Espèce de salaud. Espèce d'affreux salaud. Oh, quel salaud.

Jackie me jette un coup d'œil pour voir si ces gros mots me choquent, mais comme je hausse les épaules, elle me fait un rapide sourire et continue de calmer son assistante.

– Dexter est là pour me protéger, Kathy. Je suis vraiment désolée, c'est ma faute, j'aurais dû lui dire que tu venais.

– Oh, mon Dieu, quel salaud, dit Kathy, qui combine habilement ses deux agaçantes lamentations.

– C'est ma faute, répète Jackie. Je suis désolée.

– Mon téléphone ! hoquette Kathy en se levant d'un bond. Mon Dieu, si vous m'avez fichu mon téléphone en l'air... !

– Je suis sûre qu'il est intact, dit Jackie.

Kathy se précipite vers la petite table où Amila a posé ses affaires.

– Tous vos rendez-vous ! L'agenda, tout !

Elle empoigne l'appareil et Jackie la rejoint, lui prend le bras et la ramène à son fauteuil. Mais Kathy refuse de s'asseoir tant qu'elle n'a pas vérifié que le téléphone n'a pas été abîmé en trempant dans son urine.

– Il marche, dit-elle enfin. Oh, Dieu merci, il marche encore. (Et elle me foudroie du regard comme si c'était moi qui avais pissé dessus.) Salaud, dit-elle.

– C'est bon, Kathy, tout va bien, à présent, murmure Jackie.

Il faut encore un moment avant que Kathy se calme suffisamment pour reprendre un comportement humain normal. Je passe le temps en rengainant mon Glock et en verrouillant la porte, avant d'aller m'asseoir dans un fauteuil à l'autre bout de la chambre, loin de Kathy et de son ennuyeuse crise de nerfs. Même les choses les plus irritantes ont un terme et elle finit par se rappeler qu'elle est une employée – et une employée qui s'est fait dessus devant sa patronne, en plus. Elle se lève et bafouille des excuses à Jackie, tout en me jetant régulièrement des regards venimeux. Elle range les papiers qu'elle a apportés, rappelle à Jackie quelques interviews téléphoniques pour le matin, puis sort enfin après m'avoir fusillé une dernière fois du regard.

Je verrouille derrière elle et, en me retournant, je vois Jackie m'observer avec une sorte d'amusement prudent.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Rien, dit-elle. Juste que... désolée de tout cela. La pauvre Kathy m'est vraiment très dévouée. Elle fait un excellent travail.

– Elle doit, dis-je, si vous allez jusqu'à lui permettre de pisser par terre chez vous.

Jackie glousse ; c'est un bruit aussi contagieux que surprenant et je souris à mon tour.

– Ça, pour avoir pissé, elle a pissé, dit Jackie.

– Ou alors, c'est que le café est vraiment devenu très mauvais chez Starbucks.

Elle glousse de plus belle et s'apprête à se laisser tomber dans le fauteuil qu'occupait Kathy, mais elle se retient à mi-chemin et se redresse d'un bond.

– Oh, fait-elle. Je crois que je préférerais un fauteuil sec.

– Bien vu.

Elle va s'installer au bout du canapé où elle s'étale confortablement. Elle soupire, puis jette un regard aux papiers que Kathy a entassés sur la table. Elle se raidit aussitôt et son sourire l'abandonne.

– Les lettres, dit-elle.

C'est peut-être d'avoir été traité de salaud à tant de reprises, mais je ne vois pas de quoi elle parle.

– Quelles lettres ?

– Celles du type, dit-elle en les désignant du menton. Du psychopathe. Kathy les a apportées pour vous.

– Ah.

C'est très attentionné de sa part. Jackie les considère toujours avec une expression à mi-chemin entre haine et angoisse. Comme rien ne se passe, au bout d'un moment je me racle poliment la gorge.

– Eh bien, proposé-je. Nous pourrions commander à dîner ?

Jackie me dévisage un peu trop longtemps d'un air que je n'arrive pas à décrypter, puis :

– D'accord, dit-elle finalement.

Le dîner est un moment quelque peu sombre. L'ambiance amicale et légère de l'apéritif s'est envolée et Jackie passe la majeure partie du repas à fixer son assiette et à chipoter. C'est dommage, car c'est de la très bonne cuisine. J'ai commandé un tournedos : je me suis toujours demandé ce que c'était et c'était l'occasion de le découvrir. Comme je savais que c'était du bœuf, le pari n'était pas trop risqué ; au final ce sont deux très goûteux morceaux de bœuf, préparés avec une sauce au vin et à la mangue. Jackie a pris du crabe. Elle a cassé une pince et l'a tripotée un moment avec de grignoter un tout petit morceau, sans même le tremper dans le beurre fondu. Elle a aussi mangé une tige d'asperge grillée et une demi-fourchette de riz sauvage. Il est évident qu'elle a des difficultés à manger. Je me demande brièvement si elle trouverait indélicat que je propose de terminer son repas. Tout bien réfléchi, j'estime que c'est malvenu.

C'est la dernière occasion que j'ai de réfléchir tout court ce soir, car Jackie a commandé une bouteille de vin pour chacun de nous – du rouge pour mon tournedos et du blanc pour son crabe. Elle est beaucoup moins réservée à l'égard du vin que de la nourriture et elle a terminé les trois quarts de sa bouteille avant de repousser son assiette. Avec le mojito qu'elle a bu tout à l'heure, elle devrait avoir du mal à tenir debout, mais ses gestes sont précis et elle n'a pas la voix pâteuse, même si elle ne dit pas grand-chose. Même l'excellent dessert ne la met pas de meilleure humeur. J'ai commandé quelque chose qui s'appelle « mousse au chocolat décadente », et c'est très bon, bien que le côté décadent m'échappe. Jackie a pris une sorte de crème brûlée, mais ne la mange pas non plus. Les serveurs reviennent débarrasser les restes et je verrouille la porte derrière eux. Jackie est restée assise à la table, toujours affalée et méditative. Combien de temps cela va-t-il durer ? Dois-je faire quelque chose pour la sortir de cet état ? Si oui, mon étude des séries télévisées pour ménagères me donne deux options très claires : soit l'amener à parler de ce qui la tracasse, soit un joyeux bavardage pour changer de sujet. J'ignore quelle est la bonne solution et je suis sûr que cela n'entre pas dans mes fonctions.

Et puis sérieusement : quel est mon rôle, ici ? En début de soirée, nous bavardions comme de vrais copains, mais je ne suis pas un ami : elle essayait probablement de me mettre à l'aise. Dois-je rester

cérémonieux et professionnel parce que je suis un technicien devenu garde du corps ? Ou bien suis-je désormais un employé, auquel cas dois-je imiter Kathy et pisser par terre ? Après un mojito et presque toute une bouteille de vin, cette possibilité paraît séduisante, mais comme cela orienterait l'ambiance de la soirée dans une direction ambiguë, je préfère m'abstenir.

Je reste donc là, hésitant, à regarder Jackie fixer le vide pendant ce qui semble une éternité. Finalement, elle redresse brusquement la tête et croise mon regard.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-elle.

– Rien. Je ne savais pas trop, euh...

Comme je me rends compte que je ne sais pas trop ce que je ne sais pas trop, je retourne en titubant dans un silence gêné.

Jackie sourit d'un seul côté de la bouche, comme pour acquiescer tristement.

– Oui, je sais, pardon, dit-elle. Je n'ai pas été de très bonne compagnie au dîner.

– Oh, ce n'est pas grave. C'était un très bon dîner.

Elle sourit de nouveau, cette fois de toute sa bouche, même si elle n'a pas l'air heureuse.

– C'est vrai, dit-elle. Je suis contente que cela vous ait plu.

Elle se lève et passe la baie vitrée coulissante donnant sur le balcon, puis elle s'immobilise et regarde au-dehors. Je crains que nous retombions dans ce silence maussade et je commence à regretter de ne pas avoir apporté un bon livre. Mais elle voit quelque chose dans la baie qui la tire de sa rêverie. Elle se retourne brusquement et, avec un entrain clairement forcé :

– Bon, alors ! Il est trop tôt pour se coucher. Qu'est-ce qu'on fait ?

Pris de court, je cligne bêtement des paupières.

– Euh. Je ne sais pas. Je ne vois pas de jeux de société, dis-je en regardant vainement autour de moi.

– Zut, dit Jackie. Et moi qui aurais tant aimé faire un Monopoly. Vous feriez quoi, vous, si vous étiez chez vous ? Avec votre femme et vos enfants ?

– Oh, je regarderais probablement la télé.

– Beurk, fait-elle avec une grimace.

Je dois avoir l'air surpris, car elle éclate de rire.

– Je sais. Ce n'est pas parce que je tourne pour la télévision que je suis obligée de l'aimer.

– Ah bon ?

C'est difficile à imaginer. C'est vrai, moi, j'aime mon travail – les deux, même. Pourquoi je les ferais, sinon ?

– Non, corrige Jackie. D'accord, il y a de bons trucs de temps en temps. Mais la plupart du temps, je reste à regarder le mur. D'ailleurs, je ne vois généralement pas la différence. (Elle hausse les épaules.) C'est le métier qui veut ça. Vous faites des tas de merdes, juste pour atteindre le stade où vous aurez l'occasion de tourner quelque chose d'intéressant. Sauf que vous finissez par avoir la réputation de quelqu'un de vraiment doué pour faire de la merde, tandis que les bons trucs ne se présentent jamais et que vous gagnez suffisamment bien votre vie pour refuser de continuer. Oh, dit-elle en levant les mains dans un geste d'impuissance. C'est une belle vie. Je ne me plains pas. Mais regardez-moi donc. Voilà que je retombe dans la déprime. Oh, et puis merde. Pourquoi pas un dernier verre ?

Et sans attendre de réponse, elle disparaît dans la chambre.

Je reste là un moment, hésitant, me demandant si je suis censé la suivre. Avant que j'aie pu

décider, elle réapparaît avec une bouteille à la main.

– Prenez-nous deux verres, dit-elle. À whisky.

Je suis son regard vers le grand plateau argenté posé sur une table. Dessus trône un seau à glace argenté avec des pinces, quatre verres à vin et quatre à whisky. J'en prends deux et rejoins Jackie sur le canapé. Elle pose la bouteille avec le plus grand respect sur la table. Très jolie, avec un gros bouchon rond en bois et un palmier ciselé sur le devant, elle est remplie d'un liquide brun.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Du Panamonte, dit-elle en souriant. Le meilleur rhum brun que j'aie jamais bu.

– Oh. Je dois aller chercher des glaçons ?

– Oh, mon Dieu, non ! s'exclame-t-elle en faisant mine d'être horrifiée. Mettre de la glace dans ce truc, c'est un crime qui mérite la peine capitale.

– Excusez-moi. Je n'y connais pas grand-chose en rhum. À part le genre qu'on mélange au Coca.

Elle secoue la tête énergiquement.

– Ce n'est pas le même genre. Mélanger celui-ci avec quoi que ce soit, c'est comme dessiner une moustache sur la Joconde. (Elle débouche la bouteille et sert un peu de rhum dans chaque verre.) Goûtez, dit-elle en prenant les deux verres et en m'en tendant un. *Slainte*, ajoute-t-elle en levant le sien devant elle.

– *Salud*.

Je goûte. Je ne m'attendais pas du tout à cela. Je n'ai jamais été véritablement un buveur, mais dans certaines circonstances les us et coutumes exigent que l'on boive et cela m'arrive donc de temps en temps. J'ai découvert que les alcools bruns que l'on sert après le dîner ont un goût fumé et âpre qui ne me plaît pas, et l'on a beau m'affirmer que c'est ce qui se fait de meilleur et de plus rare, je ne suis pas fan. Mais je n'ai jamais rien goûté qui ressemble à ceci. C'est suave mais pas écœurant, sombre, puissant et vif, et je n'ai sans doute jamais rien bu d'aussi doux.

– Waouh, fais-je.

Cela me paraît être le seul commentaire qui convienne.

Jackie boit une gorgée et hoche la tête.

– Ouaip, opine-t-elle.

Nous restons silencieux à boire pendant quelques minutes.

Le rhum semble dissiper l'humeur sombre de Jackie. Elle se détend à mesure que le niveau descend dans son verre. À ma grande surprise, moi aussi. Sans doute est-ce naturel : comme je l'ai dit, je ne suis pas un buveur ; or j'ai déjà bu un mojito et plusieurs verres de vin ce soir. Je devrais redouter qu'autant d'alcool me rende trop mou pour que je sois efficace comme garde du corps. Mais je n'ai pas l'impression d'être ivre et ce serait dommage de gâcher l'occasion unique de boire un rhum brun rare assis sur un canapé avec une célébrité. Je continue donc de savourer chaque gorgée de mon verre.

Jackie finit le sien la première et reprend la bouteille.

– Encore ? demande-t-elle en la levant vers moi.

– Je ne devrais probablement pas.

Elle hausse les épaules et s'en sert un trait.

– Mais c'est très bon. Il faudra que je m'en achète une bouteille.

– Bonne chance, dit-elle en riant. Vous n'en trouverez pas au magasin du coin.

– Ah bon ? Où l'achetez-vous ?

– Je ne sais pas. C’était un cadeau.

Elle lève son verre dans un vague toast et boit une gorgée. Elle fait rouler le liquide un moment dans sa bouche, puis repose le verre.

– Ces lettres, bafouille-t-elle. Elles me foutent la trouille.

– J’en suis désolé.

– Mais enfin, pourquoi ? demande-t-elle, penchée, les yeux rivés sur son verre. Qu’est-ce que j’ai fait pour qu’il me haïsse ?

– Il ne vous hait pas.

– Il essaie de me tuer, dit-elle en se redressant.

– Ce n’est pas de la haine. À sa manière à lui, il vous aime, en fait.

– Putain, fait-elle en fixant de nouveau son verre. Je crois que je préférerais qu’il me haïsse, alors. Comment faites-vous pour comprendre aussi bien ce salaud de psychopathe ?

C’est normal de poser la question, mais c’est embarrassant. Si je lui dis la vérité – que je comprends ce salaud de psychopathe parce que j’en suis moi-même un –, cela va compromettre gravement notre relation, et ce serait dommage.

– Oh, vous savez, me contenté-je de répondre avec un petit haussement d’épaule, avant de boire une gorgée, c’est comme ce que vous disiez tout à l’heure. C’est un peu comme le métier d’acteur.

– Mmm-mmm. (Elle n’a pas l’air convaincue et continue de me fixer.) Le fait est que pour jouer un rôle, on puise un fragment du personnage en soi. On le développe, on le modèle un peu, mais il faut l’avoir *en soi* dès le départ, sinon on n’arrive à rien. Donc ce que vous me dites, c’est qu’il y a quelque chose *en vous* qui est comme cette saloperie de malade. (Elle hausse un sourcil.) Alors, c’est bien ça ? Vous avez un tueur en vous, Dexter ?

Je la considère avec étonnement, et tout au fond du donjon de Dexter je sens le Passager se tortiller, mal à l’aise. J’ai vécu ma vie parmi des flics, des gens qui passent leur temps à traquer des prédateurs comme moi. Je travaille avec eux depuis des années et aucun n’a jamais eu le moindre soupçon sur le personnage blanc comme neige de Dexter. Il n’y en a eu qu’un, en fait – ce délicieux sergent Doakes –, pour soupçonner ce que je suis vraiment. Et pourtant, voici que Jackie – une actrice de télévision ! – me demande de but en blanc si j’ai en moi un méchant tapi derrière le sourire soigneusement fabriqué de Dexter.

Je suis trop stupéfait pour parler, et je pourrais siroter autant que je veux, cela ne couvrirait pas le silence de plus en plus horriblement gênant qui règne pendant que je cherche quoi répondre.

– Vous avez avalé votre langue ? demande-t-elle.

– Oh... c’est plutôt, plutôt le rhum, que j’ai avalé, dis-je en levant mon verre. Je n’ai pas l’habitude de ce genre de chose, expliqué-je piteusement.

– Mmm-mmm. Mais vous ne répondez pas non plus à ma question.

Elle est bien insistante, pour quelqu’un qui devrait avoir un pois chiche en guise de cerveau, et je commence à me demander si je n’ai pas décidé un peu trop rapidement qu’elle me plaisait. Elle ne va manifestement accepter aucune de mes réponses évasives, et je me retrouve acculé. Mais je suis connu pour réagir vite et rarement manquer de ressources. Je décide en l’occurrence que la meilleure défense est en fait de donner la charge. Je pose donc mon verre et me tourne complètement vers elle.

– Fermez les yeux !

– Pardon ? demande-t-elle, prise de court.

– Exercice de théâtre. Fermez les yeux.

– Euh... D'accord.

Elle pose le verre, s'enfonce dans le canapé et ferme les yeux.

– À présent, dis-je, c'est la nuit. Vous êtes seule, dans une ruelle sombre.

Elle prend lentement une inspiration.

– D'accord...

– Il y a quelqu'un derrière vous. Il se rapproche, encore, encore...

– Oh, souffle-t-elle tandis que plusieurs émotions se succèdent rapidement sur son visage.

– Vous vous retournez. Et c'est *lui*.

Elle retient sa respiration.

– Il brandit un couteau et vous sourit. C'est un sourire terrifiant. Et il parle. (Je me penche et chuchote :) « Bonsoir, salope. »

Elle tressaille.

– Mais vous avez un pistolet.

Elle lève la main et appuie sur une détente imaginaire.

– Pan ! fait-elle en ouvrant les yeux.

– Juste comme ça ?

– Carrément.

– Vous l'avez tué ?

– Merde, oui. J'espère bien.

– Comment vous vous sentez ?

Elle inspire longuement et expire.

– Soulagée.

– CQFD.

– C'est-à-dire ?

– Je viens de vous le prouver.

– Quoi donc ?

– Qu'il y a un tueur en chacun de nous.

Elle me dévisage un long moment, puis elle reprend son verre et boit une gorgée.

– Peut-être, dit-elle. Mais vous avez l'air très à l'aise avec le vôtre.

C'est le cas, évidemment. Mais comme je ne suis pas du tout à l'aise qu'elle l'ait deviné, je suis soulagé, en la voyant poser son verre vide et se lever, que le chapitre soit clos pour le moment.

– C'est l'heure de se coucher, dit-elle.

Elle s'étire en bâillant avec l'air d'une sorte de félin doré. Elle me regarde en haussant un sourcil.

– Où dorment les chiens de garde ? Au pied du lit ?

– Je vais dormir sur le canapé, dis-je. Je pourrai surveiller la porte et le balcon.

– Le balcon ? s'étonne-t-elle.

– N'importe qui peut descendre depuis le toit. Il suffit de six mètres de corde en Nylon et d'un tournevis.

– Vous voulez dire qu'il se pourrait... ? demande-t-elle, abasourdie. Le tournevis sert à quoi ?

– Je ne sais pas si cela se pourrait, mais je sais que lui, il pourrait. N'importe qui pourrait. Il suffit de se laisser descendre du toit avec sa corde. Le tournevis sert à débloquer la porte-fenêtre coulissante. Un gosse de dix ans en serait capable.

– Mon Dieu. Je déteste ça...

Elle est immobile, elle me fixe, respire lentement, guette chez moi quelque chose que je ne sais pas comment lui donner, puis finit par se détourner et aller se coucher.

Je m'endors très vite profondément et, quand j'ouvre les yeux, j'ai l'impression qu'il ne s'est pas écoulé le moindre temps. Mais comme une lueur orangée pénètre par la baie vitrée, soit c'est le matin, soit un ovni est en train d'atterrir sur la chaise longue.

Je cligne des paupières et décide que c'est le matin. Des ovnis n'oseraient pas atterrir à Miami – quelqu'un les débiterait en morceaux pour aller vendre le métal récupéré. Je commence à m'étirer et me redresser, mais me fige en percevant un étrange bourdonnement dans la chambre de Jackie. Il ne paraît pas particulièrement sinistre, mais je n'ai pas la moindre idée de ce que c'est. Étant le garde du corps, c'est à moi qu'il incombe de m'en enquérir. Je me lève donc sans un bruit, prends le Glock sur la table basse à côté de moi et m'approche à pas de loup de la porte de la chambre. Je tourne la poignée sans un bruit, pousse le battant et jette un coup d'œil à l'intérieur.

Assise sur un vélo d'appartement, Jackie pédale vigoureusement et son visage est déjà brillant de sueur. Ou plutôt, sur le commun des mortels, cela aurait été de la sueur ; sur elle, c'est une *lueur*. Elle porte un justaucorps qui n'arrive pas à l'enlaidir et des écouteurs dans les oreilles. Elle lève les yeux, me voit et enlève un écouteur.

– Bonjour ! s'écrie-t-elle un peu trop fort. Je serai prête dans une demi-heure. Vous voulez commander le petit déjeuner ?

Évidemment que oui.

– Super ! répond-elle. Toast blé complet, jus de pamplemousse et yaourt grec, s'il vous plaît.

Sur ce, elle baisse de nouveau la tête, remet son écouteur en place et pédale de plus belle.

Je la laisse continuer son voyage vers nulle part et appelle le service d'étage. Je m'efforce vainement d'admirer la commande spartiate de Jackie. Pour moi, l'objectif même du repas disparaît si on ne mange pas vraiment quelque chose et, à mon avis, ce toast et ce jus de pamplemousse n'entrent pas dans cette catégorie. Ce n'est jamais qu'une version haut de gamme du pain et de l'eau, et c'est loin d'être suffisant pour vous nourrir.

Je n'éprouve aucun désir de l'imiter. Je commande une omelette au jambon et au fromage, des toasts de seigle avec de la confiture, du jus d'orange et une salade de fruits. Et le plus grand récipient possible de café noir de Miami qu'on pourra trouver dans cette cuisine luxueuse.

Le petit déjeuner arrive à peine dix minutes plus tard et je demande au garçon d'étage de le dresser sur le balcon. Le soleil a agressivement déchiré l'horizon, mais comme la chaleur n'est pas encore aussi violente qu'elle va bientôt l'être et qu'une légère brise souffle de la baie, l'endroit me paraît idéal. Je m'assois et bois du café en attendant Jackie, tout en contemplant l'eau et en savourant les avantages de ma nouvelle carrière de garde du corps. Certes, c'est potentiellement dangereux, et on fait beaucoup d'heures. Mais côté positif, je vis comme un millionnaire sans payer plus d'impôts, et je peux traîner avec une vraie star de Hollywood et manger de la grande cuisine. Ce que prépare Rita est loin d'être de la pâtée pour chien, mais elle n'a rien d'un chef cinq étoiles ni d'une célèbre beauté ; elle ne tient pas la comparaison avec Jackie. C'est une pensée peu charitable, mais comme personne ne peut l'entendre, je ne vais pas me donner du mal pour faire croire que je ne l'ai pas eue.

À vrai dire, je continue d'y penser. Ce n'est rien de plus qu'un amusant jeu mental, une fantaisie loufoque et presque humaine. J'essaie d'imaginer que j'échange ma petite existence miteuse pour celle d'un garde du corps de célébrité. Je me vois en présence vigilante et inlassable œil de faucon au côté de Jackie sur tous les tapis rouges de la planète. Dexter le bouclier humain, vivant la grande vie à Los Angeles, Cannes et toutes les métropoles du monde. Petit déjeuner sur le balcon à Maui, Singapour et Bali. Ce ne serait pas difficile de s'habituer à une telle existence, et si je devais renoncer à trimer pour payer les traites de ma nouvelle maison et me passer de tous les cris, piailllements et claquements de portes qui accompagnent la vie de famille, de quoi serais-je vraiment privé à part de migraines régulières et de tympan fracassés ? Certes, il y a Lily Anne, ce prolongement vivant de ce tout ce qui me compose, mon colis d'ADN envoyé dans le futur. Et j'ai promis de guider Astor et Cody vers un avenir sombre sans danger. Mon chemin est déjà tracé, et j'en suis satisfait. Je n'ai pas besoin de l'améliorer avec des jets privés et des crèmes brûlées tous les soirs ni avec une déesse à la chevelure d'or qui m'entraîne dans une existence de purs plaisirs constellée de diamants. Même si cela me plaît énormément.

La baie vitrée qui s'ouvre interrompt mon agréable rêverie et Jackie apparaît dans le soleil.

– Bonjour, dit-elle en s'asseyant à côté de moi.

Elle a les cheveux mouillés et elle sent le shampooing et ce léger parfum que j'ai remarqué hier.

– Bonjour. Du café ?

– Oh, mon Dieu, oui, dit-elle en poussant une tasse vers moi.

Je la remplis à ras bord et la regarde y ajouter une sucrée. Elle en boit bruyamment une gorgée et fait « Aaah », comme tout être normal, puis elle repose la tasse et lève les yeux vers moi en souriant.

– J'espère que je ne vous ai pas réveillé ?

– Oh, eh bien, dis-je. (J'hésite, car après tout elle m'a effectivement réveillé, mais cela ne semble pas judicieux de le lui dire.) C'est-à-dire, il faut que je sois réveillé...

– Désolée, dit-elle en reprenant une gorgée de café. Je dois faire du sport tous les matins, où que je sois, sinon je grossis.

– C'est difficile à croire.

Elle me tapote la main.

– Merci, c'est gentil. Mais c'est vrai. Si je saute un matin, en sauter un deuxième ne paraît pas grave, et puis pourquoi pas trois, et avant de m'en rendre compte, je pèse soixante-huit kilos et je suis au chômage. Ça fait partie du boulot. Ça ne me gêne pas. Et vous ?

– Moi ? Que voulez-vous dire ?

– Vous vous entretenez, dit-elle en me désignant de sa tasse. Enfin, ajoute-t-elle avec un sourire

malicieux, je vois bien que vous avez un solide appétit, mais vous avez l'air en forme. Exactement comme doit l'être un vrai garde du corps, ajoute-t-elle avec un clin d'œil.

– Oh, eh bien, dis-je, toujours un peu mal à l'aise. J'aime bien courir. Et, euh... je fais du tai-chi...

– C'est ce qu'il me semblait, opine-t-elle. La manière dont vous vous déplaçiez, quand vous avez sauté sur Kathy. Ce qui me rappelle... dit-elle en posant la tasse vide et en prenant un toast. Comme Kathy sera là dans quelques minutes, mieux vaut que vous enleviez la chaîne et que vous évitiez de lui tirer dessus, cette fois.

– Je vais essayer de m'en souvenir.

J'ai à peine terminé mon omelette que j'entends frapper à la porte.

– C'est sans doute elle, dit Jackie.

– Laissez-moi aller ouvrir, dis-je en me levant.

Jackie reste gauchement en suspens, puis elle acquiesce, se laisse retomber dans son fauteuil et s'affale devant son jus de pamplemousse.

J'entrouvre la porte sans enlever la chaîne. Kathy est dans le couloir, les bras chargés de paperasses, avec son smartphone et un gobelet Starbucks. Elle me lance un regard venimeux.

– Laissez-moi entrer, siffle-t-elle.

Je constate que mon charme légendaire n'a pas encore dissipé le malentendu de notre première rencontre. Cela viendra sûrement avec le temps. Kathy passe devant moi avec un air pincé pour filer dans la chambre. Un instant plus tard, elle en sort, tout aussi pincée, me jette un regard encore plus venimeux, et va sur le balcon.

Le temps que j'aie retrouvé le reste de mon petit déjeuner, Kathy a pris ma chaise, posé mon assiette par terre et étalé plusieurs papiers sur la table, tout en désignant différents paragraphes de son stylo et en débitant ses explications à toute vitesse.

– ... sauf les droits dérivés : d'après Myron, c'est le mieux qu'on puisse faire pour le moment, alors signez ici, ici et ici. Oh. Et le truc au Maroc ? Puisque Valerie dit que c'est vraiment un *très* bon contrat et une publicité que nous ne pourrions pas nous offrir, voilà tous les documents. Et le magazine *Magic* veut une séance photo, ils sont sur la liste des personnes à rappeler ce matin...

Cela continue sur le même ton pendant quelques minutes : Kathy sort et range ses papiers, Jackie signe de temps en temps tout en mâchouillant son toast et en buvant son jus de fruits et essaie d'avoir l'air intéressée. De temps en temps, elle lève les yeux vers moi et grimace un sourire sans que Kathy la voie. Je me contente de rester dans les parages en essayant de paraître vigilant, et finalement Kathy n'a plus de souffle, range ses papiers et sort avec un air pincé en me jetant un dernier regard noir au passage.

Quand je reviens après l'avoir raccompagnée et avoir remis la chaîne, Jackie est en train de boire un autre café. Elle a déjà grignoté une moitié de toast et mangé les deux tiers d'une petite portion de yaourt. Cela ne me paraît pas suffisant pour qu'un être humain puisse tenir, et encore moins un non-humain comme moi, mais elle a l'air repue. Je m'assois et me sers un autre café.

Le téléphone de la chambre sonne quelques minutes plus tard et on nous annonce qu'une voiture avec chauffeur nous attend en bas. Nous descendons ensemble par l'ascenseur et je sors le premier pour inspecter les parages, procédure habituelle d'un garde du corps. Je laisse Jackie dans le hall avec un portier qui n'est que trop heureux de la couvrir du regard le plus longtemps possible. Je traverse l'allée et jette un regard dans la voiture : c'est le même chauffeur que la veille et il me salue

d'un signe de tête. Je lui réponds et me retourne pour inspecter les parages.

Il ne me faut que quelques instants pour faire le tour de l'entrée. Une poignée de personnes patientent près de la porte, attendant probablement leurs voitures. Je les scrute méticuleusement, mais elles ont l'air de clients ordinaires de l'hôtel : des gens riches, bien nourris, l'air contents d'eux. Je les laisse et passe dans la cour.

Le soleil brille déjà et, ébloui un moment, je plisse les paupières pour regarder autour de moi. Au bout de l'allée, où l'unique véritable rue de l'île débouche sur le pont, deux voitures s'arrêtent et se garent nonchalamment. Mais elles sont trop loin pour présenter le moindre danger ; je ne m'attends pas à l'attaque d'un sniper. Je fais donc un rapide tour de l'allée circulaire. Quelques voitures sont garées ostensiblement le long du trottoir : une Ferrari, une Bentley et une Rolls Corniche. Je ne pense pas que notre tueur conduise quoi que ce soit qui coûte plus qu'une maison neuve avec vue sur la mer, mais je regarde tout de même à l'intérieur. Elles sont vides.

Le voiturier m'observe d'un air sceptique quand je reviens après avoir inspecté la Corniche.

– Elle vous plaît ? demande-t-il.

– Très jolie, dis-je. Elle est à vous ?

– On la gare juste ici, ricane-t-il. Pour décorer.

J'opine comme si c'était logique.

– Je vois. C'est un concept.

Il hausse les épaules. Je rentre dans l'hôtel.

Le portier parle avec enthousiasme à Jackie de son neveu, un beau gosse qui a un réel talent d'acteur et chante comme un ange, pas comme ces gamins qui font du hip-hop. Jackie sourit et hoche la tête, supportant le babillage du type sans lui flanquer une claque.

Je la prends en pitié et le coupe sans attendre la fin de l'histoire.

– Nous sommes en retard, mademoiselle Forrest, dis-je de mon ton le plus officiel.

Jackie me fait un sourire reconnaissant, puis salue le portier.

– Dites-lui de ne pas abandonner, lui conseille-t-elle. De toujours poursuivre son rêve.

Il rayonne comme si elle l'avait adoubé chevalier.

– Oui, je lui dirai, merci, mademoiselle Forrest.

Alors que nous émergeons dans la lumière, une rumeur excitée monte d'une poignée de gens rassemblés là qui me regardent tous avec de grands sourires extasiés. Ce n'est pas moi qu'ils regardent, évidemment, ce qui devient clair comme de l'eau de roche quand l'un s'écrie : « Salut, Jackie ! » Elle sourit et lui adresse un signe de la main tandis que je lui fais traverser cette mini-foule jusqu'à la voiture. Je sens les regards nous suivre et je me demande pourquoi cela ne me met pas mal à l'aise. Je consulte le Passager noir : loin d'être angoissé, il a même l'air de ronronner. Quelqu'un dans l'assistance pousse un cri enthousiaste et je me surprends à sourire de plaisir. Je sais qu'il est destiné à Jackie – mais je suis avec elle, je fais partie de son entourage et, dans un moment d'étrange lucidité, je me rends compte que cela me plaît. J'apprécie d'être suivi d'un sillage de sourires idiots. C'est impensable : Dexter doit rester discret ou cesser d'être Dexter. Malgré tout, je m'aperçois que je me sens plus important, plus séduisant, certain que des traits d'esprit étincelants franchissent mes lèvres dès que j'ouvre la bouche. C'est galvanisant, et cela me plaît tellement que je n'entends la rafale de mises en garde provenant de la tour de guet du château Dexter que lorsque j'ouvre la portière.

Quand je les entends résonner, insistantes, j'entoure Jackie de mes deux bras protecteurs et me retourne pour balayer les environs du regard.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-elle en se blottissant contre moi, soudain aussi inquiète que moi.

– Je ne sais pas.

Je scrute les alentours. Les gens massés devant l'entrée de l'hôtel ne font rien de plus que nous contempler béatement. Aucun danger de ce côté-là. Mais je sens *quelque chose* me titiller, comme un regard intense fixé sur nous, quelque part au loin sur la droite.

Un homme est posté à côté de l'une des deux voitures garées tout au bout, à l'entrée de l'allée de l'hôtel. Il lève un objet, le braque sur nous – et juste avant que j'aie le temps de jeter Jackie sur les dalles, je reconnais de quoi il s'agit : un appareil photo avec un très gros zoom.

Clic. Clic. Clic.

– Un paparazzi, dit Jackie. Ils sont partout. (Elle me jette un regard intrigué.) Comment vous avez su qu'il était là ?

– Euh, je ne savais pas vraiment.

Il est impensable de lui décrire le système de détection à distance et d'alarme du Passager.

– Je l'ai juste, euh, surpris du coin de l'œil quand il a bougé.

– Mmm-mmm, fait-elle, sans me quitter du regard, pas très convaincue.

– Nous y allons ?

Elle acquiesce et monte dans la voiture. Le paparazzi prend encore quelques photos et, alors que je me tourne, j'entends le bruit d'une moto qui démarre.

Devant l'entrée de l'hôtel, les gens sourient toujours. Ils n'applaudissent pas quand elle se glisse sur la banquette et que je ferme la portière, mais je sens bien qu'ils l'auraient fait si nous n'avions pas été dans un hôtel aussi classieux.

J'essaie de me détendre et de savourer le trajet, mais c'est une sensation bizarre de se faufiler dans ce chaos quand on est à l'arrière d'une voiture avec chauffeur. Pour la première fois, je suis spectateur au lieu d'être acteur, et bien que les Klaxon retentissent et que les doigts d'honneur fleurissent tout autant que d'habitude, c'est presque comme si cela se déroulait ailleurs et à une autre époque.

Jackie contemple le paysage et, sentant que je la regarde, elle se tourne vers moi en souriant.

– Les embouteillages sont épouvantables, ce matin, dis-je.

Elle hausse les sourcils en feignant la surprise.

– Ça ? fait-elle. Vous appelez ça des embouteillages ? Ne conduisez jamais à Los Angeles. À côté, rouler à Miami, c'est comme une balade en forêt.

– C'est vrai ?

– C'est vrai. Mais on s'y habitue, ajoute-t-elle avec un sourire condescendant.

J'ai déjà pu remarquer que les gens de New York et de Los Angeles ont tendance à faire montre d'une certaine arrogance, comme pour dire : je vis dans la vraie vie, et toi, tu habites une ville de ploucs, on ne joue pas dans la même catégorie. J'ai toujours trouvé cela amusant : les habitants de Miami sont aussi grossiers et agressifs que les New-Yorkais, aussi bronzés et superficiels que les Angelinos, et prendre le volant ici constitue un défi mortel. Mais la manière dont Jackie le dit me donne l'impression d'être un provincial et j'ai envie de défendre la violence de la circulation à Miami.

Heureusement pour la réputation de ma ville, je n'ai pas besoin de parler. Alors que nous arrivons

enfin sur le Dolphin Expressway et nous retrouvons pare-chocs contre pare-chocs, une grosse Cadillac étincelante nous dépasse sur le bas-côté à tombeau ouvert. Elle fait au moins du quatre-vingts à l'heure et il n'y a pas plus de cinq centimètres entre elle et la file de voitures qu'elle longe. Jackie tressaille et, alors que je la regarde filer avec surprise, j'éprouve une agréable sensation de fierté : c'est ma ville. Ce sont mes concitoyens.

– Oh, fait-elle. Ce genre de truc arrive souvent ?

– Presque tout le temps, dis-je. On s'y habitue.

Elle me regarde fixement, puis elle sourit en secouant la tête.

– Votre équipe marque un point, dit-elle.

Avant que j'aie pu faire ma danse de victoire, son portable sonne.

– Merde, dit-elle. Ma première interview, et je ne me rappelle pas qui c'est.

Elle sort son téléphone et me le jette.

– S'il vous plaît ? demande-t-elle. Vous pouvez voir qui c'est pour que je n'aie pas l'air d'une idiote ?

La demande paraît raisonnable. Je réponds.

– Allô ?

– Bonjour, Sarah Tessorro, magazine *Reel Magic*. Je peux parler à Jacqueline Forrest, s'il vous plaît ?

– Sarah Tessorro, de *Reel Magic*, dis-je en couvrant l'appareil.

Jackie hoche la tête et je lui rends son téléphone.

– Sarah ! s'exclame-t-elle avec enthousiasme. Comment allez-vous ?

Et sur ce, les deux femmes se lancent dans une conversation de cinq minutes durant laquelle Jackie lui parle de la nouvelle série, de son personnage, du scénario vraiment génial et de son bonheur de travailler avec un pro aussi merveilleux que Robert. Je suis surpris de l'entendre dire cela, et pas seulement parce qu'elle fait un usage immodéré du mot « merveilleux », ce qui n'est pas du tout son genre. J'ai observé Jackie avec Robert pendant une semaine et je n'ai pas besoin de lire le scénario pour savoir qu'ils se détestent. Cependant, Jackie est très convaincante et mon estime pour ses talents d'actrice monte de plusieurs crans.

Le temps que la voiture s'arrête devant le siège de la police, elle l'a dit avec tout autant de conviction dans deux autres interviews. Ce doit être un sacré boulot, être une star est plus difficile que je ne l'imaginais. De toute évidence, cela ne s'arrête pas aux mojitos et aux couchers de soleil : parfois, il faut répéter d'horribles mensonges avec conviction. Cela dit, je suis très doué en affabulations – après tout, j'ai beaucoup d'entraînement. Suis-je trop vieux pour changer de carrière ?

On nous dépose devant la porte d'entrée et j'emmène Jackie à l'étage pour la livrer à Deborah, déjà plongée dans le travail. Elle lève le nez à notre arrivée avec une expression que je n'arrive pas à déchiffrer : son masque habituel de flic, mais avec un sourcil haussé dans une incrédulité cynique.

– Comment ça s'est passé ? nous demande-t-elle.

– Sans problème.

– Sauf quand il a essayé de tirer sur mon assistante, dit suavement Jackie.

Avant que j'aie pu prononcer un mot en défense de mon honneur, elle sort la liasse de lettres du fan psychopathe de son sac et la pose sur le bureau de Deborah.

– Elle m'apportait ça. Les lettres.

Deborah s'en empare avec empressement.

– Génial, dit-elle en commençant à les lire avec attention.

Jackie la laisse faire, puis m'interroge du regard.

– Hum, fait-elle.

– Vous serez très bien avec Debs, dis-je. Je vous retrouve plus tard.

– D'accord.

Je tourne les talons et je m'en vais. J'aurais préféré rester avec Jackie et ma sœur, plutôt que d'aller retrouver Robert. Mais comme les ordres sont clairs, je les abandonne et gagne mon bureau d'un pas lourd.

Peu pressé de retrouver Robert, je prends mon temps en descendant le couloir d'un pas nonchalant, savourant le souvenir de ma luxueuse soirée. La cuisine, le rhum brun, l'ambiance – la perfection pure et simple. Et une autre soirée m'attend à la fin de cette pénible journée de labeur.

Je m'arrête brièvement pour prendre un café, et j'essaie de le savourer aussi, mais c'est au-delà de mes forces. Le liquide sent les vieilles taillures de crayon mélangées à un toast brûlé : rien à voir avec le nectar céleste que j'ai siroté il y a une heure. Cependant, il répond à la définition la plus stricte du café et la vie n'est pas parfaite – du moins pas durant les heures de bureau.

Cette fois encore, Robert m'attend, assis à mon bureau, mais je dois lui reconnaître le mérite d'avoir apporté des doughnuts, dont deux fourrés à la crème. Nous mangeons nos doughnuts et sirotions ce café atroce, puis j'écoute Robert me raconter une longue et sans doute fascinante histoire concernant un cascadeur anglais dément lors d'un tournage plusieurs années auparavant. L'objet de l'anecdote semble nous échapper à tous les deux. Quoi qu'il en soit, Robert est content de la raconter et, par bonheur, il est tellement distrait par sa propre éloquence que je parviens à engloutir le deuxième doughnut à la crème sans qu'il s'en rende compte.

Ensuite, nous passons plusieurs heures à jouer avec le microscope et à apprendre à préparer correctement les lames. Assez curieusement, en dépit de la phobie qu'il a témoignée jusqu'ici, il a l'air fasciné par le sang vu au microscope.

– Waouh, fait-il. C'est vraiment cool, ça. C'est pas si pénible une fois desséché et sur la lame de verre. Je pourrais finir par apprécier.

Je pourrais lui répondre que j'éprouve la même chose que lui, que j'aime tellement le sang séché que j'ai un coffret en bois de rose chez moi en contenant cinquante-sept gouttes, chacune sur sa lame individuelle, chacune le souvenir d'un ami très cher désormais défunt. Mais comme je n'ai jamais eu cette habitude beaucoup trop moderne de partager mes émotions et mes pensées, surtout sur un sujet aussi personnel, je me contente de sourire et de lui donner d'autres lames avec lesquelles s'amuser. Il se jette dessus avec empressement et c'est ainsi que nous passons le temps.

Au moment où je songe à regarder dans le carton de doughnuts si je n'ai rien oublié, le téléphone sonne et je décroche.

– Morgan.

– Nous avons identifié le pervers de Jackie, dit ma sœur. Monte.

Je regarde Robert, qui tripote joyeusement la molette de mise au point du microscope. Je ne peux pas l’emmener écouter ce qu’il y a à dire à propos d’un psychopathe dont il n’est pas censé connaître l’existence.

– Et mon stagiaire ?

– Trouve quelque chose, dit-elle avant de raccrocher.

Je regarde Robert. Bien que très agaçant, il n’est pas idiot, et je dois lui dire quelque chose de plausible. Heureusement pour moi, mon ventre gargouille, ce qui me fournit l’excuse idéale.

– Le café est passé un peu trop vite.

– Oui, il était vraiment pas bon, répond-il sans lever le nez.

– Ça va peut-être prendre un peu de temps, dis-je.

Il fait un geste indifférent de la main pour signifier que mes problèmes intestinaux ne l’intéressent pas et qu’il saura se débrouiller tout seul. Je file répondre à la convocation de ma sœur.

– Patrick Bergmann, dit-elle quand j’entre dans son bureau quelques minutes plus tard.

– Tu as fait vite, dis-je. Comment tu t’y es prise ?

– Les lettres, dit-elle avec une grimace. Il les a signées. Il a même mis son adresse.

– C’est presque de la triche.

– Il habite dans un trou perdu du Tennessee. Impossible de trouver un correspondant local pour vérifier s’il y est toujours.

– Alors j’ai regardé sur Facebook, dit Jackie, rayonnante. Votre sœur ne connaissait pas.

– J’en ai entendu parler, se défend Deborah. Putain, c’est dingue. Les gens foutent n’importe quoi là-dessus.

– Je lui ai montré comment ça marche, continue Jackie, et nous l’avons trouvé. Patrick Bergmann, Laramie, Tennessee. Avec des photos, et des posts indiquant où il est. Il est ici. À Miami.

– Ça, nous le savions déjà.

Jackie hausse les épaules et donne l’impression de se tasser, ressemblant brusquement à une petite fille.

– Je sais. Je sais que c’est idiot, mais... l’avoir vu sur Facebook, ça rend le fait plus réel.

Facebook rend cela plus réel ? Plus réel que le corps déchiqueté de la jeune femme dans la benne à ordures ? Je ne suis pas un fan de Facebook et je ne le serai jamais. Cela peut être utile pour traquer des gens dont j’ai envie de faire la connaissance dans le cadre de mon passe-temps ; mais l’idée d’une page Dexter me semble paradoxale. Études : université de Miami. Amis : aucun. Intérêts : vivisection humaine. Je suis sûr que j’aurais des tas de demandes d’ami, surtout localement, mais...

Cela dit, il est important que ce soit devenu plus réel pour Jackie. C’est déjà difficile de protéger quelqu’un d’un tueur psychopathe déterminé, mais si la victime potentielle ne croit pas à la réalité de la menace, ça l’est encore plus.

Pour une fois, Facebook se révèle pratique. Mieux, il nous donne une photo de notre nouvel ami Patrick. Comme je l’ai dit, c’est presque de la triche.

– Je peux voir sa photo ?

Les lèvres de Deborah se tordent dans un sourire et elle me tend un papier. C’est une sortie imprimante qui montre un type de vingt et quelques années accroupi à côté d’un cerf. La bête a l’air

très, très morte, et le type, un peu trop content. J'ai vu assez de photos de trophées de chasse pour savoir à quoi elles sont censées ressembler : la noble bête s'installant dans le repos éternel pendant que le puissant chasseur, debout à côté, serre son fusil contre lui avec une solennelle fierté.

Cette photo est tout à fait différente. Pour commencer, le cerf n'est pas simplement mort : il est éviscéré. Le corps a été ouvert et vidé, et les bras du puissant chasseur sont couverts de sang jusqu'aux épaules. Il brandit ce qui semble être un couteau Bowie et sourit narquoisement à l'objectif, un tas de boyaux à ses pieds.

Je m'efforce de me concentrer sur son visage et, alors que je l'étudie, le Passager m'encourage d'un murmure chuintant. Patrick Bergmann n'est pas un individu hideux – physique sec et sportif, cheveux blond foncé coupés à l'arrache, traits réguliers – mais quelque chose cloche chez lui. Au-delà de son évidente jubilation devant le chaos sanglant dans lequel il se vautre, il a les yeux trop écarquillés et un sourire troublant, comme celui de quelqu'un qui pose nu pour la première fois et y trouve du plaisir. Voici ce qu'il est, quelqu'un aimant sentir le sang couler le long de sa lame et s'accroupir dans les viscères entassés à ses pieds. Je n'ai pas besoin d'entendre le Passager psalmodier « il est des nôtres » pour le savoir.

Je retourne mon attention vers la conversation alors que Deborah dit :

– ... ce qui signifie que nous devons en parler à Anderson aussi. C'est vrai, on a identifié le type, on a une putain de photo... Je peux pas rester sans rien faire, dit-elle.

Jackie semble désemparée et elle se tord les mains. J'ai toujours cru que « se tordre les mains » était seulement une expression ou tout au plus un geste que les acteurs faisaient dans les vieux films, mais Jackie le fait vraiment.

– Ce ne serait pas tenter le diable ? dit Jackie

– Tu as déjà donné ton dossier à Anderson ? demandé-je à Deborah.

– Oui, à la première heure ce matin.

– Et qu'est-ce qui s'est passé ?

– Exactement ce que tu as dit. Il l'a fourré dans un tiroir, sans même attendre que je quitte la pièce.

– Eh bien, voilà. Cela ne devrait pas poser problème, dis-je.

– Oui, mais quand même, fait Jackie d'un air très ennuyé. C'est son nom, sa photo et tout. Même Anderson ne peut pas ignorer ça.

– Ce mec serait foutu de perdre son cul en étant assis dessus, ricane Deborah.

– C'est juste que le reste des acteurs arrive aujourd'hui et demain, et qu'ensuite on commence le tournage et... c'est ma carrière, dit Jackie.

– C'est votre *vie*, aussi, dit Debs. Ça compte pour quelque chose.

– Ma carrière *est* ma vie, dit Jackie. J'ai renoncé à tout pour ça, et si je perds aussi cette série... Je suis inquiète, c'est tout.

– Je n'ai pas le choix, dit Deborah. Il faut que je le mette au courant.

– Mais il n'en tiendra pas compte, dis-je. Et pendant ce temps, nous trouverons Patrick et nous vous protégerons.

Jackie m'adresse un sourire reconnaissant qui me donne l'impression de mesurer une tête de plus.

– Merci, dit-elle. Et puis, Dexter...

Elle fait un pas vers moi, prête à ajouter quelque chose d'exceptionnellement gentil, que je n'entendrai jamais. Quelqu'un se racle la gorge, et ce n'est ni Jackie, ni Debs, ni moi. Je me retourne alors qu'un homme entre dans le petit bureau de Deborah. Il a dans les quarante-cinq ans, mesure

environ un mètre quatre-vingts et est dans une bonne forme physique, à part un peu de ventre. Il a les cheveux et les yeux noirs, et porte un costume qu'on dirait taillé dans le tissu du canapé d'une vieille boîte disco. Et même si je ne le connais pas, il a cette allure indéfinissable qui annonce le flic.

– Inspectrice Morgan ? demande-t-il à Deborah en haussant un sourcil.

– Oui ? répond-elle avec la même expression.

Il sort sa plaque, puis il s'avance en tendant la main.

– Inspecteur Echeverria, police de New York.

Deborah le toise un instant, puis elle tend la main.

– D'accord, dit-elle. J'ai reçu vos mails.

Ils se serrent la main, puis Echeverria recule et considère Jackie.

– Hé, fait-il. Jackie Forrest. Eh bien, dites donc !

Elle lui sourit faiblement.

– Inspecteur.

Il la regarde sans ciller un peu trop longtemps, jusqu'à ce que Deborah toussote et qu'il fasse volte-face.

– Et moi, je peux faire quelque chose pour vous ? ironise-t-elle.

– Ah oui. Ce que vous pouvez faire, c'est me montrer ce que vous avez sur le psychopathe dont vous vous occupez.

Deborah lui fait son sourire professionnel pincé.

– Pas possible.

– Et pourquoi ça ? demande Echeverria, décontenancé.

– C'est pas mon dossier.

– Putain de merde !

– Je sais, dit Deborah. Mais je vous avais dit de pas vous déplacer.

Echeverria secoue la tête avec une grimace.

– Vous savez combien j'ai de gradés en costard qui me cassent les couilles à cause de ce truc ? demande-t-il.

– Ouais, fait Debs. On a les mêmes ici.

– Sauf qu'ici les costumes sont taillés dans un tissu léger pour les tropiques, ajouté-je, désireux d'être utile.

Echeverria me lorgne. Assez curieusement, ce n'est pas un regard rempli de chaleur, de camaraderie et d'appréciation pour mon immense savoir en matière d'habillement. C'est plutôt le regard qu'on jette à quelqu'un qu'on prend en train de traverser en dehors des clous pour aller cracher sur des religieuses. Puis il se retourne vers Deborah.

– Putain, on fait comment, là, Morgan ?

– Putain, c'est la même merde ici qu'ailleurs, répond-elle.

– C'est-à-dire ?

Un sourire irrité passe fugitivement sur les lèvres de Deborah.

– Est-ce que ça arrive qu'à New York le capitaine confie une grosse affaire à un connard de branleur incompetent, et que tout le monde soit obligé de le regarder sans rien faire pendant qu'il merde une fois de plus ?

– Jamais, répond-il avec le même sourire qui indique qu'il ne croit pas un mot de ce qu'il dit.

– Évidemment que non, dit Deborah. Ça n'arrive pas ici non plus. Toute la police de Miami ne se

compose que de professionnels hautement compétents.

– Pige, fait Echeverria. Alors, c'est qui le connard de branleur ?

– Si vous voulez parler de l'officier chargé de l'enquête, dit Debs, c'est l'inspecteur Anderson.

Echeverria a l'air surpris.

– Billy Anderson ? demande-t-il.

Debs acquiesce.

– Je suis censé le voir pour prendre un verre. On m'a dit que c'était un mec bien.

Deborah réussit à ne pas hurler de rire, mais ses lèvres tressaillent plusieurs fois, ce qui revient au même.

– Qui vous a dit ça ? Quelqu'un avec qui vous voulez rester pote ?

– Euh, fait Echeverria. Peut-être pas.

– Il sait trouver un endroit où prendre un verre, mais c'est à peu près tout, dit-elle.

Echeverria me regarde à nouveau, puis il estime qu'il préfère regarder Jackie. Ce qu'il fait, avant de froncer les sourcils et de se retourner vers ma sœur.

– OK, je pige, dit-il. Mais euh... qu'est-ce que vous foutez là-dedans ? Pourquoi vous bossez là-dessus si c'est pas votre dossier ?

Le visage de Deborah se fige dans le masque officiel qu'elle adopte pour parler au capitaine.

– Je suis détachée en tant que conseillère technique auprès de la chaîne Big Ticket Network, qui tourne un pilote ici. Avec en vedette, ajoute-t-elle en désignant Jackie, Mlle Forrest.

Echeverria regarde de nouveau Jackie.

– Et donc, poursuit Debs, le forçant à se retourner vers elle, Mlle Forrest et moi menons de notre côté une *fausse* enquête afin qu'elle apprenne les techniques et procédures policières appropriées.

– Putain, c'est brillant, dit Echeverria en considérant Deborah avec un respect tout neuf.

Ma sœur se contente d'opiner.

– Alors je fais quoi ? demande-t-il. Faut que j'aille voir Anderson et que je lui demande si je peux voir son dossier ?

– J'ai bien peur que oui.

– Et c'est vraiment un connard fini ?

– Pire, même. Mais j'ai jamais dit ça.

– Putain de merde.

– Comme vous dites.

Echeverria s'en va trouver Anderson, après un dernier long regard à Jackie, et je ne suis pas mécontent de le voir partir. Il a le droit de mater qui il veut, et Jackie mérite le coup d'œil. Mais pour une raison inconnue, cela ne me plaît pas. Peut-être que je prends mon rôle de garde du corps trop à cœur.

En tout cas, je suis heureux de ne plus le voir et cela me donne l'occasion de réfléchir un peu plus à Patrick Bergmann. Savoir de quoi il a l'air est utile, mais pour me faciliter la tâche il est plus important de savoir comment il pense. Traque-t-il Jackie comme si c'était un cerf, en restant bien à couvert avant de bondir quand elle s'y attend le moins ? Ou bien est-ce le genre de taré qui se montre à sa victime plusieurs fois, histoire de ménager le suspense ? L'abordera-t-il d'une manière brillante, bizarre et inimaginable, ou bien se jettera-t-il simplement sur elle avec un lasso ?

Je sais ce qu'il aime faire une fois ses victimes capturées – j'ai déjà vu ça trois fois. Mais je ne sais pas comment il aime les traquer et cela me rendrait sûrement service d'en avoir une idée. Sans compter que j'éprouve assez naturellement une certaine curiosité envers quelqu'un qui partage mes centres d'intérêt.

– Je peux lire ses lettres ? demandé-je à Deborah qui me regarde sans comprendre. Les lettres que Patrick a écrites à Jackie.

– Patrick ? répète Deborah en inclinant la tête. Tu l'appelles déjà Patrick, toi ?

– C'est comme ça qu'il s'appelle, dis-je en me retenant de hausser le ton.

– Il s'appelle taré, dit-elle. Ou putain de psychopathe. Ou bien le suspect ou le criminel. Mais pour toi, c'est *Patrick*.

– Oh, mon Dieu, voilà qu'il recommence à faire ce *truc*, dit Jackie en me regardant comme si j'étais un engin extraterrestre qui vient de s'allumer. Vous savez, quand il entre dans la tête du type.

– Si tu préfères, réponds-je à ma sœur avec toute la dignité que je parviens à rassembler, je peux retourner boire mon horrible café avec Robert.

– Je souhaiterais ça à personne. Lis-les, ces putains de lettres, dit-elle en prenant la liasse sur son bureau et en me la tendant. Entre dans ta foutue transe et ramène-moi quelque chose d'utile.

– Merci.

Et bien qu'il me semble avoir réussi à exprimer calmement mon indignation blessée, Jackie et Deborah ricanent en chœur. Je parviens à réprimer mon envie de me défouler sur une chaise ; je prends les lettres, m'assois sur le siège visiteurs à côté du bureau de Deborah et entreprends de lire.

Chère Mademoiselle Forrest, commence la première.

Je devré sans doute écrire simplement Jackie, mais comme j'ai voulu être poli la première fois, voilà. Je dois dir que j'ai vu pas mal de belles filles dans ma vie et pas toutes sur Internet ha-ha-ha mais vous êtes quelqu'un à part. La première fois que je vous ai vu, j'ai su que vous étiez quelqu'un à part et maintenant que j'ai vu tous que vous avez fait je sais que vous et moi on est fait pour être ensemble et que sa doit arriver. Je sais que j'ai pas besoin de vous l'expliquer parce que vous aller sentir la même chose quand vous me verrait alors je vais juste vous dire que la il faut m'envoyer un truc a vous peut-être un truc que vous avez porter et vous avez pas besoin de le laver avant si vous voyer ce que je veut dire. On va se voir bientôt.

Votre amseur, Patrick Bergmann

Je feuillette les lettres suivantes : elles sont du même tonneau et disent, avec la même frustration croissante, que Jackie est faite pour être avec lui, que n'importe qui peut s'en apercevoir, qu'elle doit s'en rendre compte aussi et qu'elle le comprendra dès qu'elle le verra. Cela ne devient intéressant qu'à partir de la cinquième.

J'en ai mare que sa soit la connasse qui bosse pour toi qui me répond, commence-t-elle.

Et la suite est encore mieux :

Tu as pas répondu toi même alors que je t'ai dit que tu devrez. Tu ma pas envoyer le truc que tu porte alors que je t'ai dit que j'en ai besoin. Il faut que tu commence a m'écouter sinon sa va super mal tourner. Pourquoi tu vois pas que ces clair comme le jour qu'on va être ensemble toi et moi ? Tu sais je t'aime vraiment et toi aussi tu va m'aimez dès que tu me verra. Et il faut que tu sache que d'une manière ou d'une autre tu va me voir !!!

La lettre suivante est encore plus agressive. Elle commence avec un chapelet de grossièretés si mal orthographiées que je déplore le piètre état de l'enseignement dans notre pays autrefois si glorieux, puis continue avec une avalanche de menaces.

Tu ferez mieux de te foutre dans le crane que sa va se faire et un point ces tout et si tu le vois pas moi je vais te le faire VOIR et aussi me voir MOI. J'ai pas peur de faire des trucs super graves si ces ce qui faut pour que tu ouvre les yeux et que tu me regarde et que tu comprenne que ce que je te dit sur toi et moi ces sur a 100 pour 100.

Étant donné ce qui la précède, la dernière lettre est assez ordinaire, prévisible et décevante avec sa colère froide, ses menaces et son ton psychotique dans l'ensemble. Je la relis.

Si ces comme sa que tu veut la jouer alors ces comme sa que je vais faire. Tu veut me la jouer toute froide et méchante et bien ces comme tu veut parce que je sais encore mieux le faire que toi et tu va le regretter. Je vais te retrouver et je vais te montrer ce que tu aurez pu avoir et je vais tout te prendre petit bout par petit bout. Et quand je dit tout ces tout. Je vais te montrer que tu est

pas différente et que tu es comme toutes les autres filles qui se croient à part et je vais te forcer à VOIR ce que tu auras pu avoir et ça sera la dernière chose que tu verra et je vais venir m'occuper de toi salope et ta intérêt à me croire.

La dernière lettre n'est pas signée « ton amseur ». L'amour est une chose si fragile, n'est-ce pas ? Il me paraît clair que ce n'est pas un esprit subtil qui cherche la poésie la plus viscérale. C'est un tueur tordu et malsain, très direct, assez monotone et ordinaire. Il est psychotique, et capable de presque toute espèce de violence perverse, mais il manque entièrement de raffinement.

Décevant : mais cela signifie qu'il devrait être facile à trouver, une fois que j'aurai attelé mon merveilleux esprit aiguisé à la tâche et que j'aurai entrepris de remonter la piste jusqu'à sa tanière, puis...

Puis rien du tout, car mon esprit ne va remonter aucune piste pour le moment ; mon esprit est solidement enfermé à l'intérieur de mon crâne, tout en haut de mon corps, et exécute sa corvée de protecteur de Jackie. Je ne peux pas sortir dans l'accueillante lumière du clair de lune et me faufiler dans l'ombre pour retrouver Patrick dans ce qui sera certainement un horrible repaire, l'emporter, le ligoter et mettre fin à l'affaire comme il faut, à ma manière... car je vais passer ces précieuses heures nocturnes à suivre Jackie comme son ombre, avec astuce et vigilance, et peut-être encore un peu de rhum brun.

La conversation s'est tue dans le bureau de Deborah ; je lève le nez et vois ma sœur et Jackie qui m'observent.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– On attend que vous fermiez les yeux et que vous fassiez le truc quand vous vous mettez dans sa tête.

– Je ne vais pas avoir assez de place, dis-je en essayant de ne pas me montrer trop prétentieux. C'est un esprit très petit et très ordinaire.

Deborah ricane.

– Ordinaire ? répète Jackie. Mon Dieu, après ce qu'il a fait, vous le qualifiez d'*ordinaire* ?

– Exactement. Ordinaire. C'est un tueur psychotique dément quelconque. Et très prévisible.

– Alors donne-nous tes prévisions, dit Deborah.

– Facile. Il va venir s'en prendre à Jackie.

Je la désigne du menton avec un sourire rassurant. Pour une raison inconnue, cela n'a pas l'air de la rassurer beaucoup.

– Eh bien, merde, ça, c'est bon à savoir, ironise-t-elle. Il va s'en prendre à moi, très bien. On n'était pas déjà au courant ?

Au moins, Deborah n'est pas assez indignée pour devoir se résoudre au sarcasme. Évidemment, ce n'est pas après *elle* que Patrick en a.

– Comment il va procéder ? demande-t-elle.

– De manière très directe. Rien de subtil ni de trop malin. C'est un marteau, pas un bistouri.

– Eh bien, dit Jackie, un marteau peut tout autant me fracasser le crâne.

– Pas avec moi à côté, dis-je. Jackie, ce type n'est pas capable de réserver la moindre surprise.

– Il a mortellement surpris les trois autres filles, répond-elle d'un ton sombre.

– Elles ne savaient pas qui il était. Et elles ne m'avaient pas à leur côté, elles.

Elle me jette un long regard aigu, cherchant sur mon visage l'indice d'éventuels superpouvoirs. Je

ne pense pas qu'elle en trouve aucun, mais elle a l'air de se détendre un peu.

– Bon, fait-elle avant de se tourner vers Deborah. Alors, on fait quoi ?

– Rien n'a changé, dit Debs. Vous êtes avec moi le jour. Dexter s'occupe de vous la nuit.

– Ah, il s'occupe de moi, dit Jackie.

Elle s'apprête à poursuivre, se ravise, me regarde et rougit sans raison. L'espace d'un instant, elle a l'air tellement troublée que son brillant sens du sarcasme l'a abandonnée.

– Bon, d'accord, alors. Très bien, dit-elle enfin. Si vous êtes tous les deux si sûrs de vous...

Je ne bouge pas et, comme je n'ai aucune idée de ce qui vient de traverser l'esprit de Jackie, j'essaie d'avoir l'air détendu et très sûr de moi, comptant sur ma sœur pour répondre :

– Oui, je crois bien. Dexter ne se trompe généralement pas sur ce sujet. (Puis elle incline la tête et la regarde pensivement.) Vous voulez engager quelqu'un d'autre ?

– Oh, non, bafouille précipitamment Jackie. Enfin, non. Dexter est très... Je vous fais confiance. À tous les deux.

Deborah continue de la dévisager, un sourcil haussé, puis elle secoue enfin la tête.

– Putain de merde, qui l'eût cru ? dit-elle à mi-voix. (Mais avant qu'elle ait pu achever ce qui s'annonçait comme une pensée très intéressante, son poste sonne et elle décroche.) Morgan ? Ouais, je viens de le voir. Je l'envoie. (Elle raccroche et me fait un petit sourire cruel.) Robert, dit-elle. Il se sent seul. File.

Cela ne me paraît pas juste que ma fonction de baby-sitter auprès d'un acteur un peu gâté occupe mon temps alors qu'il y a un tueur à attraper – surtout un tueur dont les performances vulgaires ternissent la réputation de notre métier –, mais la vie dans le monde du travail ne paraît que rarement logique pour les fantassins et, mon absurde tâche consistant à être avec Robert, je file.

Il est resté là où je l'ai laissé, dans le labo. Mais il n'est plus seul. À côté de lui se trouve un Afro-Américain d'environ la trentaine, avec le crâne rasé et de grosses lunettes à monture d'écaille. Il porte une demi-douzaine de piercings en or et diamant à l'oreille gauche, un tee-shirt noir usé qui proclame METALLICA et un short en madras ample, délavé, qui tombe beaucoup trop bas sur les fesses. Je le dévisage et il me renvoie un regard sans expression. Robert nous sauve d'une situation sociale qui aurait pu être très gênante en hurlant :

– Hé, bon sang ! C'était vraiment la grosse commission, hein !

Je suis très connu pour ma sophistication et mon sens de la repartie, mais je n'ai pas la moindre idée de ce que cela veut dire, et cela ajouté à l'embarras d'avoir un inconnu dans mon bureau, j'en reste le bec cloué. Je me contente de fixer Robert, puis je murmure quelque chose du genre : « Oh, eh bien, voyez », avant de me rappeler que j'avais prétexté des problèmes de digestion pour pouvoir lui fausser compagnie.

– En fait, corrigé-je, j'ai été retenu.

– Ouais, je m'en doutais, dit Robert. Je plaisantais. Regardez donc qui est là !

Il pousse en avant l'autre type.

– Oui, fais-je. Qui ?

L'Afro-Américain lève les yeux au ciel, mais Robert intervient :

– Il blague, Renny. Dexter Morgan, c'est Renny Boudreaux !

Il le prononce « bou-drô », et comme je suis un homme instruit et que je sais reconnaître un nom français, je hoche la tête et réponds :

– *Enchanté, m'sieu*2.*

Boudreaux me fixe, puis, avec un air émerveillé :

– C'est du *français* ? Mince, vous avez la classe. Ça me plaît bien. Du français, c'est... Dis-moi, Dexter, tu as déjà baisé un Noir ?

J'ai vraiment envie d'avoir mal entendu, mais il a parlé si fort et si distinctement qu'il ne peut pas y avoir de méprise. Je secoue donc la tête et réponds :

– Non, pas encore. Mais la journée n'est pas finie.

Robert hurle de rire, mais Renny se contente d'acquiescer comme si nous avions une vraie conversation.

– Mmm-mmm. Eh bien, t'as pas intérêt à commencer avec *moi*, mon salaud. Alors enfonce-toi ton putain de français dans le trou de balle dont il aurait jamais dû sortir. (Il secoue la tête avec un regard circonspect.) Du français. Merde.

J'ai toujours estimé que l'art de la conversation est servi au mieux quand les parties en présence ont une vague idée de ce dont elles parlent, et dans le cas présent on m'a laissé sur le carreau. Je commence à me dire que je me suis perdu dans une sorte de représentation surréaliste – le genre qui essaie de susciter une réaction extrême chez le public. Mais au moins Robert semble bien s'amuser. Il éclate d'un grand rire sonore, et il pousse encore un peu plus Renny vers moi.

– Renny joue Aaron Crait, mon partenaire de la police scientifique, dit-il. Vous savez, dans la série. Un peu comme vous et Vince, pas vrai ? ajoute-t-il avec un clin d'œil.

Je n'ai jamais considéré que j'avais le moindre partenaire ; si j'en avais un, ce ne serait certainement pas quelqu'un comme Vince, et l'envisager soudain dans ce rôle ne fait que me décontenancer davantage. Mais Robert ne me laisse pas le temps de songer à cette déplaisante relation. Il enchaîne avec entrain :

– Renny a débarqué ce matin et je lui ai dit de passer, parce que j'ai pensé que ça ne vous ennuerait pas de lui faire un cours express en techniques de labo, n'est-ce pas ?

Je dois être resté bouche bée, car Robert a soudain l'air mal à l'aise, pour ne pas dire un peu angoissé.

– Euh, ça ne vous ennuie pas, n'est-ce pas, Dexter ? demande-t-il. Parce que, voyez, j'ai pensé que c'était important. Que, voyez, on soit tous sur la même longueur d'onde... Pour que ça fasse vrai. Juste une ou deux heures, cet après-midi ?

– Eh bien, j'imagine que oui, réponds-je.

Après tout, je suis censé être aux ordres et à la disposition de la chaîne en général et de Robert en particulier, et quelques heures passées à former Renny ne feront probablement de mal à personne.

– Merci, c'est génial, pas vrai, Renny ? (Nouveau clin d'œil, puis il ajoute :) Vous avez sûrement dû déjà voir Renny dans l'émission de Jay Leno.

– Je ne la regarde pas.

– Oui, bon, je vais pas vous en vouloir, dit Robert. Quoi qu'il en soit, Renny fait du stand-up quand il ne joue pas.

– Putain de merde, je te l'ai dit DEUX FOIS ! s'exclame Renny. (Il foudroie Robert du regard, mais je n'arrive pas à savoir s'il est réellement en colère.) Je ne fais pas du stand-up, je fais du commentaire social ! (Il secoue la tête et me regarde.) Dieu a fait cet homme aussi mignon parce qu'il est complètement idiot, me dit-il.

– Oh, et moi qui croyais être le seul à l'avoir remarqué, dis-je.

Et Robert de partir dans un de ses atroces éclats de rire.

– C’est quel côté que tu as remarqué, le côté idiot ? demande Renny. Ou juste le côté mignon ?... Il t’a déjà dragué, Dexter ?

– Pas encore. Il y a un risque ?

– Je dis rien, fait Renny. Mais s’il te demande de prendre une douche...

– Je remets ça à une autre fois ?

– Non, andouille. Laisse pas tomber le savon.

– Ha ! s’esclaffe Robert. C’est génial. J’étais sûr qu’il y aurait le déclic entre vous deux.

Et comme je sais à présent qu’il y a eu un déclic entre Renny et moi, je sais comment réagir en pareille situation. Je m’avance et lui tends la main.

– Quoi qu’il en soit, ravi de faire votre connaissance, Renny.

Il me regarde un moment, puis il me serre la main et, ce faisant, son regard croise le mien et le temps se trouve comme ralenti...

... L’espace d’une seconde, il me semble voir *quelque chose* derrière le voile de ses yeux, quelque chose de sombre et cruel, qui me dévisage en retroussant les babines. Je ne pourrais pas en être absolument sûr. C’est fugace, juste suffisant pour que le Passager noir siffle et s’ébroue un peu. Et cela me fait sursauter. Je lâche la main de Renny et je recule d’un pas en cherchant confirmation sur son visage. Je ne vois rien. Il se contente de me regarder, puis il se retourne vers Robert.

– Alors, putain, c’est pas encore l’heure de bouffer ? Ton petit copain Dexter, il connaît un endroit où on peut avoir de la *vraie* bouffe ? Ou bien c’est de la merde cubaine partout ? (Il se retourne vers moi et ajoute :) Tu comptes pas m’emmener bouffer *français*, hein, tapette ?

– Eh bien...

J’avoue que je suis heureux de m’être remis rapidement et sans problème de ce qui a été jusqu’ici une rencontre très déconcertante. Mais je lui fais mon plus beau sourire artificiel.

– Si vous n’aimez pas la merde cubaine ou les tapettes françaises, il y a toujours le chinois.

Renny me dévisage, puis il hoche lentement la tête.

– C’est la première remarque intelligente que tu fais, dit-il.

2. Tous les termes en italique suivis d’un astérisque sont en français dans le texte.

L'après-midi se déroule assez agréablement, étant donné que je le passe avec un crétin égocentrique et superficiel et un comique très bruyant qui pourrait bien transporter un Passager noir. Renny est apparemment très connu, même si je n'ai jamais entendu parler de lui, et au déjeuner Robert et lui sont assiégés par des admirateurs minaudant en quête d'autographes, de photos et d'un peu des paillettes de mes deux célèbres élèves. Ils s'en accommodent très bien tous les deux, même si Renny couvre ses fans de bruyantes grossièretés. Ils ont l'air d'apprécier, et en tout cas cela amuse Robert.

Et de nouveau, comme avec Jackie, je m'aperçois que j'éprouve un bizarre plaisir à faire partie des privilégiés, à être au centre de l'attention des simples mortels. Je commence à me demander si je n'ai pas déraillé quelque part. Il y a forcément une erreur. Ce n'est pas convenable pour notre scout noir de savourer toute cette attention, de sourire à la foule depuis les tréfonds et de se repaître des regards que l'on pose sur lui. Être constamment observé, que tous les yeux suivent mes moindres gestes et, pire, aimer cela : c'est inimaginable pour la créature que je suis. C'est un style de vie qui ferait voler en éclats tout ce que je suis et ce que je défends. C'est impensable. Mais apparemment, cela me plaît. Cela me plaît vraiment.

C'est à cela que je songe en observant Renny : il apprécie clairement cette attention – et pourtant, j'ai vu ce que j'ai vu. N'est-ce pas ? Auquel cas, il a manifestement trouvé une manière de vivre sous les projecteurs tout en continuant de nourrir le fauve. Pourrais-je le faire moi aussi ? Je songe à suivre Jackie autour du monde, en m'éclipsant de temps à autre pour un discret moment de détente. Et je suis forcé de me poser la question : est-ce qu'on trouve du chatterton à Cannes ?

Un trio de fans béates et gloussantes vient nous interrompre. Renny les insulte pendant que Robert signe des autographes, puis Renny en signe aussi, et les trois fans repartent en marchant sur un nuage. J'ai tout juste réussi à ne pas laisser voir combien je suis vexé qu'on ne m'ait pas regardé, quand je me rends compte que Robert est en train d'arguer que Craït, le personnage que joue Renny dans la série, devrait avoir une sexualité ambiguë.

– Pourquoi tu veux que je sois gay, enculé de ta mère ? réplique Renny. Tu te cherches quelqu'un ?

– Pas gay, insiste Robert. *Ambigu*.

– Ambi mes couilles, répond Renny. Alors tu veux que je fasse les deux ? À quoi ça servirait, putain ?

– Mais non, pas bi, juste genre on saurait jamais vraiment : est-ce qu'il est hétéro ? Est-ce qu'il est gay ? explique Robert. On pourrait même le voir avec une meuf hyper sexy.

– Je préférerais, opine Renny.

– Et puis il y aurait une soirée où il arriverait déguisé en Carmen Miranda. (Il me jette un bref coup d'œil, puis revient à Renny.) Ou en Diana Ross, tu vois.

– Tu parles.

– C'est tellement *authentique*, c'est... Tu vois pas à quel point ça serait fort ?

Avec le mot « authentique » qui vient couronner la référence à Carmen Miranda, je comprends brusquement ce que fait Robert. Quand il a dit que Renny et lui étaient exactement comme moi et Vince Masuoka, ce n'était pas pour meubler la conversation. C'était l'expression d'un principe esthétique de base. Tout comme il a appris à copier tous mes comportements inconscients, il veut que Renny *devienne* Vince pour la série. Afin que l'art, si c'est bien de cela qu'il s'agit, imite littéralement la vie.

Après le déjeuner, nous retournons au labo et je donne à Renny un rapide cours de techniques de police scientifique, pendant que Robert sautille autour de moi et me coupe constamment pour montrer tout ce qu'il sait déjà. Soyons juste, Renny semble bien plus brillant que Robert : il se concentre, pose des questions intelligentes et saisit rapidement suffisamment des fondamentaux pour pouvoir faire illusion devant la caméra. Malgré tout, je ne peux tout à fait dissiper le sentiment de malaise que j'ai eu en voyant cette chose au fond des yeux de Renny.

Quand arrive l'heure de rentrer, je suis plus que prêt à m'échapper pour reprendre mon rôle de garde du corps de luxe, et c'est avec une ridicule impatience que je file jusqu'à l'antre de Deborah récupérer Jackie. J'entends leurs voix avant de les voir, mais quand j'entre en lançant un « salut » guilleret, elles se taisent brusquement et me regardent d'un air grave.

– Je n'avais pas l'intention de plomber l'ambiance à ce point, dis-je.

– Y a pas d'ambiance ici, dit Deborah tandis que Jackie opine.

– Bon, alors qu'est-ce qu'il y a ? Tu as donné à Anderson le nom et la photo de Patrick Bergmann ?

– Non ! répond gaiement Jackie.

– Pourquoi ?

– Ordre du capitaine Matthews, dit solennellement Deborah.

Je cligne des paupières, interloqué, et j'avoue que je ne trouve rien d'autre à dire :

– Mais... Il y a une raison particulière ?

– Anderson a envoyé chier l'inspecteur Echeverria, dit Debs. Alors son capitaine a appelé Matthews pour exiger des explications et maintenant c'est moi qui suis dans la merde.

– Toi ? Pourquoi ?

– Pour avoir gêné l'enquête d'Anderson qu'il n'a en réalité pas commencée, dit Debs.

– Et pour avoir fait venir Echeverria ici depuis New York, dit Jackie. Apparemment, c'est une entorse à une loi tacite.

– Il faudrait la rédiger, alors.

– Et du coup, à présent, dit Deborah avec un geste ironique, nous avons les mains libres et nous allons attraper cet enfoiré et tous les niquer. (Elle hausse les épaules.) Tout en étant punie.

– Au pain sec, à l'eau et au pilori ?

– Pire, dit-elle. J'ai reçu officiellement l'ordre de rester loin de l'enquête d'Anderson...

– Ce qui oblige notamment, intervient Jackie avec entrain, à NE PLUS rien lui donner : pistes, indices ou conjectures qui pourraient le gêner dans son travail d'enquête.

– Eh bien, voilà la punition idéale, dis-je.

– Et, continue Deborah en faisant la tête, je dois rester conseillère technique auprès de la série de Jackie durant tout le tournage. Et toi aussi, ajoute-t-elle avec un sourire ironique.

– Oh.

Je me demande comment je vais supporter d'être coincé avec Robert pendant tant de temps. Cela doit se voir sur mon visage, car Jackie ricane.

– Arrêtez, fait-elle. Ce n'est pas si douloureux. La cantine est excellente sur le plateau et c'est gratuit.

– Génial, dit Deborah. Je vais pouvoir manger des doughnuts pendant que les cadavres s'entassent autour d'Anderson.

– Ah, s'il y a des doughnuts, dis-je.

– C'est tout ce qu'il te faut pour être content ? s'indigne Deborah.

– Ça et l'ambiance dans le labo. C'est vraiment très festif.

– Un labo de la police festif ? demande Jackie avec un petit sourire. Ça, c'est un tour de force.

– L'un des autres acteurs est arrivé, dis-je. Renny Boudreaux.

– Oh, mon Dieu, il est génial, dit Jackie. C'est un super comique, explique-t-elle à Deborah. Bon, c'est un connard fini, mais il est vraiment drôle.

– Un connard drôle, ricane Deborah. Bravo pour le concept.

Et elles gloussent comme deux copines de lycée.

La voiture nous attend devant la porte. C'est encore le même chauffeur et je fais monter Jackie d'un côté avant de la rejoindre de l'autre. Nous faisons presque tout le trajet en silence. Elle contemple le paysage en me jetant un regard de temps en temps. Je la regarde aussi en me demandant à quoi elle pense, mais elle ne me laisse rien voir, à part un petit sourire las de temps en temps. Comme elle est manifestement trop absorbée par ses pensées pour bavarder, je l'abandonne à ses songes et je me laisse aller à rêvasser de mon côté.

Juste avant que nous prenions la bretelle d'accès de la voie express, une violente détonation retentit derrière notre voiture et nous sursautons tous les deux. Je regarde par la lunette arrière : une moto zigzague en pétaradant entre les voitures plus lentes. Je fais à Jackie un sourire rassurant et elle retourne à son silence pensif.

Au croisement avec le Dolphin Expressway, toutes les voitures se mettent à rouler au pas pour regarder une Jaguar ivoire garée sur le bas-côté. De la fumée sort d'une vitre et un gros bonhomme posté à côté est en train de hurler sur une femme mince et élégamment vêtue. Elle fume un énorme cigare et regarde avec ennui le type qui beugle à s'en faire péter les veines du cou.

– Je crois que je commence à apprécier Miami, dit Jackie alors que nous passons devant ce spectacle.

– Plus que Los Angeles ?

– Personne n'aime vraiment Los Angeles, dit-elle avec une grimace. Nous sommes juste obligés d'y habiter. Cela fait partie du contrat passé avec le diable.

Et sur ce, elle se tait de nouveau, le regard sur le paysage, absorbée dans ses pensées, jusqu'à ce

que nous arrivions enfin à l'hôtel.

Le portier au neveu talentueux nous tient la porte et Jackie le récompense d'un sourire.

– Merci, Benny, dit-elle. Vous travaillez tard, ce soir ?

– Je fais double horaire, mademoiselle Forrest, dit-il avec un grand sourire. L'argent est bienvenu et de toute façon, je vais vous dire franchement, tout le temps que vous êtes là, j'ai pas envie de rentrer chez moi.

Jackie rayonne et lui tapote le bras.

– Eh bien, je ne voudrais personne d'autre à la porte non plus.

Benny sourit tellement que j'ai peur que son visage se fende en deux. Mais je n'entends aucun cri de douleur jaillir derrière nous pendant que j'accompagne Jackie à l'ascenseur. Puis, une fois les portes closes, elle ferme les yeux et secoue la tête.

– Mon Dieu, dit-elle. Ça devait paraître idiot, non ?

– Lui ou vous ? demandé-je, sincèrement perplexe.

Elle s'adosse à la paroi de l'ascenseur, les yeux toujours clos.

– C'est une sorte de... comment dit-on ? *Noblesse oblige*. (Elle ouvre un œil et me regarde.) Ce qui doit faire sacrément prétentieux, je sais.

– Juste un peu, dis-je d'un ton encourageant.

– Ouais, merci. (Elle referme l'œil.) Et puis merde. Il faut bien dire quelque chose, et on n'a pas besoin d'être Shakespeare pour faire plaisir aux gens. (Elle pousse un gros soupir.) Ça fait partie du boulot. Et Benny a l'air d'un garçon gentil. Tellement... *normal*.

Je ne réponds pas. Après tout, il vaut mieux comprendre une remarque avant d'y répondre, et je n'ai pas compris. De toute évidence, Jackie est d'humeur à philosopher – mais rien n'indique dans son commentaire sur la normalité de Benny si la soirée penchera du côté d'Aristote ou de l'existentialisme. Et comme vous le diront les meilleurs philosophes, tout le reste n'étant que bavardages, je reste coi.

Nous arrivons dans la suite sans autre accès de dialectique kantienne et, alors que nous nous installons dans nos fauteuils sur le balcon en attendant les mojitos, Kathy frappe à la porte, passe devant moi avec un regard hautain quand je lui ouvre, et fonce sur Jackie, chargée comme d'habitude d'une brassée de paperasses, de son téléphone et de son gobelet Starbucks.

Les mojitos arrivent. Kathy agite ses papiers et blablate encore pendant dix minutes, pendant que Jackie opine, la coupant de temps en temps avec des questions, signe des papiers et acquiesce avec lassitude devant le flot quasi ininterrompu de détails. Quand Kathy finit par reprendre ses papiers et son gobelet, Jackie a l'air épuisée et un peu morose. Je me demande pourquoi. Elle a subi le mitraillage de Kathy, c'est-à-dire l'épuisante tirade d'une personne assez désagréable, mais quand bien même, je suis surpris qu'elle semble à ce point abattue. Elle prend une gorgée de son mojito pendant que je reconduis Kathy et mets la chaîne derrière elle, en songeant au lourd prix à payer en échange de la célébrité. Tout paraissait jusqu'ici bien séduisant, mais à présent je me pose des questions.

Jackie m'a dit qu'elle avait renoncé à *tout* pour avoir cela : est-ce que ça en vaut la peine ? Enfin, il ne s'agit pas simplement de supporter cet ennuyeux petit tas qu'est Kathy plusieurs fois par jour, même si cela a l'air d'être tout à fait pénible. Mais abandonner tous les trucs que font les gens *normaux* et qui les rendent heureux : un foyer, un mariage, des gosses – tous ces accessoires que j'ai amassés pour parfaire mon déguisement...

Mais est-ce le véritable bonheur ? Probablement pas, sinon je ne l'éprouverais pas. Jackie le ressent-elle ? Est-elle heureuse de sa vie de luxe sans limites, admirée et même adulée partout où elle va ? Est-ce réellement aussi merveilleux que cela en a l'air ? Cela la comble-t-elle ? Ça ne me regarde pas, évidemment, mais soudain c'est une question dont je voudrais bien connaître la réponse.

Quand je reviens sur le balcon, je trouve Jackie en train de contempler la baie, l'air toujours morose.

– Ça va ? demandé-je.

– Jamais je n'ai été aussi bien, dit-elle.

J'espère qu'elle sera un peu plus convaincante quand les caméras commenceront à tourner. Je m'assois dans mon fauteuil et bois une gorgée de mon mojito. Peut-être que le rhum me délie la langue, mais à mesure que le niveau baisse dans le verre, le silence s'épaissit et je finis par demander à brûle-pourpoint :

– Vous êtes heureuse ?

– Moi ? demande-t-elle.

Elle me regarde comme si j'avais suggéré quelque chose d'indécent. Elle secoue la tête et contemple Biscayne Bay, puis elle prend son mojito et le finit d'un trait.

– Évidemment que je suis heureuse, dit-elle sans quitter la baie du regard. J'ai tout ce que l'on peut désirer. Sauf peut-être un autre mojito, ajoute-t-elle en regardant son verre. Vous voulez bien nous en commander une carafe ? demande-t-elle en posant son verre et en se levant. Il faut que j'aille aux toilettes.

Et elle disparaît dans un nuage de parfum discret.

Je flaire l'odeur restée dans son sillage et me rencogne dans mon fauteuil avec l'impression de m'être conduit en imbécile. J'appelle le service d'étage pour qu'on nous resserve. Les mojitos arrivent juste au moment où Jackie revient, et le serveur manque de tomber par-dessus la balustrade en essayant de tenir son plateau tout en voulant tirer le fauteuil pour Jackie. Elle s'assoit en lui faisant un sourire las, et il repart d'un pas guilleret comme un gamin de sixième qui vient d'être élu délégué de classe.

Jackie, affalée dans son fauteuil, contemple la baie, le rebord de son verre appuyé sur sa lèvre. Je m'assois, en me demandant ce qui l'a mise d'une humeur aussi noire. Elle doit être tendue à force d'être constamment traquée. Oui, mais si c'était à cause de moi ? Si c'était quelque chose que j'ai dit ou fait – ou *pas* dit ni fait – qui la mettait de cette humeur ? Ce serait catastrophique : cela réduirait à néant mon nouveau fantasme de supergarde du corps. Je m'efforce de réfléchir à ce qui aurait pu la froisser, mais je ne vois rien. Peut-être est-ce une question de glycémie – elle ne mange pas assez pour nourrir un hamster, et l'infailible horloge biologique de Dexter dit que c'est incontestablement l'heure de dîner.

Mais avant que j'aie pu lui suggérer poliment que manger serait peut-être exactement ce qu'il faut pour qu'elle retrouve sa forme physique et mentale, mon portable se met à sonner. Je le sors et regarde l'écran. C'est Rita.

– Oh, fais-je à Jackie. Excusez-moi.

Elle opine sans lever le nez et je réponds.

– Salut, dis-je avec toute la bonne humeur dont je suis capable.

– Tu avais dit que tu appellerais, dit Rita. Et c'était lundi. Et Deborah a dit que c'était quelque chose de dangereux ! Mais je ne peux pas savoir de quoi elle parle vraiment et... Tu as des

chaussettes propres ?

– Oui, j’ai des chaussettes, dis-je en jetant un coup d’œil à Jackie et en espérant qu’elle est trop perdue dans ses pensées pour m’entendre.

– Tu perds toujours tes chaussettes, dit Rita. Et tu ne supportes pas qu’elles soient sales. Tu te rappelles à Key West ? Et elles coûtent deux fois plus cher là-bas.

– Eh bien, je ne suis pas à Key West. Et j’ai des chaussettes propres.

Les coins de la bouche de Jackie commencent à tressaillir, et j’ai beau espérer que c’est parce qu’elle se rappelle une blague vraiment drôle, j’ai le sentiment net et déplaisant que c’est en rapport avec ma phrase.

– As-tu la moindre idée du temps que cela va durer ? demande Rita. Il y a des cartons vraiment lourds, ici, des trucs du garage, je ne peux pas les porter. Mais ils doivent aller au... Oh. L’électricité marche, à présent ? Et la compagnie d’assurances a dit que la nouvelle maison a une valeur plus élevée que... Astor, je suis au téléphone. Astor, s’il te plaît ! Tu es toujours là, Dexter ?

– Je t’écoute, dis-je. Comment vont les enfants ?

– Lily Anne fait une dent. Elle est très irritable et je ne peux même pas... Quoi ? Non, il faut que tu fasses tes devoirs avant. Non. Parce que tu le *dois*.

Elle parle à Astor, encore ? Ou bien est-ce à Cody ? Il n’y a pas vraiment moyen de savoir, et je m’aperçois que je m’en moque. Je commence à trouver toute cette conversation ennuyeuse et voir Jackie qui lutte de toute évidence contre un fou rire ne m’aide pas du tout. Je me détourne d’elle et je baisse la voix.

– Je suis désolé de ne pas avoir téléphoné, dis-je en essayant de prendre un ton ferme. Mais j’essaierai de te rappeler demain, OK ?

– Demain, c’est la réunion avec l’institutrice de Cody, dit-elle. À 15 heures. Et tu as dit... *bon sang*, Astor mais laisse-moi parler une minute !

Je suis à peu près certain de ne rien avoir dit de tel, mais je me rappelle m’être engagé à assister à la réunion à l’école.

– Je vais essayer d’y aller, dis-je, mais je suis débordé.

– Oui, bon, tu as promis, dit Rita. Et comme c’est important pour lui... Oh, mon Dieu, le bébé. Il faut que je te laisse.

– D’accord. Au revoir.

Je raccroche et me retourne vers Jackie. Elle m’observe avec une très étrange expression, mi-amusement, mi – quoi donc ? Quelque chose que je n’arrive pas à définir.

– Qu’est-ce qu’il y a ? lui demandé-je.

Elle se contente de secouer la tête et de boire une gorgée de mojito.

– Rien, dit-elle. Juste... rien. Votre femme a l’air tout à fait charmante.

– Elle l’est.

– Et c’est une bonne cuisinière aussi.

Je me contente de hocher la tête.

– Donc cela vaut la peine. Toute cette... histoire de *mariage* ? Ça vous convient ?

Cela semble être une curieuse question, bien dans le ton de cette soirée.

– Je crois, oui.

– Vous croyez, dit-elle sans me quitter des yeux.

Je hausse les épaules et j’opine.

– Vous ne faites pas vraiment de la réclame, là.

– Oui, bon, dis-je en cherchant une réponse adéquate. Il y a des hauts et des bas.

– Mmm-mmm. Et quels sont les hauts ?

– Oh, le... euh... nous emménageons dans une nouvelle maison, dis-je. Elle... hum, il y a une piscine.

C'est un bien piètre argument, même à mes oreilles, et le silence qui l'accueille le rend encore plus lamentable.

– Mmm-mmm, fait-elle enfin. La piscine qui a besoin d'un nouvel abri.

– C'est cela. Et il y a une cuisine beaucoup plus grande, débité-je sans savoir pourquoi, hormis qu'il faut que je dise quelque chose.

– Voilà, dit Jackie. Pour que Rita puisse cuisiner encore plus.

– Oui, c'est cela.

Je prends mon mojito, surtout parce que je suis en train de patauger dans un terrain très marécageux et que j'ai besoin de m'occuper les mains pour me rassurer.

– Mmm-mmm, fait-elle en buvant une gorgée tout en me dévisageant, un sourcil haussé. Alors le mariage vous rend heureux ?

– C'est... c'est, euh, réponds-je avec mon éloquence habituelle. Enfin, vous voyez, quoi.

– Non, je ne vois pas. Je n'ai jamais vécu ça. Mais on ne dirait pas que ça vous enthousiasme vraiment.

Et bien que je sois forcé d'avouer que je commence à penser la même chose, il ne me semble pas judicieux de le dire à haute voix.

– Vous ne m'avez toujours pas dit à quoi ressemble Rita, dit Jackie en fronçant les sourcils.

– Oh. Eh bien, euh... Elle était très jolie quand...

– *Était* très jolie ? me coupe-t-elle. Mon Dieu, je vous arracherais le cœur si vous disiez cela de moi.

– Oh, mais c'est... réponds-je en me demandant comment la situation a pu dérapier aussi loin. C'est-à-dire, jamais je ne dirais cela de vous...

Elle me dévisage longuement.

– Vous avez intérêt. (Elle vide son verre et le repose bruyamment sur la table en verre.) Et si nous dînions ?

Après le débat philosophique, le coup de fil de Rita et l'interrogatoire impitoyable de Jackie, c'est agréable qu'il y ait enfin quelque chose de tangible et de gratifiant à quoi se raccrocher.

– Tout à fait, dis-je avec tout l'entrain que j'arrive à simuler dans de telles circonstances.

Jackie me fait un sourire un peu cynique et désigne le téléphone du menton. Je passe notre commande.

Je suis assis sur le balcon de bonne heure le lendemain matin avec ma deuxième tasse de café quand Jackie sort et s'installe en face de moi.

– Bonjour, dit-elle d'un ton enjoué en repoussant une mèche de cheveux encore humide tombée sur son front. Euh, fait-elle en se servant une tasse. Je suis désolée si hier soir a été un peu... Je ne sais pas. Je me suis mise à penser que, vous voyez... Je ne sais vraiment pas quoi faire de vous. (Elle doit comprendre à mon regard à quel point cette déclaration est étrange, car elle rougit et se détourne.) Le fait est que c'est la première fois que j'ai un garde du corps.

– À vrai dire, c'est la première fois que j'en suis un, réponds-je.

– D'accord. Mais à force de vous voir ici tout le temps, j'oublie pourquoi vous êtes là et je... Il n'y a pas tant de gens que cela avec qui je peux simplement me détendre. Surtout les hommes. Mais je me sens très... *à l'aise* avec vous, ajoute-t-elle avec un demi-sourire.

Je pourrais lui répondre que ce n'est pas vraiment une preuve de bon sens, mais elle poursuit :

– Vous me traitez comme un être humain. Ce n'est pas que je sois une porcelaine rare ou le Messie ou Dieu sait quoi, mais c'est... vous savez à quel point c'est inhabituel pour moi ? D'être traitée comme quelqu'un de normal ?

– Pas vraiment, mais je crois que je commence à me faire une idée.

– C'est très inhabituel, dit-elle. Bon, cela fait partie des inconvénients du métier, et il y a même des gens qui aiment cela.

– Oui, dis-je en songeant à Robert. Ça, je l'ai remarqué.

Jackie me regarde et grimace un sourire.

– Oui, il adore, hein ? dit-elle pour me montrer qu'elle a compris à qui je pensais.

– Il en a l'air, en tout cas.

Elle hausse les épaules et boit une gorgée de café.

– Eh bien, moi pas. D'accord, c'est agréable que tout le monde vous trouve merveilleux, mais parfois j'ai simplement envie de... C'est idiot, hein ?

– Pas du tout, dis-je poliment, bien qu'un peu décontenancé.

– Alors vous avoir avec moi et bavarder comme si nous étions des gens ordinaires, cela me... Je

commence à me détendre et à me sentir vraiment normale, et c'est très agréable. Et puis je me rappelle pourquoi vous êtes là et... Oh, je ne sais pas. Les choses auraient pu être différentes, si... Laissez tomber, dit-elle. C'est idiot.

– Pas du tout, dis-je.

Ce n'est absolument pas idiot. Incompréhensible, oui, mais pas idiot.

– Quoi qu'il en soit, répond-elle avec un étrange sourire forcé, encore quelques jours et vous pourrez retrouver votre existence normale.

– Oh, mais cela ne m'ennuie vraiment pas.

– Vraiment ? fait-elle en me lorgnant par-dessus sa tasse.

– Oui, c'est vrai. Tout ça, c'est nouveau pour moi, dis-je en désignant la suite, le balcon, la vue. Je n'ai pas l'occasion de mener ce genre de vie très souvent. Enfin, quoi, c'est sympa, tout ça.

Elle me regarde longuement, puis elle ricane.

– Eh bien, tant mieux, dit-elle. Ravie de pouvoir offrir un peu de distraction.

Elle fixe sa tasse et je me demande ce que j'ai dit de mal. J'ai clairement fait une gaffe quelque part, et je ne le voulais surtout pas. J'ai toujours trouvé dangereux de s'aventurer dans des eaux inconnues, surtout quand la conversation touche aux sentiments humains, mais je ne veux pas que Jackie redevienne maussade, surtout si c'est à cause de moi. Je fais donc de mon mieux et je lui déclare :

– Jackie, je vous assure, je m'amuse bien. J'aime bien être avec vous. (Comme elle me regarde sans changer d'expression, j'ajoute :) Je *vous* aime bien.

Elle continue de me dévisager, imperturbable. Finalement, elle boit son café et sourit.

– Bon, très bien, dit-elle. Je commençais à croire que c'était juste à cause du service d'étage.

– Pour être tout à fait franc, dis-je, il est très bien aussi.

Jackie éclate d'un rire musical et, débarrassé de ses rides inquiètes, son visage retrouve sa perfection.

– D'accord, dit-elle.

Nous terminons notre petit déjeuner en bavardant, brièvement interrompus par Kathy – des paperasses et la liste des appels à venir dans la journée – et en un rien de temps nous sommes dans le hall pour essayer de passer devant Benny sans devoir entendre la suite de l'interminable histoire de sa vie.

– Hé, mademoiselle Forrest ! s'écrie-t-il avec enthousiasme alors que nous sortons de l'ascenseur.

Il m'a totalement ignoré, et bien que ne pouvant pas lui en vouloir de préférer regarder Jackie, je suis tout de même vexé. Évidemment, Jackie s'en sort très bien.

– Benny ! s'exclame-t-elle avec un grand sourire. Mais vous ne dormez jamais !

– Je dormirai quand je serai mort. Mais pour l'instant, j'ai la plus belle star du monde dans mon hôtel.

– Comme c'est gentil, dit-elle en posant la main sur son bras.

– Non, je vous assure que je le pense, dit Benny en rougissant.

– Eh bien, merci, dit-elle en essayant de poursuivre son chemin.

– Laissez-moi m'occuper de la porte, dit Benny en fonçant l'ouvrir et en lui faisant signe de passer avec un grand sourire.

Jackie me jette un regard interrogateur.

– Attendez ici, je vais vérifier. (Je sors en saluant Benny d'un signe de tête.) Merci, mon brave, lui

dis-je.

Mais il ne m'entend pas, tellement il est perdu dans sa contemplation béate de Jackie. Une fois dehors, j'exécute mon petit rituel. La Rolls Corniche est toujours garée ostensiblement devant et notre rutilante voiture attend derrière. À côté de la Corniche, on dirait un ivrogne accroupi qui mendie.

Mais comme le chauffeur n'a pas changé et que tout a l'air normal, je retourne arracher Jackie aux griffes avides de Benny et la fais monter à l'arrière de la voiture. Comme la veille, un petit groupe de badauds rassemblé devant l'entrée nous acclame. La voiture roule déjà sur l'allée quand je boucle ma ceinture, et alors que le chauffeur prend le pont menant en ville, j'entends la même pétarade qu'hier soir. Je me rappelle avoir entendu une moto démarrer hier matin aussi et je me dis qu'il y en a partout, ces temps-ci. Peut-être qu'il y a une convention Harley-Davidson en ville. Ou bien que l'essence est devenue tellement chère que les gens abandonnent leurs 4 × 4 pour les deux-roues. Ou bien c'est autre chose.

Je sens les ailes de chauve-souris s'agiter en moi et le Passager noir s'ébrouer dans son sommeil en murmurant : *Ce n'est une coïncidence que lorsqu'on ne fait pas attention.* Et je médite cela.

Et si ce n'était pas une coïncidence ? Et s'il n'y avait pas quantité de motos, mais seulement une, très insistante, qui nous suit ?

Évidemment, même si c'était vrai, cela pourrait n'être qu'un paparazzi espérant faire une photo de Jackie sans soutien-gorge, se mettant un doigt dans le nez ou en train de danser bourrée dans une boîte de South Beach. Les gens comme eux sont attirés par les célébrités comme les papillons de nuit par une flamme. Il y en a forcément quelques-uns dans les parages, et ce n'est probablement rien de plus. Simplement quelqu'un qui guette l'occasion de faire un cliché.

D'un autre côté...

J'ai un tempérament très sainement paranoïaque et, après tout, Jackie me paie pour le mettre en pratique. L'homme qui la harcèle pourrait très bien choisir de la suivre en moto – c'est un véhicule idéal pour se faufiler dans les embouteillages et s'échapper facilement si on se fait repérer. Et croiser à trois reprises une moto, cela paraît un peu suspect.

Je me retourne pour regarder par la lunette arrière, espérant apercevoir le motocycliste, mais ma ceinture de sécurité m'étrangle presque et je réussis à peine à bouger. J'essaie de la défaire, mais avant que j'en aie eu le temps, le portable de Jackie sonne.

– Merde, s'agace-t-elle. Je crois que c'est le *Times*. Vous pouvez répondre, Dexter ?

Je m'exécute : c'est effectivement le *Times*, celui de Los Angeles. Jackie prend l'appel et le temps que je puisse me dépêtrer de cette meurtrière ceinture de sécurité et me retourner, il n'y a plus rien à voir hormis la horde habituelle et luisante de véhicules surpuissants et agressifs. Je scrute les alentours, plusieurs fois, mais je ne vois pas de moto et je n'entends plus de pétarade. Je renonce donc avant même que nous ayons fait la moitié du chemin et je n'y repense plus.

Je n'ai pas davantage le temps de méditer quand nous arrivons au bureau. Je confie Jackie à Deborah et je vais d'un pas lourd retrouver ma corvée quotidienne de nounou auprès de Robert.

Je m'attendais à trouver aussi Renny, mais Robert est tout seul, les pieds posés sur mon bureau, absorbé dans la lecture d'un journal. Il lève le nez avec un air coupable et surpris quand j'entre, et il jette précipitamment le journal sur le bureau. Je m'arrête sur le seuil et il se rappelle qu'il faut sourire.

– Oh ! salut ! fait-il en enlevant prestement ses pieds. Bonjour, je veux dire !

– Renny ne vient pas, aujourd'hui ?

– Il sera là plus tard, répond Robert. Il n'est jamais à l'heure.

Je trouve que c'est une étrange habitude pour quelqu'un qui travaille dans le show-business. Et pourtant, j'ai grandi à Miami, où l'on a une notion du temps très cubaine et où arriver en avance signifie qu'on a seulement vingt minutes de retard.

– Pourquoi ? demandé-je.

– C'est un *comique*, répond Robert avec une grimace éloquente, comme si cela expliquait tout.

– Bon, dis-je. Du moment qu'il est là pour le déjeuner.

– Oh, il ne manquera pas le déjeuner. Et il ne le paiera pas non plus, ajoute-t-il, méprisant.

Cela ne me gêne pas, du moment que c'est Robert qui paie. Et je suis plutôt content de ne pas voir Renny dans les parages, puisque je n'arrive toujours pas à juger ce qu'il est. Robert et moi passons donc l'heure et demie suivante à étudier la chromatographie en phase gazeuse, puis, comme prévu, Renny débarque, arborant le même tee-shirt Metallica, mais un short en madras taille basse délavé différent.

– Bien le bonjour, fait-il en s'immobilisant, un côté de la fesse sur le comptoir du labo.

– Hé, fait Robert. T'es pas censé dire un truc du genre : « Ça va ou bien ? »

Renny incline la tête et le dévisage, un sourcil haussé et l'autre froncé.

– Tu vas m'apprendre à parler *black*, Robert ? demande-t-il. Putain, c'est génial, j'ai toujours voulu apprendre ça.

– Ha ! fait Robert, sur un ton très artificiel, même pour lui. D'accord. Désolé. Tiens, regarde ça, Ren. (Il lui tend le graphique que nous examinions.) Chromographie en phase gazeuse, dit-il en prononçant le mot avec précaution, même s'il l'a mutilé.

– Mmm-mmm, répond Renny. Si tu as envie de faire un graphique avec mes gaz, tu vas pas être déçu.

Il croise les bras, l'air très content de lui, ce que je ne trouve pas justifié par cette blague minable. Mais il nous regarde quand même avec suffisance, jusqu'à ce que j'aie envie de lui balancer un microscope à la figure, quand Robert lui demande finalement :

– Qu'est-ce qu'il y a, Renny ?

– Je sors d'une réunion avec la prod', répond Renny avec un grand sourire. Pour ma *spéciale*.

– Ta quoi ? demande Robert. Depuis quand tu as une *spéciale* ?

– Bobby, Bobby, Bobby, dit Renny en secouant la tête avec pitié. Tu lis donc rien en dehors de la presse gay ?

– Oh, arrête, Ren...

– Parce qu'on parle que de ça partout, Bobby.

– Je n'ai pas vu, dit Robert.

– Ouais, je sais. Tu lis que quand tu vois ton nom écrit.

– Ha, ha, ha. D'accord, dit Robert. Mais c'est mis en boîte quand ?

– Samedi soir, se rengorge Renny.

– Samedi... *Ce samedi* ?

– Mmm-mmm.

– Quoi ?

Il a l'air tellement alarmé que je me dis qu'une mise en boîte de « spéciale » doit être une sorte de menace personnelle.

– Je veux dire, ouais, c'est génial, mais en fait tu ne peux pas partir, sinon... Il faut que tu sois là

pour le tournage, pas vrai ?

Renny le considère d'un air supérieur, ce qui n'est pas difficile, étant donné que Robert est pratiquement en hyperventilation.

– Bobby, tu sniffes ton analyseur de pets depuis trop longtemps. Tu connais rien au showbiz ou quoi ?

Je suis forcé de féliciter Renny pour avoir fait virer à l'analyse de pet la blague de la chromatographie en phase gazeuse, mais Robert n'a pas l'air de remarquer.

– Je veux dire, c'est clair, c'est génial pour toi, dit Robert en se frottant machinalement les mains, mais il faut qu'on commence le tournage et... la chaîne est au courant ?

– Ouaip, fait Renny en découvrant une rangée de dents étincelantes. C'est leur idée.

– Quoi ?!

Renny le laisse souffrir encore une seconde avant de répondre :

– Ma spéciale passe sur Big Ticket Network. C'est la même chaîne qui diffuse la série. Tu étais au courant, Robby ?

– Merde, blêmit Robert. Ils nous larguent.

Renny éclate de rire. Malgré ses blagues incessantes, c'est la première fois que je l'entends rire, et je suis très heureux qu'il s'en soit abstenu jusqu'ici. C'est un rire suraigu, mais pas tellement joyeux ; l'entendre me met un peu mal à l'aise, et je sens un petit tressaillement compatissant du Passager.

Mais il continue de rire pendant quelques secondes, tout en frappant dans ses mains pour marquer le rythme, avant de prendre enfin en pitié Robert.

– Oh, Bobby. Oh, Bert. Mec. Tu ramènes toujours tout à toi, hein ?

Il rit de plus belle, ce qui me porte carrément sur les nerfs. Et ne semble pas rassurer Robert non plus.

– Oh, mec. La vie d'acteur, ça craint un max, hein ? Vous êtes tous complètement à la ramasse.

– Je ne trouve pas ça drôle, dit Robert. Parce que, tu vois, cette série est très... Je me suis pas mal investi dedans. Enfin, de quoi tu parles ?

– Je parle de l'époque, il y a longtemps, où je devais faire la spéciale à Vegas. (Il retrousse de nouveau les babines.) Mais j'ai décroché ce rôle ici. Alors *Monsieur* Eissen a dit : tournons-le à Miami et utilisons-le comme promo pour la série. Ça veut peut-être dire que mon rôle sera un peu plus gros. Je sais que tu aimes quand c'est gros, Bo.

– Robert, répond celui-ci.

– Donc, continue Renny sans relever, nous mettons en boîte *ici*, ce samedi, avec toute la distribution. Je vais dire que je suis à Miami pour tourner la série. Faire une blague sur tous les corps avec lesquels on doit bosser ici. Plan de coupe sur Jackie Forrest qui rit à se décrocher son petit cul de Blanche grâce à mes blagues. Tout le monde a son petit moment. Tout le monde est content.

– Pourquoi Jackie ? demande Robert. Pourquoi elle sera filmée, *elle* ? C'est vrai, quoi, je peux rire plus qu'elle autant que je veux.

Renny le regarde, secoue la tête et se tourne vers moi.

– Heureusement que tu es là, Dexter. C'est vraiment trop facile avec Robert.

– Je ne veux pas vous décevoir, réponds-je, mais qu'est-ce que tout ça veut dire en bon anglais ? Ou en bon espagnol, si vous préférez.

Renny joint les mains et les regarde en faisant mine de prier. Du moins, je crois qu'il fait semblant.

– Seigneur, s’écrie-t-il, délivre-moi des crétins ! Je T’en prie, Seigneur, aide-moi. (Il me regarde et explique comme à un enfant :) Une émission spéciale, Dexter. Une émission spéciale de *comédie* d’une heure. Avec moi en vedette, parce que c’est ce que je fais. De la comédie. Parce que je suis un *comique*. Et la chaîne tourne mon émission spéciale *ici*, ce samedi soir, et s’en sert pour promouvoir la série de Bobby, OK ?

– Ah mais attends, alors, dit Robert d’une voix tremblante mais pleine d’espoir. Ils utilisent ta *spéciale* pour promouvoir la série...

– Merci, Jésus, dit dévotement Renny.

– Alors la série est pas annulée ?

– On est programmés, mes bien chers frères et mes bien chères sœurs. Et Renny Boudreaux est encore *plus* programmé parce qu’il passe en premier et qu’il va vous faire rire à vous péter les côtes, parce que je vous mijote ça depuis un bout de temps et que ça va être une *tuerie*.

Et en disant « tuerie », il me regarde – et de nouveau, je vois cette fugace flamme obscure – puis Robert nous interrompt et elle disparaît, et une fois de plus je me demande si j’ai vraiment vu quelque chose.

– Ouais, fait Robert. Oh, bon, chacun y trouve son compte, pas vrai ?

– Exact, dit Renny.

Il me regarde. Comme je suis nouveau dans le showbiz, je ne sais pas trop ce qu’on attend de moi en pareilles circonstances et je me contente de dire : « Félicitations », ce qui semble convenir. Renny hoche la tête, fronce les sourcils et se retourne vers Robert.

– Oh, dit-il. J’allais oublier. Les gens des costumes veulent te voir. Ils sont à l’hôtel, chambre 2417.

– Les costumes, répète Robert, apparemment un peu angoissé pour une quelconque raison personnelle.

Renny le regarde avec pitié.

– Ouais, tu sais, les costumes. Il y a une bonne femme méchante et ses deux copains gays qui te déguisent pour ces conneries. Tu te rappelles ce que c’est que les costumes, n’est-ce pas, Robert ?

Robert le regarde une demi-seconde et lui lance son si particulier petit rire artificiel.

– Ha, ha, ha. Ouais, OK, bon, alors je file. À tout à l’heure, Dexter.

Renny le regarde partir, puis il secoue la tête.

– J’arrive pas à savoir si ce mec est con comme un balai ou juste vraiment bizarre. (Il se tourne vers moi.) Toi, c’est facile. Tu es juste bizarre.

– Merci, dis-je.

– Mais c’est bon, bizarre, ça peut me *servir*. (Il me fait de nouveau un sourire qui fait frissonner d’inquiétude les tentacules enroulés du Passager assoupi.) Ça te plairait de venir voir mon show, Dexter ?

J’avoue qu’il m’a pris par surprise : je n’ai d’autre réponse toute prête qu’un clignement de paupières et un faible :

– Oh. Bon, euh, c’est *ce* samedi ?

– C’est bien, tu as écouté. Je savais que tu étais pas un crétin.

À vrai dire, je n’ai pas envie de voir son show. Ni ce samedi ni aucun autre. Mais évidemment, si Jackie doit y être, il faut que j’y aille aussi. Alors j’acquiesce.

– Eh bien, hum, certainement, ce sera très sympa.

– Oh, ça sera pas *sympa*, dit-il. Mais ça pourra peut-être te faire rire un peu. Et ta femme aussi. Tu as une femme, n'est-ce pas, Dexter ? Parce que je sais que tu veux que tout le monde pense que tu es *normal* et tout ça.

Une fois de plus, je sens des anneaux s'ébrouer tout au fond de moi, mal à l'aise. La pique de Renny a trop bien visé pour être entièrement innocente, mais ce n'est toujours pas assez net pour que je sois sûr. La seule véritable possibilité qui me reste est de continuer à jouer le bizarre normal – pour l'instant.

– Ah oui, en effet, dis-je. J'ai une femme.

– Mmm-mmm. C'est bien, dit Renny. M. Eissen veut les conseillers techniques là-bas, à l'image. (Il me fait un clin d'œil.) C'est toi. Et la meuf pas commode.

– Deborah, dis-je. Le sergent Morgan.

– Mmm-mmm. M. Eissen dit que c'est comme soutenir nos soldats, montrer que les flics rigolent. Ça donne à la série une crédibilité policière et ça montre même à tout le monde que je peux m'entendre avec les flics quand j'en ai envie. Ce qui, pour être franc...

Il hausse un sourcil vers moi, comme si j'étais censé commenter, mais puisque je ne sais pas ce que je dois dire, je me contente de hocher la tête. Lui hausse les épaules.

– Ton patron sera là aussi. Il veut vérifier que tu viens, AVEC ta femme.

– Bon, alors, on sera là, je pense.

– Je te mets deux places sur la liste.

– Merci, dis-je. (Et comme cela ne paraît pas être la bonne réaction quand on vous force à accepter deux places gratuites pour un spectacle, j'ajoute :) Vous voudriez du café ?

– Oui, j'en voudrais, dit Renny. (Il se redresse et quitte la paillasse.) Et c'est pour ça que je vais aller dans un Starbucks et pas boire la merde que vous préparez ici. À plus tard, mec.

Et brusquement, me revoilà tout seul.

L'espace d'un moment, je balaie d'un regard circulaire et plein d'affection mon espace de travail soudain plus encombré. J'ai l'impression que cela fait une éternité que je n'ai pas été ici sans Robert penché au-dessus de mon épaule, singeant solennellement le moindre de mes gestes inconscients. Je prends quelques minutes pour ranger, remettre les choses à leur place et non là où Robert les a mises parce qu'elles *faisaient mieux* ailleurs. Puis je contemple tout cela avec satisfaction en me demandant ce que je vais faire du reste de ma matinée. On m'a confié deux tâches importantes, former Robert et protéger Jackie. Mais pour le moment je ne peux faire ni l'une ni l'autre. Robert et Renny sont partis et Jackie est quelque part avec Deborah.

Je suis un peu perdu l'espace d'un moment : que faire quand il n'y a rien à faire ? Je me creuse la cervelle et je n'y trouve rien d'autre qu'un rappel de la réunion avec l'institutrice de Cody à 15 heures. Comme il est 10 h 22, cela laisse un vide assez vaste dans la journée et, en attendant, je trouve que je devrais faire quelque chose de positif, puissant, dynamique et intelligent et rien de ce genre ne me vient à l'esprit. Mais Dexter est connu pour être plein de ressources et il ne me faut que quelques instants de réflexion pour trouver ce qu'il faut faire. Je traverse mon minuscule bureau d'un pas martial et, avec une énergie toute masculine, je m'assois dans mon fauteuil, me renverse en arrière et inspire longuement par le nez...

Puis expire rapidement par la bouche, et avec une certaine irritation. Car devant moi sur mon bureau, où il ne devrait rien y avoir d'autre qu'un sous-main immaculé, Robert a laissé son journal. Je n'aime pas que le désordre, surtout celui d'un autre, encombre mon espace. Je me penche pour le prendre et je vois que dessous est posée, au lieu de trôner proprement sur mon bureau, une photo de Dexter et de sa famille.

À Noël dernier, Rita a tenu à ce que nous allions chez un vrai photographe poser pour une vraie photo de famille. Cela a été une véritable épreuve pour que tout le monde soit bien habillé, peigné et pomponné et – plus difficile encore – prenne une expression agréable et convaincante devant l'objectif. Mais nous l'avons fait et c'est le résultat : Rita et Astor à gauche avec Cody assis devant, Dexter avec Lily Anne dans les bras – et si Cody ne sourit pas vraiment, au moins on ne voit pas qu'il a surtout envie de poignarder le photographe.

J'ai encadré la photo et je l'ai mise sur mon bureau, parce que c'est ce que font les humains. Et Robert était en train de l'examiner furtivement – et il s'est senti suffisamment coupable pour la cacher sous un journal. De toutes les choses vraiment agaçantes qu'il a faites, celle-là m'irrite encore plus et je ne peux dire pourquoi. Mais je refuse qu'elle gâche ce moment de réflexion sans but : j'essuie le cadre argenté, effaçant des empreintes imaginaires sur le verre, et je le repose à sa place. Puis je me renverse dans mon fauteuil, respire un bon coup, chasse Robert de mon esprit et médite.

Assez naturellement, ma première pensée concerne Robert et elle est un peu grincheuse. J'ai toujours imaginé que les acteurs, écrivains, artistes et autres quasi-psychotiques sont des gens bizarres – mais Robert représente une catégorie à lui seul et il m'a énervé bien plus qu'il n'aurait dû. Les gens ne m'agacent généralement pas tellement, puisqu'ils ne sont, après tout, faits que de chair et de sang et que je sais très bien combien c'est fragile et éphémère. Mais il y a quelque chose chez Robert qui échappe à mon habituelle indifférence envers l'espèce humaine, et ce n'est pas seulement la manière grotesque dont il singe mon comportement inconscient. Est-ce que je me pince vraiment le nez comme cela quand je lis les mémos du service ?

En tout cas, pourquoi cela devrait-il m'ennuyer que je le fasse et que Robert m'imité ? Si tous mes tics et travers arrivent sur le petit écran, n'est-ce pas une forme d'immortalité – et, encore mieux pour moi, d'immortalité anonyme ? Mais même cette pensée ne me le rend pas plus sympathique et je me demande si c'est pour des raisons esthétiques que cet homme me déplaît. On m'a appris à reconnaître la valeur de l'originalité dans l'art, et si on y songe bien, Robert essaie de faire de l'art à partir d'une simple imitation. Au deuxième trimestre de mon cours d'histoire de l'art à l'université de Miami, j'ai appris que ce n'était pas possible. L'art consiste à *créer* quelque chose de *nouveau*, pas à imiter quelque chose qui existe déjà. Ce que Robert s'efforce de faire, ce n'est finalement rien de plus que de l'artisanat. Il se contente de copier mes manières, au point d'étudier ma photo de famille, un élément très intime de mon déguisement, pour parfaire sa connaissance du personnage – ce qui ne tient en fait pas debout, puisque son personnage est célibataire. Alors est-ce simplement de la curiosité mal placée ? Dans ce cas, pourquoi une telle insistance ? Non, c'est forcément autre chose.

Se pourrait-il qu'il éprouve réellement le besoin aussi triste qu'absurde d'avoir lui aussi une famille ? Certes, c'est ce qu'il a dit, mais ce n'était pas follement convaincant. Et pourtant, il n'y a pas d'autre explication, à moins que je sois disposé à croire que, avec toutes les beautés glamour qui s'offrent à lui dans le monde, c'était Rita qu'il dévorait du regard. Avec tout le respect que j'ai pour elle, je trouve cela difficile à croire.

Pas son personnage, pas Rita, pas les gosses ; il n'y a donc aucune raison possible à sa fascination pour cette photo. Il n'y a rien d'autre à voir dessus à part...

Quelque part, dans les tréfonds du service de renseignements du département des études humaines de l'université de Dexter, une minuscule clochette tinte délicatement, annonçant qu'un nouveau rapport vient de tomber dans la boîte de réception, et j'interromps ma réflexion pour l'examiner. En fait, signale le rapport, il reste une dernière chose dans cette photo de famille : moi. Dexter en personne.

Mais évidemment, il n'y a aucune raison concevable pour que Robert contemple une photo de *moi*. Certainement pas : c'est une vedette ultravirile – sauf qu'il n'a jamais été marié, évite apparemment les jolies femmes, a une coupe de cheveux parfaite et des chaussures splendides, exige qu'on l'appelle Robert et non Bob, et prend le plus grand soin de lui – avec des crèmes ! Il a été vu, en plus d'une occasion, en train de contempler Dexter avec une expression de vague langueur qui a amené le

Passager à laisser échapper un chuchotement de malaise hésitant et indéfini. Le seul homme de ma connaissance qui se déguise régulièrement en Carmen Miranda l'idolâtre. Et pour couronner le tout, Robert est, nom de Dieu, un *acteur*.

Dexter se pique d'avoir un cerveau qui fonctionne généralement bien, plus ou moins. Aussi, dans les rares occasions où il fonctionne un peu plus lentement que je ne le souhaiterais idéalement, je suis forcé de me demander si je ne devrais pas manger plus de poisson. Car de toute évidence j'ai eu sous le nez une longue liste d'indices très clairs et je n'ai pas su en tirer la conclusion qui s'impose.

Robert est gay.

Et en quelque sorte, probablement parce qu'il a étudié Dexter avec tout son charme et dans toute sa gloire, Robert est tombé amoureux de son sujet : *moi**.

Bien sûr, c'est tout à fait compréhensible. Me connaître, c'est m'aimer, et j'ai moi-même beaucoup d'affection pour moi. Une liste de mes plus grandes qualités occuperait facilement presque la moitié d'une fiche. Même si ladite liste déraile après « virtuose du couteau ». Mais un crétin superficiel comme Robert n'a rien à faire de traits aussi insignes : il ne s'intéresse qu'aux apparences. Évidemment, on m'a dit à plus d'une occasion que je ne suis pas totalement déplaisant à regarder. Pour moi, cela n'a aucune importance, étant donné que l'unique fonction de la beauté est de parvenir à des relations sexuelles. Mais cela en a manifestement pour Robert.

Il m'apprécie. Il *m'apprécie* réellement.

Vraiment, c'est trop – et cela confirme la piètre opinion que j'ai de l'intelligence de Robert. Comment puis-je travailler avec lui alors que je sais qu'il me dévore du regard, s'abîme dans des rêveries et ravale ses déclarations d'un amour qui n'ose point dire son nom ?

Seulement, je vais y être obligé. J'ai des consignes, Robert aussi, et il va falloir qu'il rêve sur son temps libre – et à son bureau à lui. Je jette le journal dans la corbeille, balaie des saletés imaginaires du sous-main, et me renverse en arrière pour réfléchir en essayant de chasser Robert de mes pensées, ce qui est difficile. Toute la semaine a été étrange et je n'ai pas vraiment eu le temps d'y réfléchir jusqu'à maintenant, et alors que je me détends en laissant mon puissant intellect dériver à sa guise, je me surprends à penser à Jackie.

Elle aussi est bizarre, d'après mon expérience limitée et mon point de vue qui l'est encore plus – d'une manière bien plus agréable que Robert, évidemment, mais tout de même : elle a l'air malheureuse d'être célèbre, même si, d'après ce que je constate, elle est très douée pour ce boulot. Elle rêve d'une vie ordinaire – et pourtant elle risque la sienne, si extraordinaire, pour ne pas quitter le feu des projecteurs, en s'exposant à l'agression d'un monstre simplement pour ne pas compromettre son rôle dans une série télévisée encore hypothétique. Cela me paraît inutilement compliqué : pourquoi ne pas se détendre et savourer sa situation ? Je le fais bien, moi.

Oui, mais pour moi, tout cela va finir, et sous peu. Cela change-t-il quelque chose ? Peut-être que ce serait lassant si cela devenait permanent – « La mort est la mère de la beauté », a dit le poète. J'ai toujours cru que cela voulait dire autre chose, mais je vois en quoi cela s'applique au cas présent. Il se peut que j'apprécie le style de vie de Jackie parce que je sais très bien que mes vacances au Walhalla vont bientôt se terminer. Injuste, mais inévitable. Bon. C'est un très célèbre poète dont le nom m'échappe qui a le mieux exprimé cela en disant : « Cueillons les roses tant que nous le pouvons. » Pendant les prochains jours, je pourrai toujours me cueillir quelques roses et y prendre plaisir. Et comme l'ordinateur Dexter n'oublie jamais rien, un petit rouage s'ébranle et, avec un dé clic étouffé, me donne la fin du poème : la rose d'aujourd'hui qui *nanani-nanana* « demain sera

morte ». Ah, la mort : un délicieux sentiment, et cela me rappelle qu'au départ j'ai commencé à cueillir des roses parce qu'on me paie pour empêcher Jackie de mourir des mains d'un psychopathe violent et stupide.

Quel dommage : j'apprécierais bien davantage cette cueillette si je n'avais pas à me soucier de cela. Si seulement j'avais quelques heures à moi pour me glisser dans la peau écaillée de Dexter le démon, je pourrais tout arranger et me concentrer sur la vue imprenable depuis le balcon de Jackie. Cela ne prendrait pas longtemps – j'ai suffisamment de preuves de la culpabilité de Patrick pour satisfaire au code de Harry. Il suffirait que je le trouve et que je laisse la noire nature suivre son cours. Et je ne crois pas que ce serait bien difficile de trouver un être mal dégrossi comme Patrick Bergmann. Si seulement j'avais le temps...

Quelque part au loin, tout au fond, derrière les hautes murailles de la forteresse du château Dexter, une petite créature se dresse dans la tour et agite une délicate clochette en argent, et alors qu'elle tintinnabule suavement dans l'air âpre, je me redresse dans mon fauteuil en me disant : *Eurêka*. Car je viens de me rappeler que j'ai en réalité le temps. J'ai en fait un créneau d'environ quatre heures pour faire mon petit tour de magie – jusqu'à mon rendez-vous dans l'après-midi avec l'institutrice de Cody.

Mais quatre heures suffiront-elles ? Je déteste précipiter ces choses, et j'ai un obstacle tout à fait mineur à surmonter : je ne sais pas où est Patrick. Même si je le trouve rapidement, j'aurai très peu de temps pour lui régler son compte et me débarrasser des restes. Le mieux serait de me contenter de planter le couteau et de balancer le cadavre dans la première cachette venue sans m'attarder sur le plus agréable.

Et assez curieusement, cette perspective me fait frissonner. Je n'ai jamais agi aussi froidement jusqu'ici et je ne crois pas en être capable. Cela ne me paraît tout simplement pas *convenable*. Ce que je fais normalement – si tant est que « normal » soit le terme approprié – est beaucoup plus délibéré, voire contemplatif.

Et là, il y a cet horrible mot si peu Dexter : « sentiment ». Je ne suis pas soumis à ce que j'éprouve, car en grande partie je n'éprouve rien. Je suis un monstre bien intégré, sans sentiments, et tout à fait heureux de l'être, et les sentiments, c'est ce que je donne à mes camarades de jeu – des sentiments tranchants et immédiats. Si je ne peux pas les donner à Patrick, ce sera incomplet, inassouvi, un *Dexter interruptus*.

Mais bien sûr, cela n'a pas d'importance. Je ne fais pas cela pour moi, en dehors du fait que cela me vaudra quelques jours d'insouciant fainéantise dans mon luxueux cocon. Non, je fais cela pour Jackie – et d'une certaine manière, pour la race humaine en général. Je vais ôter une horrible tache qui défigure le visage déjà vérolé de l'humanité, une menace pour tout un chacun : enfin, c'est vraiment une bonne action ! C'est un boulot à faire et je suis le monstre idéal pour cela.

Très bien, alors. Il n'y a pas le temps pour le moindre jeu avec Patrick Bergmann. Je vais le trouver, le liquider et le balancer, définitivement et rapidement – et là encore, la pensée me fait hésiter. Se précipiter comme cela, en plein jour ? C'est un tel manque de goût que c'en est presque sale : cela ressemble un peu trop à – eh bien, à un meurtre.

De toutes les étranges pensées qui pourraient me venir, celle-là remporte le pompon, mais c'est ainsi. Dexter tergiverse à propos de ce qu'il fait le mieux, et cela simplement parce que ce serait bâclé. Je me sermonne, me répète de me ressaisir, de me conduire en homme, en *mensch*, de faire ce qui doit être fait, et après plusieurs clichés du même tonneau, je commence à croire que je suis

capable de le faire, mais cette perspective continue de me titiller.

Je fais le délicat ? *Moi** ?

Peu importe : puisque cela doit être fait, qu'il en soit ainsi. Et aujourd'hui étant ma seule occasion de m'en occuper, je ne vais pas la gâcher en hésitant. Je regarde la pendule : 10 h 28. Il faut que je parte vers 14 h 15 pour arriver à l'école de Cody à 15 heures – et il faut que j'y sois par souci du devoir, des convenances et de la nécessité d'avoir un alibi en béton. Mais si je vais déjeuner un peu plus tôt, disons vers midi et demi, cela me laisse deux heures avant la réunion, à condition que je puisse me résoudre à précipiter le déjeuner en lui-même. Je trouve que c'est un affreux sacrifice – mais je me dis que je fais cela dans un but noble et que je pourrai toujours commander un petit délice en plus ce soir au service d'étage une fois que tout sera terminé.

C'est décidé, alors. Je vais ravalier mes stupides objections et faire ce qui doit être fait. Je me tourne vers mon ordinateur et commence mes recherches.

Par habitude, je consulte mes mails et trouve l'habituel assortiment hétéroclite d'absurdités aussi improbables qu'immorales. Mais il y a aussi un mémo officiel en provenance du bureau du capitaine Matthews m'informant que ma présence sera requise samedi soir au Gusman Theater, avec pour consignes supplémentaires d'amener mon épouse, de bien m'habiller et de rire quand la caméra sera braquée sur moi. Je m'aperçois que je me pince le nez et arrête mon geste avec une certaine irritation.

Renny a donc dit vrai en annonçant que le capitaine voulait que j'y sois – pour renforcer l'image positive du département, sans aucun doute. Eh bien, ce n'est qu'un petit fardeau de plus dans cette interminable existence de souffrance, et je vais l'endurer et survivre. En attendant, je vais faire tout mon possible pour qu'il n'en soit pas de même pour Patrick.

J'ai quelque modeste compétence dans le domaine des recherches par ordinateur et aussi à ma disposition des ressources que la plupart des gens n'ont pas, grâce à mon travail dans la police de Miami. En quelques minutes, j'ai la confirmation que Bergmann, Patrick M., de Laramie, dans le Tennessee, est l'heureux propriétaire d'une Kawasaki 650 Ninja rouge. J'ai donc vu juste concernant la moto qui nous suivait. Je m'offre un autre « eurêka ». La seule véritable information est le modèle et la couleur, et aucune ne me dit où il pourrait être en ce moment. Mais n'oublions pas que ce n'est pas un individu bien compliqué. Si je ne peux pas le trouver dans une heure environ, je devrai simplement donner ma démission de l'Ordre international des génies modestes. Je ne sais pas où il séjourne : très bien. Remonter la piste à partir du dernier endroit où je sais qu'il était.

Il nous suit depuis plusieurs jours, attendant son heure tout en se renseignant sur nos habitudes. Il a de la patience, la patience du chasseur de cerf, et pour lui cela ressemble beaucoup à la chasse au cerf : apprenez leurs habitudes et leur manière de penser et le reste est facile.

Il connaît nos habitudes, désormais ; il sait que de 9 heures à 17 heures, Jackie est soit ici au siège de la police, inaccessible, soit sur une scène de crime, entourée de policiers armés. Même un abruti comme Patrick sait qu'il a très peu de chances d'atteindre Jackie quand elle est au milieu de flics. Donc, il observe, il apprend les rituels et il guette les moments de vulnérabilité maximale.

Et bien entendu, ces moments de vulnérabilité sont évidents. Les deux seules fois où je l'ai vu, c'était à l'hôtel, le matin. Je ne l'ai pas vu arriver le soir – mais il était là à attendre le matin. Quelque part entre 18 heures, quand Jackie et moi rentrons à l'hôtel, et 7 heures 30 le matin quand nous partons, il se poste au bout de l'allée de l'hôtel et il attend.

Est-il patient ? Probablement – c'est important pour lui, plus que n'importe quoi d'autre dans sa vie. Si important, en fait, qu'il a abandonné tout le reste. Il suit Jackie depuis un certain temps, à

présent, ce qui peut souvent avoir des conséquences négatives sur les moyens de subsistance.

Des économies ? Assez pour passer un an ou plus sur les routes ? Je ne crois pas que Laramie, Tennessee, soit le berceau des milliardaires, et je suis certain que les ressources de Patrick Bergmann sont limitées. Il ne doit pas séjourner au Setai de South Beach ni même au Sonesta dans le Grove. En fait, il est probablement raisonnable de penser qu'il ne peut même pas se payer un hôtel bas de gamme à Miami s'il poursuit Jackie de ville en ville depuis si longtemps. Malgré tout, il faut bien qu'il dorme, mange, etc. Quand Jackie est intouchable et entourée de flics armés, file-t-il jusqu'à sa cachette pour manger un sandwich au beurre de cacahuètes et faire une sieste ? Il doit bien faire ce genre de chose, mais où peut-il aller pour que cela ne lui coûte pas trop cher ?

La page Facebook de Patrick montre que c'est le genre qui a des activités au grand air. Essaierait-il de camper ? Il ne pouvait pas savoir d'avance que les possibilités de dormir à la belle étoile sont quelque peu limitées dans la ville de Miami. Il n'y a pas de terrains de camping en dehors de quelques parkings pour camping-cars. Dormirait-il sur un banc dans un parc ? Peu probable : dans une ville qui dépend si largement du tourisme, ce genre de comportement est fortement découragé. Mais l'hypothèse du camping me paraît bonne : c'est bon marché et anonyme et cela cadre avec ce que je sais de lui. Comment s'y prendrait-il, alors ?

N'espérant rien de plus qu'une petite confirmation visuelle, je me rends de nouveau sur sa page Facebook. Et là, sous nos yeux éblouis...

Je fixe l'écran, convaincu que je suis en proie à des hallucinations, parce que dans la réalité rien n'est jamais aussi facile. Mais j'ai beau la fixer, la page ne change pas. Elle montre toujours une photo de Patrick debout à côté d'une sorte de pilier en béton avec Biscayne Bay dans le fond. Derrière lui et de l'autre côté de l'eau, l'horizon de Miami se dresse agressivement et, sous la photo, la légende annonce : « Camping à Miami ! »

J'espérais trouver un infime indice, mais cela... Je suis forcé de réprimer un sursaut irrationnel d'affection pour ce bon vieux Facebook et je me rappelle qu'après tout c'est moi qui ai pensé à y jeter un coup d'œil, en me fondant sur l'idée étrangement juste que je me fais de la personnalité de Patrick. Et je le trouve, exactement là où j'espérais qu'il serait.

J'examine la photo. Sans doute pourrais-je deviner où elle se situe en triangulant l'angle des gratte-ciel de l'arrière-plan avec l'azimut de l'arc solaire multiplié par π ou quelque chose de ce genre, mais je suis sûr d'avoir déjà vu cet endroit, et presque aussi sûr que je vais me souvenir pourquoi si je le regarde assez longtemps. Il me suffit de quelques minutes de concentration zen pour y parvenir.

Comme je l'ai dit, il n'y a vraiment pas beaucoup d'endroits à Miami où le camping est encouragé. Mais il y en a un et un seul où c'est absolument nécessaire. Et cette photo a été prise là-bas, il n'y a pas le moindre doute.

La police de Miami a sa propre logique particulière – à moins qu'elle en soit dépourvue – et Patrick a atterri dans l'un de ses plus resplendissants exemples. Une ordonnance a été promulguée interdisant aux prédateurs sexuels d'habiter dans un rayon de moins de huit cents mètres de tout endroit où pourraient se trouver des enfants. Mais ces pauvres pédophiles condamnés aux ténèbres ont l'obligation, d'après le juge d'application des peines, de demeurer à l'intérieur des limites de la ville. Comme huit cents mètres constituent, quand on y pense, une distance relativement importante, il se trouve qu'il n'y a qu'un seul endroit où ces gens peuvent habiter et qui satisfasse ces deux exigences : sous un pont de la voie Julia Tuttle, sur une île artificielle constituée de dépôts de

dragage, située entre Miami et Miami Beach.

Patrick est là-bas. Il ne peut être ailleurs. Cependant, la conscience professionnelle étant ma seconde nature, je google l'endroit et regarde quelques photos : elles correspondent parfaitement. Patrick campe effectivement dans la colonie des prédateurs sexuels, sous un pont de la voie Julia Tuttle. Une petite créature aux ailes caoutchouteuses s'ébroue en moi avec un frisson d'excitation.

Je le tiens.

Miami à la mi-journée. Le soleil est haut dans le ciel, brûlant, mais pas autant en cet automne clément qu'il l'était il y a quelques mois. Cela fait tout drôle de rouler parmi les touristes un peu hébétés en cet après-midi ensoleillé, tout en serrant contre moi mes sombres intentions et en leur murmurant doucement une promesse : oui, certainement, nous sommes en route pour accomplir ce que nous seul savons si bien faire, que ce soit de jour ou de nuit ; peu importe qu'il n'y ait pas la mélodie d'une lune rouge argentée flottant au-dessus de nous, ni de chœur délicat chantant son impatience dans le bleu sombre d'un ciel nocturne. Il n'y a ici que le bruit étranger de la circulation docile et bienheureuse d'un début d'après-midi sur le Throughway, pas même le confort meurtrier de l'heure de pointe, et ce n'est pas la bonne musique, le tempo est bien trop détendu, les harmonies sont fausses ou manquantes : tout est différent, troublant, mauvais, pas du tout ce à quoi nous sommes habitué.

Jamais encore il n'y a eu de Dexter le diurne, et les enfants de l'ombre qui serpentent si gaiement dans la nuit joyeuse ne sont pas ravis de sortir jouer dans ce mélange de lumière aveuglante, de brise et de coups de soleil sur des peaux blêmes. Ils ne sont pas contents du tout, et le Passager noir non plus, et Dexter est lui aussi loin d'être satisfait de l'état des choses.

Mais nous n'y pouvons rien, elles sont ce qu'elles sont. Nous devons les prendre comme elles viennent et, dans le peu de temps qui nous est accordé, nous devons nous préparer. Nous nous faufilons donc dans la circulation jusqu'à 8th Street. Calle Ocho, la rue des *cafecitas* et des *pastelitas* ; si tentantes qu'elles soient d'habitude, nous passons devant pour nous arrêter plus loin sur le parking d'un magasin de fournitures pour piscines. Nous clignons des yeux sous le soleil malvenu, nous entrons et nous achetons un petit kit d'analyse d'eau en plastique, nous payons en liquide, puis nous retournons au parking et nous ouvrons le coffre.

Nous en sortons une chemisette blanche et, sous le minuscule abri près de la voiture, nous l'enfilons. Nous mettons aussi la mince cravate à clip noire qui est dans la poche. Enfin, et surtout, nous sortons un bloc-notes et, à présent, notre déguisement est terminé et nous sommes prêt. Nous ne sommes plus Dexter le diurne rôdeur ; nous nous sommes magiquement métamorphosé en employé anonyme de l'administration.

C'est un vieux déguisement, mais il est toujours efficace. Les gens voient le bloc et la cravate, et

rien d'autre. En l'occurrence, ils verront un employé du service des eaux, et alors que nous déambulerons dans le camp des prédateurs, à la recherche d'une Ninja rouge ou d'un autre signe de notre proie, nous nous arrêterons çà et là pour prélever des échantillons d'eau et gribouiller des notes, sachant pertinemment qu'un bloc rend encore plus invisible que la cape de Harry Potter.

Dans la voiture, nous déballons notre kit d'analyse et le déposons avec le bloc sur le siège passager, puis nous quittons Ocho et la North pour la 36th NE, puis la voie Julia Tuttle.

La circulation est calme pour Miami et nous avançons sans difficulté. Nous passons devant la colonie des prédateurs, en la scrutant discrètement à la recherche du moindre signe de Patrick et, n'en voyant aucun, nous nous arrêtons sur le bas-côté une cinquantaine de mètres plus loin. Nous rassemblons les accessoires de notre petit numéro en costume, puis nous ouvrons la portière et sortons dans l'éclatante lumière de midi. Nous respirons donc un bon coup, tenons fermement notre bloc et retournons vers le pont qui abrite la colonie.

Le soleil semble plus chaud sur le chemin et nous sommes en nage lorsque nous quittons la route pour gagner l'ombre sous le pont ; en nage alors que nous devrions n'être que maîtrise glacée, en nage autant à cause de l'étrangeté de la situation que de la chaleur, voyant avec une légère inquiétude de grosses gouttes ruisseler sur notre front, rouler sur notre nez et éclabousser le ciment. Nous sommes en nage et en plein jour, mais nous avançons parce qu'il le faut, nous dépassons la première tente, où un Noir d'âge mûr imberbe travaille ses biceps avec deux bouteilles de quatre litres remplies d'eau. Ses bras sont maigres, mais les veines saillent quand il lève et baisse les bras. Il nous dévisage et nous inclinons la tête ; il se détourne rapidement, et nous le laissons pour gagner le bord de l'eau, où nous nous agenouillons pour remplir d'eau notre petit kit en plastique. Nous le levons au soleil et l'examinons un instant, puis nous le laissons tomber, nous griffonnons sur notre bloc et nous poursuivons notre chemin.

Nous nous enfonçons dans la pénombre sous le pont, et nous respirons mieux en voyant le jour s'assombrir ne serait-ce qu'un peu. Nous restons dans l'ombre en longeant lentement le bord de l'eau et en nous arrêtant encore deux fois pour faire notre petit numéro idiot avec notre kit et notre bloc.

À présent, nous sommes au centre du campement et nous nous arrêtons pour en balayer du regard l'irréelle étendue. Il y a des cabanes en cartons, certaines en bois avec toit de tôle, et d'autres qui ne sont rien de plus que des bâches en plastique tendues, ainsi que quelques rares vraies tentes, et le tout est mélangé comme si on les avait ramassées au hasard et balancées d'un seul coup sur le béton sous le pont.

Sur ma droite, le plan incliné en béton remonte jusqu'à la route et, à l'endroit où les deux se touchent, une femme me regarde depuis son sac de couchage, ses yeux sans vie me suivant avec indifférence. Nous traversons le campement, cherchant n'importe quoi qui rappellerait celui avec qui nous avons rendez-vous, Patrick, et c'est finalement à l'autre bout du camp, juste au bord de l'eau, que nous le trouvons.

C'est une très jolie tente en forme de dôme, un peu élimée et tachée, mais qui n'en reste pas moins un équipement de plein air de bonne qualité. Il n'y a pas le moindre signe de Patrick, mais nous sommes tout de même certain que c'est sa tente, car lui seul a pu la décorer ainsi.

De part et d'autre du battant de toile zippé qui sert de porte, se trouvent deux bouteilles à lait de quatre litres, remplies d'eau, du même genre que celles qu'utilise le Noir imberbe. Un bâton est enfoncé dans le goulot de chaque bouteille et au sommet est fichée une tête de chat.

Les têtes ont été très proprement coupées, elles paraissent récentes et elles nous fixent avec la

même expression de chaton horrifié.

Entre les deux, contre le battant de la tente, est posée une pancarte sommaire qui proclame : « SA POURREZ T'ARRIVER ». Et dessous, en lettres plus petites : « Entrez interdite ».

Le mélange d'orthographe consternante et de méticuleux carnage félin en dit aussi long qu'une photo : c'est la tente de Patrick. Nous sentons enfin le délicieux et implacable frisson du mal et nous voyons presque la lumière autour de nous descendre lentement le spectre pour quitter le jaune vif de midi, gagner l'orange, puis le rouge, et...

Rouge. Attendez. Où est la moto rouge ? Nous ne la voyons nulle part et nous savons qu'il tiendra à l'avoir auprès de lui – même un péquenaud comme Patrick sait qu'il ne peut pas la laisser sans surveillance près de la route.

Nous regardons alentour. Il n'y a aucun endroit visible où une moto pourrait être cachée, et les bienheureuses ombres se dissipent autour de nous pour laisser la place au malaise du jour. Il n'y a pas de moto.

Patrick n'est pas là.

Au milieu de la journée, dans ce petit créneau, Patrick est parti là où il ne devrait pas être. Il a tout gâché.

Nous réprimons l'envie de donner un coup de pied rageur dans la tente, et dans l'unique souci d'être exhaustif nous la contournerons pour gagner le bord de l'eau, tout en tendant l'oreille pour guetter le moindre ronflement ou bruit provenant de l'intérieur. Il n'y a rien, pas un son, et c'est en ruminant des pensées désagréables que nous nous agenouillons pour exécuter une dernière fois notre pantomime.

Pour être bien sûr, nous nous relevons et nous retournons brusquement, faisant mine de trébucher et de cogner la tente « par inadvertance ». Il n'y a aucune réaction à l'intérieur.

– Désolé ! annonçons-nous d'une voix officielle en attendant une réponse. Il y a quelqu'un ?

Toujours pas de réponse. C'est clair. Patrick n'est pas là.

Et nous avons beau traîner encore une vingtaine de minutes en faisant mine de tripoter notre bloc, il ne rentre pas, et nous devons finalement admettre que rester plus longtemps serait suspect, que nous devons ranger nos jouets et reconnaître la douloureuse évidence :

Nous avons merdé.

Nous rebroussons chemin et traversons le campement en nous arrêtant deux fois pour gribouiller des jurons sur notre bloc, puis nous remontons sur la route et regagnons la voiture d'un pas lourd, couvert de sueur, mécontent et épuisé.

*

**

Je prends un rapide déjeuner seul dans un restaurant de Calle Ocho, un nouvel établissement qui s'est ouvert si récemment que la serveuse est encore polie. La cuisine est bonne. Je conclus le tout avec un *cafecito*, puis je retourne lentement et pensivement à mon bureau. Je me demande où Patrick est parti. Il sait qu'il ne peut pas atteindre Jackie en journée. S'il a les horaires que j'estime, c'est le moment où il dort, et il aurait donc dû être vautré dans sa tente pour se reposer paisiblement. Bien sûr, il est possible qu'il se soit trouvé à court de viande séchée et soit allé en acheter à l'épicerie du coin. Mais après tous mes préparatifs et mon interminable hésitation à agir précipitamment en plein

jour, c'est étrangement décourageant de revenir sans rien, à part une petite tache de haricots noirs sur ma chemise.

À présent, il va falloir que j'attende une heure de plus avec Robert et Renny et que je fasse semblant d'être calme et patient – puis il faudra quand même que j'aïlle à la réunion avec l'institutrice de Cody. Ce rendez-vous m'a paru une bonne excuse quand il fallait que je m'éclipse, et un bon alibi. À présent, cela s'annonce comme une vaste perte de temps en pinaillages aussi inutiles qu'agaçants avec une institutrice qui ne comprendra jamais Cody et ses difficultés d'adaptation. Elle va vouloir aborder les moyens d'aider Cody à être heureux et à s'intégrer au mieux dans sa nouvelle classe et il sera impossible de lui dire la vérité, elle ne la croirait pas, même si je la lui ânonnais avec des mots simples accompagnés d'illustrations multicolores. Aucune institutrice du système éducatif du comté de Dade ne pourrait jamais comprendre la vérité pure et simple.

Jamais Cody ne s'adaptera, ne sera heureux et ne s'intégrera.

Cody n'est pas et ne sera jamais un garçon sain et normal qui veut jouer au ballon et embêter les filles. Cody désire des choses différentes de ce que peut lui proposer l'école et sa seule chance de s'intégrer est d'apprendre comment les obtenir, comment faire semblant d'être humain, comment vivre selon le code de Harry – ainsi que tous les autres enseignements que peut lui offrir un autre monstre : moi.

Les choses que Cody désire, dont il a *besoin*, sont mal vues par la société dans laquelle nous vivons, et nous ne pourrons jamais l'expliquer, ni en partie ni entièrement. Nous allons donc nous asseoir avec l'institutrice et jouer la comédie en échangeant des sourires artificiels et des poncifs grandioses en faisant mine d'espérer un avenir resplendissant pour un garçon qui suivra inéluctablement le chemin obscur d'une destinée tracée avec du sang et non à la craie. Et le simple fait de penser que je vais devoir esquiver cette vérité avec l'institutrice et passer trois quarts d'heure à débiter des joyusetés new age vides de sens avec un être ruisselant de bonnes intentions me donne envie d'emboutir ma voiture dans la Buick remplie de vieilles dames du Minnesota aux cheveux bleutés qui roule cahin-caha à côté de moi.

Mais cela fait partie de mon déguisement de fier papa Dexter et je ne peux pas m'y soustraire. Au moins, après cela, je vais pouvoir me vautrer sur une chaise longue et manger des fraises au coucher du soleil. Rien que pour ça, toute la frustration et l'agacement de la journée valent la peine.

Le sourire, si mince soit-il, dure jusqu'au moment où je m'apprête à m'asseoir, quand je tombe sur Vince Masuoka qui sort en trombe du bureau alors que j'y entre tout aussi vite. Nous nous cognons violemment et, comme je suis plus costaud que Vince, il rebondit sur moi et heurte le chambranle.

– Aïe, mon coude ! dit-il en se redressant et en frottant l'endroit où il s'est cogné. J'en ai un autre !

– Un autre coude ? demandé-je. Pas de quoi pavoiser. Tout le monde en a deux.

– Un autre cadavre ! dit-il en reprenant sa course, prenant juste le temps de crier par-dessus son épaule : le baiseur d'œil ! Il a tué une autre fille !

Il disparaît dans le couloir, me laissant devant la porte, et je me rends compte que je savais où était Patrick cet après-midi au lieu de dormir sous sa tente. Et assez étrangement, j'ai vraiment et sincèrement envie de suivre Vince et de voir ce qu'il a fait.

J'entre dans le labo. Robert et Renny sont là tous les deux, l'air indécis, comme s'ils ne savaient pas trop ce que feraient leurs personnages quand le baiseur d'œil frapperait de nouveau, et je n'ai pas envie qu'on leur explique.

Mais je le fais quand même.

– Allons-y, dis-je.

Ils me regardent en clignant des yeux comme des hiboux ahuris.

– Aller... ? demande Robert, pendant que Renny s'humecte les lèvres.

– Sur la scène de crime, réponds-je. Il n'y a pas mieux pour apprendre ce que c'est qu'une scène de crime.

Ils se regardent comme si chacun espérait que l'autre trouve une bonne excuse pour aller plutôt prendre un café, mais aucun ne parle et nous partons donc rejoindre Vince.

Cette fois, le corps a été abandonné dans une benne à ordures sur les quais de Coconut Grove, près de l'hôtel de ville, à environ huit cents mètres en face du Grove Isle Hotel où je séjourne avec Jackie. Quand je descends de voiture, je distingue très nettement la silhouette de l'hôtel qui se profile sur le ciel au-dessus du miroir aveuglant de l'eau.

Le cordon de police jaune a déjà été déployé et deux policiers en tenue montent la garde devant, dans cette posture imposante et inébranlable que les flics du monde entier semblent prendre dès qu'ils revêtent l'uniforme. Même Deborah l'adoptait à l'époque où elle était en bleu. Leurs regards se tournent vers moi et je m'avance en tendant mon badge.

– Ouais, hé, Dexter, dit Renny derrière moi.

Je me retourne. Robert presse le pas et fonce vers les deux flics près du cordon. Comme la dernière fois, il va rester à l'écart et blaguer avec les policiers pour ne pas être obligé de contempler l'horrible merveille dans la benne. Mais à ma connaissance, pour Renny, c'est le premier cadavre, et il reste indécis, s'humectant les lèvres en jetant un regard envieux à Robert.

– Robert m'a dit que la dernière fois c'était trop dégueu, dit-il.

– Eh bien, dis-je, il n'est pas vraiment allé voir non plus.

– Il s'est enfui en poussant des cris et en gerbant, hein ? fait Renny avec un petit sourire.

– Il n'a pas crié, en fait.

– Ouais, c'est ça, dit-il en regardant à nouveau Robert puis la benne. Bon, sérieusement, ça va être horrible ?

J'ai vraiment hâte de voir si le cadavre est effectivement l'œuvre de Patrick ou s'il y a des différences, et cela m'agace de devoir écouter les hésitations de Renny au lieu d'aller jeter un petit coup d'œil à la surprise qui m'attend dans la benne. Le rassurer n'est donc pas ma priorité.

– Oh, ça va être atroce, dis-je. Venez, je vais vous montrer.

– Il faut vraiment que j'aille voir ? demande-t-il sans bouger.

– Eh bien, réponds-je, déchiré entre mon devoir de chaperonner Renny et mon désir croissant de voir la merveille, il faut vraiment que vous voyiez ce que fait Vince sur une scène de crime. Après tout, c'est votre personnage, n'est-ce pas ?

Renny regarde la benne sur le quai et déglutit.

– Ouais, OK.

Puis il me lance un regard aigu et je vois de nouveau s'animer la petite flamme sombre d'une créature intérieure.

– Mais si je gerbe, tu ramasseras.

Il respire un bon coup, puis il me dépasse d'un pas décidé, droit dans ses bottes et, espérons-le, l'estomac pas trop plein.

Je le suis jusqu'à ce qu'il arrive à trois mètres de la benne et s'arrête net.

– Je vois très bien Vince d'ici, dit-il.

Comme il ne me paraît pas très utile de discuter de cela, je le laisse et vais rejoindre Masuoka, qui est accroupi à l'ombre de la benne.

– Tu arrives pile à temps, dit-il.

– Pour quoi ?

– C'est maintenant qu'on va commencer à bien s'amuser.

Il désigne du menton l'autre côté. Je me tourne et j'aperçois l'inspecteur Anderson qui parle à un type maigre à cheveux blancs, en pantalon de toile, polo bleu ciel et chaussures bateau. Même à cette distance, le type a l'air sacrément ébranlé.

– Anderson a un témoin, poursuit Vince. Le vieux est sur un des gros voiliers. Il a vu quelqu'un balancer un rouleau de tapis moquette ici et fiché le camp en kayak.

Le kayak me laisse pensif. Patrick a-t-il un nouveau moyen de locomotion, plus dans l'ambiance de Miami ? Ou bien se peut-il que le coupable soit quelqu'un d'autre, cette fois ? Avec un petit regain d'incertitude et d'intérêt, je m'avance et me penche à l'intérieur, au cœur des débris.

Le corps de la fille gît sur un bout de moquette brune tachée, le genre que l'on voit dans les bennes de n'importe quel quartier résidentiel, quand des gens font des travaux de rénovation. Il est en partie déroulé, suffisamment pour découvrir la moitié supérieure d'un très sale quart d'heure, et pas assez pour cacher le reste du contenu de la benne.

Il s'agit presque uniquement d'ordures : pas de papiers, d'emballages en carton ou en plastique comme la dernière fois. Cette benne est utilisée par les propriétaires des grands yachts du quai voisin et par quiconque se sert du poste de nettoyage de poissons qui se trouve non loin. L'odeur suffirait à tuer des petits animaux à dix pas. Mais elle ne décourage pas l'énorme masse quasi solide de mouches qui tourbillonne autour des restes gluants en voie de décomposition. Et bien sûr, elle ne fait rien du tout à la fille nue qui gît sur le dessus de ce tas putride et visqueux.

Elle a apparemment passé un très mauvais moment. Comme la précédente victime, celle-ci a été tailladée, poignardée, mordue et griffée avec une frénésie désordonnée, une sauvage impatience qui a laissé intacts peu de portions visibles de la peau.

L'état du sang autour des blessures indique qu'elle était en vie pendant qu'on les lui infligeait, et les multiples coupures, entailles et coups donnent l'impression que le cadavre a passé une semaine à l'Académie des agressions psychotiques.

Là aussi, une grosse poignée de cheveux dorés a été arrachée, laissant un morceau rouge sombre de cuir chevelu à vif. Sous ces cheveux, à la couleur et à la coiffure si semblables à ceux de Jackie, il ne reste pas grand-chose du visage qui n'ait pas été tailladé par des ongles, des dents et une lame, mais quelque chose dans le profil titille ma mémoire l'espace d'une seconde, avant que je passe à autre chose. Évidemment qu'elle paraît familière : elle ressemble à Jackie, tout comme les autres

victimes. C'est précisément là leur intérêt pour Patrick.

Je l'examine encore un peu, mais, ne voyant rien d'utile, je recule et baisse les yeux vers Vince.

– Tu as trouvé quelque chose ?

Je pose la question sans grand espoir – et, à vrai dire, sans grand intérêt non plus. Je sais qui a fait cela et je ne pourrais pas en être plus certain même si Patrick avait signé son œuvre.

– Juste ça, dit Vince.

Il brandit un petit sachet plastique. À l'intérieur, je vois la forme d'une savonnette, le genre qu'on trouve dans les salles de bains des hôtels.

– Tu ne voudras pas savoir où je l'ai trouvée, ajoute-t-il avec entrain.

Je me penche pour y regarder de plus près, et à travers le plastique je distingue le blason et les mots « Grove Isle Hotel and Spa » en lettres fleuries.

– Peut-être que ça aidera Anderson à comprendre qui est la victime, cette fois, dit-il en le secouant.

J'ouvre la bouche pour répondre que c'est peu probable, qu'Anderson ne le devinerait pas même s'il avait des déclarations notariées du tueur et de la victime. Mais je la referme et recule sans rien dire du tout.

Parce que je sais qui elle est. Je me rappelle pourquoi elle m'a paru familière. C'est parce que je l'ai vue dans une pièce, rougissante, souriante, ravie de se trouver aussi près de l'idole de sa vie, Jackie Forrest. Elle s'appelle Amila, c'est la femme de chambre du Grove Isle Hotel qui est venue nettoyer le sol de la suite, elle m'a dit qu'elle s'était fait coiffer comme Jackie Forrest, et c'est à cause de cela qu'elle s'est fait tuer...

Un petit rien obscur me chatouille l'échine, juste une infime brise de malaise qui me souffle que quelqu'un nous épie, et je me retourne pour regarder au-delà du ponton et de ses deux rangées de bateaux, dans la lumière aveuglante de la journée.

À moins de cinquante mètres, tout au bout du ponton, un point jaune tressaute sur la légère houle. Une pagaie s'élève et retombe afin de maintenir dirigée vers nous la pointe de l'embarcation : une double pagaie de kayak. Le bateau idéal pour le style de vie au grand air de Patrick. Léger et donc très facile à voler, et certainement bien plus commode qu'une moto pour transporter discrètement un cadavre. Un rapide trajet pour traverser les huit cents mètres du chenal, abandonner le corps, puis s'éloigner juste assez pour assister au spectacle.

Et bien évidemment qu'il tient à y assister. Pas seulement pour observer le branle-bas que suscite la découverte de son œuvre ; il regarde aussi pour savoir qui vient, car Jackie était là la dernière fois, et qu'il tient à la voir quand elle viendra aujourd'hui. Sans même y réfléchir, je sais combien c'est important pour lui, que Jackie regarde, qu'elle *voie*, qu'elle sache que cela aurait pu être elle – que ce *sera* elle très bientôt – et qu'elle sache qu'il l'observe et qu'il attend pour recommencer, avec elle...

Mais s'y prendre de cette manière, c'est de la pure démente. Il a couru un énorme risque en transportant le corps sur un petit bateau en plein jour pour s'en débarrasser. Et je suis sûr que ce n'est pas parce qu'il devient de plus en plus téméraire. En survenant ainsi trop rapidement, juste à la suite du précédent, ce meurtre a chamboulé ses habitudes et révélé le premier défaut dans la cuirasse de Patrick. Car à mesure qu'il se rapproche de Jackie, qu'il surveille l'hôtel toute la nuit durant, guettant l'occasion – espérant ne serait-ce que l'apercevoir –, sa frustration a grandi, l'a rongé, l'a si violemment éprouvé que la satisfaction que lui a procurée sa précédente victime n'a duré que

quelques pitoyables jours.

Patrick devient impatient. Il perd sa capacité à attendre le moment opportun et sent la pression du temps qui file inexorablement, sans autre résultat que des finances de plus en plus justes. En tuant la femme de chambre, il essaie de pousser la situation vers un paroxysme, il nous nargue, nous défie d'agir, d'essayer de l'arrêter, de l'empêcher de mettre ses projets à exécution.

Et assez étrangement, durant les deux ou trois secondes où, les yeux plissés devant l'eau scintillante, j'observe Patrick dans son kayak, je trouve une autre pensée qui bouillonne au fond, puis qui surgit dans la lumière et éclate joyeusement comme une bulle de chewing-gum rose vif, et cette pensée, c'est : *Très bien, Patrick, j'accepte ton défi.*

Un bref instant, je ne sais pas trop de quoi j'ai voulu parler en me disant cela, et je cligne des paupières, me détourne de la baie pour regarder le quai, le cordon de police jaune, où Robert continue de bavarder avec les deux policiers en tenue. Pas le moindre signe de Deborah et Jackie pour l'instant, et c'est tant mieux. Je regarde au-delà du cordon, de l'attroupement qui grandit, jusqu'aux rues animées de Coconut Grove : le Grove, cette Mecque bienheureuse des riches oisifs de Miami, avec ses boutiques hors de prix, ses magasins pittoresques et ses restaurants à l'élégance nonchalante. Le Grove, où Dexter a vécu pendant si longtemps avant son mariage, et où, à présent, Dexter amarre son bateau de pêche à guère plus d'un kilomètre de cet endroit même...

Oh. Bateau de pêche. C'était de *cela* que je voulais parler.

Je consulte ma montre : il est 13 h 45 ; il ne me reste qu'une heure pour me changer avant la réunion avec l'institutrice de Cody. Je jette encore un regard à Patrick, qui oscille avec tant d'insolence sur son kayak volé, et ce spectacle met en branle une sinistre mécanique dans le cerveau de Dexter. Un rouage se met à tourner, touche une bielle qui fait tomber une plaque de métal sur un piston qui pousse à son tour une bille étincelante et glacée, qui roule dans un conduit jusqu'à la corbeille où je la ramasse, la tiens dans ma main et l'entends chuchoter : *Il y a tout juste assez de temps.*

Et il y en aura juste assez.

Mon bateau est amarré derrière une maison sur un canal, juste au sud du cœur animé de Coconut Grove. La maison est située dans une rue calme et le couple âgé qui en est propriétaire vit dans le New Jersey la majeure partie de l'année. Ils sont ravis d'empocher le modeste loyer que je leur verse et moi, de payer moins que le prix courant pour des droits de quai. En plus de cette bonne affaire, j'ai également un endroit relativement privé où amarrer mon bateau, ce qui est en certaines occasions une bonne chose, étant donné que j'y charge parfois certains articles que j'emporte pour les ranger dans leur dernier repos salé.

Et en cette splendide journée soudain pleine de surprises, cela aurait valu deux fois le prix que je paie, car ce quai est à seulement dix minutes de voiture de la benne pestilentielle où Amila gît dans son gluant repos.

Je ne me rappelle même pas les piètres excuses que j'ai inventées en quittant précipitamment les lieux pour reprendre ma voiture. Il me semble avoir dit que je devais partir en avance pour aller à une réunion de parents d'élèves parce que je redoutais qu'il y ait de la circulation ; j'aurais pu faire mieux, mais j'étais pressé et apparemment personne n'a remarqué que cela ne tenait pas tellement debout.

En tout cas, une fois que j'ai traversé les embouteillages au milieu du Grove, il me suffit de dix minutes pour me retrouver sur mon bateau et sortir du canal à une vitesse nettement au-dessus de la limite autorisée. Mais m'étant mis en tête d'agir maintenant, je ne suis plus qu'impatience et je grince des dents à l'idée de ne pas arriver à temps.

Je fonce donc sur le canal, ce qui me vaut un regard noir d'un vieux bonhomme torse nu sur la rive, et un cri pour faire bonne mesure lorsque j'arrive à l'embouchure du canal et que je mets les gaz.

Sur l'eau, c'est tout droit pour gagner l'autre côté du bassin de Dinner Key, où j'espère religieusement que Patrick sera toujours en train d'épier, et j'y parviens en moitié moins de temps qu'il ne m'en a fallu en voiture. Il y a plusieurs portions de hauts fonds, mais je les traverse à toute allure, ignorant le risque de racler le fond et de perdre une pale d'hélice.

C'est seulement vingt minutes plus tard que je contourne le premier îlot et entre dans le bassin, soit une remarquable performance. Mais ce n'est pas ce record qui me réjouit et me donne envie de

fredonner : c'est la vue du petit kayak jaune qui oscille toujours au même endroit tandis que je ralentis pour entrer. Maintenant que je sais qu'il est toujours là, je peux prendre mon temps, et il n'est pas question d'attirer les regards sur le rivage – ni, Dieu m'en garde, l'attention de la patrouille marine, surnommée les Aquanazis par ceux d'entre nous qui ont été arraisonnés par ces diligents combattants marins du crime.

En voyant Patrick si paisiblement assis dans son kayak, le regard fixé sur l'agitation causée par sa boucherie, il me vient à l'esprit que je n'ai même pas réfléchi à la *manière* dont je vais m'y prendre. Je me suis dépêché de filer, puis d'arriver ici, sans jamais songer un instant à ce que je ferais une fois sur place. Nous sommes en pleine journée et le soleil éclaire bien trop, autant les pêcheurs que les justes, et même si je ne sais pas très bien de quel côté je suis en ce moment, dans un cas comme dans l'autre je suis beaucoup trop en lumière.

Quiconque me verrait du rivage planter un couteau dans Patrick saurait sans peine de quel bord je suis – et il y a une foule de témoins potentiels : des gens sur leurs bateaux à quai, d'autres rôdant autour du cordon de police et, pire, toute une meute de policiers. N'importe lequel pourrait lever le nez au moment critique et être témoin de la très visible violence du trépas bien mérité de Patrick.

Je balaie les environs du regard. Devant moi, derrière Patrick, se trouve la dernière île barrière qui marque la fin de la zone portuaire de Dinner Key. Sur le rivage, à l'opposé, et donc invisible d'ici, s'étend un parc – Patrick a-t-il trouvé un endroit discret là-bas où déposer sa moto ? Le parc sera en grande partie désert à cette heure, surtout que quelque chose de vraiment passionnant se déroule sur le quai voisin.

Sur ma droite s'étend Biscayne Bay, jusqu'à Turkey Point d'un côté et Elliot Key de l'autre. Quelques bateaux parsèment l'immense étendue d'eau, mais rien n'est assez proche pour voir ce que je pourrais faire.

Et que ferais-je, alors ? Depuis tout à l'heure, je me rapproche de Patrick et je n'ai toujours pas trouvé comment faire ce que je dois vraiment faire. Je cherche autour de moi l'inspiration, puis je regarde de nouveau Patrick qui flotte là-bas, tout content de lui, et cela soulève en moi une vive irritation : c'est *sa* faute. C'est *lui* qui me cause tous ces tracas, ce rustre ignorant. Cet abruti de bourrin d'amateur qui flotte là-bas avec insouciance, pendant que des gens qui valent mieux que lui sont forcés de s'agiter en tous sens et d'*improviser* pour faire le ménage de ses cochonneries bâclées. C'est tellement agaçant que j'en pousse un soupir furibard.

Et en inspirant de nouveau, je sens que la vive lumière de cet après-midi ensoleillé glisse le long du spectre pour gagner un violet glacé et mortel, je sens les tracas et les hésitations s'envoler et disparaître dans les ombres naissantes, et, avec lenteur et bonheur, je sens que tous les ennuis du quotidien passent à la corbeille et qu'avec un merveilleux et inflexible empressement, tout de calme glacé, le Passager noir surgit des tréfonds de Dexter et vient se lover à sa place pour prendre le contrôle de cette journée baignée d'un soleil sombre...

Et nous sommes prêt.

Et nous savons que faire, comment le faire, et nous savons que cela marchera.

Nous avançons lentement vers le crétin bavant dans son kayak, une main sur la manette des gaz, vibrant du ronronnement puissant du moteur, avec en nous le grondement d'une puissance plus redoutable encore, aux aguets sous le sourire de plaisancier béat que nous nous sommes collé sur le visage. *Un peu plus près...*

Toujours pas assez. Il ne nous remarque pas encore, ne lève pas le nez, ne se retourne pas. Il se

contente de rester vautré dans son bateau en plastique jaune, le regard fixé sur le quai comme si c'était la seule chose qui compte au monde et qu'il était impossible qu'une créature mortelle se glisse lentement vers lui dans une joie glaciale.

Il ne se rend compte de rien, il contemple le quai, où un frémissement de joie s'élève et flotte jusqu'à nous – un simple coup d'œil suffit à nous apprendre que Jackie est arrivée et que la foule a oublié pourquoi elle s'était rassemblée et ne pense plus qu'à sa présence dorée. Mon compagnon de jeu insouciant ne fait pas exception, il ne se rend pas compte que nous ne sommes qu'à deux doigts de fondre sur lui pour l'arracher à ce clair soleil afin de l'entraîner dans les profondeurs glaciales des ténèbres éternelles.

Plus près...

Et il lève enfin les yeux : un petit cliquetis ou une vibration du moteur l'alerte et il se tourne pour nous regarder. Voici le visage de Facebook, avec son rictus secret sur le mode regarde-ce-que-j'ai-fait ; il nous fixe sans nous voir un bref instant, puis il se détourne de nouveau pour contempler la femme aux cheveux d'or sur le quai, ressassant ses pensées avides sans se douter le moins du monde qu'une créature encore plus avide est arrivée et va le gober.

Plus près...

Et il nous regarde à nouveau, et cette fois nous sommes un petit peu trop près pour ne faire que passer et un pli perplexe lui barre le front, un pli qui se transforme lentement et délicieusement en inquiétude – reconnaît-il le visage que nous arborons ? Nous reconnaît-il et comprend-il enfin que nous sommes venu pour lui, pour mettre un terme à ses petits jeux gauches et à ses maladresses mortelles et lui régler son compte une fois pour toutes ?

Peut-être que oui : il se redresse, se cramponne à sa pagaie comme si elle pouvait le sauver de ce qui apparaît, de ce qui va bientôt survenir, de ce qui *doit* lui arriver, il plonge de toutes ses forces la pagaie dans l'eau – gauche, gauche, gauche, puis droite, pour faire tourner le bateau dans une panique grandissante qui fait plaisir à voir. Qu'est-ce qu'il croit qui l'attend ? Une arrestation ? La détention ? La main puissante de la justice ? Des menottes d'acier, l'austère lecture de ses droits, puis une longue attente dans une succession de petites pièces puantes aux portes et aux fenêtres munies de barreaux ?

Pagaierait-il plus vite s'il savait qu'il n'y a pas de barreaux, de menottes ou d'arrestation qui le guette ? Que l'unique justice qui l'attend sera définitive, rendue par la Haute Cour de la douleur, et que ses droits se limitent à un seul : quitter son enveloppe mortelle et disparaître aspiré dans la noire éternité ?

Parce qu'il aura beau pagayer de toutes ses forces, nous sommes sur lui. Nous sommes là avec lui, ravi de prendre notre temps et de le regarder s'agiter dans les éclaboussures avec tant d'application. Gauche, droite, gauche, droite, de plus en plus vite. Pour lui, c'est un sprint, une course vers la sécurité à une vitesse véritablement étourdissante, une vitesse énorme, c'est vrai – pour un kayak.

Pas pour notre bateau à moteur.

Pour nous, la main sur la manette des gaz, c'est un amusement, nous jouons avec la souris avant de sortir nos griffes, et nous ne le lâchons pas, nous nous rapprochons tout doucement, tout doucement...

Il a pris le coup, à présent, et il plonge ses pelles dans l'eau à un rythme rapide et régulier, tout en se retournant pour nous voir sourire calmement et avancer, plus près, plus près, et il fait des efforts, d'énormes efforts pour que son petit bateau jaune soit un prodige de vitesse : il serre les dents, des veines saillent sur son visage et ses bras, il se donne beaucoup de mal, vaillamment, comme s'il

suffisait d'un effort sincère pour surmonter les lois de la nature, et nous sommes tellement impressionné que c'est tout juste si nous ne nous arrêtons pas pour applaudir.

Mais il contourne la dernière île barrière, à présent, et il oblique vers le parc sur le rivage et une fuite possible, et il le sent presque à présent, il éprouve presque l'ivresse de l'évasion, du pied qu'il mettra à terre pour gagner sa liberté et échapper à grand-peine à ce poursuivant étrangement lent qui le suit en souriant, et peut-être que dans sa panique il a le temps de se demander pourquoi.

Pourquoi nous rapprochons-nous si lentement ? Pourquoi ne nous précipitons-nous pas, pourquoi n'y a-t-il pas de cris ni de coups de feu ? Pourquoi nous contentons-nous de sourire ?

Oui, pourquoi, en effet ? Il ne le sait pas encore, il ne peut espérer le savoir, mais c'est très simple, en réalité. Trop simple pour ce simplet sans cervelle.

Nous sourions parce que nous sommes heureux.

Et nous sommes heureux parce que nous avons attendu qu'il fasse précisément cela, et maintenant il vient de le faire, comme s'il avait bien appris son rôle dans notre scénario noir, et il a agi exactement comme il le fallait à l'instant même.

L'instant où il a fui jusqu'à l'autre bout de la petite île ; l'instant où il est enfin loin du bassin portuaire, invisible depuis les rangées de yachts, caché par l'île, caché du quai où se massent les policiers et les badauds, et toujours à huit cents mètres du rivage. Maintenant, tout est absolument comme il faut et nous sommes prêt à bondir joyeusement dans cet instant parfait.

Maintenant.

Notre main pousse la manette des gaz, et le grondement de notre bonheur enfle avec le rugissement du moteur, et notre bateau s'élance – pas trop vite, mais suffisamment : plus vite que n'importe quel kayak, tout paniqué que soit son passager.

Et il a à peine le temps de pousser un glapisement étranglé, une brusque vocalise, de protester que cela ait pu arriver à sa merveilleuse *personne*, que c'est déjà arrivé. Notre bateau heurte son kayak par le flanc, violemment, de toute la force de notre masse et de notre vitesse, et de toute la volonté qui tient la barre et continue de sourire, encore plus à présent, avec un sincère plaisir devant ces choses charmantes qui arrivent à l'imbécile ignorant qui l'a bien mérité dans son kayak.

Mais il n'est plus dans le kayak, à présent. Maintenant, il est dans l'eau et se débat, tente d'agripper quelque chose qui flotte, de se cramponner à une logique, mais il n'y a ni l'un ni l'autre. Le kayak a déjà dérivé et il n'y a qu'un seul petit bateau de pêche avec un capitaine qui sourit avec entrain, et il hurle : « Putain de merde ! » et nous le contournerons soigneusement pour nous positionner entre lui et le rivage.

– Désolé ! crions-nous avec une insincérité parfaite. Je ne vous ai pas vu !

Il continue de se débattre, mais moins vivement ; parce qu'il ne peut aller nulle part. Alors il s'efforce de ne pas couler, nous foudroie d'un regard plein de rancune et de doute, puis il hurle de nouveau.

– Enculé ! Tu m'as parfaitement vu !

– Désolé, répétons-nous.

Nous passons la main le long du bord, nous prenons la gaffe qui y est fixée et nous la brandissons.

– Attrapez ça ! crions-nous avec entrain. Nous allons vous sortir de l'eau !

Il cligne des paupières et fixe la gaffe qui s'approche de son visage.

– C'est qui, *nous* ?

C'est *nous*, évidemment, le nous noir, le pas tout à fait visible mais puissant et rusé nous qui sourit

dans l'ombre à l'intérieur, le sourire cruel et bienheureux qui jaillit de notre cœur glacé pour se répandre sur le masque béat que nous arborons pour dissimuler nos crocs aiguisés – mais nous ne lui disons pas : nous ne lui expliquons pas qu'il n'y a personne d'autre que ce sourire ravi et très réel, nous ne lui disons rien d'autre que : « Attrapez la gaffe ! » avant d'ajouter un « Zut ! » quand elle cogne exprès accidentellement sa tempe. Un petit coup soigneux, magnifiquement exécuté afin de passer pour une maladresse et parfaitement calculé pour l'assommer suffisamment afin que l'espace d'un bref instant de faiblesse gargouillante il perde un peu conscience et boive la tasse.

– Désolé ! crions-nous pendant qu'il crachote, les yeux écarquillés de panique. Attrapez la gaffe ! répétons-nous d'un ton plus pressant et inquiet, tout en nous éloignant lentement de lui, qui se débat toujours au-dessus de l'abîme, bientôt sa demeure.

Et dans un sursaut de panique, il se précipite sur la gaffe, juste assez pour refermer les deux mains sur le manche en bois.

– Super ! crions-nous, ravi et soulagé, car il est à nous, désormais.

Nous avons ferré notre poisson, enfoncé l'hameçon dans la chair molle de cette bouche ouverte qui bave et nous moulinons pour l'amener à nous sur le flanc du bateau. Et nous hissons notre prise pour qu'il puisse lâcher le manche et poser les deux mains sur le bord, et nous laissons tomber la gaffe pour nous agenouiller sur le pont et lui proposer notre main gauche et l'aider à monter dans le bateau.

Notre main gauche seulement, mais il la prend et nous le hissons un petit peu. Et toujours inconscient, étourdi et ruisselant, il reste suspendu ainsi, à moitié dans l'eau, à moitié dans l'air ; tout comme il est à présent, en cet instant parfait, merveilleux et imprévu, déjà à mi-chemin entre la vie et la mort.

Il tient notre main gauche, en équilibre entre tout et rien, et nous le maintenons en place, nos visages tout près l'un de l'autre. Notre main gauche seulement, et il attend que la droite vienne le hisser entièrement et il ne la voit pas, alors il nous regarde avec une perplexité teintée de colère, d'inquiétude et de désespoir.

– Putain, mais... ? fait-il.

Et le moment arrive – le moment que nous attendions, que nous avons planifié en bien trop peu de temps, et nous hésitons, car ce n'est pas bien. Nous n'avons pas prouvé sa culpabilité, pas selon les critères de Harry, et l'espace d'un instant nous oscillons sur un frêle esquif hésitant sur une mer de doute.

Et Patrick le voit lui aussi, et il voit que ce qui se passe n'est pas ce qui devrait se passer selon lui, et avec son visage si proche du nôtre, nous pouvons voir qu'il rassemble ses forces dans un effort, pour bondir, et comme toujours, à cet instant précis, nous savons exactement ce qu'il faut faire.

– Jackie Forrest, disons-nous.

Et cela marche, comme toujours. Patrick se fige. Un bref instant, il oublie de respirer, et c'est dommage, car son souffle est compté, à présent. Il nous fixe, il est si près, et nous le scrutons – nous plongeons nos yeux dans les siens – et nous éprouvons une sincère et chaleureuse affection pour ce sauvage maladroit. Parce que nous avons toujours besoin de la preuve de Harry pour mériter ces merveilleux moments de béatitude et cette fois nous n'avons rien. Mais Patrick est venu à notre secours.

Nous le scrutons, et le regard qui apparaît dans ses yeux brillants et stupides est exactement ce qu'il nous fallait. Simplement grâce aux quatre syllabes de ce nom, Jackie Forrest, tout ce qu'il a fait et prévu de faire apparaît là dans son regard, un défilé d'images aussi débordantes de culpabilité que

des aveux sur vingt pages. Il est coupable, c'est incontestable, ce regard ne peut pas mentir. C'est lui, c'est certain, cela ne fait aucun doute, et sans attendre la moindre dénégation, nous levons notre main droite, celle qui a attendu patiemment en coulisses, et nous enfonçons le couteau qui était tapi là en espérant ce moment, nous l'enfonçons une fois soigneusement pile au bon endroit et Patrick se raidit, étouffe un cri et nous regarde fixement en sentant la lame entrer et en comprenant soudain ce qui se passe. Et nous regardons la lente et fragile beauté de ce moment qui passe fugacement sur les minuscules écrans jumeaux de ses yeux bleus ; le moment de dénégation indignée, « jamais cela n'aurait dû m'arriver à *moi* qui suis si précieux et à part » ; puis la soudaine douleur lorsqu'il comprend que *si, c'est possible, puis que oui, c'est arrivé*, lorsque la pulsation délicate de son horloge biologique palpite une dernière fois, puis, fait impensable, s'arrête soudain.

Et enfin le plus beau moment de tous, alors que cette pensée s'éloigne pour toujours, cette pensée et toutes les autres, part à la dérive avec les traces de tout ce qui est *moi* ; elles s'en vont dans un tourbillon d'eau noire, quittent le petit amas de chair inutile qu'était Patrick et s'enfoncent dans le flot d'une nuit incolore et sourde qui n'a pas de fin ; loin de tout ce qu'il a jamais pensé, été ou voulu être, loin de ce petit rivage ensoleillé qu'était la vie pour s'engloutir dans le tourbillon infini du jamais plus.

Et sous nos yeux émerveillés cette dernière lueur s'évanouit au loin et le sempiternel voile terne s'installe dans les yeux désormais vides. Et la chose que nous tenons, la chose qui était Patrick, le tueur de dames, débordant de vie et d'une énergie sans limites – cette chose n'est désormais plus qu'une boîte vide, un récipient sans charme qui va à présent pourrir et se désagréger plus vite que du carton sous la pluie, et alors que nous voyons ces yeux s'éteindre, nous sommes sincèrement ému, comme toujours ; ému, transporté, exalté pendant un bref et splendide moment, puis nous retombons, vidé de tout ce qui compte et heureux comme jamais.

C'est fait. Nous avons agi et c'est terminé.

Et à présent les couleurs de la journée regagnent la partie lumineuse du spectre qui leur revient, et la dure lame noire de l'action se fond de nouveau dans la satisfaction heureuse et lasse d'une tâche accomplie, et je hisse entièrement cette enveloppe vide et gauche par-dessus bord. Je la laisse gisante sur le pont et je reprends les commandes du bateau pour m'éloigner lentement du rivage en cet après-midi soudain trop vide et ensoleillé.

Il faut encore une demi-heure pour que je couche confortablement Patrick dans le bas-fond le plus proche, avec une grosse ancre solidement accrochée à ses jambes. J'ai toujours une ancre de secours : c'est un accessoire si utile dans bien des situations pour un plaisancier. C'est une bonne ancre tempête Danchor bien lourde et je suis certain qu'elle va le maintenir au fond le temps que les crabes l'aient rongé jusqu'à l'os. Et si jamais il réapparaît à la surface, ce sera bien plus tard, quand Dexter sera loin et parfaitement innocent, et jamais on ne pourra remonter la piste de l'ancre ni me relier à un cadavre tellement grignoté par les poissons qu'il en sera méconnaissable.

Je suis tellement satisfait de moi que je ne me soucie de rien du tout, jusqu'au moment où je remonte le canal jusqu'au quai – très lentement cette fois, ce qui me vaut un signe de tête maussade du vieux bonhomme torse nu. C'est seulement quand j'ai amarré le bateau et que je commence à traverser la pelouse pour regagner ma voiture que je regarde ma montre – et qu'enfin je commence à m'inquiéter.

La petite aiguille indique le trois et la grande, le onze, et il ne me faut qu'un bref travail d'enquête pour comprendre qu'il est 14 h 55 et que je vais être en retard à mon alibi.

Je cours vers ma voiture et repars dans la petite rue à une vitesse que n'approuverait aucun vieux bonhomme torse nu qui se respecte. Heureusement, il n'y a personne dans la rue pour me voir et en quelques minutes je suis sur Main Highway, puis Douglas, avant de prendre à gauche sur Dixie Highway.

La circulation n'est pas dense, mais il me faut encore vingt minutes pour me garer sur le parking de l'école. Je vais au plus vite sans courir pour autant : le trottoir, le bureau principal où je signe le registre, plaque un autocollant VISITEUR sur ma chemise et fonce dans le couloir jusqu'à la classe de Cody.

L'institutrice qu'il a cette année est une femme d'âge mûr, d'un entrain que rien ne peut abattre, nommée Mme Hornberger. Je la trouve à son bureau avec Cody et Rita assis face à elle comme deux élèves pris en faute devant toute la classe. Ils lèvent le nez à mon arrivée ; Cody sourit presque, Mme Hornberger hausse un sourcil interrogateur et Rita, sans même reprendre son souffle, ouvre le feu.

– Oh, Dexter, pour l’amour de... Ça fait plus de vingt minutes et tu n’as même pas appelé...

Vraiment, c’est tout bonnement...

– Désolé de mon retard, dis-je.

Comme personne ne me propose de siège, je tire l’une des chaises près de Cody et me glisse dessus.

– C’est grave ? lui chuchoté-je.

Il hausse les épaules.

– Ça va, souffle-t-il.

Évidemment, il dirait la même chose si l’institutrice les avait jetés tous les deux au bûcher. Je dois avouer que Cody a un léger problème question communication. Le traumatisme provoqué par son père biologique, un drogué au crack violent qui battait ses enfants jusqu’au jour où il a été jeté en prison, a rendu Cody exceptionnellement taciturne. Ce que la violence de son père a produit chez Astor n’est pas aussi évident, à moins qu’un caractère renfrogné en permanence puisse être les conséquences d’un traumatisme.

Mais les coups du papa biologique ont également chassé pour toujours Cody du monde du soleil pour le crépuscule froid où vivent les prédateurs. Cela fait de lui mon légitime héritier, le dauphin de Dexter le noir, qui attend avec impatience que je le forme afin de prendre la place qui lui revient sur le trône des ombres. Je suis à peu près sûr que le rendez-vous d’aujourd’hui ne traitera pas de cette partie de l’éducation de Cody.

– Monsieur Morgan, dit Mme Hornberger d’un ton sévère.

Tous les yeux se tournent machinalement vers elle, et Rita va même jusqu’à se taire. Mme Hornberger nous regarde l’un après l’autre pour s’assurer que nous lui prêtons tous attention. Puis le sourire revient sur son visage et tout le monde respire à nouveau.

– Nous étions en train de discuter des... difficultés *conceptuelles* de... socialisation de Cody.

– Oh, réponds-je. Oui, bien sûr, ajouté-je, ne voyant pas du tout quoi dire d’autre.

Elle acquiesce.

Ensuite, nous nous mettons en devoir de « parvenir à un consensus significatif dans l’identification des objectifs socio-éducatifs », le tout dans un « contexte d’épanouissement mutuel », en nous arrêtant régulièrement pour savourer tous les termes new age creux jamais inventés. C’est tout aussi tortueux que je le redoutais et manifestement encore plus pénible pour Cody. Il ne comprend qu’un mot sur quatre et se tortille sur sa chaise en agitant les jambes pour atteindre au bout de dix minutes un niveau d’agitation jamais vu.

Le front plissé d’inquiétude, Rita absorbe avec la plus grande concentration chaque mot que prononce Mme Hornberger. Elle l’interrompt de temps à autre avec l’une de ses phrases décousues qu’elle termine par un point d’interrogation. Mme Hornberger opine comme si elle comprenait, puis elle sort un nouveau cliché de son arsenal et Rita acquiesce avec empressement avant de remettre son masque torturé d’angoisse.

En la voyant froncer ainsi les sourcils, je m’émerveille qu’elle paraisse soudain aussi vieille. Les rides d’inquiétude sur son front semblent permanentes et s’assortissent d’autres autour de la bouche. En plus de cela, elle a perdu ses couleurs, et sa peau blême s’affaisse et se creuse comme la carte en relief d’un désert. Est-ce simplement l’inquiétude pour Cody, ou bien est-elle devenue aussi vieille qu’elle en a l’air ? Nous avons le même âge – cela veut-il dire que je vieillis aussi ? Cela ne se voit pas quand je me regarde dans un miroir – du moins pas à mes yeux. Peut-être que je suis incapable de

voir comment je suis et que moi aussi, je me ride et blanchis. J'espère que non : il me reste quantité de choses importantes à faire et je ne veux pas avoir l'air d'un raisin sec pâlichon quand je les fais.

Au bout d'une demi-heure, j'ai perdu jusqu'à la dernière lueur de satisfaction qui avait illuminé ma vie il y a peu, et je commence à m'agiter presque autant que Cody. Mais il faut encore un quart d'heure avant que Mme Hornberger parvienne enfin à sa conclusion triomphale : les « objectifs de socialisation doivent être intégrés dans une stratégie personnalisée d'apprentissage coopératif, avec un plein engagement pour atteindre ces objectifs à la maison et à l'école, au niveau individuel et institutionnel » – et je peux enfin sortir en titubant de la classe, en portant une main à mon front enfiévré avec un seul et unique désir aussi étonnant que violent : boire un mojito glacé avec Jackie.

J'accompagne Rita et Cody à leur voiture, où nous nous arrêtons afin que ma femme termine une phrase. Puis elle lève vers moi ce même visage débordant de rides d'inquiétude et demande :

– Dexter, tu es vraiment... ? Parce que, enfin, je ne sais pas.

– Absolument, réponds-je.

Assez curieusement, je l'ai comprise, ou du moins, c'est ce qu'il m'a semblé.

– Et je serai de retour à la maison dans quelques jours avec assez d'argent pour acheter un nouvel abri de piscine.

Et en le disant, j'éprouve un petit regret : ce sera vraiment dans seulement quelques jours ?

– Eh bien, dit-elle. Mais c'est juste... seulement... tu ne peux même pas me dire ce que tu fais ?

Je m'apprête à lui dire que non, je ne peux vraiment pas, quand je me rappelle que si, je suis obligé, d'une certaine façon : ordre du capitaine.

– Hum, dis-je, ne sachant pas trop par où commencer.

J'ai soudain l'impression d'être un enfant qui demande la permission de prendre le dernier biscuit alors qu'il a déjà mangé toute la boîte, et je ne sais pas pourquoi. Il n'y a aucune raison pour que je me sente coupable ou mal à l'aise : j'ai fait exactement ce que j'étais censé faire, et pour la plus noble de toutes les raisons – un abri de piscine. Je mets donc cela sur le compte de la migraine causée par la tirade de Mme Hornberger et je me lance.

– Il y a une série en tournage en ville, dis-je.

Rita s'éclaire comme un gâteau d'anniversaire et réagit d'une traite.

– Oh, fait-elle. Oui, c'était dans le journal ! Ils disaient que Jackie Forrest... Tu savais qu'elle a trente-trois ans ? Je trouve qu'elle ne les fait pas, mais évidemment elle a dû faire plein de... Et Robert Chase ! Il est *tellement* bel homme, mais il n'a rien fait depuis pratiquement... C'est ce que tu... Oh, mon Dieu, Dexter, est-ce qu'il est arrivé quelque chose d'affreux à Robert Chase ?

– Pas encore, dis-je en essayant de dissimuler le regret dans ma voix. Mais en fait le capitaine Matthews m'a affecté comme conseiller technique sur le tournage. Pour apprendre à Robert ce que je fais.

– Oh. Mon. DIEU ! s'exclame Rita. Tu l'as vraiment RENCONTRÉ ? Dexter, je n'en reviens pas ! C'est tout simplement fantastique !

– C'est juste du travail en plus, dis-je, un peu irrité de voir Rita aussi excitée à la simple pensée de Robert Chase. Quoi qu'il en soit, poursuis-je en espérant pouvoir achever sans qu'elle se lance dans l'une de ses frénésies oratoires, il y a un autre acteur dans la série, un comique, Renny Boudreaux...

– Oui, il est très bon, dit très sérieusement Rita. Il utilise des mots que... Et tu l'as rencontré, lui aussi ?

– Oui, dis-je. Il enregistre une émission spéciale samedi soir. Et le capitaine veut que j’y aille.

– Il *veut* que tu y ailles ? répète-t-elle. Ça n’a aucun... Et pourquoi il veut que tu y ailles, d’ailleurs ? Parce que...

– Il estime que c’est bon pour l’image de nos services. De montrer des flics et des stars ensemble. Et donc, j’ai deux places...

– Ohmondieu ohmondieu ohmonDIEU ! C’est vrai ? Oh, Dexter, oh, mon Dieu ! C’est *fantastique* ! Mais je ne vais pas pouvoir trouver de baby-sitter en si peu de temps !

Il me faut cinq minutes de plus pour calmer suffisamment Rita et pouvoir convenir avec elle de nous retrouver samedi soir à 19 h 30 dans le hall du Gusman Theater, et je m’aperçois que j’attends avec une impatience croissante mon mojito. C’est très bizarre : je n’ai jamais été porté sur l’alcool et je suis sûr de ne pas être devenu un buveur du jour au lendemain – et encore moins au point d’avoir la tremblote quand 17 heures arrive et que je n’ai pas encore eu ma dose quotidienne. Mais je sens presque le liquide glacé glisser sur ma langue et dans ma gorge, je vois déjà Jackie me regarder par-dessus le bord de son verre couvert de buée, ses grands yeux lavande amusés par quelque chose que je n’ai pas encore dit, et je me surprends à être de plus en plus irrité par les interminables divagations de Rita.

Et pour divaguer, elle divague : elle babille avec admiration à propos de Jackie, glousse carrément quand il est question de Robert et ajoute quelques compliments décousus sur Renny et son apparente intelligence, même s’il a *effectivement* un vocabulaire parfois grossier. Puis elle se fige dans une paralysie complètement hystérique parce qu’elle n’a rien à se mettre – alors que je sais pertinemment que son placard déborde de vêtements – et puis comment je peux imaginer qu’elle va oser se retrouver dans la même pièce que Jackie Forrest !

Heureusement, même Rita a besoin de respirer de temps en temps, et quand elle marque une pause pour reprendre son souffle, j’en profite pour me lancer.

– Rita, il faut que je reparte, dis-je. Tu viendras samedi ?

– Bien sûr que je... Enfin, il va falloir que je trouve une robe *quelque part* et évidemment je n’ai pas la moindre idée... Peut-être Terri, la fille de Nancy ? Mais étant donné qu’elle fait partie d’une fanfare, je ne sais pas...

– Tu n’as vraiment pas besoin de te mettre sur ton trente-et-un, dis-je. Je ne porterai pas de cravate, moi.

– Dexter, je vais passer à la télé ! Avec Jackie Forrest ! Bien sûr que je dois m’habiller ! Oh, mais franchement, tu n’as pas idée... Peut-être que je peux encore rentrer dans ce petit truc que j’ai acheté à Key West ? Tu sais, tu disais que ça ressemblait à une nuisette ?

– C’est parfait, dis-je. Retrouve-moi dans le hall à 19 h 30.

– Oui, bien sûr, mais je ne sais vraiment pas...

– À samedi, dis-je, en lui faisant un baiser sur la joue.

Elle m’embrasse à son tour et je tourne les talons pour enfin m’en aller.

– Dexter ! se ravise-t-elle.

Je me retourne avec un soupir. Elle ouvre la bouche, mais elle ne dit rien. Pendant un long moment, elle me regarde sans rien dire, et je me demande ce qui l’a mise dans cet état. Je m’apprête à parler quand elle demande :

– C’est juste que... Tu as des vêtements propres ?

– Des chaussettes ET des sous-vêtements, réponds-je.

– Et une chemise convenable à mettre samedi soir ?

– Oui, réponds-je, perplexe de la voir s'inquiéter non plus d'elle mais de moi. Une jolie guayabera.

Elle opine et continue de me scruter.

– Tu me manques, dit-elle. Tu nous manques à tous.

– À moi aussi, dit Cody de sa petite voix rauque.

Je les regarde, surpris et presque choqué. Pas seulement parce que la pensée de mon linge amène Rita à me dire que je lui manque. J'aurais trouvé choquant de ne pas lui manquer du tout. Et à Cody aussi ? Pourquoi ? Je sais exactement ce que je suis – même si, heureusement, ce n'est apparemment pas le cas de tout le monde – et ce que je suis n'est pas exceptionnel, sauf s'il s'agit de récompenser la vivisection artistique. Alors l'entendre me dire que je leur *manque* à tous ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi manquerais-je à quiconque ? Je ne fais que rentrer dîner, m'asseoir une heure ou deux sur le canapé et me coucher. À qui cela peut bien manquer ?

C'est une merveilleuse énigme du comportement humain, du genre qui m'intrigue depuis toujours, et d'ordinaire je serais heureux de la ruminer un petit moment. Mais Rita me regarde d'un air interrogateur et mes années d'études de la psychologie humaine à travers les séries télévisées m'ont appris à reconnaître certains indices. Je fais donc à Rita mon plus chaleureux sourire artificiel et réponds :

– Vous me manquez aussi. Mais il n'y en a plus que pour quelques jours. Et, ajouté-je en voyant qu'elle a toujours l'air aussi inquiète, nous avons vraiment besoin de cet argent.

Il faut un certain temps, mais Rita finit par opiner.

– Bon, d'accord, dit-elle. Mais c'est juste... Tu vois.

Je ne vois pas et elle ne m'explique pas. Elle se contente de hausser les épaules et d'ajouter :

– Très bien, alors.

Elle recule de trois pas, tend la joue, et je lui refais un petit baiser. Je regarde Cody, qui a assisté à tout cela avec son habituel stoïcisme attentif.

– Détends-toi, lui dis-je. Je ne vais pas t'embrasser.

– Merci.

– Et on se verra dans deux jours. N'oublie pas de « visualiser tes stratégies procédurales ».

Cody fait une horrible grimace et secoue la tête.

– Beurk, répond-il.

Je dois avouer que je suis entièrement d'accord. Je me retourne et Rita me hèle à nouveau.

– Dexter : appelle juste une ou... enfin, si ce n'est pas trop ?

– D'accord, dis-je, en voyant le mojito flotter devant moi dans les airs. Je t'appellerai.

Il est juste 16 heures passées. La circulation commence à ralentir avec l'imminence de l'heure de pointe, et les implacables files de voitures se coagulent en caillots bruyants et agressifs. Il me faut presque une heure pour regagner le bureau, et en route j'ai amplement le temps de réfléchir à ce qui a finalement été une journée fort remplie. Même si la réunion avec l'institutrice a balayé les joies de ma rencontre avec Patrick, je n'éprouve ni inquiétude ni regret. Il ne manquera à personne et cela a été plus rapide qu'il ne le méritait.

La voiture de Jackie attend devant le siège de la police, moteur en route. Je m'approche et la vitre arrière se baisse.

Jackie me regarde avec un sourire sans grand entrain, mais qui me laisse penser que tout va bien se

passer.

– Salut, beau gosse, fait-elle. Je vous dépose ? C'est l'heure du mojito.
C'est bien ce qu'il me semblait aussi.

Le samedi matin, Jackie fait la grasse matinée. Je suis un lève-tôt, et il est difficile de continuer à sommeiller quand on est sur le canapé d'un hôtel de luxe. Je suis donc debout à 7 heures et assis sur le balcon pour prendre mon petit déjeuner à 7 h 15. Le soleil se lève pile au même moment, exactement comme en semaine, mais j'essaie de ne pas trop me presser, pour respecter le week-end.

De l'autre côté de la baie, une flottille de bateaux passe, cap au sud vers les Keys, ou à l'est vers les Bimini, le Gulf Stream et même plus loin encore. Un gros bateau de pêche sportive passe en rugissant au-dessus du bas-fond où j'ai coulé Patrick, en soulevant un énorme sillage d'écume. Je me demande s'il pourrait provoquer assez de turbulences pour le décrocher de son ancre ; peut-être que le corps jaillirait à la surface comme un bouchon de cauchemar et serait entraîné par la vitesse du bateau jusqu'aux Bahamas.

Probablement pas. Et quand bien même, je ne pense pas que le bateau ralentirait avec les marlins et les espadons-voiliers qui attendent.

Je sirote mon jus d'orange. Il est frais pressé et délicieux. Tout comme mes gaufres, et le bacon est cuit juste à point : croustillant sans être desséché. C'est merveilleux d'être moi, en tout cas pour le moment. Je me demande si on peut s'habituer à ce genre de chose, être assez blasé pour appeler le serveur et tout renvoyer si un morceau de poire est un peu abîmé. Je ne le ferais sûrement pas, mais qui sait ? Vivre ainsi change les gens, et peut-être que je finirais en crétin égocentrique, comme Robert, par exemple. Il est impossible qu'il ait commencé dans la vie tel qu'il est aujourd'hui, sinon ses parents l'auraient étranglé dans son berceau.

À 7 h 41, j'ai mangé le dernier morceau de melon parfaitement mûr, repoussé mon assiette et rempli ma tasse de café. J'ai essayé, mais je n'aurais pas pu faire durer le petit déjeuner plus longtemps. J'attends donc Jackie au soleil. Malgré le café, le robuste petit déjeuner et le soleil en plein visage me donnent envie de dormir et de paresser comme un gros lézard repu sur un rocher.

À 8 h 30, je suis saturé de café et d'impatience. Je n'ai pas de quoi être impatient : nous sommes samedi, après tout, et je sais que ma présence n'est demandée nulle part. Malgré tout, cela me met mal à l'aise de ne rien faire. Pour tout dire, je me sens ignoré, voire dédaigné, et j'ai envie que Jackie saute de son lit et accoure pour que je puisse la protéger. C'est doublement idiot, puisque je

sais très bien qu'il ne reste plus rien dont je doive la protéger.

Mais c'est seulement à 8 h 42 qu'elle fait enfin son apparition et moins en sautant et en accourant qu'en titubant et en bâillant. Elle s'affale dans le fauteuil en face du mien aussi lourdement que si elle avait été lâchée du toit et elle me fixe pendant quelques secondes avant de se rappeler comment on fait pour parler.

– Hon-hour, fait-elle d'une voix entre râle et croassement. Café, fait-elle dans un grondement pour ainsi dire à la fois exigeant et plaintif.

Je la dévisage. Elle est bouffie, fripée, et ses cheveux sont tout ébouriffés. Elle ouvre un œil chassieux.

– S'il vous plaît, ajoute-t-elle.

Je prends la cafetière et elle referme son œil. Je remplis une tasse et la pose devant elle, et comme elle ne bronche pas je me penche, lui prends la main et la pose sur l'anse. Sans ouvrir les yeux, elle la porte à ses lèvres, la vide et me la tend à nouveau.

– Encore, grogne-t-elle.

J'obéis. Elle boit celle-ci plus lentement, et à la moitié son visage commence à reprendre sa forme habituelle, puis elle ouvre les yeux. Ils sont de nouveau lavande, et presque tout le rouge a disparu. Elle termine sa tasse, se ressert toute seule et boit doucement.

– Désolée, dit-elle au bout de quelques minutes. Je n'ai pas pu dormir hier soir, dit-elle d'une voix presque humaine. Alors j'ai bu quelques petits verres de rhum brun. (Elle hausse les épaules.) OK, plus que ça. En tout cas, ça n'a pas marché. Alors j'ai pris deux cachets pour dormir. Ouh, là, là, ça, ça a marché. Je crois que j'ai failli finir en Marilyn.

– En quoi ?

– En Marilyn Monroe, dit-elle avec un faible sourire. Vous savez, la déesse de l'écran qui a fait une overdose de cachets. Oh, ma tête.

– Vous voulez de l'aspirine ?

– Je viens d'en prendre quatre ou cinq. Elles vont faire effet dans un instant. C'est ce type, soupire-t-elle. Le psychopathe. Patrick Machin-truc.

– Bergmann, lui soufflé-je obligeamment.

– Ouais. Je n'arrêtais pas de me dire : il est dans les parages, il m'espionne probablement en ce moment, peut-être qu'il s'est faufilé dans l'hôtel et qu'il est en train de crocheter la serrure de ma chambre...

Un bref instant, je caresse l'idée de lui dire que Patrick n'est plus en état de rien à part de décomposition. Et dans un monde rationnel, pourquoi ne le ferais-je pas ? Quel individu raisonnable verrait une objection à ce que l'on fasse disparaître un tueur violent qui a fait des choses effroyables à des êtres humains et y a pris plaisir ? Mais tout bien réfléchi, il m'apparaît que si je lui en parle, Jackie pourrait se dire que cette description me correspond bien aussi. Après tout, la chair en putréfaction n'est pas un sujet de conversation convenable à la table du petit déjeuner. J'opte donc pour des paroles rassurantes plus banales.

– Il y a une chaîne à la porte, dis-je. Et un Dexter lourdement armé et dangereux sur le canapé.

– Je sais, mais c'était cette nuit, dans le noir. Tout paraît plus grand et plus méchant, dans le noir. Et puis j'ai commencé à penser à ce que vous aviez dit, qu'il pourrait descendre du toit avec une corde, et je vous assure que j'ai cru l'entendre gratter à la fenêtre. J'ai sursauté, je suis allée voir et... Idiote, hein ?

– Eh bien... dis-je.

– Ouais, merci, vous êtes pas obligé d'être d'accord avec moi. (Elle soupire et lorgne la grande assiette sous sa cloche argentée.) C'est le petit déjeuner ?

– Votre menu habituel, dis-je.

Elle soulève la cloche, contemple les maigres portions sur l'assiette, puis ferme les yeux, la recouvre et s'enfonce dans son fauteuil.

– Je crois qu'il me faut quelque chose d'un peu plus consistant ce matin, dit-elle en se levant. Je vais commander des œufs.

– Le bacon est délicieux aussi, dis-je.

Le petit déjeuner de Jackie arrive si rapidement que c'est à croire qu'on l'a préparé dans le couloir devant la chambre et elle se jette dessus comme si elle n'avait pas mangé depuis une semaine – ce qui est finalement le cas, d'après ce que j'ai constaté. Les quelques malheureuses miettes qu'elle grignote habituellement ne comptent pas vraiment, à mon avis, et c'est avec un étrange soulagement que je la vois manger quelque chose qui mérite le nom de nourriture. Et mieux encore, elle laisse deux tranches de bacon. Comme elles ont l'air affreusement esseulées, je leur offre un abri.

Et comme le serveur nous a apporté une nouvelle cafetière, nous nous resservons et, presque en chœur, nous nous renversons dans nos fauteuils pour siroter nos tasses.

– Ça va mieux, dit Jackie. Nettement mieux.

Et c'est le cas : elle a de nouveau l'air presque surhumaine. Son visage a retrouvé forme et couleurs. Ses pommettes sont sorties de la brume et ses yeux qui sont redevenus lavande ont l'air clairs et vifs.

Pendant deux minutes, nous buvons notre café à petites gorgées dans un confortable silence. Je n'éprouve pas la nécessité de dire des choses intelligentes et intéressantes, et apparemment Jackie non plus. Notre rêverie est finalement brisée par la sonnerie du téléphone qui réclame notre attention. Elle se lève d'un bond en murmurant « merde », puis elle va répondre.

– C'était Kathy, dit-elle en revenant un instant plus tard. L'habilleuse veut me voir. Elle nous retrouvera là-bas.

– Mais nous sommes samedi, dis-je. Les gens n'ont pas de jour de congé ?

Elle secoue la tête avec un sourire qui signifie que j'ai encore beaucoup à apprendre.

– Nous commençons le tournage lundi matin, Dexter, dit-elle. Les costumiers et maquilleurs ont des tonnes de trucs à faire à la dernière minute et ils ont besoin que nous soyons là.

– Ah, réponds-je avant de faire l'effort de remettre ma casquette de garde du corps. La voiture va venir nous prendre ?

– Elle sera devant dans dix minutes, dit-elle en s'asseyant et en reprenant sa tasse qu'elle vide et repose. Je ferais mieux de me préparer.

Mais avant qu'elle ait le temps de se lever, son portable sonne.

– Ça n'arrête jamais, dit-elle. Oh, s'étonne-t-elle en regardant l'écran. C'est votre sœur. Bonjour, sergent. Non, j'ai déjà pris le petit déjeuner. Bien sûr. Il a même fini le mien. Je sais, il doit avoir un métabolisme élevé, parce que...

C'est toujours agréable de savoir que des gens parlent de vous, mais d'après le sourire narquois qu'elle me décoche, ce n'est peut-être pas la conversation la plus flatteuse. Mais ne pouvant aboyer et lui arracher son téléphone, je suis bien obligé de la supporter, et elle passe bientôt à un tout autre sujet.

– Vraiment. Pendant votre jour de congé ?... Je sais, c'est pour ça que j'ai essayé d'éviter... Non... Non, je dois aller à un essayage... Pour les *costumes*. Pour la série... Vous saviez que nous commençons à tourner lundi... Oh, tant mieux, parce que...

Elle me jette de nouveau un regard, cette fois avec autre chose dans les yeux – défi ? spéculation ? Je ne saurais dire. Elle pointe sa langue entre ses lèvres, qui tressaillent comme si elle essayait de retenir vainement l'envie de faire quelque chose de mal.

– Bien sûr, pourquoi pas ? dit-elle. C'est une excellente idée, j'adore... Oh, ce n'est pas bien grave... Non, c'est un peu une sorcière, mais je crois que ce sera d'accord... Je ferai en sorte que ça le soit... Mais oui, ce sera génial. Au revoir. (Elle coupe et repose le téléphone.) Votre sœur, répète-t-elle, tout à fait inutilement.

– Je sais, dis-je. Remerciez-la de demander de mes nouvelles.

Mais Jackie s'est déjà levée.

– Il faut que je me prépare, dit-elle par-dessus son épaule.

Elle disparaît dans les mystérieux limbes du maquillage et du coiffage et de toutes ces choses que font les femmes pour se préparer.

Dix minutes plus tard, le portier téléphone pour nous prévenir que la voiture est là, et deux minutes après nous sommes dans l'ascenseur qui descend vers le hall. Benny, le portier, a finalement pris un jour de congé, et son remplaçant nous attend près de la porte, fixant Jackie avec une tension visible mêlée d'admiration respectueuse.

Même si ce n'est plus utile, je m'acquitte de mon petit manège habituel et je sors inspecter les alentours. Tout paraît bien. Il n'y a pas le moindre signe d'un psychopathe dégoûlant d'eau et couvert de bernicles. La Rolls Corniche a toujours l'air hors de prix.

Le chauffeur est le même que d'habitude, ce qui est un peu surprenant.

– Vous ne prenez jamais vos week-ends ? demandé-je en ouvrant la portière avant et en passant la tête à l'intérieur.

– Pas quand je conduis Jackie Forrest, dit-il avec un clin d'œil. Et puis je suis payé en heures sup'.

En tant que collègue salarié, je suis très heureux pour lui et je referme la portière avant d'aller retrouver Jackie. Je me demande si je suis payé en heures sup'. Je me rends compte que nous n'avons jamais discuté du prix de mes services et je me demande comment je pourrais aborder le sujet sans passer pour un mercenaire. Évidemment, je suis bien un mercenaire – plus que cela, même : avec Patrick bien installé dans sa sépulture marine, je suis dans les faits un tueur à gages, et on ne peut pas faire plus mercenaire. Je n'avais pas vu cela sous cet angle jusqu'ici. Il me paraît inimaginable que j'aie tué pour de l'argent. Je ne l'ai pas fait pour cela : j'ai tué Patrick pour pouvoir me détendre pendant quelques jours et savourer la vie du compagnon d'une célébrité.

Certes, cela paraît encore pire : j'ai tué pour du service d'étage. Quelle abominable et vile créature je suis. Je me demande si je devrais me sentir minable, ou peut-être simplement blasé et insensible. Pourrais-je tomber plus bas ? Étant déjà indifférent aux souffrances de mes victimes, je ne peux pas vraiment essayer d'être plus froid que je ne le suis.

Je ne pense pas avoir changé, mais on est toujours le dernier informé quand on empire. Peut-être que je suis devenu un monstre d'égoïsme et d'indifférence. Que va-t-il se passer ensuite ? Vais-je oublier mes manières ou cesser de donner des pourboires dans les restaurants ? Mais durant la brève traversée du hall de l'hôtel, ne pouvant déterminer en détail comment je devrais me comporter

dans cette nouvelle situation, je décide de ne pas m'en soucier et je me demande à nouveau comment aborder avec Jackie la question du défraiement de Dexter.

N'ayant rien trouvé qui ne soit ni agressif ni rustre avant de monter en voiture, je mets le sujet de côté pour le moment et me contente de savourer notre promenade.

La circulation est légère et nous traversons la ville sans parler. Plusieurs fois, je surprends Jackie qui me regarde avec un sourire secret, et bien que ce soit agréable d'être l'objet du bonheur d'autrui, je ne tire aucune joie de son amusement à peine réprimé – d'autant que je n'ai pas la moindre idée de ce qui le provoque.

L'équipe ainsi que les acteurs secondaires sont logés au Hyatt Regency dans le centre-ville. Le trajet prend peu de temps le samedi matin et c'est un quart d'heure plus tard que nous nous garons devant. Là aussi, je descends et joue la comédie de l'infatigable vigilance en guettant alentour le moindre signe d'un Patrick aux aguets. Je n'en vois aucun, mauvaise nouvelle pour les amateurs de zombies, et tends la main à Jackie pour l'aider à descendre.

Les costumes ont une suite au vingt-quatrième étage et nous montons dans un ascenseur avec trois hommes d'affaires en complets gris et attachés-cases, ce qui semble exagéré pour un samedi matin. Peut-être qu'il y a une réunion de conseil d'administration à leur église. La porte se referme et l'un d'eux nous jette un regard suffisant avant de se détourner, hautain, puis d'y regarder à nouveau.

– Merde, Jackie Forrest ?! bafouille-t-il.

Les deux autres sursautent et nous regardent à leur tour, hébétés.

Jackie sourit aimablement et joue son rôle, ce « noblesse oblige » dont elle m'a parlé. Je regrette presque qu'elle ne soit pas désagréable avec eux, étant donné que je suis obligé de retenir la porte de l'ascenseur une bonne minute, le temps qu'elle signe son autographe sur l'un des attachés-cases avec un surligneur. Un petit tintement lointain indique que d'autres gens attendent l'ascenseur, et la porte ne cesse de me cogner en essayant de se refermer.

Mais Jackie finit par s'arracher à ses admirateurs et sort au vingt-quatrième étage. J'entends le chasseur d'autographes dire tout excité aux deux autres : « Putain, quel beau petit... », mais par bonheur l'ascenseur se referme avant le dernier mot, ce qui m'évite de savoir la partie de Jackie qui a retenu son attention, et nous filons dans le couloir jusqu'à la suite où les costumes sont installés.

Y entrer, c'est se retrouver dans une ruche que quelqu'un aurait malencontreusement dérangée. Dans l'œil du cyclone, une femme de haute taille, d'un âge indéterminé et pleine d'autorité, est campée auprès d'un stockman. Robert est planté devant elle, immobile, vêtu d'une ignoble chemise hawaïenne qu'elle est en train de boutonner. Il a l'air si terrifié de bouger que j'examine un peu plus attentivement la femme pour voir ce qui lui inspire une telle terreur.

Elle a des cheveux noirs parsemés de gris et porte de grandes lunettes à monture noire remontant sur le côté en volutes couvertes de paillettes. Son visage est figé dans une expression de perpétuelle méchanceté, lèvres pincées et yeux froncés, comme si elle désapprouvait automatiquement absolument tout et savait *précisément* ce qu'il faut faire pour l'arranger tout en vous laissant penaud.

Un mètre ruban autour du cou, elle beugle à un certain Freddy de lui apporter « ce putain de merde de pistolet à colle avant qu'elle fige ». Et une sorte de jeune liane, probablement Freddy, s'enfuit, terrorisée, probablement pour aller chercher le putain de merde de pistolet à colle.

De l'autre côté, près de la baie vitrée, sur un canapé bas et dans plusieurs fauteuils assortis, bavardent des hommes et des femmes. Sur la table basse voisine sont posées une grosse cafetière en inox et quelques boîtes de pâtisseries.

Un autre jeune homme svelte court dans l'autresens, les bras chargés d'uniformes de policiers bleus. J'aperçois une manche qui pendouille et vois écrit dessus : MIAMI POLICE. Je me demande d'où ils sortent ces badges, étant donné que je suis dans la police de Miami depuis toujours et que je n'en ai jamais vu aucun.

– Fermez la bouche, dit Jackie.

Et je me rends compte que je contemple cette mûle bouche bée depuis mon arrivée.

– Si Sylvia voit la moindre faiblesse, c'est fichu.

J'obéis et Jackie me prend par le coude pour nous emmener à l'abri. Mais avant que j'aie pu faire un seul pas, la porte de la suite s'ouvre d'un coup et je me retourne. Et malheureusement pour mon image, je me retrouve de nouveau bouche bée.

Car sur le seuil se tiennent Cody et Astor. Derrière, une poussette avec deux passagers apparaît, et ma bouche s'ouvre encore plus quand je reconnais ma fille, Lily Anne, et le fils de Debs, Nicholas.

– Dadou ! s'écrie Lily Anne en me tendant les bras, tandis que Nicholas sautille de ravissement.

Et évidemment, juste derrière eux, celle qui pousse l'équipage avec un petit sourire narquois, c'est ma sœur, le sergent Deborah.

– Salut Dexter, fait Astor. Ça a l'air dingue, ici. Ils ont des doughnuts ou un truc comme ça ?

– Tatie Deborah l'a dit, souffle Cody.

– Quoi, le quoi, quoi ? dis-je, avec l'impression d'être demeuré.

– Bouge-toi, Dex, dit Deborah. Et ferme la bouche.

Avez-vous jamais remarqué que de temps en temps on a l'impression que le monde entier est une conspiration visant à vous faire passer pour un complet abruti ? Et si vous êtes un individu raisonnable avec de vagues notions de logique, vous vous dites que ce n'est que de la paranoïa. Vous vous raisonnez et vous continuez en serrant les dents. Et c'est là qu'arrive quelque chose qui vous fait penser que l'idée n'est finalement pas aussi tirée par les cheveux qu'il y paraît.

Nous sommes clairement dans l'un de ces moments. Devant moi, Debs me regarde avec un petit sourire. Cody et Astor, qui se sont avancés dans la chambre, lèvent le nez et en font autant. Et quand je me retourne pour regarder Jackie, je vois sur son visage le sourire le moins charitable qui soit.

– Que, hum, fais-je, assez fier de ne pas bégayer. Qu'est-ce qui se passe ici ?

– Dexter, tu as la chance de travailler sur une *série* télé, dit Astor d'un ton assez venimeux. Avec des stars. Et tu nous le dis même pas, tu nous emmènes pas ni *rien*. (Elle pose sur moi un regard furibard.) Tu *sais* que je vais être actrice et tu es censé *t'occuper* de nous et nous aider à apprendre et faire des trucs cool, et tu nous l'as même pas *dit*.

– Tu aurais dû nous le dire, renchérit Cody dans un murmure qui me fait encore plus mal que le mépris d'Astor.

– Oui, mais l'école est, et en plus, réponds-je en commençant malheureusement à bégayer.

– On est *samedi*, répond Cody.

– Tu es un vrai boloss, dit Astor.

Et avant que j'aie le temps de me demander où elle est allée chercher ce mot, Deborah arrive auprès de moi avec la poussette.

– Rita a appelé et m'a demandé si je pouvais surveiller les gosses, dit-elle. Une histoire de grosse crise avec l'euro et les prix de l'immobilier en Allemagne. Tu aurais été au courant si tu l'avais appelée.

– Oui, mais, enfin, un samedi... ?

– Tu es vraiment un boloss, dit Debs en secouant la tête.

Je regarde Jackie. Elle sourit et opine.

– C'est vrai, dit-elle avec entrain.

Tout le monde me regarde avec un vague mépris amusé ; on dirait que même les deux bébés ont appris à le faire et je m'attends à ce que Lily Anne s'écrie : « Boloss dadou ! » Heureusement pour moi, elle n'en fait rien et c'est au prix d'un grand effort que je me drape dans ce qu'il me reste de dignité.

– Eh bien, dis-je, je suis ravi de vous voir tous.

J'aurais pu continuer à ramper ainsi, mais Astor a les yeux rivés sur Jackie.

– Vous êtes actrice ? demande-t-elle presque timidement, ce qui est étrange venant d'elle.

Jackie baisse les yeux vers elle et hausse un sourcil.

– Oui.

– Vous êtes *célèbre* ? continue Astor.

Jackie lui fait un sourire poli.

– Je suppose que c'est une question d'opinion.

Astor la dévisage encore un peu, fronce les sourcils, me regarde, puis revient à Jackie.

– Pourquoi vous êtes avec Dexter ?

Jackie cherche mon aide du regard, mais je ne peux rien faire. Elle respire un bon coup.

– J'ai un petit problème et Dexter... *m'aide*, dit-elle.

Astor secoue la tête.

– Dexter vous aide pour un problème ? demande-t-elle en reprenant son ton agressif habituel, presque ricanant. Vous avez besoin d'un expert en taches de sang ?

– Mais non, bien sûr.

– C'est tout ce qu'il sait faire, dit Astor. À part... (Elle se retient juste à temps, me regarde, puis elle ouvre toute grande la bouche et fait volte-face vers Jackie.) Oh, merde, dit-elle. Vous avez une *liaison*. (Elle me regarde à nouveau.) Dexter couche avec une actrice célèbre ! C'est trop cool !

Jackie rougit et ma sœur Deborah, toujours serviable, laisse échapper un ricanement amusé.

– Quoi ? Mais non ! dis-je. Astor, c'est ridicule.

– Alors c'est quoi ? interroge-t-elle.

J'hésite, et Jackie n'a pas de réponse non plus. Deborah hausse les épaules, ce qui n'est pas follement utile non plus. Apparemment, c'est encore sur moi que cela tombe.

– C'est un peu secret, dis-je.

– Les liaisons, c'est toujours secret, répond Astor.

Je me demande si je pourrais la balancer par une fenêtre sans que personne le remarque.

– Astor, ce n'est pas une liaison, dis-je. Jackie a reçu des lettres de menaces. Je suis juste là pour la protéger et qu'il ne lui arrive rien.

Le visage d'Astor s'éclaire et elle fait un sourire rayonnant à Jackie.

– Vous êtes harcelée par un psychopathe ? Waouh ! Vous êtes *vraiment* célèbre !

Jackie me regarde avec consternation.

– Astor, dis-je. Je t'en prie, c'est un secret.

– Pourquoi c'est un secret ? demande-t-elle. Si j'étais harcelée par un psychopathe, moi, je voudrais que tout le monde soit au courant.

– Jackie pourrait perdre son travail, explique Deborah.

– Pourquoi ? demande Astor, perplexe. C'est pas sa faute.

– C'est compliqué, dis-je. Écoute, contente-toi de ne rien dire à personne.

Astor me regarde comme si elle était en train de calculer ce qu'elle pourrait m'extorquer en

échange de son silence et je suis prêt à lui promettre un poney, quand le destin me sourit pour une fois. À l'autre bout de la suite, près d'un petit couloir, retentissent des éclats de voix furibards et tout le monde se retourne.

Renny immobilise Kathy, l'assistante de Jackie, en la tenant par les poignets. Elle se débat en lui hurlant de la lâcher sinon elle va le dire à tout le monde. Renny lui murmure quelque chose d'un ton pressant, et Kathy se dégage avant de lui flanquer une gifle.

– Je te l'ai dit la dernière fois ! fait-elle. Je t'assure, Renny, tu es juste...

À cet instant, l'un des sveltes jeunes gens de Sylvia s'interpose courageusement entre eux en murmurant des paroles apaisantes. Kathy recule en jetant à Renny un dernier regard noir et en ajoutant :

– Et je ne blague pas, connard !

Elle fait volte-face et fonce droit sur Jackie. C'est la première fois que je la vois les bras non chargés de paperasses et elle n'a même pas son téléphone dans une main et son gobelet Starbucks dans l'autre. Elle passe devant moi en me foudroyant du regard et se plante devant Jackie.

– Sylvia a dit qu'elle ne pouvait plus vous attendre et qu'elle faisait passer Robert avant...

– Ça ne fait rien, Kathy, ça ne fait rien, la calme Jackie. Ça va ?

Kathy remonte ses lunettes du bout de l'index.

– Je vais très bien. Mais ce gros connard de Renny...

– OK, c'est fini, dit Jackie en la prenant par le bras et en l'emmenant vers le canapé, à l'opposé de Renny.

Il la regarde avec un étrange mélange de colère et d'amusement. Puis il se détourne et m'aperçoit. Quand nos regards se croisent, j'entends un petit sifflement de la créature lovée en moi et le froissement lointain d'ailes caoutchouteuses qui se déplient et tressaillent, mal à l'aise, prêtes à s'élancer à la rencontre de la créature qui siffle au fond de Renny...

Puis celui-ci se détourne et le Passager bâille avant de se rendormir, et je me demande une fois de plus si j'ai réellement perçu une menace dans les yeux de Renny. À quoi cela le pousserait-il ? Et qu'est-ce qu'il a fait à Kathy ? Elle a l'air aussi furieuse contre lui qu'elle l'était contre moi – Renny l'aurait-il fait pisser dans sa culotte aussi ?

Mais avant que j'aie pu à peine formuler mentalement ces questions, Astor reprend :

– Oh, oh, chuchote-t-elle d'une voix pleine de respect. C'est le type de la série que maman aimait bien. Elle repasse tout le temps. Comment il s'appelle... ?

Je me retourne pour voir de qui elle parle. Malheureusement, elle regarde Robert.

– Tu veux parler de Robert ? demandé-je. Maman regarde l'ancienne série de Robert ?

– Robert *Chase*, s'enthousiasme Astor en le dévorant du regard. Je l'ai vu à la télé genre cent fois.

Elle a pris un ton languissant que je ne lui connais pas et je me rends compte, aussi ridicule que cela puisse me paraître, qu'Astor est sous le charme – le charme de *Robert*, bon sang.

Cependant, j'ai toujours des obligations en tant que beau-père, comme elle me l'a déjà rappelé, et prêt à tout pour lui faire oublier le petit secret de Jackie, je réprime un soupir las pour répondre avec entrain :

– Tu veux que je te le présente ?

Astor me jette un regard qui me laisse entrevoir la possibilité d'un éventuel retour en grâce un jour.

– Merde, carrément, dit-elle.

– Astor, l’avertit Debs.

– Pardon, oui, s’il te plaît, Dexter, se corrige-t-elle avec un air angélique parfaitement artificiel.

J’ai vraiment envie de lui parler.

– Moi aussi, dit Cody, qui refuse obstinément d’être laissé à l’écart.

– Eh bien, dis-je en songeant au Robert que j’ai fini par trop bien connaître, j’espère que vous ne serez pas déçus.

– Dexter, ricane Astor en secouant la tête. C’est une *star*. Comment on pourrait être déçus ? demande-t-elle, pleine de pitié pour ma sottise.

Comment ? Sans réfléchir beaucoup, d’une bonne dizaine de manières, toutes fondées sur ce que je sais de Robert, mais comme il vaut mieux le laisser fracasser lui-même les rêves d’Astor, je me contente de dire :

– OK. Viens.

– Tu le connais ? demande Astor. Tu le connais *vraiment* ?

– Mais bien sûr que je le connais, dis-je. Viens.

Je vais rejoindre Robert qui se débat avec son immonde chemise hawaïenne : elle a l’air trois tailles trop petite et il n’arrive pas à la boutonner correctement.

– Je n’ai pas pris un *gramme*, est-il en train de dire à la femme terrifiante, Sylvia. Pas un gramme en quinze ans. Ce n’est pas la bonne taille. Ou alors elle a rétréci au lavage.

– Pas avec moi, gronde la femme.

– Eh bien avec quelqu’un d’autre : regardez ça !

Robert écarte les pans de la chemise et découvre sa poitrine nue. Elle est lisse et imberbe, comme s’il s’épilait, mais il faut dire aussi qu’il n’a pas la moindre trace de graisse et qu’il est délicatement musclé.

– Il n’y a pas un poil de gras, ici, aucun !

Sylvia s’approche de Robert et tire sur la chemise sans arriver davantage à la fermer. Elle laisse échapper un sifflement agacé, puis elle lui arrache la chemise.

– Teddy ! aboie-t-elle.

Et le jeune homme qui portait les uniformes s’empresse d’accourir.

– Sylvia, les badges sur les manches s’en vont aussi, et nous n’avons pas assez de colle pour...

Elle jette la chemise de Robert sur le pauvre garçon qui la prend en pleine face.

– Reprends ça, gronde-t-elle. Trouve-m’en une autre **EXACTEMENT** pareille – deux tailles plus grande.

– Je ne sais pas s’ils en ont d’autres avec cet imprimé, dit Teddy d’une voix plaintive en enlevant la chemise de son visage. Le type a dit qu’elles...

Sylvia ferme les yeux.

– Vas-y, dit-elle, sans hausser le ton mais d’une voix fulminante.

Teddy s’enfuit avec la chemise.

– Hé, Dexter ! fait Robert. (Son regard se pose sur Cody et Astor.) Qu’est-ce que vous nous amenez, hein ?

Astor me regarde avec un respect tout neuf.

– Tu le connais *vraiment*, dit-elle. Tu connais Robert Chase !

– Évidemment qu’il me connaît, répond Robert d’un ton jovial. Il m’apprend le travail de policier scientifique depuis le début de la semaine. Pour ma nouvelle série. (Il s’avance vers les enfants et

tend la main à Cody.) Salut, mon petit pote, dit-il.

– Salut, répond Cody en le regardant solennellement avant de lui serrer lentement la main.

Robert se tourne vers Astor en tendant la main.

– Et comment tu t'appelles, beauté ?

Astor rougit. C'est un spectacle étonnant, que je n'ai jamais vu depuis tout le temps que je la connais. Elle rougit et tend la main vers celle de Robert comme si elle allait toucher les bijoux de la Couronne.

– Astor, dit-elle d'une voix si faible qu'on croirait Cody.

– Astor, répète Robert en souriant. Un joli nom pour une jolie fille. (Il lui sourit, garde sa main dans la sienne quelques secondes de trop, puis il se tourne vers moi.) Dexter, nom d'une pipe, vous m'aviez dit que vous aviez des enfants, mais pas que votre fille était top model.

Astor rougit de plus belle, mais Cody fait la tête. Manifestement, il a l'impression de rester en carafe.

– Eh bien, mais qu'est-ce que nous avons là ? demande Sylvia, la sorcière des costumes.

Je me retourne, prêt à dégainer mon épée et à l'égorger avant qu'elle dévore mes enfants, mais je la vois rayonnante.

– C'est les gosses de Dexter, lui dit Robert. Vous savez, mon conseiller technique.

– Mais comme ils sont *beaux* ! s'extasie Sylvia.

Son visage se fend dans ce qui est sans doute censé être un sourire affectueux – c'est difficile à dire, étant donné que son visage n'est manifestement pas fait pour ce genre de chose. Donc, elle « sourit » et regarde Cody et Astor avec une affection maternelle, et je n'aurais pas été plus stupéfait si j'avais sous les yeux un budget fédéral équilibré.

Sylvia s'agenouille entre Cody et Astor sans se départir de son faux sourire affectueux.

– Bonjour petit bonhomme, dit-elle à Cody. (Elle pose la main sur son épaule.) Oh, mais dis-moi, tu es costaud. Tu joues au ballon ?

Cody s'efforce de ne rien montrer de son plaisir.

– Au foot, répond-il de sa toute petite voix.

– C'est un sport merveilleux, roucoule Sylvia. Comment t'appelles-tu ?

– Cody, répond-il.

Il est manifestement déchiré entre l'agacement d'être traité comme un idiot et le ravissement d'être l'objet d'autant d'attention, mais apparemment c'est le ravissement qui l'emporte.

– Moi, c'est Sylvia, dit-elle. C'est moi qui m'occupe de tous les vêtements que portent les acteurs dans la série.

– Les costumes, opine Cody.

– Mais oui ! s'extasie Sylvia en applaudissant. Alors tu es intelligent, en plus !

– Oh, mon Dieu, fait Astor, qui, assez naturellement, n'apprécie pas d'être laissée à l'écart.

– Et comment t'appelles-tu, ma chérie ? lui demande Sylvia.

– Je m'appelle Astor. Et je vais devenir actrice.

– Ah oui, répond Sylvia. Toutes les petites filles croient cela.

– J'ai presque *douze* ans, rétorque Astor dans un sifflement rivalisant avec celui de Sylvia.

– Hé, elle pourrait, dit Robert en venant se poster à côté d'elle. C'est vrai, elle est mignonne, c'est clair.

Astor lève vers lui un regard encore plus enamouré si c'est possible.

– Alors, Dex, dit Robert. Super, les gosses, et je suis content que vous les ayez amenés, mais qu'est-ce que vous faites là un samedi ? Euh... et avec *elle* ? (Il désigne Jackie d'un signe de tête qu'il réussit à rendre méprisant, mais après tout, c'est un acteur.) C'est vrai, euh...

Il hausse un sourcil, attendant clairement une explication raisonnable.

– Oh, eh bien, fais-je, espérant que quelque chose de brillant va me venir.

– Dexter a vraiment travaillé avec vous toute la semaine, monsieur Chase ? demande Astor.

– Robert, corrige-t-il avec un sourire qui découvre assez de dents éclatantes pour combler trois êtres humains. Appelle-moi simplement Robert.

– Robert, essaie Astor, qui trouve cela agréable.

– Hé, tu veux devenir actrice ? (Il hoche la tête vers le fond de la suite.) Il faut que j'aie cherché ma chemise. Tu veux voir à quoi ressemble la loge d'un acteur ?

– Certainement, Robert, dit Astor d'un ton moins mûr qu'elle s'imagine. (Elle me jette un regard de défi et ajoute :) Je reviens tout de suite.

– Ça ne prendra qu'une seconde, Dex, me dit-il, tout en dents. C'est d'accord ?

– Hum, fais-je, sentant vaguement que nous frôlons une limite.

Mais avant que j'aie pu formuler une objection, Astor lève les yeux au ciel.

– Oh, c'est *bon*, fait-elle. Venez, Robert. (Elle me jette son regard d'adulte le plus réussi et déclare :) Robert et moi revenons tout de suite, Dexter.

Elle le prend par la main et ils s'en vont dans le petit couloir au fond de la suite, où s'ouvrent trois portes, donnant probablement sur des chambres et des salles de bains.

Robert se retourne et me regarde ; il rayonne comme jamais et je me rappelle qu'il en pince pour moi. Sans doute qu'il pense pouvoir me faire plaisir en comblant d'attentions ma douce et innocente petite. Eh bien, non, il ne peut pas, et il va bientôt découvrir toute la douceur et l'innocence d'Astor. Une fois qu'elle se sera habituée à la situation et sera redevenue elle-même, nous verrons s'il appréciera toujours. Je lui fais un petit signe. Il en fait autant et ils disparaissent tout au bout du couloir. Je me retourne au moment où Jackie se précipite vers moi.

– Qu'est-ce qu'il a dit ? demande-t-elle à voix basse mais d'un ton pressant. Il a demandé pourquoi vous étiez ici avec moi ?

– Eh bien, en fait...

– Putain de merde, siffle-t-elle. Qu'est-ce que vous lui avez répondu ?

– Les enfants nous ont dérangés. Je ne lui ai rien dit.

– Eh bien, il reposera la question. Il faut réfléchir à une réponse quelconque. C'est le seul qui ne doit pas être au courant pour... Patrick. (Elle se mord la lèvre, l'air très inquiète.) Robert est... Rien ne pourrait lui faire plus plaisir que de raconter à tout le monde qu'un psychopathe me traque et de me faire virer...

Elle grimace et regarde autour d'elle pour voir si on l'a entendue. Personne n'est assez près. Cody est à quelques mètres de là avec Sylvia, en train de planter des épingles dans le stockman. Il n'y a personne d'autre dans les parages.

– Bon sang, j'en sais rien. On pourrait dire... (Elle laisse sa phrase en suspens, fronce les sourcils et regarde autour d'elle.) Je sais ! dit-elle alors que l'inspiration lui vient et que le soulagement se peint sur son visage. Où est Kathy ?

Une porte claque et Kathy accourt dans le couloir par lequel sont partis Robert et Astor. Jackie lui fait un signe, mais Kathy ne la voit pas, continue jusqu'à la porte de la suite et sort.

– Mais enfin... ? s'étonne Jackie.

– Peut-être qu'elle est à court de café ? suggéré-je.

Mais Jackie me regarde fixement, puis la porte par laquelle Kathy a disparu, quand Robert et Astor reviennent vers nous. Robert est en train de boutonner sa chemise, l'air nerveux. Je me demande ce qu'Astor lui a dit. Je la sais capable de dire des choses tout à fait surprenantes. D'après l'expression de Robert, cette fois, cela a dû être le pompon.

– C'est... Vous voyez ? Ça nous a pris une ou deux minutes et, euh... où est partie ton assistante ? demande Robert en regardant autour de lui, l'air gêné.

À côté de lui, Astor arbore un sourire supérieur.

– Tu n'as pas d'assistant à toi, Bob ? demande Jackie beaucoup trop suavement.

– Tu sais, se renfrogne Robert, on doit travailler ensemble, alors...

– Robert voulait me montrer la salle de maquillage, mais il a dit que je devais te demander d'abord à *toi*, dit Astor. Je peux aller voir ? S'il te plaît, Dexter ?

– C'est juste au bout du couloir, se hâte d'ajouter Robert. (Et comme je ne réponds pas, il continue :) Et puis au fait, vous ne m'avez pas dit comment ça se faisait que vous étiez là ? Avec les gosses et... (Il jette un coup d'œil à Jackie et reprend maladroitement :) Et vous savez. Un samedi ?

– Dexter va avoir une silhouette, dit Jackie. Alors je lui ai dit que je lui montrerais où sont les costumes. (Elle fait un sourire glacial à Robert.) Cela ne t'ennuie pas, *Robert* ?

– C'est quoi, une silhouette ? demande Astor.

– Eh bien, dit Robert en regardant Jackie droit dans les yeux et en retroussant les babines, il ne peut pas être pire dans ce métier que certaines personnes qui le font pour gagner leur vie.

– C'est exactement ce que je me disais, réplique suavement Jackie avec la même mimique. Il est certainement meilleur que... certains acteurs.

– Vous en êtes encore là, tous les deux ? demande Sylvia en s'interposant. Après tout ce temps ?

– Il y a des choses qui durent éternellement, réplique Robert. Comme l'herpès.

– Robert a beaucoup de mal à lâcher le morceau, dit Jackie d'un ton léger. Alors que c'est pourtant un si *petit* morceau.

Robert devient écarlate et serre les poings.

– C'est vrai que tu es experte en la matière.

– Eh bien, réplique Jackie avec la même aigreur mielleuse. *Toi*, tu n'es sûrement expert en rien.

Robert ouvre la bouche pour lancer une horreur. Mais il n'en a pas le temps.

– Ça suffit, vous deux, dit Sylvia en prenant Robert par le bras. Occupons-nous de l'essayage de votre pantalon.

– Il doit me montrer la salle de maquillage, dit Astor.

– Le travail passe avant, dit Sylvia. Venez, Bob.

– Robert, répond-il machinalement. Ça ne prendra que deux minutes, ajoute-t-il avec un sourire à Astor.

Sylvia le tire par le bras, et, après avoir fusillé une dernière fois Jackie des yeux, il se laisse emmener.

Astor le regarde partir en faisant la tête, puis, avec un coup d'œil en biais pour voir si je compte l'arrêter, elle leur emboîte le pas.

Je cherche à comprendre ce qui s'est passé et j'interroge Jackie du regard. C'est allé au-delà de l'habituel échange de vacheries entre Robert et elle. Après ces paroles venimeuses, il est évident

qu'ils ont eu un passé commun et qu'il n'a pas été plaisant. J'attends qu'elle m'explique, mais elle continue de suivre du regard Robert jusqu'à ce qu'il disparaisse dans l'une des chambres. C'est là qu'elle se retourne enfin vers moi et me dit :

– Eh bien, maintenant, il va falloir vous trouver une silhouette.

– Ce n'est pas un genre de tenue de travail ?

Avec un sourire, elle me tapote la joue, et même si le geste signifie sans ambiguïté que je suis un adorable abruti, le contact de sa main est si délicieux que je me concentre sur l'« adorable » et oublie le reste.

– Tellement à apprendre, dit-elle. Et si peu de temps.

Elle laisse sa main sur ma joue un instant, et je sens le même parfum discret monter de son poignet. Puis elle l'enlève.

– Comme Kathy est partie, je vais être obligée de m'en occuper toute seule. Mais comme le réal' a une dette envers moi...

Elle sourit et, tout comme Astor a entraîné Robert tout à l'heure, elle me prend la main et m'emmène vers la porte.

Ma mère adoptive, Doris, disait toujours que l'on apprend chaque jour quelque chose. J'ai toujours considéré cela comme une menace subtile, mais en l'occurrence ce que j'apprends de Jackie est inoffensif et délicieusement inutile. Il se trouve qu'une silhouette n'a rien à voir avec une salopette. C'est un rôle dans un film, appelé ainsi parce que l'acteur se contente d'apparaître brièvement à l'écran. Je ne sais pas très bien pourquoi le terme est important, mais cela doit avoir un rapport avec les syndicats. Plus j'en apprends sur le show-business, plus tout a l'air régi par un syndicat ou un autre.

En tout cas, donner ce genre de rôle à un laborantin de la police scientifique sans aucune expérience du métier – du moins pas devant une caméra – n'a pas l'air de poser un gros problème au réalisateur, Victor Torrano. Il se contente de soupirer et de répondre :

– D'accord, c'est bon, arrête de papillonner des cils devant moi.

Et je suis soulagé de voir qu'il parle de Jackie, pas de moi. Puis il se tourne vers moi et me toise de la tête aux pieds.

– Bon. OK, j'ai quelques rôles pour lesquels il me fallait des gens du coin. Alors, pas assez mec pour jouer un flic. Pas assez malsain pour faire un dealer... (Il me dévisage et plisse les paupières.) Ouais, pardon, c'est quoi votre nom ?

– Dexter Morgan, réponds-je, espérant que cela va se faire tout seul.

– Dexter. D'accord. Vous savez ce que c'est que la police scientifique ?

Je ne peux m'empêcher de sourire en répondant :

– Pour le coup...

Et hop ! Voilà Dexter devenu acteur.

Jackie me ramène dans l'antre de Sylvia, un mot de Victor à la main, stipulant que je suis dorénavant et pour toujours, ou du moins pour un épisode, Ben Webster, scène 49, et que je dois être habillé en conséquence.

– Ben Webster, dis-je à Jackie alors que nous quittons Victor. Ce n'était pas un auteur de l'époque élisabéthaine ?

– Je ne crois pas, dit-elle en me tapotant la main. Vous n'avez pas le trac, n'est-ce pas ?

– Oh, non, pas du tout.

Elle tourne ses immenses yeux lavande vers moi et me fait un petit sourire de travers.

– Tout ira bien, dit-elle. Ne vous inquiétez pas.

En réalité, je ne suis pas du tout inquiet à l'idée de faire l'acteur. Après tout, je joue un rôle depuis toujours, celui d'un être humain et d'un type très sympa, deux choses que je ne suis absolument pas. Et comme je n'ai jamais été jeté en prison ni abattu, je suis bien obligé de dire que je fais très bien mon boulot.

Quand nous arrivons dans la suite, nous trouvons Cody qui aide Sylvia à mesurer le bras de Renny avec son mètre ruban. Renny attend, torse nu, et je dois dire que le spectacle n'est pas très impressionnant. Il n'est pas gros, mais pas du tout aussi en forme que Robert. Il a des muscles mous et ronds, et le physique d'un homme qui préfère manger que faire du sport.

– Mademoiselle Forrest ? demande une voix mélodieuse à côté de moi.

C'est l'un des assistants de Sylvia.

– Oui ? fait Jackie.

– Bonjour, sourit-il. Je suis Freddy. Au fait, *j'adore* ce que vous faites... et Sylvia veut que je vous fasse faire les essayages, pour l'uniforme de parade ? Pour la scène des obsèques ?

– Et les désirs de Sylvia..., commence Jackie.

– ... sont des ordres, termine Freddy. Croyez-moi, je le sais, je travaille beaucoup avec elle... Enfin... Vous voulez bien me suivre ? demande-t-il en désignant le petit couloir.

– Cela risque de prendre un moment, me prévient Jackie. Il y a du café près du canapé.

Et avec un sourire elle s'en va avec Freddy.

Je vais voir où en est Cody. Il lève les yeux vers moi et hoche la tête, ce qui équivaut chez lui à un sourire rayonnant.

– Dexter, dit Renny. Je savais que tu rappliquerais si j'enlevais ma chemise. (Il prend une pose de culturiste, ou du moins il essaie, n'ayant pas ce qu'il faut pour.) Qu'est-ce que tu en dis ?

– Ne bougez pas, dit Sylvia en lui remettant les bras en place avec une claque.

– Je crois que vous devriez remettre votre chemise, dis-je.

– Je sais, c'est trop tentant, pas vrai ? On me le dit tout le temps.

Je le laisse à son illusion.

– Comment vous en sortez-vous avec Cody ? demandé-je à Sylvia. Il vous casse les oreilles ?

Elle me jette un bref regard, puis elle ordonne à Renny :

– Levez le bras. Le *gauche*. (Elle continue de prendre ses mesures tout en parlant.) Cody est un merveilleux petit garçon et il m'aide énormément, dit-elle en lui faisant son abominable sourire artificiel. Mais il n'a pas dit plus de trois mots.

– S'il en a dit autant, c'est bon signe, réponds-je. C'est qu'il vous adore.

Cody lève vers moi un regard sans expression.

– Où est ta sœur ? lui demandé-je.

Il désigne la porte de la suite.

– Robert, dit-il en chargeant ces deux syllabes de toute sa désapprobation.

Je suis resté avec Jackie et Freddy pendant une dizaine de minutes ; je ne vois pas en quoi assister à un maquillage peut prendre autant de temps – mais évidemment, je ne suis pas une fillette de onze ans ni un acteur gay vieillissant.

Cela dit, pour l'instant, Astor peut contempler et rêver, et moi, profiter des petits avantages du

métier. Je vais donc au buffet me servir une tasse de café et prendre un doughnut.

*

**

Je ne sais pas comment, mais je survis à cet après-midi et nous finissons par récupérer Astor et Cody et les renvoyer avec leur tante Deborah. Cela a été une épreuve, rendue encore pire par les petits sourires en coin de Jackie chaque fois qu'elle me surprenait dans le rôle de papa Dexter. Personnellement, je ne trouve pas cela amusant du tout, et je suis soulagé et heureux quand Debs les emmène et que Jackie et moi retournons à l'hôtel pour un déjeuner tardif avant de nous préparer pour l'émission de Renny.

Jackie est censée faire un peu plus que rester assise dans le public et sourire devant la caméra. La chaîne a prévu quelques minutes « dans les coulisses avec les stars » et elle en fait partie. Comme on lui a demandé de venir un peu plus tôt, nous arrivons au Gusman à 19 h 05. Le Gusman Theater est en fait le Centre Gusman des arts scéniques et, si l'on veut pinailler, le côté « théâtre » est en réalité un ancien cinéma restauré datant des années 1920, l'Olympia. Le bandeau au-dessus de l'entrée annonce OLYMPIA et dessous proclame en grandes lettres lumineuses : EN EXCLUSIVITÉ CE SOIR : RENNY BOUDREAUX.

Il y a une foule massée sur le trottoir. Une marée de visages se tourne vers notre voiture qui s'arrête devant le théâtre. Je m'apprête à ouvrir la portière quand Jackie retient ma main.

– J'ai peur, dit-elle. C'était dans le journal que je serais là ce soir, et il pourrait... il est peut-être dans la foule en train de me guetter.

– Je ne crois pas, dis-je. (Et franchement, j'en suis bien plus certain que je ne le laisse paraître.) Mais s'il est là, je ne le laisserai pas toucher.

Elle me dévisage longuement, et j'ai l'impression gênante qu'il faut dire quelque chose d'encore plus rassurant, alors je pêche une réplique de film, plonge mon regard dans le sien et déclare :

– Il faudra d'abord qu'il me passe sur le corps.

Elle continue de me regarder, puis, soudain, elle se penche et m'embrasse sur les lèvres.

– Je vous crois, dit-elle.

J'ai la bouche remplie du goût de son rouge à lèvres et le cerveau totalement anesthésié. Je suis incapable de penser pendant ce qui me paraît un long moment et, quand je finis par sortir une pensée cohérente, tout ce qui me vient, c'est :

– Je, hum, vais sortir. Et regarder...

Puis je me vois m'ébranler dans une série de mouvements saccadés, comme un robot déréglé, j'ouvre la portière maladroitement et sors dans la rue.

La foule qui contemplait la voiture en retenant son souffle pousse un énorme soupir d'indifférence quand j'apparais. Évidemment, c'est vexant, mais après tout ces gens ne m'ont pas encore vu à l'écran. Je me demande s'ils ont vu Jackie m'embrasser. Je me retourne vers la voiture : les vitres fumées sont trop sombres pour qu'on voie à travers. Voilà qui explique tout : s'ils avaient assisté au baiser, ils m'acclameraient probablement.

Je fais de nouveau semblant de scruter les parages pour repérer d'éventuels signes de Patrick. Comme je n'en trouve aucun – pas d'algues, de crabes ni de traînées laissées par une chaîne d'ancre – je retourne ouvrir la portière.

– La voie est libre, dis-je.

Jackie me tend la main et glisse sur la banquette.

– Vous avez du rouge sur les lèvres, dit-elle à mi-voix en souriant.

Je m'essuie sur ma manche et lui prends la main pour l'aider à sortir. Deux secondes s'écoulent, le temps que nous puissions faire un pas entier vers la porte avant que quelqu'un s'écrie : « Jackie Forrest ! » Et là, il y a vraiment de quoi protéger Jackie. La foule se précipite sur nous en vrombissant comme un essaim d'abeilles sous stéroïdes. Des dizaines de flashes me crépitent en pleine face et, pendant un moment, je ne vois plus qu'un nuage de points violets qui s'agitent. Je cligne des yeux et je retrouve ma vision juste à temps pour esquiver une avalanche de mains tendues vers nous, brandissant des programmes à dédicacer et s'agitant comme des oiseaux pris de folie, tandis que des « Jackie ! Jackie ! » nous cassent les oreilles, avec tous les accents possibles, de cubain et haïtien à bourrin du Sud.

Jackie accomplit le remarquable exploit de sourire largement à tous ces gens en les ignorant simultanément, baissant la tête et fonçant droit devant, agrippée à mon bras comme si j'étais le dernier bout d'un talus qui s'effrite en bordure de rivière et l'unique rempart qui l'empêche d'être emportée et noyée par les flots. Je m'efforce de faire écran tout en avançant, mais c'est impossible de la protéger de tous les côtés et je ne peux qu'espérer qu'elle ne va pas prendre autant de coups assénés par mégarde par les fans en délire que moi.

Nous parvenons Dieu sait comment à la porte de l'Olympia dans cette marée de bras qui s'agite et, alors que la foule se fait moins dense et diminue derrière nous, je vois trois portiers qui attendent en souriant.

– Merci de votre aide, leur dis-je.

Ils ne m'accordent même pas un regard : tout ce qui les intéresse, c'est que Jackie franchisse la porte sans se blesser mortellement sur les gonds.

Une fois que nous sommes à l'abri à l'intérieur, ils se redressent et sourient fièrement comme s'ils venaient de sauver Jackie d'une mort certaine. J'ai envie d'en prendre un pour cogner sur les deux autres : ils se sont contentés de nous regarder gentiment pendant que la foule essayait de nous déchiquter, et maintenant ma guayabera toute neuve est déchirée. Mais Jackie leur fait un petit signe de tête et les remercie en me tendant le bras. Je l'entraîne dans le théâtre.

Il me faut un moment pour me remettre de l'affection sauvage de la foule, et alors que nous traversons le hall surchargé pour entrer dans la salle proprement dite, je découvre un autre trou dans ma chemise, trois égratignures sur les bras et au moins deux endroits douloureux dans les côtes où j'aurai sûrement des bleus demain matin. Et pourtant, si improbable que cela puisse paraître, cela a été enthousiasmant. Une fois de plus, je m'aperçois que j'aime l'attention hystérique que nous voue une foule d'inconnus. Je regarde le profil de Jackie : malgré la cohue, ses cheveux sont toujours aussi parfaitement coiffés et elle reste en tout point la déesse que la foule veut qu'elle soit – une déesse qui m'a embrassé même si je ne sais toujours pas pourquoi.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-elle en se tournant et en plongeant son regard lavande dans le mien.

– Oh, fais-je, brusquement gêné sans trop savoir pourquoi. Rien. Vous voyez.

– Non, je ne vois pas, dit-elle en souriant. Vous comptez me le dire ?

– Je vous assure, ce n'est rien, dis-je. Juste... cette foule. Et vous... (Je voudrais lui dire : *Vous m'avez embrassé*, mais ce qui sort de ma bouche, c'est :) Vous avez l'air si... parfaite.

– Il était temps que vous le remarquiez, murmure-t-elle.

Au même moment, nous entrons dans la salle et elle lève les yeux.

– Oh, regardez-moi ça ! Comme c'est beau !

Elle s'immobilise et renverse la tête en arrière, mais mes yeux sont attirés par la courbe de son cou, que je contemple un long moment avant de lever les yeux à mon tour.

Sans doute que le plafond de l'Olympia est vraiment beau. Mais ce n'est pas la première fois que je le vois, et j'ai trop souvent lu dans les journaux qu'il est magnifique, merveilleux, que c'est un superbe trésor préservé par la restauration, etc. Ce n'est tout simplement pas le genre de chose qui m'émeut vraiment. Mais Jackie a besoin d'un certain temps pour absorber les volutes dorées et le faux ciel nocturne, et je reste là poliment pendant qu'elle contemple le tout.

– Waouh, fait-elle finalement. C'est carrément mieux que le Chinese Theater de Los Angeles.

En bas, au troisième rang, Deborah se retourne, nous voit et se lève. Mais avant qu'elle arrive jusqu'à nous, un jeune homme bien habillé surgit du hall et vient nous rejoindre précipitamment. Je le surveille au cas où ce serait un tueur à gages ou un zombie, mais il se contente de sourire et de demander :

– Mademoiselle Forrest ?

Jackie s'arrache à sa contemplation et le jeune homme rayonne.

– Bonjour, je m'appelle Radym Reitman, dit-il. M. Eissen demande que vous veniez dans la loge de Renny. Ils tournent les séquences d'introduction.

– Bien sûr, dit-elle alors que Deborah nous rejoint.

– Merde, qu'est-ce qui t'est arrivé ? demande-t-elle en lorgnant la déchirure de ma chemise.

– L'adoration du public, dis-je. Quelqu'un m'a sans doute reconnu.

Deborah ricane et se tourne vers Jackie.

– Et vous, vous n'avez pas une seule marque.

– J'ai beaucoup d'entraînement, répond Jackie.

– Je dois retrouver Rita dans le hall, dis-je à Deborah. Tu peux rester avec Jackie ?

– Bien sûr, dit Debs.

Reitman se racle la gorge, Deborah lui lance son meilleur regard de flic et il se tait aussitôt.

– Oh, fait Jackie. Il faut que j'aille en coulisses une minute. OK ?

– Pas de problème, répond Debs. Mais je nous avais pris des bières. Laissez-moi aller les chercher.

– Oh, tant mieux, merci, dit Jackie.

Je les regarde prendre leurs bières, puis suivre Reitman par une porte sur le côté de la salle. Une fois qu'ils sont partis, je regarde la scène. Il n'y a pas grand-chose, à part une toile de fond représentant un horizon urbain nocturne. Au-dessus resplendit un panneau de deux mètres cinquante de haut qui annonce : RENNY. Devant, près du bord de la scène, se trouve un tabouret avec une bouteille d'eau posée dessus et un micro sans fil sur son pied. Pas de paillettes, pas d'artifices : ce sera à Renny de faire tout le boulot.

Je consulte ma montre. Il est 19 h 28. Comme je suis censé retrouver Rita dans le hall à 19 h 30, je remonte gaiement l'allée pour regagner l'entrée.

D'après la dernière performance de Rita, je suis à peu près sûr de devoir attendre une vingtaine de minutes : elle vit à l'heure cubaine, même si c'est une Anglo-Saxonne blonde. Depuis le temps que je la connais, jamais elle n'a eu moins de vingt minutes de retard.

Mais c'est compter sans son obsession de gamine pour tout ce qui touche à Hollywood, et alors

que je débouche nonchalamment dans le hall, je m'immobilise, ébloui par le spectacle qui s'offre à moi. Rita fait nerveusement les cent pas en m'attendant. Arrivée au bout du hall, elle se retourne et la robe diaphane comme un négligé tourbillonne autour d'elle. Même à cette distance, je distingue les rides d'inquiétude sur son visage, et elle se frotte les mains avec angoisse. C'est alors qu'elle m'aperçoit : son visage s'éclaire et elle traverse le hall presque en courant.

– Dexter, mon Dieu, dit-elle. Je crois que je viens de voir Andy Garcia ! Et il paraît que le maire... c'est ta chemise ? (Elle pose la main sur la guayabera et la caresse comme si cela pouvait la rendre plus présentable.) Oh, Dexter, il y a un *trou* juste sur le *devant* ! Tu comptes vraiment porter ça ?

Elle se mord la lèvre, l'air angoissée. Je me retiens de lui répondre que non, ce n'est pas ma chemise, qu'elle appartient à Andy Garcia et que je m'apprêtais à échanger mes vêtements avec lui en plein dans le hall.

– Ça ira très bien, dis-je. Ce n'est pas un bal officiel, c'est une émission comique.

– Oui, je sais, mais vraiment, c'est un *trou*. Et il y en a un autre derrière... Et qu'est-ce que tu as sur la manche ?

L'air soucieuse, elle frotte l'étoffe et je me rends compte que c'est le rouge à lèvres de Jackie.

– Oh, c'est juste quelqu'un dans la foule ou je ne sais quoi.

Elle secoue la tête et, heureusement pour moi, n'a pas l'air de se rendre compte que mon explication est minable.

– Toute la chemise est... Mais tu es dans un état, Dexter ! Et elle ne va même pas avec ce que je... Enfin, maintenant j'ai l'air d'une espèce de... Combien de temps il reste avant le... Vraiment, si je pouvais aller me changer...

– Tu es très bien, dis-je, même si, en comparaison de l'*ensemble** que porte Jackie, elle est horriblement trop habillée.

Elle lisse du plat de la main des faux plis imaginaires sur le devant de sa robe.

– Oui, bon, ça va, dit-elle en secouant la tête, dubitative. Enfin, c'est que... Tu aurais pu me dire que c'était... Comment sont habillés les autres gens ?

Je connais des tas de choses, mais j'avoue bien volontiers que la couture n'en fait pas partie et je pense que le hall de l'Olympia n'est pas l'endroit où apprendre. Je prends donc mon air le plus autoritaire, pose la main sur son bras et la tire délicatement.

– Entrons, dis-je. Tu verras par toi-même.

Rita freine des quatre fers sur la moquette, l'air affolée.

– Allons, dis-je en tirant plus fermement. Je vais te présenter à Robert Chase.

Si j'ai trouvé qu'Astor a eu une réaction excessive devant Robert, c'est simplement parce que je n'avais pas encore vu celle de sa mère. Elle devient toute rouge, puis elle se met à trembler, et pour la première fois de sa vie elle a du mal à sortir ne serait-ce qu'un seul mot.

– Ro, Ro, le vrai, bégaie-t-elle. Est-ce... tu... Rob, Robert Chase est là ? Et tu... ?

J'assiste à son numéro avec agacement. Depuis que je connais Robert, il n'a rien révélé qui indique qu'il mérite même le plus léger respect – et voilà que Rita se retrouve en transe à la simple idée d'être en sa présence. Serait-elle moins impressionnée si je lui disais que Robert est gay ?

– Viens, dis-je. Les miracles attendent à l'intérieur.

Et je la fais entrer dans la salle.

On m'a attribué deux fauteuils au deuxième rang. J'ignore si l'idée vient de la chaîne ou du

capitaine Matthews, mais je suis juste à côté de Robert. Sans doute est-ce fait pour que les caméras montrent les stars assises béatement à côté de vrais policiers. En tout cas, cela rend inévitable la présentation de Rita à Robert. Quand j'arrive à nos places, celui-ci surgit par la porte où Jackie et Debs ont disparu, et il se dirige vers nous en souriant et en saluant l'assistance.

Dès qu'elle l'aperçoit, Rita s'arrête tout net, blêmit et se remet à trembler.

– Oh, non. Oh, mon Dieu, c'est lui, c'est *lui*... (Elle se met à trépigner et répète :) Oh, mon Dieu, oh, mon Dieu, oh, mon *Dieu*... et d'autres invocations à une divinité qui, pour autant que je sache, n'a absolument rien à voir avec Robert.

Autour de moi, des têtes se tournent vers nous, certaines amusées et d'autres curieuses. Certes, j'ai apprécié les bribes de l'attention que voue la foule à Jackie, mais là, c'est très différent : je sens de l'amusement, de la condescendance et même du mépris dans les nombreux regards qui se posent sur nous et cela, je n'apprécie pas. Je pousse Rita en avant et elle continue, à petits pas saccadés. Je finis par l'amener jusqu'à nos sièges, mais elle refuse de s'asseoir. Elle reste toute tremblante à contempler Robert, et je me rends compte que si je ne fais rien nous allons rester debout dans l'allée toute la soirée. Je m'avance donc en faisant signe à Robert, qui s'approche de nous en souriant.

– Robert, dis-je. Je vous présente ma femme, Rita.

– Hé, super ! dit-il en tendant la main. C'est un plaisir de faire votre connaissance !

Rita reste là avec une expression figée. J'espère qu'elle ne va pas se mettre à vraiment bavarder. Après un instant de gêne, Robert s'avance encore et prend sa main inerte.

– Waouh, je vois de qui Astor tient sa beauté, dit-il. Superbes, vos gosses, Rita.

– Oh je ha ha ha, répond enfin Rita. Oh mon Dieu je n'en reviens pas... Je suis tellement fan de... Oh mon Dieu c'est vraiment *vous*... !

– Eh bien, je crois, oui, dit Robert avec un sourire aimable.

Il essaie de dégager sa main, mais à présent, alors qu'elle avait été incapable de la serrer, Rita la retient prisonnière dans un étau moite et désespéré.

– Hum, fait-il en me jetant un regard.

– Rita, dis-je. Robert voudrait récupérer sa main.

– Oh, mon Dieu, dit-elle en le lâchant aussitôt et en sautant en arrière pour atterrir sur mes pieds. Excusez-moi, vraiment excusez-moi, je...

– Mais ne vous en faites pas, dit Robert. J'ai été très content de faire votre connaissance, Rita.

Et, avec un sourire, il nous abandonne pour s'asseoir avec soulagement à sa place.

Rita le contemple encore un moment, malgré ma main pressante qui appuie dans son dos, et je finis par devoir dire :

– Nous pouvons nous asseoir, à présent ?

– Oh ! fait-elle en sursautant comme si elle avait pris une décharge électrique. Mais je ne peux vraiment pas... Tu t'assois à côté de lui, ce n'est que... Mon Dieu jamais je ne pourrai !

– D'accord, dis-je en me glissant dans le fauteuil voisin de Robert.

Un instant plus tard, Rita se rappelle comment on fait pour s'asseoir et se laisse tomber, toute flasque, à côté de moi. Je la regarde s'agiter pendant quelques minutes : chaque fois qu'elle commence à se calmer, il suffit qu'elle jette un coup d'œil à Robert pour rougir et s'agiter de nouveau. J'essaie de ne pas y prêter attention, mais ses spasmes d'adoration secouent mon fauteuil aussi. Je jette un coup d'œil sur ma gauche, où Jackie et Deborah doivent s'asseoir. Elles ne sont pas encore revenues ; probablement qu'elles sirotent leurs bières en compagnie d'autres célébrités dans

la loge de Renny. J'espère qu'il ne va pas enlever sa chemise.

Mon siège tremble et je jette un regard à Rita. Sa jambe gauche tressaute nerveusement sans qu'elle s'en rende compte. Je me demande si elle va redevenir normale quand l'émission va commencer. Il va vraiment falloir que Renny soit très drôle pour qu'elle oublie qu'elle est assise si près de son dieu Robert. J'espère qu'il sera à mourir de rire. Quelqu'un qui transporte un Passager peut-il être drôle ? Bon, d'accord, je suis connu pour mon sens de l'ironie, mais je ne pourrais pas faire plier en deux toute une salle.

Une musique criarde retentit brusquement dans la sono ; un jeune homme plein d'entrain apparaît sur la scène et s'empare du micro pour hurler, avec une voix de corne de brume : « Héééé... Miami ! » et, pour une raison inconnue, la salle l'acclame avec enthousiasme.

Il entreprend de nous dire que la chaîne tourne ce soir, ce que je sais déjà, et nous demande d'éteindre nos portables, de ne pas prendre de photos avec flash et de ne pas oublier de rire beaucoup. Il dit un ou deux trucs qui sont probablement censés être drôles, puis il beugle : « Ooookay ! Amusez-vous bien ! » Et sur ce, il remet le micro sur son pied et quitte la scène sous un déchaînement d'applaudissements. Un instant plus tard, les lumières baissent, le brouhaha de la salle se réduit à un murmure, et le présentateur annonce :

– Mesdames et messieurs... M. Renny... Boudreaux !

Renny laisse les applaudissements enfler jusqu'à ce que le public se lève en hurlant et en trépignant à en faire trembler la vieille salle. Il avance alors nonchalamment de trois pas sur la scène et s'arrête en posant sur le public un regard clairement réprobateur. Les acclamations redoublent ; Renny secoue la tête et s'approche du micro pendant que les cris se mêlent aux rires. Il décroche le micro, contemple l'assistance, et au moment précis où le brouhaha commence à décroître, il s'exclame :

– Mais qu'est-ce qui ne tourne pas *rond* chez vous, hein ??

La salle est de nouveau transportée d'allégresse. Là encore, il choisit parfaitement son moment pour répondre :

– Je vais vous dire ce qui cloche – vous êtes *idiots* !

Assez curieusement, cela lui vaut un immense éclat de rire, ce qui semble le mettre en fureur, car il braille :

– Je *blague* pas !

Les rires enflent, jusqu'à ce que Renny lève la main et, quand le vacarme diminue un peu, ordonne :

– Asseyez-vous, merde !

Je me rends compte avec surprise que je suis debout comme tout le monde et, quand je m'assois, toute la salle en fait autant. Renny attend que le silence s'installe, puis il reprend la parole. Il parle du pilote que nous tournons et présente Robert, puis Jackie, et lorsque celle-ci se lève en remerciement des applaudissements, je vois Deborah balayer la salle d'un regard circulaire, façon garde du corps. Comme je me rappelle que je suis censé protéger Jackie aussi, je me retourne et fais mine de guetter le moindre signe de danger. Il n'y en a évidemment aucun. Jackie se rassoit et Renny sort une feuille de papier chiffonnée de sa poche. Il la regarde avec une grimace, puis il relève le nez.

– Je suis censé remercier les flics de Miami. Vous trouvez ça logique, vous ? MOI, dire merci à des *flics* ? Mais Big Ticket Network m'a dit : s'il te plaît, ils paient pour cette merde, alors... Merci, les flics. Hé, capitaine Matthews, vous êtes dans le coin ?

Le capitaine se lève avec un sourire modeste et viril en saluant la foule qui applaudit poliment.

– Ouais, bon, je vous ai demandé si vous étiez là, capitaine, continue Renny. Je vous ai pas dit de vous lever et de me voler la vedette, putain. Oh, mais dites donc, c'est la première fois que je peux dire putain à un flic – et à un capitaine, en plus. Hé, capitaine Matthews ! Putain putain putain putain putain... !

Renny attend que les rires décroissent puis il commence à parler de Miami, de la circulation de Miami, de la cuisine de Miami, de la diversité de la population, et de temps en temps, quand il a droit à un grand rire en réponse à quelque observation scandaleusement cynique, il s'interrompt, fusille la salle du regard et s'écrie : « Je *blague* pas ! » Apparemment, c'est sa réplique fétiche, celle qui l'a rendu célèbre, comme le « Excusez-moi ! » de Steve Martin, et chaque fois qu'il la prononce, la moitié de la salle psalmodie en chœur : « Je *blague* pas ! »

Effectivement, il est sérieux, tout en étant très drôle. Il parle de sujets graves et amène le public à les considérer sous un angle nouveau, à la fois provocateur et amusant.

Il massacre la politique d'une manière que l'on ne peut qualifier que de sauvage, comme quand il aborde l'éducation nationale.

– Vous arrêtez de financer les écoles publiques ; vous supprimez tout le fric destiné à l'enseignement de vos foutus gamins et après, vous vous plaignez parce que tous les médecins viennent d'Inde ! Vous préféreriez un médecin américain qui a suivi la filière universitaire américaine et qui est tellement con qu'il croit que la polyarthrite est une maladie vénérienne ?

« Vous dites : attendez, on peut résoudre le problème des écoles... avec une loterie ! Et tout l'argent ira aux écoles publiques ! Mais les lobbyistes s'emparent du truc et maintenant *une partie seulement* de l'argent va aux écoles. Et puis les politiciens entrent dans le jeu et tout d'un coup *une part des profits* va aux écoles. Finalement, ce que vous avez fait, ce n'est plus une histoire de financement ; vous avez transformé l'éducation de vos gosses en loterie. Et vous savez comment ça marche, pas vrai ? Il y a un gagnant sur dix millions et tous les autres sont dans la merde.

« Je *blague* pas !

« Et qui a droit presque toujours aux billets perdants, hein ? Ouais, c'est bien ça, les Noirs. Toujours la même merde. Vous vous dites tous que tout a changé maintenant parce qu'on a élu un Président noir, mais c'est toujours aussi difficile d'être un Noir en Amérique. Surtout que je *déteste* le basket, putain !

« Mais ça pourrait être pire, continue-t-il. Je pourrais être gay. (Il scrute la salle.) Levez les mains : combien on a de tafioles, ce soir ?

Croyez-le ou pas, quelques mains se lèvent, mais Renny secoue la tête.

– Arrêtez, les mecs, je sais que vous êtes plus nombreux... je vois vos chaussures. Ouais, être gay, aujourd'hui, ça craint un peu... je veux dire, les autres... foutez-leur la paix, quoi. Vous trouvez ça dégueu ? Très bien, personne vous oblige à regarder. Mais vraiment, qu'est-ce que ça peut vous foutre, qui baise avec qui ? Et si un mec aime baiser tant que ça avec un mec, qu'on le laisse l'épouser, qu'est-ce que ça peut vous foutre ? (Il prend un air solennel et continue d'une voix gluante :) Oh, mais Renny, c'est dans la Bible. (Il ricane et secoue la tête.) Mais ouais, c'est dans la Bible. J'ai regardé. Il y en a parmi vous, connards, qui ont pris la peine de la lire ? Je crois pas, non. Eh bien moi, si. Ouais, c'est dans la Bible. C'est juste à côté de l'endroit où on vous dit que vous avez pas le droit de vous couper les cheveux en rond ou de manger des crevettes. Et pourtant j'en vois qui sont coiffés comme ça, là-bas. Et parmi tous ceux d'entre vous qui tabassent les pédés, combien il y en a qui bouffent des crevettes ? Parce que si vous croyez que Dieu veut que vous chiez

sur les pédés, va falloir renoncer au cocktail de crevettes aussi, les mecs... Je *blague* pas ! »

Quelques rangs derrière nous, une voix s'écrie : « Pédé ! » Renny regarde droit le type et sourit :

– C'est pas mignon, ça ? Voilà ce qui arrive quand on donne une bière à un mec qui a une toute petite bite.

La salle éclate de rire, mais le trouble-fête n'est pas calmé. Il crie encore plus fort :

– Tu es un gros PÉDÉ !

Renny sourit et rétorque :

– Si tu crois vraiment que je suis un pédé, t'as qu'à venir me sucer la bite et si ça me plaît, merde, c'est que tu as raison. Et si ça me plaît pas, au moins, *toi*, tu auras pu prendre un peu de plaisir, ce soir.

L'assistance fait une véritable ovation, et le trouble-fête se renforce dans son fauteuil tandis que Renny passe à autre chose. Ce n'est pas un échange remarquable, pas plus spirituel ni brillant que d'autres ayant lieu tous les soirs partout où un comique se produit devant une salle. Mais pour moi, il est mémorable pour tout autre chose.

Lorsque les yeux de Renny passent juste au-dessus de moi pour se poser sur l'importun, je sens les poils se hérissier sur ma nuque, et dans les tréfonds du château Dexter, un tocsin se met à sonner alors que mon Passager se dresse d'un seul coup et pousse des sifflements alarmés.

Tandis que Renny fixe le type et l'écrabouille, je vois la créature derrière ses yeux, la créature que je pressentais seulement et qui est bien là, sans le moindre doute désormais. Par-dessus le brouhaha du public, j'entends le rugissement sifflant de l'énorme créature noire qui se dresse, triomphante, dans les profondeurs des ténèbres, derrière le sourire de Renny. Et je la vois dérouler ses anneaux, déployer son obscure envergure et tendre sa longue griffe acérée vers le trouble-fête, au vu et au su de tout le monde. Même si personne ne s'en aperçoit, moi, je la vois et je la reconnais.

Un Passager. Sans le moindre doute.

Je ne sais pas comment ni pourquoi, mais je le reconnais chaque fois que j'en vois un. Depuis toujours. Et à présent, cela ne fait aucun doute : Renny possède un Passager noir, tout comme moi.

Renny continue, et je suis sûr que le reste de son spectacle est en tout point amusant et rempli de fines observations brutales, mais je n'écoute plus. Je suis perdu dans des pensées qui m'entraînent très loin et je n'aurais même pas remarqué s'il y avait eu le feu.

D'abord, je songe simplement que Renny est un monstre, tout comme moi. Mais cela me conduit à des pensées bien plus élevées et pertinentes. Car Renny transporte un Passager. Je ne sais pas comment il parvient à le soigner et à le nourrir, mais il en a un. Et s'il réussit à survivre et même à s'épanouir à Hollywood... pourquoi ne le pourrais-je pas, moi ?

Je m'imagine la scène : Dexter, paressant au bord de la piscine à Bel Air, pendant que les ombres s'allongent et que le soleil se couche dans le Pacifique, qu'une grosse lune émerge lentement dans le ciel. Dexter se sent envahi par le familier fourmillement de la nuit heureuse, quitte son poste au bord de la piscine et, avec sa délicatesse habituelle, pénètre dans la vaste et spacieuse demeure sur ses pattes de prédateur ; il s'empare de son sac de jouets et d'instruments déjà préparé et disparaît dans une nuit aussi sombre et accueillante que l'eau où se couche le soleil.

Cela pourrait marcher. Il n'y a pas de raison. Je ne peux balayer l'idée que je serais bien plus heureux sur la Côte Ouest, dans une région remplie de nouvelles opportunités, un panorama tout neuf de ténèbres encore inexplorées.

Mais je n'ai pas vraiment été invité, et il n'y a aucune raison de penser que je le serai. Jackie a

certainement sa propre vie en Californie, avec ses amis, ses habitudes et ses mesures de sécurité, et hormis l'unique baiser qu'elle m'a donné, rien n'indique que je ferai jamais partie de cette vie. Si je suis logique, je dois admettre que, très probablement, une fois le pilote tourné ici, elle me remerciera, me serrera dans ses bras et retournera sur la Côte Ouest en laissant Dexter derrière elle, rien de plus qu'un agréable souvenir.

Du coup, pendant que le numéro de Renny avance vers une conclusion sans aucun doute hilarante, c'est un Dexter désillusionné qui reprend enfin ses sens en se rendant compte qu'autour de lui tout le monde est debout en train d'applaudir frénétiquement. Et comme le premier article du code de Harry est de s'intégrer, Dexter se lève et applaudit lui aussi.

À côté de moi, Rita applaudit avec un enthousiasme dément. Elle a les joues un peu rouges et un immense sourire plaqué sur le visage, un sourire comme je ne lui en ai encore jamais vu, mélange de joie, de passion et d'excitation. Je suis sûr que le numéro était agréable, mais Rita a l'air transportée dans une autre dimension. Je n'arrive pas à imaginer que quelqu'un doté d'un QI à trois chiffres puisse être ainsi fasciné – mais évidemment, je connais Renny et Robert bien mieux qu'elle.

C'est seulement quand Robert me tape sur l'épaule et me dit : « Hé, Dex – il faut que j'y aille » qu'elle cesse enfin de contempler la scène d'un air béat pour se retrouver de nouveau en état de choc.

– Oh, fait-elle. Oh, mon... Dexter, M. Chase est...

Et elle sombre dans le silence, rougissante et hébétée.

– Robert, dit-il, comme de bien entendu. Je peux vous appeler, euh... ?

– Rita, lui soufflé-je.

– Rita ! Mais oui ! Bon, alors, Rita, vous avez un sacré bonhomme, là. Vous avez intérêt à pas le lâcher. (Il lui fait un clin d'œil et pose la main sur son bras.) Si vous le laissez fréquenter les gens de Hollywood, on risque de vous le piquer.

Rita rougit de plus belle.

– Merci, monsieur, aaah je veux dire Robert, je... Oh.

– De rien. C'était un plaisir de faire votre connaissance, Rita.

Il lui pince à nouveau le bras, puis il me regarde. Et, toujours aussi insupportablement prévisible, il mime de nouveau un pistolet qui tire et ajoute :

– À lundi, mon pote.

Je jette un regard circulaire. Jackie est debout devant sa place avec Debs, mais elle me regarde et, brusquement, je suis très fatigué des babillages adorateurs de Rita concernant Robert.

– Viens, dis-je, je vais te raccompagner à ta voiture.

Je lui donne mon bras, en l'écoutant ressasser les meilleures sorties de Renny – toutes choses que j'ai après tout moi-même entendues. Mais elle prend un immense plaisir à les redire, et je ne l'écoute déjà plus quand nous arrivons à sa voiture.

– Bonne nuit, dis-je en lui tenant sa portière.

Elle se penche en avant et m'embrasse sur la joue.

– Merci beaucoup, Dexter, dit-elle. C'était vraiment merveilleux. Et quand vas-tu rentrer ?

– Dans quelques jours seulement, dis-je, à peu près certain d'avoir ôté tout regret de ma voix. Bonne nuit. À bientôt.

Je recule un peu pour qu'elle puisse s'asseoir et refermer sa portière. Elle cligne des paupières un moment, puis elle sourit.

– Bonne nuit, Dexter, dit-elle.

Puis elle s'installe au volant, démarre la voiture et s'en va. Je retourne retrouver Jackie, en me disant que je ferais bien de m'amuser un peu.

Puisque ce sera bientôt terminé.

Je suis réveillé en pleine nuit par un bruit de sirènes. Elles sont à quelques kilomètres d'ici et leur hurlement pressant se fait de plus en plus aigu à mesure qu'elles se rapprochent. Sans même réfléchir, je sais où elles se dirigent : ici, vers notre hôtel, car un autre cadavre a été découvert, ce qui veut dire...

Patrick, songé-je. *Il a recommencé.* Dans mon cerveau encore à demi endormi, je vois son visage avide tandis qu'il se libère des chaînes dont je l'ai si soigneusement chargé ; et dans une horreur à demi éveillée, je le vois nager, lentement, joyeusement, vers l'hôtel, vers *moi*, son visage décomposé pétrifié dans un sourire mort...

L'image est tellement proche et réelle que j'ouvre les yeux. *Impossible*, me dis-je. Mais dans la pénombre de la chambre avec les sirènes qui hurlent et le sommeil qui m'embrume encore, cela ne paraît pas impossible. *Il est mort*, me répété-je, *rigoureusement et positivement mort.* J'en suis absolument certain, tout comme je sais que les sirènes viennent ici.

Je balaie du regard la chambre plongée dans l'obscurité et j'essaie de me concentrer sur des objets réels : une chaise, une table, une fenêtre. Les fantômes s'évaporent, redeviennent des rêves, et je respire un bon coup. C'est alors qu'une nouvelle pensée surgit, et à sa manière elle est tout aussi troublante que le cauchemar.

Et si j'avais tué la mauvaise personne ?

Et si cela avait été un kayakiste aussi innocent qu'un boy-scout, qui se trouvait ressembler à une photo floue sur Facebook ? Je lui ai broyé le larynx, je l'ai noyé et jeté en pâture aux crabes en pensant que c'était Patrick – et maintenant le *vrai* Patrick est là, en cet instant, dans cet hôtel ; il vient de tuer quelqu'un, il est peut-être même en train de monter ici, dans cette chambre...

Je suis totalement réveillé, à présent. Je me lève et attends un instant en clignant bêtement des paupières, puis je prends le Glock et traverse à pas de loup la pièce jusqu'à la chambre de Jackie. Je m'arrête un instant, guettant le moindre bruit ; quand je pose mon oreille sur le battant de la porte, elle s'ouvre brusquement et je manque de tomber la tête la première.

Jackie est devant moi, les yeux écarquillés, une main sur la poignée de la porte et l'autre à la gorge. Elle porte une chemise de nuit en coton uni qui descend jusqu'à mi-cuisses et étrangement, sur

elle, cela paraît plus excitant que tout ce qu'on pourrait trouver dans une boutique de lingerie de luxe. Je reste bouche bée un instant, avant que sa voix ne me rappelle à la réalité.

– J'ai entendu les sirènes, dit-elle. J'ai cru... (Elle baisse les yeux et, voyant le pistolet dans ma main, elle écarquille encore plus les yeux.) Oh.

– J'ai cru aussi, dis-je.

Elle hoche la tête. Pendant quelques secondes, nous restons à écouter les sirènes qui se rapprochent. Nous retenons tous les deux notre souffle jusqu'à ce qu'elles atteignent une note suraiguë et s'arrêtent juste au-dessous de nous, dans la cour de l'hôtel. Je sors sur le balcon et regarde en bas. Deux voitures de police se sont garées de travers, comme le font les flics pressés. Les portières sont ouvertes et les gyrophares se reflètent sur la façade de l'hôtel. D'autres voitures arrivent, remplies d'inspecteurs. Je rentre retrouver Jackie et nous regardons les lumières clignoter par la porte du balcon, quand Jackie se souvient enfin de reprendre son souffle.

– Oh, fait-elle. Oh, merde.

– Ouaip, réponds-je.

Elle inspire, haletante, puis :

– Ce n'est pas... C'est-à-dire, on ne sait pas... Merde.

Malgré la phrase décousue, je suis parfaitement sa logique. Et bien que j'aie envie de la rassurer, de lui dire que ce n'est pas cela, que c'est *impossible*, cette image que j'ai à moitié rêvée ne me quitte plus, et je reste là, la main de plus en plus moite sur la crosse de mon Glock.

Jackie secoue la tête, puis elle va s'asseoir sur le canapé et se penche en avant, genoux serrés, les mains posées sur les coussins de chaque côté. Je vais la rejoindre. Apparemment, il n'y a pas grand-chose à dire. Me rappelant que je tiens toujours le Glock, je remets le cran de sûreté.

Nous n'avons toujours pas bougé quand le téléphone sonne cinq minutes plus tard. Je décroche.

– Allô ?

– Putain, qu'est-ce qui se passe ? demande une voix très tendue que je reconnais comme celle de ma sœur. Tout va bien ?

– Oui, ça va, Debs, dis-je, du ton le plus apaisant que je peux trouver. Tu es ici, à l'hôtel ?

Elle souffle bruyamment comme si elle vidait ses poumons de la fumée d'une cigarette.

– Je suis en bas, dans le hall.

– Qu'est-ce qui est arrivé ? demandé-je.

La question est inutile. Je sais très bien *ce qui* est arrivé. Ce que je ne sais pas, c'est à qui.

– Il y a une femme morte dans une chambre à l'étage au-dessous du vôtre, dit-elle d'une voix rauque. Elle est dans un sale état, mais elle porte un permis au nom de Katherine Podrowski. Ça te dit quelque chose ?

– Podrowski ? répété-je.

Derrière moi, j'entends Jackie étouffer un cri.

– Kathy... ? demande-t-elle.

– Un gars du service d'étage a vu du sang qui coulait sous la porte. Il est entré avec son passe, il a jeté un coup d'œil et il est encore en larmes, dit Debs. On dirait que notre bonhomme a recommencé.

– Mais... dis-je en m'arrêtant juste à temps, heureusement pour moi.

– C'est Kathy ? demande Jackie dans un chuchotement rauque et terrifié.

– Elle a été tailladée et éventrée et elle a un œil en moins, continue impitoyablement Deborah.

– Quel œil ? demandé-je.

Deborah souffle bruyamment.

– Je monte, dit-elle avant de couper.

Je raccroche et vais m’asseoir auprès de Jackie.

– C’est Kathy, dis-je.

– Oh, mon Dieu, dit-elle. (Elle se met à trembler, puis elle pleure.) Oh, mon Dieu.

Pendant un long moment, elle pleure en se balançant, les bras serrés contre sa poitrine, puis elle inspire longuement et se penche en avant.

– Oh, putain de merde, dit-elle. C’est ma faute, c’est entièrement ma faute.

Elle se cache le visage dans les mains, secouée de sanglots.

Quand une femme se cache le visage dans les mains et pleure, tout homme assis à côté d’elle est censé lui offrir réconfort et soutien. C’est donc ce que je fais, en passant un bras sur son épaule que je tapote doucement.

– Ce n’est pas votre faute, dis-je, ce qui est un fait avéré et évident. Vous n’avez pas demandé à ce qu’un psychopathe vous traque.

Elle renifle bruyamment et c’est la première fois que je la vois faire quelque chose de pas très ragoûtant.

– J’aurais dû leur dire, continue-t-elle. J’aurais dû. J’ai été trop égoïste et maintenant Kathy est morte.

– Vous n’aviez aucun moyen de savoir qu’il ferait cela, dis-je. Ce n’est vraiment pas votre faute.

Ce n’est pas très flatteur pour moi, mais je suis en fait très fier de continuer à trouver les mots qu’il faut. Après tout, la majeure partie de ma puissance de calcul cérébrale est consacrée à essayer de déduire qui a tué Kathy, puisque je suis à peu près certain que ce n’est pas Patrick.

– Si, c’est ma faute, insiste-t-elle. Si je n’avais pas été obsédée par ma stupide carrière... Et maintenant Kathy est morte à cause d’une série télé qui ne me plaît même pas !

Elle se met à gémir en reniflant, puis elle se tourne vers moi et enfouit son visage contre ma poitrine. Je me rends alors compte que sa chemise de nuit est vraiment très fine et que je suis encore en tenue de nuit – c’est-à-dire torse nu avec seulement un vieux caleçon. Mon autre bras l’enserme machinalement et je l’étreins en sentant ses larmes et autres liquides qui ruissellent sur moi tout en me demandant pourquoi cela ne me gêne pas.

Car cela ne me gêne pas : à vrai dire, j’apprécie la situation. Je cesse de lui tapoter l’épaule et commence à la masser d’une manière que j’espère être aussi apaisante pour elle que pour moi. Sa peau tiède est très douce et, en sentant le léger parfum qu’elle dégage, je commence à imaginer des choses impensables alors qu’un meurtre vient d’avoir lieu.

Heureusement pour nous deux, des coups autoritaires sont frappés à la porte de la suite et je me dégage pour aller ouvrir.

– Qui est là ? demandé-je, assez inutilement.

– Putain, tu crois que c’est qui ? gronde quelqu’un qui ne peut être que Deborah. Ouvre cette foutue porte !

J’ouvre la foutue porte et Deborah fonce droit dans la pièce. Elle s’arrête en voyant Jackie prostrée sur le canapé, les yeux rouges et la goutte au nez. Debs se retourne vers moi et semble enfin se rendre compte que je suis dans une tenue quelque peu décontractée. Elle secoue la tête, apparemment furieuse contre le monde en général et cherchant à passer ses nerfs sur quelque chose. Comme d’habitude, c’est sur moi que ça tombe.

– Jolie petite culotte, dit-elle en fixant mon caleçon. Tu comptes poursuivre le mec comme ça ?

J'ai vraiment envie de lui dire que je ne vais pas le poursuivre du tout, sauf avec des bouteilles de plongée, mais je ne peux pas. Debs sait ce que je suis et, dans certaines limites, elle approuve presque, mais Jackie l'ignore et cela rendrait la conversation très embarrassante. J'en suis là quand ressurgit en moi cette infime incertitude, ce doute aussi ridicule qu'illogique d'avoir peut-être tué la mauvaise personne. Du coup, je me contente de demander :

– Est-ce qu'on dirait vraiment le même tueur ?

– À ton avis, il y a combien de tarés de ce genre en liberté ? demande Deborah avec un regard noir. J'ai pas encore vu le corps, mais d'après la description, c'est le même.

– Oh, dis-je avec un petit sursaut d'espoir. On a pu l'identifier avec certitude ?

– La photo du permis correspond, dit Deborah. Pas le moindre doute, c'est bien elle. Kathy Podrowski.

Jackie émet un bruit entre gémissement et vomissement, et Deborah la considère avant de se tourner vers moi.

– On sait tous les deux ce que ça veut dire. Et on sait tous les deux ce qu'il faut qu'on fasse.

– Oui. Il faut que tu dises à l'officier chargé de l'enquête ce que nous savons.

– Exact, grogne-t-elle.

– Euh... dis-je. Qui c'est ?

Deborah se renfrogne encore plus, ce qui est impressionnant.

– Anderson, aboie-t-elle.

– Mais c'est...

Debs hoche la tête avec aigreur.

– Deux fusillades cette semaine, plus une décapitation rituelle et le truc de cannibale au Grove, râle-t-elle. Du coup, ça tombe sur Anderson parce que je suis occupée avec ces conneries de psychopathes, et quand le capitaine Matthews le découvrira, j'aurai de la chance si je suis juste mutée à la circulation et... *Merde*, Dexter !

Un petit raclement de gorge nous provient du canapé. Nous nous retournons vers Jackie. Elle se tient bien droite, les genoux serrés, une main sur la gorge. Elle a les yeux rouges, mais elle ne renifle plus et tente manifestement de maîtriser ses émotions.

– Si votre carrière risque d'en pâtir...commence-t-elle.

– Pas un mot de plus, réplique Deborah.

Jackie a l'air perplexe, puis choquée. Elle secoue la tête.

– Oh, non, dit-elle. J'allais... Je voulais dire, je peux leur expliquer que c'est ma faute. Et c'est vrai, puisque vous aviez l'ordre de faire ce que je demandais et... Je veux juste qu'il n'arrive rien de mal à personne d'autre, conclut-elle faiblement. C'est ma faute, répète-t-elle, d'un air si fragile et vulnérable qu'il me donne envie de tuer des trucs pour elle.

Deborah n'est apparemment pas dans le même état d'esprit.

– Ça changera rien, ce que vous leur direz, répond-elle durement. Je suis assermentée et censée faire preuve de jugement.

Elle regarde fixement Jackie, mais celle-ci ne relève pas le nez et, au bout d'un moment, Deborah se radoucit un petit peu et dit :

– C'est pas votre faute. C'est moi qui... Je *sais* ce qu'il faut pas faire et je l'ai fait quand même. J'ai merdé. C'était ma responsabilité, j'encaisserai le coup.

Elle respire un bon coup, tourne les talons et se dirige vers la porte d'un pas si martial que je crois entendre une marche militaire.

– Deborah, dis-je.

Elle me jette un regard douloureux, la main sur la poignée, mais je ne trouve rien de réconfortant à lui dire.

– Euh... Bonne nuit ?

Elle me regarde sans expression pendant un long moment. Puis elle secoue la tête et s'en va.

Je vais mettre la chaîne et le verrou. Je reste devant la porte un moment à réfléchir à ce qu'implique la mort de Kathy. Soit la conversation avec Deborah a envoyé une décharge d'adrénaline dans mon cerveau, soit je suis en train de me réveiller complètement, toujours est-il que je commence à voir de petites incohérences troublantes. Si quelqu'un a été en mesure de s'introduire dans la chambre de Kathy, n'aurait-ce pas été tout aussi facile de venir ici dans la nôtre ? Et plus simplement : pourquoi Kathy ? Elle n'est pas blonde, pas jeune, et sans conteste pas séduisante. Son corps n'a pas été balancé dans un endroit public, et Debs dit que du sang filtrait sous la porte, ce qui ne correspond pas à la manière dont les autres victimes ont été massacrées. Évidemment, Patrick était peut-être pressé et obligé d'aller plus vite qu'il n'aurait voulu...

Mais non : absolument pas. Ce n'est pas Patrick, cela ne peut pas être lui. C'est *lui* que j'ai tué et personne d'autre, il est mort et disparu, à moitié dévoré par les créatures marines. Et même si c'est un concept qui marche très fort à la télé en ce moment, je refuse de croire qu'il est revenu d'entre les morts. Ce n'est pas Patrick.

Alors qui est-ce ?

Qui a tué Kathy, et pourquoi ?

Et que dois-je faire, si tant est que je doive agir ? Après tout, ce n'est pas mon problème. Kathy me détestait et je n'ai aucune raison de m'en soucier. Sa mort, si déplaisante soit-elle, n'a absolument aucun rapport avec moi.

Certes, Jackie est bouleversée, mais elle trouvera une nouvelle assistante. Elle devrait plutôt s'inquiéter de perdre le rôle qui l'a amenée à Miami. Car Deborah va devoir signaler qu'elle était menacée et traquée. Même si je dis à ma sœur que le psychopathe n'est plus, elle sera obligée d'en informer les autres policiers.

Debs a donc raison de penser qu'elle est dans le pétrin. Dans quelle mesure, cela dépend de beaucoup de choses, notamment de la manière dont elle racontera tout cela à Matthews. Il y a plusieurs possibilités : en soulignant fermement qu'elle a suivi les ordres et assisté la production, et que l'inspecteur Anderson aurait facilement pu obtenir les mêmes informations s'il n'avait pas tout fait pour bousiller l'enquête, Deborah pourrait en sortir indemne. Évidemment, il faudrait procéder de façon très subtile, mais cela dit...

Et alors que le mot « subtile » me traverse l'esprit, je soupire. Deborah est aussi subtile qu'une pelleuse. Elle ne va même pas savoir comment s'y prendre. Je pourrais lui rédiger son texte, mais elle ne saurait pas le jouer comme il faut. Je connais ma sœur, et bien qu'elle ait de grandes compétences en tant que flic, elle n'en a strictement aucune en diplomatie. Jamais elle n'a réussi à se plier aux règles du jeu, et elle ne va pas commencer maintenant. En plus, elle s'est déjà monté la tête par pur masochisme et elle a manifestement hâte de se faire taper sur les doigts, sous prétexte que c'est son devoir.

Non, telle que se présente la situation, les carottes sont cuites pour Debs. Et ensuite, ce sera au

tour de Dexter. Je suis censé savoir aussi bien qu'elle où se situe la ligne, et je l'ai très certainement franchie. Je ne sais pas trop quelle sera ma punition – il n'y a pas de service de police scientifique à la circulation – mais ce sera sûrement quelque chose de déplaisant. Une mise à pied, probablement sans salaire – et juste au moment où j'ai le plus besoin d'argent.

– Dexter, dit doucement Jackie.

Je fais volte-face. Un bref instant, perdu dans mes désagréables pensées, j'ai oublié qu'elle était là.

– Qu'est-ce qui va arriver ? demande-t-elle. À Deborah ? Et à vous ?

– Trop tôt pour le dire, réponds-je.

– Mais ça peut être grave ?

– Peut-être.

Elle baisse les yeux sur ses genoux. Ils sont très jolis, mais je ne vois aucune raison qui la contraigne à les regarder. Je l'observe ; elle ne fait rien d'autre d'intéressant, et au bout d'un moment, vaincu par un énorme bâillement, je me rends compte que je suis très fatigué. Après tout, nous sommes encore au beau milieu de la nuit, et faire semblant d'être en permanence en alerte nécessite beaucoup d'énergie. Soudain, je ne désire rien de plus au monde que m'allonger et dormir – et Jackie étant assise sur mon lit, cela ne va pas être facile. Je viens de formuler mentalement une manière polie de demander à Jackie de libérer le canapé pour que je puisse m'y installer quand elle bafouille, le regard toujours fixé sur ses genoux :

– Il va revenir, n'est-ce pas ?

De prime abord, je ne comprends pas de quoi elle parle, et je ne sais pas trop quoi dire. Après quelques secondes de silence perplexe, elle finit par ajouter :

– Le tueur. Patrick. Il va revenir et essayer encore.

– Oh, je ne suis pas sûr, dis-je.

– Si, dit-elle. Il va revenir, je le sais. Et la prochaine fois...

Elle frémit, mais comme elle ne poursuit pas, je reviens à la petite formule que j'ai préparée sur le chapitre du sommeil.

– Quoi qu'il en soit, dis-je, demain est une longue journée. (Je viens me planter devant elle en jetant un regard plein de langueur vers cette promesse de repos.) Nous devrions essayer de dormir.

Elle se lève brusquement et, en essayant de m'écartier, je manque de tomber sur la table basse. Elle me rattrape par le bras, mais une fois que j'ai retrouvé mon équilibre, au lieu de me lâcher, elle se rapproche et lève vers moi ses immenses yeux lavande.

– Il va revenir, dit-elle d'une voix haletante. J'en suis certaine. Si ça se trouve, il est dans l'hôtel en ce moment même.

Elle est bien plus près de moi que nécessaire pour me confier cela, mais je ne proteste pas. Je déglutis et réponds, la bouche brusquement toute sèche :

– Eh bien, peut-être.

Et je ne sais pas comment, mais elle trouve le moyen de se rapprocher encore.

– Je ne veux pas être seule, dit-elle. Pas cette nuit. Je suis... terrifiée.

Elle lève son visage vers le mien avec ses grands yeux éperdus et je suis englouti dans une mer infinie couleur de lavande. Je ne dors pas beaucoup cette nuit-là, mais cela ne me gêne pas. Il se trouve que je ne suis pas du tout aussi fatigué que je le croyais.

Je me réveille dans la nuit et, pendant presque une minute, je reste les yeux clos, sans la moindre idée de l'endroit où je suis. Cela ne m'inquiète pas. Un drap doux et parfumé me couvre jusqu'à la taille, je baigne dans une sensation d'anesthésie vaguement extatique et je reste allongé ainsi entre veille et sommeil en me demandant comment je suis arrivé là et pourquoi je m'y sens si bien.

Puis quelque chose remue à côté de moi et j'ouvre tout grands les yeux. Je me tourne sur le côté et je regarde.

Jackie Forrest, star de la télé, adorée par des millions de gens et courtisée par des marchands d'armes grecs, est allongée à côté de moi, nue. Ses cheveux dorés et ébouriffés s'étalent en désordre sur l'oreiller. Le drap a un peu glissé : je vois la pluie de taches de rousseur sur ses épaules, sa poitrine et ses seins – ses seins parfaits et stupéfiants.

Jamais je n'ai compris jusqu'ici l'obsession des hommes pour cette portion de l'anatomie féminine : les seins sont, après tout, rien de plus qu'un équipement fonctionnel, voire utilitaire. Ils étaient à l'origine un instrument nécessaire à la survie et à l'élevage d'une progéniture en bonne santé, rendu obsolète par les biberons et le lait maternisé moderne ; entrer en transe à leur simple spectacle m'a toujours paru être un sommet de la sottise humaine.

Mais en regardant les seins de Jackie Forrest, je comprends pour la première fois cet engouement. Ses seins sont en dehors de l'humanité : ce sont des choses magnifiques, parfaites, iconiques, l'incarnation même de tout ce que devrait être le sein idéal, si loin au-delà de tout ce que j'ai vu jusqu'ici que je ne peux que les contempler avec émerveillement. C'est donc à propos de *cela* qu'on fait tant d'histoires...

Incapable de me retenir, je tends la main et touche le sein le plus proche. Il est doux, incroyablement lisse, et il invite à un examen plus poussé. Je referme la main dessus et je suis récompensé par une sensation de satisfaction que je n'ai jamais encore connue. Le parfait téton rose frotte contre la paume de ma main et durcit – et cela aussi est incroyablement satisfaisant.

Jackie bouge légèrement les hanches et les épaules, une paupière tressaille. J'enlève ma main et, toujours sans trop savoir ce que je fais ni pourquoi, je baisse le visage et passe les lèvres sur son téton.

Jackie remue encore, sa main glisse délicatement sur ma joue puis ma nuque, et je me redresse pour la regarder. Les yeux mi-clos, elle passe la langue sur sa lèvre dans un sourire ensommeillé.

– Encore ? chuchote-t-elle d’une voix rauque.

Elle attire mon visage contre le sien et nous recommençons.

*

**

Quelque part au loin, perçant la brume d’une béatitude parfaite, un bourdonnement agaçant s’insinue dans le nuage d’euphorie où Dexter flotte dans un sommeil sans rêves. J’essaie de le repousser, mais le bruit se fait plus fort, insistant ; le nuage commence à se déchirer en lambeaux et ce pur bonheur se dissout dans la grisaille de la conscience. J’entends un froissement à côté de moi et j’ouvre un œil au moment où Jackie assène une tape sur le réveil, puis se lève et file à la salle de bains.

Je la regarde partir, abruti par le manque de sommeil, mais assez réveillé pour m’émerveiller de ce qui m’est arrivé. Je suis allongé dans un lit de vraie star, et j’ai passé la nuit à faire avec elle des choses improbables. Je songe à nouveau à tous ces gens qui la suivent, bouche bée d’adoration, et je me dis qu’ils donneraient tout ce qu’ils possèdent pour être à ma place en cet instant – ou du moins il y a quelques heures de cela. Mais il n’y a qu’un seul Dexter, et c’est moi, et j’ai passé la nuit au lit avec Jackie Forrest.

Je me lève et, d’un regard ensommeillé, je cherche mon caleçon. Je suis presque sûr que je l’ai gardé en arrivant dans la chambre, mais je ne sais pas jusqu’où. Je finis par le trouver par terre, sous le couvre-lit froissé. Je l’enfile et passe dans le salon, où se trouve mon ancien lit, l’élégant canapé en cuir. Ravissant à regarder, délicieux pour s’y vautrer, mais pas idéal pour dormir, et rien que pour cela je me serais bien passé d’y coucher. Mais le quitter pour arriver dans le lit de Jackie, on ne saurait rêver mieux.

Cependant, alors que je m’embourbe dans les fondrières de l’autosatisfaction, une vilaine petite pensée fond sur moi. Pourquoi devrais-je imaginer que ce changement signifie quoi que ce soit ? Hier soir, Jackie était bouleversée, effrayée, elle avait affreusement besoin de réconfort et de compagnie. Rien ne garantit qu’elle éprouvera la même chose ce soir, ou demain, ou un jour. Je suis très ignorant concernant les questions sexuelles et émotionnelles humaines, mais j’en suis assez familier pour savoir que presque rien n’est jamais certain dans ce domaine. Tout le monde est différent, chacun a ses propres attentes et deux individus n’ont jamais la même expérience, même quand ils l’ont vécue ensemble. D’après ce que je constate, c’est comme deux personnes qui parlent des langues différentes mais composées des mêmes mots : les sonorités sont semblables, mais le sens est différent. Pour l’un, « amour » veut dire sexe et pour l’autre, éternité.

Alors que signifie vraiment la nuit que je viens de passer ?

Pour moi ? J’ai passé un moment plus agréable que jamais sans utiliser de chatterton et j’ai très envie que cela devienne ma nouvelle normalité – mais je n’ai pas la moindre idée de ce que pense Jackie. Elle s’est comportée comme si elle s’amusait, pourtant ce n’était peut-être rien de plus que cela : un rôle qu’elle jouait. Peut-être a-t-elle décidé de sacrifier quelques heures d’efforts physiques afin d’être encore mieux protégée en ayant auprès d’elle une sorte de doudou, au cas où Patrick surgirait. Difficile d’imaginer qu’elle voit en Dexter son amour éternel. Après tout, c’est une beauté

connue du monde entier et moi, qu'est-ce que je suis ? Rien, en fait : rien de plus qu'un simple geek de la police scientifique qui fait de la vivisection humaine au noir. Rien ne m'autorise à escompter que cette nuit d'étreintes moites soit le prélude à un radieux avenir.

Mon enthousiasme retombe. Cela va se terminer beaucoup trop tôt et, à présent, il y a bien autre chose à regretter que l'excellente carte du service d'étage.

D'un autre côté, la carte est vraiment excellente et, abattu ou pas, j'ai toujours faim. Je téléphone donc pour commander le petit déjeuner.

J'ai terminé de manger et j'entame ma deuxième tasse de café quand Jackie sort enfin sur le balcon. Elle hésite juste un quart de seconde, puis elle se penche et m'embrasse avant de s'asseoir.

– Bonjour, dit-elle.

– Ce sera une belle journée, réponds-je prudemment. Comment... hum, bafouillé-je avant de me murer dans un silence gêné.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demande Jackie.

– Eh bien, j'allais te demander si tu avais bien dormi, mais cela m'a brusquement paru affreusement idiot, étant donné...

– Oui.

– Alors, euh, tu veux du café ?

– Oui.

Je lui sers une tasse, qu'elle tient devant elle à deux mains en soufflant dessus avant de boire. À la moitié, elle la baisse et prend une profonde inspiration. Puis elle expire, lentement et bruyamment, et baisse les yeux.

– Je ne... Je me sens horriblement mal.

Je ne peux décemment pas prendre cela comme un compliment et cela doit se voir sur mon visage, car elle a l'air un peu surprise et se hâte d'ajouter :

– À cause de Kathy. De sa... mort.

– Oh, dis-je avec un certain soulagement égoïste.

J'avais oublié le meurtre de Kathy. Je sais, je suis très superficiel, mais je n'ai jamais prétendu être du genre compatissant.

– C'est ma faute, dit Jackie. Mon égoïsme l'a tué. Et puis nous... Je me sens si mal...

Manifestement, des paroles réconfortantes sont attendues – et je m'aperçois que j'ai envie de la consoler.

– Jackie, dis-je, ce n'était vraiment pas ta faute. Si quelqu'un est coupable, c'est moi.

– Toi ? demande-t-elle, surprise.

– Oui. Je suis censé être l'expert. Si moi je n'imaginai pas qu'il s'en prendrait à Kathy, comment aurais-tu pu, toi ?

– Peut-être, dit-elle en buvant une gorgée de café. Mais...

– En fait, c'est tellement éloigné du mode opératoire de Patrick que je ne serais pas du tout surpris qu'on découvre que ce n'est pas lui.

Je n'ajoute pas que je serais en revanche vraiment surpris de découvrir que c'est lui.

– Tu veux dire que c'est quelqu'un *d'autre* qui a tué Kathy ? Mais *pourquoi* ?

– Je ne sais pas.

Elle fronce pensivement les sourcils, puis elle secoue la tête.

– Non, dit-elle finalement. Qui d'autre pourrait... Non. C'est dingue.

– C’est exactement ce que je veux te faire comprendre, dis-je. Les individus sains d’esprit ne font pas ce genre de chose.

Et je dois dire que je suis bien placé pour le savoir.

Elle réfléchit en sirotant son café, puis elle soupire et secoue de nouveau la tête.

– Non, dit-elle. Je sais que tu essaies de me rassurer, mais... je n’y crois pas.

Je considère Jackie qui se complaît inutilement dans son malheur, et curieusement je me rends compte que j’ai envie qu’elle sourie, qu’elle rie, qu’elle sente le soleil et le vent sur son visage et connaisse le vrai bonheur, ou au moins qu’elle termine son café sans fondre en larmes.

– Et si je peux prouver que c’était quelqu’un d’autre ? proposé-je.

– Comment ? demande-t-elle, un peu étonnée.

– C’est mon travail, dis-je. En toute modestie, je dois avouer que je suis plutôt doué pour les enquêtes scientifiques.

– Et un ou deux autres trucs, ajoute-t-elle.

Puis, se rendant compte de la légèreté de sa remarque, elle prend un air coupable et se détourne.

– Tout ce que je te demande, c’est que tu me laisses jeter un coup d’œil aux rapports et parler à Vince avant de décider que tu ne mérites plus de vivre.

Un long moment s’écoule, puis elle me regarde, et s’il n’y a pas le moindre espoir sur son visage, elle n’a plus l’air aussi accablée.

– D’accord, dit-elle.

Elle boit une gorgée de café, puis, d’un air décidé, elle pose la tasse et tend la main vers les deux plats clochés.

– Lequel est le mien ? hésite-t-elle.

– Les deux. Eh bien, ajouté-je en la voyant hausser un sourcil, je ne savais pas trop. Donc je t’ai commandé ton habituel petit déjeuner de souris, dis-je en tapotant l’une de cloches, mais je me suis dit... enfin, bref, il y a aussi une omelette et du bacon, au cas où tu voudrais quelque chose de plus, parce que, hum... achevé-je pitoyablement avec l’impression de ressembler à Rita.

– Parce que je me suis dépensée pendant la nuit ? demande-t-elle.

– Eh bien... oui, je crois.

– C’est vrai, sourit-elle. Mais nous commençons le tournage demain, alors...

Elle hausse les épaules et soulève la cloche de l’assiette de toast et de jus de pamplemousse.

Je mange donc l’omelette. Puis je nous resserts du café. Nous le buvons, le silence s’installe et je me demande si je ne devrais pas faire la conversation, histoire de meubler.

– Écoute, dit-elle finalement. Hier soir... C’était très sympa.

– *Très* sympa, dis-je. Enfin, « sympa » ne me paraît pas le terme qui convient.

Elle me regarde avec un bref sourire.

– Je suis contente que tu le penses, dit-elle. Mais... (Elle secoue la tête et baisse les yeux.) Il y a toujours un mais, n’est-ce pas ?

– Je ne, hum... Ah bon ? Enfin, toujours ? demandé-je.

– Oui, toujours, répond-elle avec un sourire un peu triste. Bon, là, c’est : waouh, génial, merci mon Dieu – mais les choses sont toujours différentes en plein jour...

Elle a probablement raison, et l’espace d’un instant j’ai envie qu’on recommence en plein jour pour voir à quel point c’est différent, mais Jackie n’a pas l’air d’humeur. Elle soupire longuement et se détourne à nouveau.

– Hier soir, j’avais peur, dit-elle. J’étais sûre qu’il était dans l’hôtel, qu’il venait s’en prendre à moi et... Ce n’est pas que... C’est quelque chose que j’avais vraiment envie de faire. Avec... toi. Il y a quelque chose en toi... Comme si tu étais un type normal, protecteur et... solide ? Ordinaire ? Non, peut-être confortable ? Et en même temps, parfois, j’ai l’impression que tu es l’un de ces mauvais garçons qui me plaisaient avant, le genre avec un cran d’arrêt dans la poche, et le mélange est tellement... Je t’apprécie vraiment, Dexter, dit-elle. Je suis sincère. Mais... Nous vivons dans des mondes différents ; je vais retourner à Los Angeles, et toi à ton épouse.

– Je ne suis pas *obligé*, dis-je, avant même de m’en rendre compte.

Elle me regarde très gravement, et j’en fais autant. Puis elle secoue la tête.

– Tu as des gosses et... ne compliquons pas la situation, d’accord ?

– Ce n’est pas si compliqué.

Elle sourit, un peu tristement.

– Si, ça l’est. C’est toujours comme ça.

– Je sais que je ne suis pas un marchand d’armes grec, dis-je. Mais...

– Oh ! fait-elle, surprise. Oh, non, ce n’est pas ça. (Elle tend le bras par-dessus la table et me prend la main.) J’ai déjà plus d’argent que je ne pourrais en dépenser, dit-elle. Et si cette série dure assez longtemps pour être vendue à l’étranger, ce sera mon plan-épargne VTFF.

– Ton quoi ?

– VTFF. « Va te faire foutre ». J’aurai suffisamment d’argent pour pouvoir dire ça à tous les gens qui m’emmerdent, sans avoir à redouter les conséquences. Quoi qu’il en soit, ce n’est pas le problème.

– C’est quoi, alors ?

Elle soupire à nouveau, longuement, puis elle se détourne vers la baie. Je regarde son profil. Il est très joli, même si elle le gâche un peu avec son air soucieux, à force de nourrir des pensées douloureuses sur... sur quoi donc ? Pas sur moi, tout de même ?

– J’ai été égoïste, dit-elle enfin. Et c’est à cause de ça que Kathy a été tuée.

– Jackie, c’est...

– Non, laisse-moi le dire. Il y a tellement de gens qui ne se préoccupent que d’eux-mêmes, de ce qu’ils veulent. Surtout dans mon métier.

– Pas seulement dans le tien, dis-je, songeant que cela s’applique très bien à la vie de tout un chacun.

– J’ai toujours détesté ça. Quand on est célèbre, on a l’impression d’avoir tous les droits. Et j’ai vu comment ça peut transformer des gens bien en... comment dire ?

– Connards ? lui soufflé-je, songeant à Robert.

– Mmm-mmm, oui, dit-elle, le regard toujours fixé sur la baie. Je ne veux pas. (Elle se retourne vers moi, l’air grave.) Je ne veux pas être ce genre-là.

– Je ne crois pas que tu le sois.

– Je le serai si j’essaie de t’enlever à ta famille.

Je regarde Jackie, ses grands yeux lavande, ce visage lisse et semé de taches de rousseur, et pour la première fois je me rends compte que c’est exactement de cela qu’il s’agit : Jackie m’enlève à ma famille. Dexter quitte Rita et les gosses pour partir au galop vers un horizon de mojitos et de luxe. Jackie et Dexter, un monde sans fin – ou, du moins, un monde sans fin pour quelques semaines de plus.

J'en ai envie : j'ai tout juste goûté au monde de Jackie, et à Jackie elle-même, et j'apprécie. J'aime tout : le tourbillon des foules idolâtres partout où nous allons, l'ivresse gratifiante que procure l'adoration de tous, le service d'étage, les voitures avec chauffeur, les interviews par téléphone et l'impression d'être tellement important que chacun de nos hoquets et rots a du sens. J'aime la sensation d'être avec Jackie, dans son monde – et dans son lit. Et je l'apprécie. J'ai envie de plus, de tout.

Et je songe à ce que cela signifie : je quitterais mon calvaire quotidien familial. Je n'aurais plus à me faufiler deux fois par jour entre des chauffards agressifs, dans une petite voiture vieillissante et cabossée, à endurer les blagues usées et la routine abrutissante de mon boulot, plongé jusqu'aux genoux dans le carnage et la méchanceté. Et pour quoi ? Juste pour rapporter à la maison une paye bien trop maigre, immédiatement aspirée dans le vide insatiable de la vie de famille, entre traites, appareils dentaires, chaussures neuves et courses. Et le calvaire incessant et épuisant de ces gosses qui vous balancent à la face leurs problèmes avec les mêmes piailllements égoïstes et exigeants ; le vacarme de chaque matin pour retrouver les chaussettes et la chaussure qui manquent au moment de se préparer pour l'école, les cris, les chamailleries et les claquements de portes... Le même numéro tous les soirs à l'heure du coucher ; les couches, les disputes, les nouveaux jeans et les réunions de parents d'élèves, le tout régulièrement ponctué de hurlements perçants. Et je songe à Rita, avec ses phrases perpétuellement décousues, les rides qui s'installent sur son visage alors qu'elle se précipite vers une vieilleuse qui aurait dû attendre encore dix ans au moins, et l'impression qu'elle attend en permanence de moi quelque chose que je ne peux pas lui donner et dont je n'ai même pas idée. Pourrais-je vraiment laisser derrière moi tout cela en échange de la simple perfection ?

Je m'en sens capable.

Je regarde Jackie. Elle continue de me dévisager, les yeux à moitié embués de larmes.

– Jackie, dis-je.

– Je ne peux pas, Dexter. Je ne peux pas, c'est tout.

Je me lève et m'approche de la chaise longue où elle est assise.

– Moi, je peux, dis-je.

Je l'embrasse. Elle ne bronche pas pendant une seconde, puis elle me rend mon baiser.

Et il se trouve que ce n'est pas vraiment si différent que cela en plein jour. Et sur un balcon non plus...

Cette étreinte imprévue débouche sur une sieste impromptue, suivie d'un réveil en sursaut, qui précède une deuxième douche, laquelle prend bien plus longtemps qu'elle ne devrait et se termine à nouveau dans le lit de Jackie. Et toute la journée passe dans un paresseux brouillard de blagues idiotes et de périodes de demi-sommeil, et avant que nous ayons le temps de nous en rendre compte, c'est la nuit.

Et le lendemain matin, le lundi, nous surprend tous les deux dans un état quasi comateux, perdus dans un sommeil si profond que nous n'entendons le téléphone qu'à la troisième sonnerie. Je me lève en titubant pour décrocher, et j'entends le chauffeur furibard exiger que nous descendions immédiatement, sinon nous allons être en retard sur le plateau et les forces des ténèbres vont s'emparer de la voiture.

Je me brosse rapidement les dents et les cheveux, Jackie se recoiffe et se maquille et, quelques minutes plus tard, nous reprenons notre souffle sur la banquette arrière pendant que la voiture nous emmène travailler.

Nous ne parlons plus de l'avenir, mais la question m'occupe l'esprit. Je me dis que c'est le comble de l'ironie : moi qui n'ai jamais voulu m'encombrer d'une femme – sauf pour parfaire mon déguisement –, je me retrouve à présent à en avoir *deux*. C'est une situation bizarre pour moi, presque irréaliste. Jamais je n'aurais imaginé être un libertin ; Don Juan Dexter, promenant dans l'existence son rictus priapique, des hordes de beautés féminines dans son sillage. Quelle canaille je fais – et comme cela me rend bêtement heureux ! C'est comme vivre un absurde fantasme adolescent : sauter du lit avec ma déesse préférée et filer dans la limousine pour supporter une dure journée de tournage, déjeuner avec mon agent, passer nonchalamment d'une interview à une autre sans oublier de m'arrêter en route pour que les foules de femmes enamorées puissent se laisser envoûter par mon charme rayonnant. Dexter le dionysiaque, inattendu dieu de l'Amour.

Mon humeur bouillonnante – et le silence de Jackie en réponse – tient jusqu'au studio que la production a loué pour le premier jour de tournage. Il est à quelques rues de la rivière, sur la bordure nord du quartier de Little Havana, et malgré tous les efforts de notre chauffeur, nous sommes en retard de dix minutes.

– Merde ! dit Jackie alors que nous franchissons le portail pour entrer sur le parking. Je déteste être en retard. Ça fait trop la conne qui joue les divas.

– Nous avons une excellente excuse, dis-je.

Elle sourit et presse ma main dans la sienne.

– Oui, effectivement. Mais pas le genre de chose que je peux expliquer au réalisateur.

– Tu veux que je lui dise ?

– Ne recommençons pas, dit-elle.

La voiture s'arrête devant de grands rideaux de fer et je m'aperçois que le chauffeur nous observe avec intérêt dans le rétroviseur. Nos regards se croisent et il me fait un clin d'œil.

– Nous sommes arrivés, mademoiselle Forrest, dit-il.

– Merci, répond Jackie.

Elle tend la main vers la clenche, mais le chauffeur est déjà descendu et lui ouvre la portière.

– On m'a demandé de vous prévenir que tout le monde est dans la salle de réunion, dit-il en désignant une petite porte métallique.

– Tout le monde ? demande Jackie. Ou juste les acteurs ?

– Je ne sais pas, mademoiselle. On m'a dit tout le monde, on ne m'a pas précisé ce que ça voulait dire.

Jackie se mord la lèvre, l'air soucieuse, puis elle se ressaisit.

– Merci, dit-elle avec un faible sourire au chauffeur.

– Ça fait partie du service, répond-il en s'inclinant légèrement.

Nous franchissons la porte qu'il nous a indiquée et longeons un couloir peint d'un très agaçant vert clair. Nous passons devant deux portes donnant sur le plateau lui-même. Sur la gauche, les murs sont décorés de traînées de peinture, de cambouis et de ce que j'espère être du beurre de cacahuètes. À mi-chemin, nous passons devant un grand panneau d'affichage couvert d'annonces, prospectus, consignes de sécurité et règlements. Juste après, nous entendons un brouhaha de conversations venant du bout du couloir. Jackie ralentit et me jette un coup d'œil.

– Tu sais ce que ça veut dire, n'est-ce pas ? demande-t-elle à mi-voix.

– Qu'il ne restera plus un seul doughnut à la confiture ? demandé-je.

Elle me sourit un peu machinalement.

– C'est cuit. Ils vont informer tout le monde, pour Patrick. Et ensuite, ils vont présenter celle qui me remplacera. Oh, merde, dit-elle. Je ne vais pas pouvoir vivre ça. Pas devant Rob... et avec tous les autres qui se réjouiront en secret.

L'un des rares éléments du comportement humain que je comprends, c'est la réticence naturelle que vous avez à laisser vos ennemis être témoins de votre humiliation. Et comme Jackie est avec moi à présent, et que l'ennemi est un furoncle irritant comme Robert, je ressens la même chose qu'elle.

Je la prends donc par l'épaule et la serre contre moi.

– Ils ne peuvent pas te remplacer, dis-je.

– Je ne vois pas comment ils pourraient faire autrement. L'assurance...

– Je vais leur faire une proposition qu'ils ne pourront pas refuser, dis-je en gonflant les joues.

Ce n'est pas une très bonne imitation et son sourire manque d'enthousiasme, mais au moins, c'est un sourire.

– Merci, Don Vito, dit-elle. (Elle se dégage, redresse les épaules et tente de faire bonne figure.)
Finissons-en.

Et elle se dirige vers la porte au bout du couloir. Je la suis en me demandant si elle a vu juste. Vaut-on vraiment la virer ? Et dans ce cas, que vais-je devenir ?

Devant la porte, Jackie marque une pause pour se ressaisir, puis franchit le seuil, Dexter sur ses talons.

Robert, Renny et plusieurs autres personnes que je ne connais pas sont déjà assis à la grande table en chêne au centre de la salle. Un autre groupe de personnes est debout au fond de la pièce, où une cafetière trône à côté de plusieurs boîtes à gâteaux à l'air très alléchant.

– Hé, Dexter ! me hèle Robert de sa place, tandis que Renny me fait un signe de tête.

Je les salue et rejoins Jackie qui s'est installée le plus loin possible de Robert sans avoir à sortir de la salle. Heureusement pour moi, il y a une place libre à côté d'elle et je m'y assois.

Elle se met immédiatement à papoter avec la femme assise à sa droite, s'efforçant apparemment de démontrer qu'elle est sûre d'elle, l'esprit léger, et que tout va bien dans le meilleur des mondes. Je jette un regard circulaire dans la salle. Le groupe près du café semble être principalement composé de techniciens. Ils portent des vêtements usés et fonctionnels, certains arborant pinces, rouleaux de Gaffer et autres outils obscurs.

À la table, ce sont forcément les acteurs. Ils ne sont pas aussi bien habillés que l'équipe technique, mais leur apparence négligée est calculée et paraît hors de prix. Leurs sourires fréquents révèlent des dents étincelantes, et ils se jettent des regards furtifs, comme pour vérifier que personne ne se glisse derrière eux avec une machette. Je ne vois Deborah nulle part, et je n'arrive pas à décider si c'est une bonne ou une mauvaise chose.

Un instant plus tard, Debs apparaît derrière M. Eissen et le capitaine Matthews. Je comprends que ça se gâte. Elle arbore son masque de flic le plus figé, signifiant qu'elle est soumise à la discipline et au devoir, et qu'elle ne s'est jamais attendrie une seule fois dans toute sa vie. Mais comme je la connais très bien, je sens que sous ce masque elle fulmine, et en voyant l'inspecteur Anderson arriver à son tour avec un petit sourire narquois, je comprends pourquoi. C'est un peloton pour une exécution en public, et les seules questions qui comptent, ce sont le nombre de balles et leur calibre.

Eissen fonce vers le bout de table et s'assoit dans l'unique fauteuil libre ; Matthews se poste à côté de lui en prenant l'air du type qui préfère vraiment rester debout.

– Merci d'être venus à l'heure, dit Eissen sans hausser le ton.

Le silence tombe si complètement et si rapidement que je me demande si je ne suis pas devenu sourd.

– Je sais que vous êtes tous impatients de vous mettre au travail... Je vais donc essayer de faire court. Il a été porté à mon attention que nous avons un... problème, dit-il. Mlle Forrest a reçu un certain nombre de menaces très crédibles.

Même la présence glaciale d'Eissen ne peut empêcher les murmures choqués et inquiets qui s'élèvent aussitôt dans la salle. Il attend qu'ils retombent, son regard bleu et froid fixé sur Jackie. Elle se contente de sourire, apparemment insouciant, et mon opinion sur ses talents d'actrice monte de deux points.

– Si nous suivions la procédure normale, continue Eissen, ramenant immédiatement un silence de mort dans la salle, nous retarderions la production et nous trouverions une remplaçante pour le rôle de Mlle Forrest. Pour sa sécurité, bien entendu, ainsi que pour protéger ce qui est un considérable investissement de temps et d'argent de la part de Big Ticket Network. (Il hoche la tête vers Jackie, qui en fait autant, avec un faux sourire bien plus réussi que le sien.) Cependant, dit-il alors que Jackie

agrippe ma main sous la table, dans le cas présent, nous avons échafaudé ce qui, espérons-nous, constituera une solution de repli... *productive*. Elle présente certains risques, mais après avoir consulté le capitaine Matthews et l'inspecteur chargé de l'affaire, je pense que ces risques peuvent être réduits. (Il écarte les mains pour englober toute la salle.) Les acteurs et l'équipe technique sont tous ici, dans un endroit relativement coûteux, et cela représente une grande quantité d'argent. Si nous retardons la production à ce stade, cet investissement sera perdu. Aussi ai-je décidé, en accord avec la chaîne, bien sûr, que nous continuerions comme prévu. Avec... Mlle Forrest.

Jackie serre ma main tellement fort que j'ai peur qu'elle me brise les os, et de nouveau un murmure de surprise s'élève dans la pièce. Eissen attend qu'il s'apaise, puis il continue.

– J'avoue avoir été influencé par nos attachés de presse qui sont... enthousiastes... à l'idée du buzz que cette situation va susciter. Une série sur une policière qui traque des tueurs – tournée alors qu'un vrai tueur la traque, c'est mortel. Quand je dis « mortel », c'est à prendre au figuré.

Personne ne rit à ce trait d'esprit. Il est peut-être tombé au mauvais moment.

– Quoi qu'il en soit, cela fera sans aucun doute une excellente publicité.

– Et si je me fais tuer, dit Jackie, cela en fera encore plus.

Eissen pose son regard glacial sur elle, mais en entendant les rires qui s'élèvent aussitôt autour de lui, il renonce à la flageller optiquement et se contente d'arborer de nouveau son sourire atroce.

– Il y a cela aussi, dit-il. (Et il rit à son tour, plus discrètement.) Évidemment, nous espérons tous que nous n'en arriverons pas là.

– Évidemment, murmure quelqu'un près de la cafetière.

– Vous avez tous signé un contrat de confidentialité, continue Eissen sans relever. Notre service juridique me *garantit* qu'il s'applique à cette situation. Si vous parlez de cela à *quiconque*... eh bien, suivez mon conseil et n'en faites rien.

Je balaie la table du regard : apparemment, personne n'estime qu'Eissen est en train de blaguer.

– Le capitaine Matthews m'a assuré pouvoir mobiliser suffisamment de personnel pour diminuer les risques. Pour nous *tous*. Et je vous demande d'être particulièrement vigilants. Seules les personnes autorisées assistent au tournage. Si vous voyez quelqu'un qui n'a rien à faire là, ou si vous remarquez quoi que ce soit d'anormal, alertez un policier. Ils seront là en nombre. Bien, conclut-il. Allons tourner un pilote. (Un petit geste de la main.) Capitaine ?

Le capitaine Matthews se racle la gorge et s'avance en prenant un air solennel.

– Je tiens à vous rassurer tous, dit-il. Nous maîtrisons totalement la situation et l'enquête fait de très, ahem, satisfaisants progrès. (Il prend un air encore plus grave.) En d'autres termes, nous avons la quasi-certitude qu'il n'y a aucun danger significatif qui puisse, euh...

Il jette un coup d'œil à Anderson, planté là et s'efforçant vainement d'avoir l'air sérieux et compétent.

– L'officier responsable de l'enquête m'a *assuré*, continue-t-il d'un ton qui force Anderson à se redresser un peu, qu'une arrestation est imminente.

Anderson se dandine légèrement et Matthews s'interrompt le temps de se racler puissamment la gorge, stratagème destiné d'après moi à faire comprendre à Anderson qu'il s'agit d'une menace – ainsi qu'à dissimuler le fait qu'il a honte de devoir prononcer une phrase aussi épouvantablement cliché. « Une arrestation est imminente » est une phrase antique qui signifie, librement traduite, « Nous pédalons dans le vide » et Matthews l'utilise publiquement afin de souligner que, si aucune arrestation ne se fait, ce sera la faute d'Anderson.

– Et donc, je vous demande à tous d’être vigilants, tout comme l’a dit M. Eissen. Il n’y a vraiment aucune raison de s’inquiéter. Juste quelques précautions. Informez donc un policier si jamais vous voyez quelque chose qui vous paraît, euh, dangereux.

Il fronce les sourcils, comme s’il avait perçu une contradiction dans ce qu’il vient de dire, ce qui ne me paraît guère probable. Puis il se tourne et regarde un moment Deborah avant de se racler de nouveau la gorge.

– Le sergent Morgan, dit-il d’un ton qui ne présage rien de bon, a connaissance de l’apparence du suspect. (Il la fusille du regard avant de poursuivre :) Et elle sera présente durant le tournage. Tout entier.

Deborah ne bouge ni même ne tressaille, mais elle exsude un tel mécontentement furibard que je le perçois de là où je suis. Matthews la considère à nouveau pendant un long moment gênant, puis il se retourne et fait à l’assistance un petit sourire spasmodique.

– Donc, dit-il, je tiens à vous assurer que nous consacrons toute notre attention à cette affaire. Et je veux rappeler que nous sommes heureux de vous recevoir ici, à Miami.

Tandis qu’il se demande apparemment s’il n’a pas autre chose à ajouter, Eissen frappe discrètement des paumes sur la table.

– Très bien, dit-il. Merci, à vous, capitaine. Et à vos officiers. Nous sommes tous ici pour faire un boulot. Alors faisons-le.

Il scrute l’assistance, peut-être pour voir si quelqu’un va le contredire et se mettre en grève, et comme personne ne bouge il hoche la tête, se lève et sort de la salle d’un pas alerte.

Le réalisateur, Victor Torrano, se lève à son tour.

– Allez, tout le monde, dit-il en haussant le ton pour couvrir les bavardages. On a déjà deux heures de retard sur le planning et on n’a même pas commencé le tournage. Sortons d’ici et mettons-nous-y.

– Bouh ! crie l’un des techniciens.

Victor secoue la tête.

– Continue, Harvey. N’oublie simplement pas qu’on est dans un État où le syndicat n’a aucun pouvoir.

Tout le monde éclate de rire et commence à sortir.

Victor en fait autant, révélant au passage une scène tendue derrière le fauteuil qu’occupait Eissen : le capitaine Matthews s’est retourné et parle à mi-voix mais d’un ton ferme à Deborah, qui n’a pas l’air ravie de bénéficier de tant d’attention. Anderson, derrière eux, suit l’échange en tournant la tête d’un côté et de l’autre comme à un match de tennis. Je n’ai pas besoin de savoir lire sur les lèvres pour comprendre que Debs a droit à des réprimandes et qu’Anderson n’en perd pas une miette.

– Merci mon Dieu, murmure Jackie à côté de moi. Oh, merci mon Dieu...

Je me retourne. Elle continue d’arborer pour la galerie son sourire insouciant et plein d’assurance, mais sa voix n’est pas très assurée, et elle m’agrippe de nouveau la main sous la table. Elle respire un bon coup, puis :

– Je revis.

– Et j’en suis ravi, réponds-je.

Elle serre ma main dans la sienne, puis elle la lâche et se lève.

– Allons à la recherche de ma loge, dit-elle.

Je la suis dans un autre couloir qui part sur la droite. La première porte devant laquelle nous passons est entrouverte : les deux côtés de la pièce sont couverts de miroirs entourés de lampes ; un

comptoir devant lequel sont glissés une douzaine de fauteuils occupe tout un mur. Au fond se trouve un portant chargé d'uniformes de flics, de costumes, chemises et pantalons, avec des paires de chaussures alignées dessous. Sur la porte est scotchée une pancarte indiquant : HOMMES.

– C'est là que tu t'habilleras, dit Jackie. Avec les autres types qui ont un petit bout.

– Un petit bout ? demandé-je.

– Pas le petit bout important, sourit-elle en me tapotant l'épaule.

La porte suivante ouvre sur une salle quasi identique mais portant la pancarte FEMMES.

– Tu n'y mets pas les pieds, dit Jackie d'un air menaçant. C'est rempli de traînées.

– Oui, Ô Toute-Puissante, dis-je.

La porte suivante est close mais porte l'étiquette RENNY BOUDREAUX. Celle d'après indique ROBERT CHASE et, lorsque nous arrivons à sa hauteur, elle s'ouvre et Robert surgit sur le seuil en clignant des yeux. Son regard passe de Jackie à moi ; il se fige, puis il me lorgne un instant.

– Oh, fait-il avec une étrange expression (surprise ? culpabilité ?) avant de battre rapidement en retraite et de fermer la porte.

Jackie lève les yeux au ciel.

– Foutu taré, murmure-t-elle.

Nous arrivons enfin devant une porte marquée JACKIE FOREST. Elle s'immobilise un instant en observant son nom, puis elle secoue la tête.

– Au moins, ils l'ont presque correctement écrit, dit-elle. Mais ils me fichent toujours tout au bout.

Et à côté de Bob, en plus, ajoute-t-elle avec une grimace.

– Robert, corrigé-je machinalement, ce qui la fait ricaner.

– Entre, dit-elle en ouvrant la porte.

La loge de Jackie est une copie en plus petit de celles des hommes et des femmes, sauf qu'elle ne comporte qu'un fauteuil placé devant un plus petit miroir. Une table trône à côté, chargée d'un énorme bouquet de fleurs fraîches, d'une corbeille de fruits et d'une grosse boîte criarde de chocolats hors de prix. Sous la table se trouve un petit réfrigérateur et, le long du mur opposé, un canapé qui paraît confortable. Une porte ouverte au bout de la pièce laisse entrevoir une salle de bains avec douche.

– Eh bien, c'est donc ainsi que vit le un pour cent de la population ?

– Sordide, dit-elle. Mais on s'y fait.

Avant que j'aie pu m'installer sur le canapé avec la boîte de chocolats, on frappe à la porte. Un instant plus tard, elle s'ouvre sur l'inspecteur Anderson, chargé d'un gros carton et arborant un rictus satisfait vraiment agaçant.

– Bonjour, mademoiselle Forrest, dit-il.

Jackie hausse un sourcil et sourit à peine.

– Oui ?

Anderson pose le carton sur la coiffeuse et tend la main.

– Inspecteur Anderson, dit-il en souriant à Jackie comme si elle était un pot de miel et lui, un ours affamé.

Jackie hésite, puis elle lui serre la main.

– Ah oui, fait-elle. Il me semble que j'ai entendu votre nom.

– Oui, écoutez, répond-il sans lui lâcher la main. J'ai apporté des trucs... Euh, votre assistante, Mlle Podrowski...

Le petit sourire de Jackie s'envole et elle dégage brutalement sa main.

– Oui ? dit-elle.

Anderson se dandine en hésitant, puis il désigne le carton.

– Je, euh... Je vous ai apporté ses affaires. De sa chambre. Valise, sac à main, portable. On a tout inspecté, et j'espérais que vous pourriez y jeter un coup d'œil. Au cas où vous remarqueriez quelque chose qui nous aurait échappé.

Je ne dis rien, mais je ne peux m'empêcher de penser que la liste de ce qui aurait échappé à Anderson serait très longue. Jackie jette un bref coup d'œil au carton.

– Cela pourrait être utile, intervient-je.

– D'accord, dit-elle à Anderson. Je vais regarder.

– Merci, mademoiselle Forrest. Je sais que vous êtes très occupée, mais j'aimerais bien, si vous pouviez. Aussi tôt que possible.

– Je vais regarder, répète Jackie.

Anderson s'humecte les lèvres et se dandine de plus belle.

– Et, euh, ajoute-t-il, tandis qu'un bref sourire se peint sur ses lèvres. Je voulais vous l'assurer *personnellement* : je vais choper ce mec, vous avez pas de souci à vous faire.

– Merci, inspecteur, dit Jackie.

Elle se détourne, manière bien claire de lui faire comprendre qu'il peut disposer, mais Anderson lui tape sur l'épaule. Elle se retourne et il continue, imperturbable :

– Et, euh, vous savez, si vous vous sentez un peu, voyez. Genre inquiète, quoi ? Je veux que vous me considériez comme votre bouclier humain. Totalement disponible, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept.

Il lui tend sa carte de visite, hoche la tête et la regarde comme s'il venait de dire quelque chose de merveilleux.

Jackie le considère d'un air très sérieux et pensif, puis elle le toise pendant quelques secondes sans rien dire. Anderson, très mal à l'aise, se dandine et commence à rougir.

– Un bouclier, dit-elle finalement. Merci, mais j'en ai déjà un, très joli et bien dur, ajoute-t-elle en se penchant vers moi avec un sourire coquin et en posant une main sur ma nuque qu'elle masse légèrement. Il faut que j'aille aux costumes, dit-elle. Tu peux m'accompagner, Dexter ?

Et elle me lance une œillade assez brûlante pour roussir les sourcils d'Anderson.

– J'en serai ravi, dis-je.

Jackie me frôle la joue, puis se détourne. Je jette un regard à Anderson. Il a le visage marbré et, bouche bée, il regarde Jackie s'en aller d'un pas guilleret jusqu'au moment où je la rejoins, le forçant à s'écarter.

– Pardon. Je dois rester avec Mlle Forrest. C'est moi, son bouclier humain, ajouté-je en souriant.

Anderson me regarde avec une telle haine que je resterais bien là à l'admirer, mais après tout, le travail d'un bouclier est un éternel recommencement.

Je la rattrape dans le couloir, pas aussi facilement que j'aurais dû, étant donné que c'est presque en courant qu'elle fuit Anderson.

– Merde, dit-elle, quand je la rejoins finalement. Je ne peux pas affronter les trucs de Kathy, pas si vite. Et cet odieux couillon d'Anderson, ajoute-t-elle, consternée.

– Odieux couillon, répété-je, vraiment impressionné par cette description colorée mais juste. Quel langage fleuri !

Ce compliment sincère ne la met pas de meilleure humeur. Elle se mord la lèvre.

– Je ne peux pas... Si je jette un coup d'œil aux affaires de Kathy tout de suite, je vais m'effondrer, et je ne peux pas me présenter devant l'objectif avec l'air d'avoir pleuré. Est-ce que... Il pourrait vraiment y avoir quoi que ce soit d'important dans ses affaires ?

– Avec Anderson chargé de l'enquête ? Le tueur pourrait se cacher dans la valise de Kathy qu'il ne le remarquerait pas.

Jackie s'immobilise.

– Tu voudrais bien jeter un coup d'œil à ses affaires, Dexter ?

– Je ne la connaissais pas du tout.

– Je sais, soupire-t-elle. C'est juste... c'est assez difficile comme ça de ne pas éclater en sanglots chaque fois que je pense à elle et je... S'il te plaît ? Tu veux bien ?

Je serais prêt à jongler avec des tronçonneuses enflammées si cela pouvait la rendre heureuse.

– Pas de problème, dis-je. Je vais jeter un coup d'œil.

– Merci, sourit-elle. Pour l'instant, il faut vraiment que j'aille retrouver Sylvia. (Elle se colle contre moi et pose délicatement son front sur le mien.) Merci, répète-t-elle. À tout à l'heure.

Et elle continue son chemin dans le couloir.

Je la suis un moment du regard. Je ne m'étais encore jamais rendu compte combien c'était plaisant de regarder quelqu'un marcher. Jackie fait cela très bien : il y a quelque chose dans sa manière de mettre un pied devant l'autre qui me rappelle ce que j'éprouve quand je me réveille à côté de son corps nu. Cela n'a aucune logique, mais c'est vrai. Et du coup, je la suis du regard jusqu'à ce qu'elle franchisse une porte de l'autre côté du studio.

Je tourne les talons et repars vers la loge de Jackie. Je ne croise pas Anderson, ce qui me paraît étrange. Il ne nous a pas dépassés. Peut-être qu'il est reparti par la porte de l'autre côté du couloir, mais un panneau indique que l'ouvrir déclenche une alarme et je n'ai rien entendu. Ce qui signifie qu'il est encore dans la loge, ce qui est très bizarre.

La porte étant entrouverte, je jette un coup d'œil à l'intérieur. Anderson est toujours là, au fond, devant le portant où sont accrochés les costumes de Jackie. Il porte une manche d'un chemisier à ses narines et, apparemment, il la flaire. Je ne sais pas pourquoi il agit ainsi, mais cela me donne envie de lui fracasser une chaise sur le crâne. Cependant, comme la bonne humeur est toujours le meilleur choix, je me retiens et j'entre.

– On cherche des indices ? demandé-je d'un ton enjoué.

Il sursaute tellement qu'il se balance la manche en plein visage.

– Parce qu'il paraît que tu es à la rue.

– J'ai pas... j'étais juste... Qu'est-ce que tu veux dire ? demande-t-il.

– Que tu ne sais même pas où tu habites. C'est ce que tout le monde dit.

Il plisse le front et il s'écoule bien six secondes avant qu'il se rende compte que je viens de l'insulter.

– Écoute, petit malin, dit-il, je suis en train de mener une enquête pour meurtre, là...

– En reniflant les vêtements de Jackie ? demandé-je. Ses aisselles sont suspectes ?

Il vire à l'écarlate et se met à bafouiller, jusqu'à ce que ce soit clair pour lui et moi que rien de cohérent ne va sortir de sa bouche. Il cherche du regard une issue et, comme il ne trouve rien d'autre que les toilettes, il se racle la gorge, marmonne quelque chose d'inaudible et, avec un dernier regard furibond, il quitte la pièce.

Je ferme la porte derrière lui et m'attaque au carton d'affaires de Kathy. Je sors la valise et la pose par terre. Je doute vraiment qu'il y ait quoi que ce soit d'important planqué entre ses socquettes et ses petites culottes, et même si les taches d'urine sont parties au lavage, je préfère éviter d'examiner ses sous-vêtements. Le sac à main ayant plus de chances de receler quelque chose, je le pose sur la table de maquillage et inspecte l'intérieur. Il contient l'habituel fouillis de pièces, papiers de bonbons, reçus, coupons ; un gros trousseau de clés, un paquet de mouchoirs en papier, du rouge à lèvres, un petit miroir, trois stylos et une poignée de trombones. Une liasse de billets d'un dollar enroulés autour d'un ticket de voiturier. Deux tampons hygiéniques dans un étui en plastique rose vif. Un gros paquet de chewing-gums à la cannelle. Un portefeuille contenant plusieurs cartes de crédit, un permis, quelques cartes de visite, quarante-trois dollars en liquide, trois talons de chèques.

Je fronce les sourcils devant ce tas de trucs inutiles. Il manque quelque chose. Je ne suis pas un expert en contenu de sacs à main, mais un doute s'agite dans un coin de ma tête et me souffle que ce tableau n'est pas complet.

Je regarde dans le carton, soulève l'étui en Nylon noir du portable et l'ouvre. Il n'y a rien d'autre dedans à part l'ordinateur, avec son célèbre logo de pomme entamée sur le dessus. Je regarde dans les pochettes fermées par du Velcro : un cordon d'alimentation, un disque flash dans une poche, et c'est tout – la petite voix continue de babiller qu'il devrait y avoir autre chose. J'ouvre donc la valise et, comme je le redoutais, je ne trouve que petites culottes, socquettes, vêtements, un maillot de bain et une paire de sandales.

Je referme la valise, la pose sur le sol, et en me redressant je comprends ce qui manque : son téléphone. Le si important téléphone dont Kathy ne se séparait jamais, celui qui contient tous ses

contacts et rendez-vous. Il devrait se trouver ici, dans son sac ou à côté, et il n'y est pas.

Certes, il se peut que le téléphone soit encore au labo, peut-être parce qu'il ruisselle de sang et est indigne d'être rendu. Il se peut aussi que quelqu'un – Vince, probablement, en mon absence – examine le journal des appels, le calendrier, etc., en quête d'indices sur l'identité du tueur.

Il se peut également que ce soit le tueur qui l'ait pris. Pas en guise de souvenir, mais parce qu'il était pressé de fuir la scène du crime et voulait s'assurer qu'aucun mémo ou note dans le téléphone ne l'impliquerait. N'ayant pas le temps de vérifier, il se contente de le prendre et de disparaître dans la nuit. C'est ce que j'aurais fait. J'aurais filé me mettre à l'abri et je me serais débarrassé plus tard du téléphone en le jetant d'un pont ou dans le premier canal venu.

Cela tient debout, et je suis sûr d'avoir vu juste. Si le téléphone n'est pas aux mains de la police, c'est le tueur qui l'a.

C'est assez facile de vérifier, évidemment. Un simple coup de fil à Vince devrait clarifier la situation.

Je sors donc mon téléphone et m'assois dans le fauteuil devant le miroir. À la sixième sonnerie, Vince répond avec sa voix de Charlie Chan :

- Palais des nouilles Hung Fat.
- Ce serait possible de me faire livrer du chat laqué, s'il vous plaît ?
- Ça dépend, Petit Scarabée, dit-il. Vous iriez jusqu'à combien ?
- Question en vitesse. Podrowski. La victime du Grove Isle hier soir. Tu as son téléphone ?
- Réponse en vitesse. Non.
- On l'a trouvé sur les lieux ?
- Ça fait deux questions, dit Vince. Mais la réponse est la même : non.
- Eurêka, fais-je.
- Pourquoi eurêka ?
- Parce que Kathy – la victime – ne se séparait jamais de son téléphone. Donc, si tu ne sais pas où il est...
- CQFD. Le tueur l'a pris.
- CQFD ? demandé-je.
- Ben oui, dit-il. Tu as bien le droit de dire eurêka, toi. Je suppose que tu en as parlé à Anderson ?
- Je suppose que c'est une blague ?
- Ha ! fait Vince avec son épouvantable rire artificiel, encore pire que le mien.
- Ç'avait l'air d'être le même tueur ?
- Eh bien... dit prudemment Vince. Évidemment, je ne suis pas l'inspecteur Anderson...
- Dieu merci.
- Mais ça n'en avait pas l'air. Elle avait un œil en moins, et naturellement Anderson a sauté là-dessus et clamé que *quod erat demonstratum*.
- Il a dit ça ?
- En moins compliqué. Quoi qu'il en soit, il était sûr que c'était le même. Mais le problème, c'est que le corps est dans un état épouvantable. Onze coups de couteau, dont deux ayant sectionné la carotide.
- Oh, mon Dieu, dis-je, en songeant aux grandioses et horribles éclaboussures de sang visqueux.
- Comme tu dis. Et le pire, c'est qu'il y avait du vomi partout. Comme s'il avait regardé ce qu'il avait fait et rendu son quatre-heures. Je déteste vraiment bosser sur du vomi.

– Ne déprime pas. Dans quelques heures, tu pourras retrouver des têtes coupées et des matières fécales.

– C’est un truc fascinant, les matières fécales, dit pensivement Vince. On en a tous en nous.

– Certains plus que d’autres. Merci, Vince.

– Hé ! fait-il avant que je coupe. Tu es sur le tournage, là ? Avec Robert ?

– Il est dans le coin. Je suis censé lui donner des conseils techniques. Et puis, ajouté-je le plus nonchalamment possible, j’ai un petit rôle avec une ou deux répliques.

– Oh, mon Dieu, dit-il. Tu vas être *dedans* ?

Je couvre le téléphone d’une main et change de voix.

– Cinq minutes, monsieur Morgan ! (Puis, de ma voix normale :) On m’appelle. Faut que je file, Vince. Dis bonjour pour moi à tous les nains.

– Dexter, attends ! Est-ce que Robert...

Je coupe et je repars dans le couloir vers les costumes. Jackie est toujours en conférence avec Sylvia, debout, les bras en croix, pendant que Sylvia trace des marques à la craie sur son tee-shirt et que ses deux assistants s’agitent autour d’elles, l’un avec un fer à repasser, l’autre avec une brassée de bottes en caoutchouc.

Comme je n’ai rien à faire pendant une vingtaine de minutes, je satisfais ma curiosité et vais jeter un coup d’œil au plateau. Je n’en ai jamais vu, et si cela doit faire partie de ma nouvelle existence de Dexter Démosthène, je me dis qu’il faut que je voie à quoi cela ressemble.

Je franchis la lourde porte métallique. La salle a la taille et la configuration d’un hangar à avions, avec un haut plafond et un sol en ciment. À part certaines parties éclairées, elle est plongée dans l’obscurité. Il n’y a pas de fenêtres ni quoi que ce soit qui puisse laisser entrer la lumière, et d’épais rideaux noirs sont accrochés aux murs.

Les techniciens entrent et sortent des flaques de lumière comme des fourmis qui s’agitent autour d’un nid qu’on aurait dérangé. Ils courent accomplir leurs mystérieuses tâches, traçant avec du scotch sur le sol des formes précises et absurdes, déplaçant des trépieds de projecteurs d’un endroit à un autre, déroulant d’énormes câbles, et transportant des éléments de décor : une fenêtre, une porte coupe-feu rouge, un fauteuil pivotant.

J’avance de quelques pas dans la pénombre et je manque de me faire décapiter par trois personnes qui portent ce qui ressemble au mur du fond du bureau du capitaine Matthews.

– Hé, fais gaffe ! s’exclame gentiment l’une d’elles, une jeune femme sportive aux cheveux blonds et courts avec un marteau accroché à la ceinture.

Le trio s’éloigne en contournant rapidement les lumières et d’autres techniciens.

J’attends que mes yeux s’habituent à la pénombre avant de reprendre ma progression prudente dans la salle, guettant le moindre bout de décor dangereux. Au centre, entouré d’un ensemble de projecteurs, de caméras et d’activité fébrile, se dresse un décor dont je ne vois que la tranche. Je m’avance pour voir de quoi il s’agit. Je contourne deux types qui agitent de grands carrés de plastique transparent coloré devant un projecteur, et je jette un coup d’œil. Quand j’aperçois l’autre extrémité de la paroi, je m’immobilise.

Je suis devant l’intérieur d’un appartement de Miami Beach. Une baie vitrée coulissante ouvre sur un balcon, où la cime d’un palmier ondoie devant une vaste étendue turquoise de Biscayne Bay. Un bref instant, c’est très déconcertant, et je recule même pour regarder de l’autre côté de la paroi et vérifier qu’elle est bien en deux dimensions. Heureusement pour moi, c’est bien le cas.

Je vais y regarder de plus près. Le décor me paraît vraiment très réel, sauf qu'au même moment un gros rouquin fait coulisser la baie vitrée, sort sur le faux balcon et, apparemment debout dans le vide devant le palmier, entreprend d'en arranger les frondes. L'illusion est surnaturelle : si le palmier était réel, il aurait devant lui un géant roux qui flotte dans les airs.

J'admire ce spectacle quand quelqu'un me tape sur l'épaule. Je me retourne et tombe sur un barbu, la quarantaine.

– Faut qu'on règle les lumières, dit-il. Tu peux te mettre là-bas ?

Il désigne l'autre bout de la salle et passe devant moi en tirant une longue bande de Gaffer de l'un des trois rouleaux accrochés à sa ceinture.

– Bien sûr, réponds-je à son dos tout en notant d'essayer prochainement son petit système de dérouleur.

Je me rends prudemment à l'endroit que M. Rouleau m'a indiqué, et il se trouve que j'ai bien fait. Nichée dans un coin de pénombre, je trouve une longue table qui croule littéralement sous le poids d'un remarquable assortiment : bagels, fromage à tartiner, tomates et oignons en tranches – et du vrai saumon fumé écossais ! Il y a même une grande jatte de M&M's, un plateau avec trois sortes de fromages, un autre avec yaourts, pommes, oranges et muesli. Et tout au bout, juste à côté d'une énorme cafetière, huit boîtes à gâteaux empilées de La Munequita, ma pâtisserie préférée.

Je viens de m'emparer d'une *pastelita* à la goyave et d'un doughnut à la confiture pour m'installer dans l'ombre aux abords du plateau quand je sens une présence hostile fulminer derrière moi. Je me retourne, prêt à la terrasser avec ma *pastelita*. Mais je me retiens en voyant que ce n'est que ma chère Deborah fraîchement rétrogradée, les dents assez serrées pour broyer des noix.

– Bonjour, délicieuse sœur, dis-je. Ça n'est pas merveilleux d'être ici, au cœur de Hollywood ?

– Va te faire foutre.

– Un peu plus tard, peut-être, promets-je. Quand j'aurai fini ma *pastelita*.

Sans répondre, elle continue de fixer d'un regard noir le plateau.

– Veux-tu un doughnut ? demandé-je, espérant l'amadouer un peu.

Ça ne marche pas. Avant que j'aie le temps de ciller, elle me balance un coup de poing sur le biceps tellement violent que j'en lâche mon doughnut.

– Aïe, fais-je. Tu préfères un bagel ?

– Je préférerais foutre un coup de pied dans les couilles d'Anderson et retourner faire du vrai boulot de policier, grince-t-elle.

– Ah. Ça ne s'est pas bien passé quand tu as parlé de Patrick au capitaine ?

– Il m'a fait ma fête. Sous le nez d'Anderson. Qui ricanait pendant tout le temps que le capitaine me répétait que j'étais une conne.

– Aïe. Mais il ne t'a pas suspendue ?

– Putain, il a failli. Mais il a dû se dire que si j'étais suspendue, je poursuivrais le tueur quand même.

J'opine en mordant dans ma *pastelita*. D'après ce que je sais de Deborah, c'est exactement ce qu'elle aurait fait. C'est très astucieux de l'avoir deviné, et le capitaine Matthews remonte dans mon estime.

– Alors il m'a donné l'ordre de rester sur le plateau, continue Debs. Pour que je puisse rien foutre d'autre que le pied de grue ou la baby-sitter. Pendant qu'Anderson merde toute l'affaire et se fout de

ma gueule.

– Oh, il ne fait pas que merder toute l'affaire, réponds-je. Il a dit à Jackie qu'il voulait être son bouclier humain vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept.

– Il a *sorti* ça ? ricane-t-elle. À Jackie ?

– Ouaip.

– Qu'est-ce qu'elle a répondu ?

À ce souvenir, me vient aux lèvres un sourire plus sincère que je n'en ai jamais fait.

– Elle lui a dit qu'elle en avait déjà un, réponds-je.

Et j'engloutis le dernier tiers de ma *pastelita*. Deborah me scrute d'un regard perçant et je me demande si je ne suis pas en train de mâcher la bouche ouverte. Je vérifie : non. J'avale le reste de gâteau et la regarde.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demandé-je.

– Espèce de *salopard*, dit Deborah qui s'en prend maintenant à moi sans que je comprenne pourquoi.

– Qu'est-ce que j'ai fait ?

– Tu *baises* avec elle ! siffle-t-elle. Putain, tu baises avec Jackie Forrest !

Je la regarde, étonné, essayant de me rappeler si j'ai dit quoi que ce soit qui ait pu me trahir. Non, rien, mais manifestement elle sait. Peut-être que ces histoires d'intuition féminine dont on nous rebat les oreilles sont vraies, en définitive. Car Deborah est au courant et cela la contrarie beaucoup.

– Deborah, dis-je.

Je cherche désespérément une explication qui la calmera, ou un autre sujet, mais rien ne me vient. Je reste là, bouche ouverte, pendant que ma sœur me fusille du regard.

– Espèce de pauvre con, dit-elle. Tu as la moindre idée de ce que tu as fait ?

Ce n'est pas une question très réfléchie : j'ai une excellente idée de ce que j'ai fait. Je l'ai fait plus d'une fois et j'ai l'impression que cela va me plaire de recommencer, mais ça n'a pas l'air d'être celle de Deborah.

– Une femme et trois gosses, gronde-t-elle. Et tu fais ça. Tu sautes dans le lit de Jackie Forrest, merde.

– Oui, mais Deborah... dis-je.

Et peu importe que je n'aie rien d'autre à ajouter, étant donné qu'elle continue sans attendre ma contribution à la conversation.

– Je te jure, putain, je sais que tous les mecs pensent avec leur bite, mais je croyais que tu étais différent. Et il suffit que Jackie se pointe pour que tu sois aussi idiot que tous ces connards et que tu la sautes.

– Elle m'a un peu aidé, aussi, réponds-je, conscient que c'est une excuse épouvantable.

– Putain de merde, Dexter ! s'exclame-t-elle assez fort pour que quelques techniciens lèvent le nez et regardent de notre côté.

– Deborah, on n'est pas censé faire de bruit, ici, dis-je. On peut en reparler plus tard ?

– Il y aura *pas* de plus tard, rétorque-t-elle. Je crois pas que j'aurai envie de te reparler.

Sur ce, elle plaque les deux mains sur ma poitrine, assez violemment pour me faire reculer, tourne les talons et s'en va à l'autre bout du studio en manquant de bousculer des gens et de renverser deux projecteurs.

Je n'ai jamais songé un seul instant que ce que je fais avec Jackie pourrait affecter ma relation

avec Debs. Je regarde l'autre bout du plateau, où elle me tourne le dos. Même à cette distance, je distingue la colère dans ses épaules ramassées et elle ne se détend ni ne se retourne vers moi. On dirait qu'elle est assez furieuse pour mettre sa menace à exécution – mais pourquoi ? Pourquoi une telle peccadille déclenche-t-elle une réaction aussi vive ? En quoi ma liaison avec Jackie touche-t-elle Deborah ?

Et pourquoi la perspective d'une vie sans Debs m'apparaît-elle si vide ?

Malheureusement, Deborah reste inflexible. Pendant les deux jours suivants, elle m'évite, ce qui exige qu'elle se donne beaucoup de mal, puisque nous passons tous les deux douze heures par jour dans le même studio. Quand j'essaie de lui parler, elle file sans même un regard vers moi. Il suffit que j'aïlle vaguement dans sa direction pour qu'elle s'en aille d'un pas martial le plus loin possible.

Au bout d'un moment le comportement de mon ex-sœur commence à me rendre fou. Qui est-elle pour me juger, et pourquoi me soucier qu'elle le fasse ? Elle veut me chasser de sa vie ? Très bien : qu'on me considère chassé. Ce n'est pas une perte pour moi – nous ne sommes pas réellement parents, de toute façon, du moins par le sang, la seule chose qui compte vraiment. Nous avons grandi dans la même maison, mais je ne connais aucune loi stipulant que le partage d'un bien immobilier est un lien indéfectible. Que m'importe si nous ne nous parlons plus ?

J'ai déjà quitté l'univers étriqué de Deborah où règnent les coups et la morale pour entrer dans un autre, nouveau et meilleur. Je gravite désormais dans l'orbite délicatement parfumée de Jackie, avec fleurs fraîches et chocolats sur l'oreiller, et cela me plaît bien davantage que de servir de punching-ball à Deborah.

Par ailleurs, j'ai du travail. Je suis présent dans trois scènes en tant que Ben Webster, laborantin prodige, et dans deux d'entre elles je prononce de vraies paroles. Peu nombreuses, évidemment, mais assez importantes pour figurer dans le script, et j'estime que je dois m'y donner entièrement. Je me lance donc dans la tâche écrasante consistant à mémoriser les vingt-deux mots que je dois dire devant la caméra. Pour être juste, il ne suffit pas de les mémoriser ; ils doivent venir au bon moment, et dans le bon ordre, et être dits d'une manière convaincante et intéressante. Jouer un rôle est beaucoup plus difficile que l'imaginent la plupart des gens, et je passe de longues heures à chercher le ton juste pour dire : « Les résultats du labo sont arrivés. » Je trouve onze inflexions différentes avant d'opter pour la meilleure.

Deux longues journées sur le tournage, et deux nuits de plus avec Jackie, des nuits qui me paraissent beaucoup trop courtes. Les heures tranquilles où nous sirotions des mojitos en contemplant le couchant sont un souvenir lointain, à présent ; après douze heures sur le plateau, Jackie est tellement fatiguée que, lorsque nous rentrons à l'hôtel, cela se borne à un rapide dîner, une période

brève mais intense d'étude du script du lendemain, puis une douche. Évidemment, la douche est commune, et dure un peu plus longtemps qu'une douche normale. Mais ensuite nous allons directement nous coucher pour avoir quelques heures d'un sommeil précieux, interrompu seulement à l'occasion par des activités d'éveil.

Aucune existence n'est exempte de mystères et celle-ci ne fait pas exception. Pour commencer, Robert semble m'éviter. Peut-être que j'ai brisé son délicat petit cœur et peut-être qu'il a tout appris de Deborah, mais il n'y a pas de doute : tout comme ma sœur, il fuit jusqu'à mon ombre. Plus d'invitations à déjeuner, plus de questions insipides sur les empreintes digitales. Il est devenu indisponible et inabordable et, quand il ne passe pas son temps dans sa loge à « étudier son texte », il quitte carrément le studio pour aller nul ne sait où.

Même Renny me parle de temps en temps, ne serait-ce que pour m'extorquer habilement quelques compliments sur son numéro de samedi soir. Mais Robert se dérobe : si je le croise dans le couloir, il me fait un signe de tête et presse le pas avant que j'aie le temps de parler, et si je le vois prendre un café, il me salue aussi jovialement que rapidement avant de s'enfuir. Cela ne me gêne pas de ne pas lui parler, mais c'est un peu troublant que ce soit lui qui l'ait décidé, et je me demande si je ne devrais pas changer de bain de bouche. Mais Jackie ne s'est pas plainte et elle serait certainement mieux placée que Robert pour savoir si je souffre du syndrome de l'haleine fétide.

Je me dis que Robert m'évite peut-être en raison de son animosité envers Jackie et parce que je suis si clairement *avec* elle à présent. Et en fait, la dernière fois qu'il m'a vraiment parlé, c'était aux costumes, à l'hôtel, quand il m'a vu arriver avec Jackie ; ensuite, mes gosses sont apparus, et nous sommes tous allés chacun de notre côté, et bien sûr il ne pouvait pas m'affronter et m'accuser publiquement d'être hétéro. Peu importe : je ne regrette pas le choix que j'ai fait, même si cela chagrine Robert.

Ces deux jours passent également sans progrès dans l'arrestation du meurtrier de Kathy. Anderson n'est pas plus près d'arrêter le tueur qu'il ne l'était le jour de sa naissance. Comme il est toujours convaincu que le meurtre de Kathy est l'œuvre du même criminel, il a beaucoup de mal à trouver la moindre piste. Je serais ravi de le conduire à Patrick, surtout si je pouvais les laisser tous les deux sous l'eau, mais bien sûr ce serait enfreindre les règles : le fait qu'il soit un « odieux couillon » ne rend pas Anderson digne de mes attentions particulières. Par ailleurs, Patrick n'a pas tué Kathy. Et comme je n'ai aucun intérêt à découvrir qui est l'assassin, je laisse Anderson se débattre dans le brouillard. Je n'ai jamais apprécié Kathy et ce n'est pas mon travail de traîner le tueur devant la justice. De toute façon je suis beaucoup trop occupé à répéter mon texte et à tourner mes deux premières scènes.

Mon jeu d'acteur semble raisonnablement bien accueilli. En tout cas, personne ne se plaint et quand je termine ma première scène, celle où je dis : « Les résultats du labo sont arrivés », Jackie me serre dans ses bras.

Le mercredi est le premier jour où nous quittons le studio pour affronter les rues cruelles et torrides de Miami. Nous tournons dans le centre, non loin de Biscayne Boulevard, dans une rue adjacente qui longe un grand parking. C'est aussi ma grande scène, celle où, dans mon rôle de Ben Webster, je quitte cette vallée de larmes et où Jackie, dans le rôle de la coriace inspectrice Amber Wayne, jure sur mon cadavre qui refroidit de me venger.

Les rues sont barrées sur plusieurs pâtés de maisons dans les deux sens, et les policiers en tenue montent la garde plus sévèrement que sur une scène de crime. Dans le parking, quelques grosses

caravanes climatisées sont garées. L'une accueille les acteurs, l'autre, les actrices – et une troisième, à ma surprise et à mon grand bonheur, est entièrement dévolue au confort et au bien-être de Mlle Jackie Forrest, donc à celui de Dexter également. C'est une délicieuse attention, même si Jackie m'assure que cette pratique habituelle est l'un des avantages tangibles d'avoir le premier rôle féminin. Il est entendu que les véritables artistes ont besoin d'une intimité en proportion directe avec leur salaire et leur position au générique. Étant le nouveau chouchou de Jackie, j'ai le droit de savourer un peu de cette intimité avec elle et ce n'est pas le concept démodé de solidarité avec la classe ouvrière qui va m'empêcher de profiter de cette luxueuse caravane et de son réfrigérateur bien garni. C'est donc dans la chambre de la caravane de Jackie que je revêts mon costume de Ben Webster, puis je vais me prélasser sur le canapé avec une tasse de café en essayant de ne pas me sentir coupable vis-à-vis des autres acteurs entassés dans une seule caravane. Je survis à cette effroyable culpabilité et, vers 10 h 30, on m'appelle enfin.

Un jeune homme très excité à la peau très noire et avec un accent haïtien me conduit à l'endroit dans la rue où je suis censé mourir. J'aurais pu le trouver tout seul sans peine, étant donné qu'il est entouré de gens, de camionnettes et de camions – dont un avec un gros générateur – ainsi que de caméras, de projecteurs et d'un dais à rayures bleues et blanches où Victor, le réalisateur, et quelques autres sont assis dans de hauts fauteuils en toile devant de grands écrans plats. Victor a l'air très occupé à donner des consignes à son personnel. Je cherche du regard un mégaphone ou un cocktail – n'importe quoi évoquant les traditions sacrées de Hollywood – mais il n'y a que des talkies-walkies et de grands gobelets de café en carton.

Mon jeune guide m'entraîne au-delà de ce poste de commande et m'explique en haletant qu'il étudie la communication ici même à l'université publique de Miami-Dade, et que son oncle Hercule, chauffeur d'un camion de transport des décors, a décroché à son neveu Fabian, c'est-à-dire lui-même, ce boulot génial d'assistant de production, qui ne paie pas des masses, mais qui constitue une fantastique expérience et si vous voulez bien passer par ici ?

Je passe. Fabian me conduit jusqu'à un camion blanc ouvert sur le côté où un homme au crâne rasé et à la moustache alambiquée attend, assis sur un pare-chocs.

– C'est lui, Fabian ? Fabuleux ! dit-il.

Même sans le « fabuleux », son accent indique qu'il est anglais. Il se lève et nous dépasse tous les deux d'une bonne tête.

– Salut, mon vieux. Dickie Larkin. Je suis censé te faire dégouliner de sang, dit-il en me tendant la main.

Je la serre tandis que Fabian s'éclipse au trot. Dickie me prend par le coude et me conduit au camion.

– On enlève la chemise, dit-il en ouvrant la double porte.

– Je viens de la mettre.

– Et maintenant tu ferais mieux de l'enlever, réplique-t-il. Faut que je te mette ton harnachement, non ?

– Oh, réponds-je. Ah bon ?

Il se retourne avec un harnais câblé muni de quatre petits tubes rouges.

– Oui, dit-il. Tu ne peux pas mourir comme il faut sans nos petits gadgets, dit-il en agitant son bizarre harnais.

– Bon, d'accord, dis-je.

J'enlève ma chemise de Ben Webster, et cela me fait tout drôle de me retrouver à moitié nu dans la rue. Mais il faut que je m'habitue à ce genre de chose : je suis un acteur, à présent, et mon corps est une toile vierge, demi-nu ou pas. En tout cas, Dickie ne s'en préoccupe pas. Il se met au travail en sifflotant joyeusement et en m'expliquant ce que sont les gadgets en question.

– C'est juste un petit pétard, dit-il. Et son détonateur.

Il désigne le camion de la tête. J'essaie de suivre son regard, mais il est si costaud qu'il me cache la vue.

– J'ai une petite boîte noire, dit-il. Je n'ai qu'à appuyer sur le bouton et pan ! Lève les bras.

J'obéis pendant que Dickie me passe le harnais puis prend quatre sachets en plastique remplis de quelque chose qui ressemble désagréablement à du sang. Ma répugnance doit se voir, car il secoue la tête.

– C'est du faux sang, mon vieux. Garanti sans virus.

– OK, dis-je. Et c'est, euh... sale ?

– Pas d'inquiétude. T'auras pas à faire le ménage.

Il a raison, évidemment, et c'est une maigre consolation, mais je n'aime vraiment pas le sang, et la pensée d'en transporter comme cela tout contre ma peau est légèrement répugnante. Mais je me contrôle avec professionnalisme et laisse Dickie faire son travail.

– Le pétard explose, dit-il en plaçant un sachet sur l'un des petits tubes rouges. Il fait éclater la poche de sang, et cela donne l'impression que tu as pris une balle. Pas cher et très efficace. Et voilà, dit-il en reculant. Tu peux bouger sans problème ?

Je lève et baisse les bras, me tords d'un côté et de l'autre, puis je saute.

– Oui, dis-je. Et, hum... ça fait quel effet ?

– Tu vas sentir un petit choc et ce sera le signal pour t'écrouler, pigé ?

– Petit comment, le choc ? demandé-je.

– Ça va pas te tuer, mon vieux, dit-il avec un clin d'œil. J'ai connu pire.

Ce n'est pas très réconfortant, mais Dickie n'a pas l'air prêt à faire mieux. Après d'autres réglages, il recule de nouveau et me considère avec satisfaction.

– Fin prêt, dit-il. Tu peux te rhabiller et filer.

Je remets ma chemise, un peu plus serrée avec les pétards de Dickie fixés dessous, mais il m'affirme que cela ne se voit pas et, en un clin d'œil, je repars dans la rue pour trouver mes marques, c'est-à-dire un morceau de Gaffer collé par terre indiquant où se placer pour que les caméras fassent le point sur vous. J'ai appris tout cela lors du tournage de ma première scène, et je me sens très professionnel en demandant à Martha, l'assistante du réalisateur, où se trouvent les miennes. Elle me conduit à quelques pas d'une passerelle piéton qui enjambe la rue.

– La voiture passe par là, dit-elle en désignant la chaussée. Ils tirent et tu tombes juste ici. (Elle me montre la deuxième marque, à cheval sur le trottoir et le caniveau.) Ta tête doit être par là, dit-elle en montrant la passerelle. Essaie de pas trop bouger une fois à terre. Pour les raccords, dit-elle avant de partir d'un pas vif en beuglant dans son talkie.

Faire de l'art cinématographique est beaucoup plus compliqué que ne l'imaginent la plupart d'entre nous. Dans l'intrigue générale, ma mort n'est qu'une péripétie, un menu détail insignifiant dans la grande et bien plus importante histoire de la belle mais coriace inspectrice Amber Wayne. Malgré tout, il faut sept tentatives avant que tout se passe à la complète satisfaction du réalisateur. C'est monotone et il est difficile d'avoir une expression de surprise convaincante quand la même

chose se produit sept fois de suite. Mais cela fait partie de mon nouveau métier, et si je gravis les échelons pour atteindre des rôles plus importants un jour, ce ne seront plus sept mais bien davantage. Jackie m'a expliqué que, dans un long métrage au budget respectable, il n'est pas rare de faire cent cinquante prises.

C'est donc patiemment que je recommence encore et encore à faire mine d'être surpris devant une voiture qui passe, jusqu'à ce que Victor soit satisfait – et ensuite je dois subir les coups de feu à trois reprises. Je suis sûr qu'il y en aurait eu davantage, mais comme il n'y a que trois chemises de rechange et qu'à chaque prise le sang tache l'étoffe, la troisième fois que je joue la « Mort du cygne » en m'écroulant avec grâce dans le caniveau, Victor s'écrie :

– OK, il faudra bien que ça aille. Faites venir Jackie. Bouge pas, Derrick.

– Dexter, réponds-je, en ayant l'impression désagréable d'être Robert qui proteste quand on l'appelle Bob.

Victor ne réagit pas. Sans aucun doute a-t-il des ordres importants à donner.

Je ne bouge pas. Personne ne me demande si je suis à mon aise, d'autant que je ne le suis pas. Le soleil est chaud pour une journée d'automne, et le sol est dur. Mais comme ce ne serait pas professionnel de demander un coussin ou une ombrelle, je reste allongé en ruminant mes sombres pensées. Je me demande quand Jackie va se décider à arriver, et combien de prises il va falloir faire. Si notre public final sera en mesure de percevoir, dans cette grande scène où nous sommes ensemble, Jackie et moi, un lien spécial entre nous. J'ai entendu dire que « l'alchimie » entre acteurs donne un caractère particulier à leur jeu, et on ne peut nier qu'il y a de l'alchimie entre nous.

Je me demande si nous aurons d'autres scènes ensemble plus tard. Y a-t-il, d'ailleurs, un avenir pour Jackie et Dexter ? S'agit-il d'une simple amourette durant un tournage ? Ou bien est-ce plus que cela, quelque chose de durable, un nouveau commencement dans un tout nouveau décor ?

Avec la situation actuelle, mon ancienne vie ne me manquerait guère : ma sœur Deborah a apparemment renoncé à moi pour de bon, ma vie privée me pèse et mon boulot n'est rien d'autre qu'un enchaînement monotone de tâches répétitives. Je n'ai pas de véritables amis – et, en dehors de mon bateau, je n'ai aucune attache à Miami. Évidemment, il y a mon moi nocturne, Dexter le démon qui offre aux méchants le sort qu'ils méritent avec sa lame bien affûtée et son sourire chaleureux. Mais cet autre moi est transportable, et d'après ce que j'ai entendu dire du milieu du cinéma, je suis tout à fait sûr qu'il y a quantité de compagnons de jeu à Los Angeles. La nature humaine étant ce qu'elle est, je peux être certain de trouver des divertissements de qualité partout sur cette bonne vieille Terre.

Il y a un tout petit détail qui a peut-être son importance : Jackie ne m'a pas encore invité à l'accompagner quand elle partira, et je ne sais absolument pas si je fais partie de ses projets d'avenir au-delà de cette nuit.

J'entends un peu plus loin le claquement de la porte d'une caravane, puis Martha se penche au-dessus de moi.

– La voilà, dit-elle. Tu as bougé. (Elle arrange mon bras gauche, puis le droit.) Comme ça. (Puis elle tourne ma tête d'un centimètre sur la droite.) Et ça aussi. Voilà, c'est bon.

Elle disparaît, et un instant plus tard Jackie apparaît à sa place.

– Tu as l'air si naturel, dit-elle avec un petit sourire.

– C'est bien plus dur que ça en a l'air, réponds-je. Et le sol aussi.

– Bon, alors voyons si nous pourrions la mettre en boîte en une seule prise, dit-elle.

Victor se met à brailler des ordres, les éclairagistes déplacent leurs réflecteurs, et l'ingénieur-son arrive avec sa longue perche pour placer le micro au-dessus de la tête de Jackie.

Elle se détourne et je suis témoin de l'étrange métamorphose qui se produit toujours quand les caméras se braquent sur elle. Son visage se fait plus froid, plus dur, et les traits changent subtilement jusqu'à ce que ce ne soit plus son visage à elle.

La première prise commence – et s'arrête brutalement sans raison visible avant que Jackie ait le temps de parler. Bravo pour la mise en boîte du premier coup.

La deuxième prise se passe un peu mieux. Jackie voit mon corps fracassé et s'écrie : « Ben ! Oh, mon Dieu, Ben ! », puis une moto passe en vrombissant dans une rue voisine et Victor crie : « Coupez ! »

À la prise trois, Jackie atteint le moment où elle s'agenouille douloureusement auprès de mon cadavre et grince : « Je vais les choper, les salauds qui ont fait ça. Je le jure... » Mais au lieu de contempler le lointain avec un regard vengeur, elle se tourne vers le réalisateur et dit :

– Bon sang, Victor, j'ai constamment une ombre en pleine figure !

Et cela continue. Loin de l'avoir mise en boîte en une seule prise, nous y sommes toujours au bout de onze. Ce ne sont que quelques mots et actions simples, mais chacun requiert des dizaines de réglages minutieux, et chaque réglage exige plusieurs minutes, et le temps ne s'arrête pas, même pour le réalisateur. Certains s'irritent – même Jackie. J'ai appris qu'elle est très différente quand elle travaille : exigeante, impatiente et parfois, comme maintenant, coléreuse. Absolument pas une diva, pas à mon avis, du moins. Elle sait juste très bien ce qu'elle veut, et elle n'a pas peur de l'exiger.

Durant tout ce temps notre pauvre défunt Dexter reste allongé sans bouger sur l'inconfortable trottoir, se demandant quand son tourment prendra fin. Et finalement, prouvant une fois de plus que le soleil brille pour les maudits comme pour les justes, j'entends Victor s'écrier : « Enfin, nom de Dieu ! » Un murmure de voix apaisantes s'élève, puis Victor dit :

– Merde. D'accord, tout le monde : pause-déjeuner !

Je retourne avec Jackie à sa caravane. Elle marche d'un pas pressé, tête baissée, manifestement préoccupée, et je m'abstiens de troubler sa concentration. Elle reste silencieuse jusqu'à ce que nous soyons confortablement installés dans la calme fraîcheur de la caravane. Quelqu'un a eu la délicate attention de déposer le déjeuner sur la table et j'y jette un œil.

Cela peut paraître paradoxal, mais si tout le reste prend un temps infini sur un tournage, les rumeurs voyagent à la vitesse de la lumière. Chaque fois que je vais prendre un café ou une autre *pastelita*, quelqu'un dans les parages se répand en compliments sur Jackie à portée de voix. Si j'ajoute les regards entendus et les petites blagues que je surprends, il apparaît évident que tout le monde sait que Jackie et Dexter sont ensemble. Et donc, très naturellement, ce sont *deux* jolies boîtes contenant nos déjeuners qui ont été déposées dans la caravane de Jackie, le sien et le mien.

J'ouvre l'une des boîtes : un bon gros sandwich viande froide, fromage, laitue et tomate, un sachet de chips, des pickles, un gros cookie au chocolat dans un étui en plastique.

Je regarde Jackie. Elle est assise sur le canapé, son script à côté d'elle, bras croisés, l'air distraite.

– Tu veux déjeuner ? demandé-je.

Elle lève le nez comme si elle me remarquait pour la première fois.

– Quoi ? Oh... oui, bien sûr, pourquoi pas.

Puis elle se rembrunit et recommence à fixer le vide en bougeant légèrement les lèvres.

Je prends une boîte et la dépose à côté d'elle sur le canapé.

– Pour la boisson ? Il y a un soda, du thé glacé, du Perrier...

– Je m'en fiche, répond-elle d'un ton que je trouve assez agressif.

Je lui prends une bouteille de Perrier dans le petit réfrigérateur, dévisse le bouchon et la lui tends. Elle ne la voit pas plus que moi.

– Jackie ?

– Nom de Dieu, mais qu'est-ce... Oh, merci, dit-elle.

Elle prend la bouteille, mais elle la garde à la main sans rien faire.

Mon téléphone sonne. Je file dans la chambre le prendre sur la commode où je l'ai laissé. Dans

ma précipitation, je trébuche sur quelque chose que j'aurais dû voir : le carton contenant les affaires de Kathy. Il a été transporté dans la caravane et occupe maintenant l'espace étroit entre le lit et la commode. Jackie n'a pas pu se résigner à en passer le contenu en revue, mais elle garde le carton dans les parages au cas où elle aurait une malheureuse crise de conscience. Je le contourne et jette un coup d'œil à mon téléphone.

L'écran allumé indique le nom de mon correspondant : c'est Rita. J'hésite, et la sonnerie se tait. Un instant plus tard, un bip signale que Rita a laissé un message.

Je m'aperçois que j'ai douze appels en absence de Rita et autant de messages.

Sans doute devrais-je la rappeler, ou au moins écouter les messages, mais je n'ai pas vraiment envie d'être de nouveau aspiré dans le tourbillon de mon ancienne vie qui s'effiloche. Je ne suis pas d'humeur à débattre de la couleur des dalles autour de la piscine de la nouvelle maison, ni à entendre pourquoi la jupe d'Astor est trop courte. Ces questions ne me semblent plus faire partie de ma personne. Naguère, j'aurais rappelé Rita, parce que j'avais appris que c'était le genre de détail qui lui faisait plaisir et que j'avais besoin d'elle pour entretenir l'illusion que j'étais bien intégré. C'était une part importante de mon camouflage : j'offrais le spectacle d'un homme marié avec trois enfants, et on ne voyait donc pas le monstre que je suis en réalité.

Mais à présent ? Je n'arrive pas à éveiller en moi le moindre intérêt pour les notes de Cody ni pour l'opinion de Rita sur mon linge. J'éprouve un pincement à la pensée de Lily Anne – la seule connexion biologique directe que j'aie avec l'avenir, mon unique tentative d'immortalité via mon ADN. Mais somme toute, quoi qu'il arrive, j'aurai certainement le droit de la voir de temps en temps.

Je repose donc le téléphone et retourne auprès de Jackie. Apparemment, elle ne me remarque pas car elle ne bouge pas.

– Quelque chose ne va pas ? demandé-je en m'asseyant à côté d'elle.

Elle me regarde, l'air toujours préoccupée.

– Quoi ? Oh, non, c'est... Écoute, si je te disais que tu es une pauvre petite merde, tu répondrais quoi ?

– Je ne... je, hum, bafouillé-je. Tu comptes vraiment me dire ça ?

Elle semble surprise, puis elle se met à rire.

– Oh, non. Pas à toi. C'est juste... c'est une réplique, c'est ce que me dit Tonio dans la prochaine scène.

Tonio est l'un des méchants de notre passionnante petite histoire, celui que Jackie – ou plutôt son personnage, Amber Wayne – soupçonne de m'avoir abattu.

– Oh, dis-je, soulagé. Donc tu ne penses pas que je suis une pauvre petite merde ?

Je vais à la pêche aux compliments, là, sans vergogne, même, mais pourquoi pas ?

– Dexter, ne fais pas l'imbécile, dit-elle en m'attirant contre elle. Je pense que personne n'est plus éloigné de la pauvre merde que toi.

– Mais je suis quand même petit ?

Malgré la longue matinée de travail, elle sent très bon.

Elle enfouit son visage dans mon cou.

– Mais non, très costaud, murmure-t-elle.

Et sur ce, elle me mord. Je saute en l'air.

– Aïe !

Je la regarde et, même si elle n'a plus l'air aussi préoccupée, elle paraît très sérieuse.

– Toute la question, dit-elle, c'est de savoir ce que tu comptes faire.

Et nous y voilà. Le sujet est sur la table.

– Eh bien, dis-je prudemment, qu'est-ce que tu aimerais, toi ?

Quelque chose passe sur son visage – désarroi, irritation ? Je ne saurais dire. Elle lâche un ricanement et secoue la tête.

– L'une des choses qui me plaît le plus chez toi, c'est que tu n'es pas *du tout* comme les autres types que j'ai connus, dit-elle. Mais ça a un inconvénient.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Dexter... c'était un appel du pied. Tu étais censé me répondre que tu veux t'enfuir avec moi, que tu ne peux pas vivre sans moi, que tu as besoin de moi comme de l'air que tu respires...

– Tout ça ? dis-je, très mal à l'aise. Mais je ne... c'est-à-dire, je voulais savoir... enfin, ce que *toi*, tu penses.

– C'est moi, la fille et toi, le garçon, dit-elle en ponctuant chaque syllabe d'un coup d'index pour que je sache bien lequel je suis. C'est toi qui es censé me *dire* ce que je pense, andouille. Me *convaincre*. Tu ne connais donc rien aux femmes ?

– Je suppose que non. Est-ce qu'il y a un manuel... ?

Elle me donne un coup de poing dans le bras, mais nettement moins brutal que ceux que me donne Deborah. Je me masse quand même le bras.

– Petit con, dit Jackie. Et tu n'as toujours pas répondu.

– Eh bien, dis-je, très mal à l'aise. Je, euh... Je suppose que je...

Elle fixe sans ciller ses immenses yeux lavande sur moi. Je respire un bon coup.

– Je suppose que, euh... j'ai besoin de toi comme de l'air que je respire. Et, hum, je veux m'enfuir... avec toi ?

Jackie me considère pendant un moment qui me paraît interminable. Puis elle finit par sourire et se pendre à mon cou.

– C'est mieux, ronronne-t-elle. Beaucoup mieux.

Et elle attire mes lèvres vers les siennes.

*

**

Il faut encore deux heures pour que je sois finalement assez mort pour satisfaire Victor. Nous avons déplacé les réflecteurs huit fois, les caméras, trois, et changé l'une des répliques de Jackie afin de cadrer au plus près de l'excellente imitation qu'elle fait de Deborah. Le temps qu'on me libère de ma condition de cadavre, ma jambe gauche est tout engourdie, et j'ai mal à la tête, au dos et au cou d'être resté allongé sur la chaussée dans une position tordue pendant aussi longtemps. Au total, c'est suffisant pour que je repense à deux fois à ma décision de devenir une star oscarisée du petit écran.

Sans me faire prier, je cède ma place devant la caméra. Je me lève, m'étire et essaie de retrouver un peu de sensibilité dans la jambe pendant que Jackie confère avec Victor. Le temps que je sois capable de marcher à nouveau sans claudiquer comme Long John Silver, on prépare déjà le tournage d'une série de plans rapprochés de Jackie en train de réagir à des événements qui n'arrivent pas. Aussi fascinant que soit généralement ce genre de psychose auto-induite, j'en ai assez au bout de cinq minutes ; je fais affectueusement mes adieux aux tentatives de séduction des caméras et retourne à la

caravane me changer et me détendre.

J'entends mon téléphone sonner alors que je monte les trois marches menant à la porte ; pas besoin d'être Einstein pour deviner que c'est Rita qui appelle de nouveau. Je traverse le salon pour gagner la commode, cette fois en contournant prudemment le carton, et je jette un coup d'œil à l'écran : oui, en effet, c'est Rita – et elle a appelé sept autres fois pendant que je faisais le mort dans la rue. Vraiment, cette femme fait une fixation sur moi, alors que je ne suis même pas encore une star.

Je repose le téléphone et m'apprête à aller prendre un soda dans la cuisine quand je me ravise. Dix-neuf coups de fil, cela paraît excessif, même pour Rita, sauf si elle appelle pour une raison très importante. La seule vraie question est : importante pour qui ? D'abord, je me dis que Deborah a tout raconté à Rita lors d'une crise de dexterophobie et que Rita m'appelle pour hurler des poncifs sur ma personne et ma totale dépravation. C'est une conversation qu'elle peut très bien avoir sans ma présence, et je préférerais, d'ailleurs.

Et si elle avait gagné au loto ? Ce serait merveilleux : cela atténuerait le coup quand elle devrait commencer sa nouvelle existence sans Dexter.

Mais si d'un autre côté elle appelle pour signaler une catastrophe quelconque...

Ce ne peut pas être quelque chose d'assez dramatique pour nécessiter une ambulance ou l'intervention de la police, sinon j'en aurais entendu parler par l'un des flics présents sur le tournage, ou par Vince, voire par Deborah. Il reste donc...

Quoi ?

Dix-neuf appels pour signaler quelque chose d'incroyablement sans importance, mais ni trop bon ni trop mauvais : c'est une véritable énigme, et je déteste les énigmes. Finalement, au bout de plusieurs minutes d'infructueuses conjectures, quand je suis au bord de la crise de nerfs, je cède, reprends mon téléphone et appelle Rita.

– Oh, Dexter, Dieu merci, dit-elle au lieu d'un bonjour plus traditionnel et sur un ton qui m'indique que je peux écarter définitivement l'option du jackpot au loto. Je n'arrête pas de t'appeler et... Oh, mon Dieu mais où tu étais ? Je ne sais pas quoi faire parce que... Pourquoi tu ne réponds pas ?

En l'occurrence, je ne réponds pas parce que je ne peux pas en placer une. Mais ce n'est pas vraiment la question.

– Excuse-moi, dis-je. Mais je travaille avec les gens du cinéma cette semaine.

– De la télévision, corrige-t-elle avec irritation. Dexter, ce n'est qu'un pilote. Et tu n'appelles pas et tu ne réponds pas. Et moi je deviens vraiment folle !

À mon avis, elle n'a pas beaucoup d'efforts à faire pour cela, mais comme j'ai vraiment envie de savoir ce qui ne va pas, je me contente de dire :

– Eh bien, je suis désolé, mais nous travaillons jusque très tard, et j'ai un petit rôle, maintenant, Rita. Je veux dire, un rôle d'acteur.

– Oui, je sais, Astor a dit que... mais c'est justement ça !

– Quoi donc ?

– Astor ! piaille-t-elle. Je ne sais pas où elle... Elle n'a même pas... oh, mon Dieu, j'aurais dû la laisser avoir un téléphone à elle.

Je connais suffisamment Rita et ses phrases décousues pour savoir que nous approchons de la réponse. Notre problème a un rapport avec Astor – mais est-il possible que ce soit juste une histoire de téléphone ?

– Rita, calme-toi, dis-je. Qu'est-ce qui se passe avec Astor ?

– Me calmer ? répète-t-elle. Alors que je remue ciel et terre et que je t’ai appelé vingt fois et…

Dexter, je ne sais absolument pas où elle est passée !

– Elle a *disparu* ? deviné-je. Astor a disparu ?

– Oui, évidemment, c’est ce que je… Dexter, qu’est-ce qu’on va faire ?

– Est-ce qu’elle est restée après les cours ? demandé-je, plein d’espoir.

– Elle n’est même pas *allée* en cours ! beugle Rita comme si elle en avait assez de me répéter la même chose. Elle n’y est même pas *arrivée* ce matin ! L’école a appelé pour dire qu’elle était absente et j’ai juste eu droit à un horrible message préenregistré et pas moyen de parler à quelqu’un de l’administration et je ne peux la trouver nulle part parce que aucune de ses copines ne sait oh, Dexter, elle a *disparu* !

C’est une phrase remarquable, débitée à toute vitesse et au volume maximal sans respirer, et je prends le temps de m’en émerveiller avant de réaliser ce qu’elle signifie vraiment.

– Rita, tu es en train de me dire qu’elle est partie depuis ce matin ?

– Et je l’ai attrapée hier soir alors qu’elle avait fait le mur ! J’ai entendu la porte, sinon je n’aurais jamais su… Et là elle a totalement disparu !

– Hier soir ? demandé-je en essayant de me cramponner à un bout de logique au passage. Elle a fait le mur hier soir, mais elle est revenue et elle est allée à l’école ce matin ?

– Je l’ai déposée devant l’école comme d’habitude, avec Cody, et ensuite j’ai emmené Lily Anne à la crèche. Et le temps que j’arrive au bureau, l’école appelle et… Dexter, je deviens folle, je ne sais pas quoi faire ! hurle-t-elle.

– Très bien, dis-je. Je me mets en route.

– Dépêche-toi ! dit-elle avant de raccrocher.

Même si je me suis mentalement coupé de Rita et de sa progéniture, je ne vois vraiment pas ce que je peux faire d’autre. Je me surprends à me demander ce que Jackie penserait de moi si je me soustrayais à ce genre de devoir.

Et en définitive, si je suis parfaitement honnête, je dois admettre que j’éprouve une sorte de sentiment de… *propriété* à l’égard d’Astor. Si elle a disparu, il y a de grands risques qu’un quelconque prédateur l’ait capturée, et si c’est le cas, c’est à *moi qu’il l’a prise*. Que quelqu’un vienne sur mon territoire et me prenne l’une de mes affaires, c’est intolérable et je sens monter en moi une colère froide. S’en prendre à *mes* enfants, c’est pire que méprisable : c’est un affront personnel. Il m’a pris quelque chose : je vais le reprendre et l’aider à comprendre l’erreur qu’il a commise.

Je ne m’attarde pas bien longtemps à réfléchir à la question. Je fourre mon téléphone dans ma poche et retourne à l’endroit où Jackie tourne ses plans de coupe.

Heureusement pour moi, elle vient de terminer quand j’arrive et elle s’apprête à regagner sa caravane pour faire une pause.

– Hé ! me hèle-t-elle en me voyant. Je croyais que tu aurais disparu entre une tasse de café et une viennoiserie.

– Il est arrivé quelque chose, réponds-je. Astor a disparu.

– Astor ? Ta fille ?

– Celle de Rita.

Pour une raison inconnue, cela paraît être une distinction importante.

– Il faut que je la retrouve.

– Oh, mon Dieu, mais évidemment.

– Ce n'est sûrement rien du tout, dis-je, sans en penser un mot.

– Va, fait-elle avant de regarder ma chemise en fronçant les sourcils. Mais peut-être que tu devrais te changer, avant ?

Je baisse les yeux et je m'aperçois que je porte toujours la chemise ensanglantée de Ben Webster. Il vaudrait probablement mieux que j'évite de me lancer dans une mission de sauvetage en donnant l'impression que c'est moi la victime.

– Oh. Je crois que tu as raison.

Je retourne avec elle à la caravane et commence à me changer sous les yeux de Jackie qui s'est assise sur le canapé.

– Tu as une autre scène à tourner ? demandé-je.

– Pas avant un moment. Et ensuite, il y a la grosse scène. L'horreur suprême.

– Comment ça ? dis-je en enfilant mon pantalon. Je suis déjà mort, qu'est-ce qui pourrait arriver de pire ?

– Une scène d'amour avec Robert.

– Ah, fais-je en m'asseyant à côté d'elle pour enfiler mes chaussures. Tu peux faire ça ?

– Plus ou moins, dit-elle en frémissant. Mais il veut revoir le texte avec moi et... il faudrait probablement, c'est une grosse scène. (Elle soupire et secoue la tête.) Sinon, je pourrais jeter un coup d'œil aux affaires de Kathy, comme promis à l'inspecteur Anderson. Tout d'un coup, la perspective d'avoir à embrasser Robert rend ça supportable.

– Eh bien, c'est ce que tu devrais faire.

– Ouais, répond Jackie. Regarde donc comment je suis : l'actrice totalement égocentrique. Ta fille a disparu. (Elle se blottit contre ma poitrine, puis lève vers moi ses merveilleux grands yeux lavande soudain embués.) Retrouve-la, Dexter. Pars vite. Et après, reviens-moi.

Je sors et suis presque parti quand j'entends la porte de la caravane claquer et Jackie hurler :

– Robert ! (Puis, moins fort :) Espèce d'enfoiré...

Manifestement, elle a décidé qu'elle préfère répéter son texte avec lui que trier les affaires de Kathy. C'est une tâche difficile dans un cas comme dans l'autre, mais j'ai un programme pénible qui m'attend moi aussi.

À cette heure de l'après-midi, en pleine semaine, il est facile de rejoindre en voiture mon calme quartier de South Miami. En une vingtaine de minutes je me gare devant ma maison – mon ex-maison. Je contemple un moment les lieux sans descendre. J'y ai habité pendant plusieurs années et elle abrite toujours plusieurs choses auxquelles je tiens. Mon petit coffret personnel très spécial en bois de rose, par exemple : le reliquaire soigneusement dissimulé contenant ma collection toujours croissante de *memento mori*. Chacun de mes compagnons de jeu s'y trouve, représenté par une unique goutte de sang séché prise entre deux lames de verre. Pas Patrick, bien sûr – et c'est vraiment dommage –, car cela a été assez expéditif. Mais tous ces autres tendres souvenirs (cinquante-sept au total) demeurent ici, dans mon coffret. Viendra-t-il avec moi ? Il le faudra, bien sûr – l'abandonner ici est impensable, tout autant que m'en débarrasser. Mais ma magnifique collection sans pareille supporterait-elle le passage à cette nouvelle existence ? Pourrais-je lui trouver un endroit sûr dans cette vie encore inconnue ?

La porte d'entrée de la maison s'ouvre brusquement et Rita accourt, haletante, au moment où je descends de voiture.

– Oh, Dexter, Dieu merci tu es là, allons-y, vite ! dit-elle en actionnant la poignée de la portière.

– Aller où ?

Elle retire la main comme si elle s'était brûlée.

– Oh ! Je n'ai pas... je ne sais pas, il me semblait juste... Oh, non...

Elle fait le tour de ma voiture et se cramponne à moi en reniflant et en posant la tête sur ma poitrine, à l'endroit même où Jackie a posé sa joue il y a peu.

Je me dégage péniblement et la secoue gentiment.

– Rita, dis-je. Il y a un endroit où il faut aller ? Tu as eu des nouvelles d'Astor ?

– Non, bien sûr que non, non, mais Dexter, dit-elle, qu'est-ce qu'on va faire ?

– D'abord, se calmer.

Je ne pensais pas que Rita allait accepter cette suggestion avec le moindre enthousiasme, et je ne me suis pas trompé. Elle renifle de plus belle, gémit et trépigne comme une gamine qui a envie de faire pipi.

– Bon, dis-je en la prenant par le coude, rentrons. (Et malgré ses protestations incohérentes, je l’entraîne dans la maison et l’assois sur le canapé.) Maintenant, dis-moi quand tu as eu de ses nouvelles pour la dernière fois.

– Oh, mon Dieu, Dexter, tu parles comme un... Enfin, c’est *Astor*, bon sang, et tu...

– Oui, tout à fait, la coupé-je. Et on ne la retrouvera pas en étant hystériques.

– Oh, oui, tu as sans doute raison, mais...

– Quand, répété-je, as-tu eu de ses nouvelles pour la dernière fois ?

– Je ne... Juste... comme je te l’ai dit, ce matin je l’ai déposée à l’école. Au même endroit que d’habitude... Cody était grincheux et il fallait que je change Lily Anne, alors je suis partie.

Il ne me faut qu’un instant de réflexion pour comprendre ce que cela signifie. D’une certaine manière, c’est décevant. J’ai réveillé mon autre moi, prêt à anéantir l’impudent pervers qui a enlevé *Astor*, et comme toujours je me sens un peu dépité de devoir renoncer à toute cette allégresse glacée.

– Elle n’a pas été enlevée, dis-je. Elle est partie toute seule.

– Quoi !? répond Rita, horrifiée. Dexter, mais c’est idiot ! Jamais elle ne...

– Si, affirmé-je. Il y a un policier devant l’école le matin, des centaines de parents, des chauffeurs de bus et des professeurs. Personne n’aurait pu l’enlever à l’insu de tous. Elle ne l’a donc pas été. Elle est partie.

Rita ouvre de grands yeux ronds et reste bouche bée.

– Mais... Pourquoi ? demande-t-elle. Où pourrait-elle aller ?

– Pratiquement n’importe où. Au Metro Rail, ce n’est pas loin... Est-ce qu’elle a de l’argent sur elle ?

– Son argent de poche du mois, répond Rita. Et... je crois qu’elle a pris de l’argent dans mon sac à main. Quarante dollars.

– Bon, nous pouvons rayer Singapour de la liste, dis-je.

Quarante dollars plus son argent de poche – disons entre dix et vingt dollars si elle en a mis de côté – ne l’emmèneront pas loin.

– Elle a dit quoi que ce soit ? Évoqué une nouvelle copine, quelqu’un à qui elle parle sur Internet ? Tu as le moindre indice ?

– Oh, non, dit Rita. Tu sais comment elle est. Elle ne se fait pas facilement des amis et... elle n’a rien dit.

– OK, dis-je. Je vais aller jeter un coup d’œil dans sa chambre.

Je la laisse là dans le couloir et pars vers la chambre qu’*Astor* partage avec son frère. C’est une petite pièce, trop exigüe pour deux enfants de sexe différent, et c’est notamment pour qu’ils aient chacun la leur que nous avons acheté la nouvelle maison.

La chambre est encombrée de tout ce que des enfants ordinaires accumulent – à quelques différences près, puisque ces enfants, après tout, ne sont pas ordinaires. La violence de leur père biologique et probablement son ADN les ont mis sur la voie obscure et ils ne reviendront jamais dans la joyeuse lumière de la normalité.

C’est pourquoi quelques détails bizarres sont perceptibles pour un œil aiguisé, surtout s’il appartient à un autre monstre comme moi. Par exemple, Cody possède une collection de personnages en modèle réduit – qu’il ne faut surtout pas appeler des poupées si on ne veut pas le fâcher – comme n’importe quel garçon de son âge. Mais chacun a été proprement et méticuleusement décapité. Les minuscules têtes en plastique sont soigneusement installées sur l’étagère la plus haute, sans qu’aucune

dépasse.

Il règne d'ailleurs un ordre inquiétant dans tout le côté qu'occupe Cody. Ses chaussures sont toutes alignées par paires, les livres empilés proprement, et même son linge sale est déposé dans un panier en plastique bleu si délicatement qu'on croirait qu'il l'a plié. Les préadolescents ne sont jamais aussi soigneux, mais comme j'ai été ainsi moi aussi, je ne m'inquiète pas. Chez un monstre, il y a une tendance à aimer l'ordre.

En revanche, la moitié d'Astor est aussi chaotique que peut l'être un espace minuscule. Elle a un petit bureau surmonté d'un casier, et une chaise à moitié glissée dessous. Des vêtements, propres et sales mélangés, sont entassés sur la chaise et le dessus du casier, et il y a de tout, depuis des shorts, jeans et robes, jusqu'aux chaussettes multicolores et aux petites culottes à motifs. C'est une vraie pagaille, encore pire qu'à l'habitude, comme si elle avait sorti tous ses vêtements pour les trier en les balançant autour d'elle au fur et à mesure.

Si elle les a effectivement triés pour se préparer à partir, ce qu'elle aura choisi pourrait avoir de l'importance. Je ne suis pas expert sur le sujet de la garde-robe d'Astor, mais je peux reconnaître certains des éléments qui comptent pour elle, puisque je l'ai entendue se plaindre que telle tenue n'était pas lavée, piailler que telle autre était trop naze ou que ce n'était pas la bonne couleur pour un vendredi. Je fouine dans l'amas de tee-shirts, jupes, pulls et sweats à capuche, sans trop savoir ce que j'espère trouver – mais je le trouve tout de même.

Il y a quelques semaines a eu lieu à l'école une sorte de bal pour l'automne auquel, à ma grande surprise, Astor a tenu à assister. Qui plus est, elle a passé la semaine en pleine crise parce qu'elle n'avait rien à se mettre, ce que j'ai trouvé encore plus singulier, étant donné que son placard déborde d'assez de tenues pour ouvrir une boutique.

Mais Rita a cédé à l'enthousiasme d'Astor, me disant simplement que le premier bal d'une fille est une occasion très spéciale, presque comme la première communion, et qu'évidemment il fallait qu'elle ait une nouvelle robe parfaitement adaptée. Elles ont donc passé tout un week-end à écumer les galeries marchandes de Miami jusqu'à ce qu'elles trouvent la robe idéale. C'était un fourreau argenté scintillant d'éclats bleutés au moindre mouvement, et c'était la première fois que je voyais Astor aussi ravie.

Mais le fourreau n'a pas l'air d'être là aujourd'hui. Je fouille dans le tas sans apercevoir le moindre lambeau argenté. Je vais jeter un œil dans le placard et écarte les vêtements pour vérifier.

Où qu'elle soit allée, Astor a emporté sa robe très spéciale.

Je retourne à côté de son bureau et réfléchis. Elle n'aurait pas pris cette tenue si elle avait l'intention de traverser l'Amérique du Sud en stop, de randonner sur le mont Rainier ou de se rendre en Australie sur un vapeur. Elle ne voudrait pas risquer de la salir. Où est-elle partie, alors ?

Je regarde autour de moi. Derrière le tas de fringues, des dizaines de photos sont scotchées au mur, en désordre, certaines se chevauchant. Il y en a trois collées au-dessus de toutes les autres, au centre du mur. Mais elles ne montrent rien d'autre qu'Astor faisant l'idiote avec Robert, manifestement prises le jour où elle est venue avec son frère aux costumes.

Sur l'une d'elles, Astor a un maquillage blanc et du faux sang coulant de la bouche, et elle attaque Robert qui fait mine d'être terrorisé.

La suivante la montre outrageusement maquillée, faisant une moue glamour à son reflet dans le grand miroir entouré d'ampoules d'une salle de maquillage professionnelle. Portrait de l'artiste en jeune vamp.

Sur la dernière, Astor, toujours avec le même épouvantable maquillage, est plantée devant Robert avec de grands yeux énamourés sortis tout droit d'*Autant en emporte le vent*, tandis que Robert se détourne avec une expression de noble ardeur.

Une quatrième photo, un peu à l'écart, est un cliché de presse standard de Robert. Au feutre noir, quelqu'un, sans aucun doute Robert, a écrit : « À la belle Astor, avec toute mon amitié », suivi d'un gribouillis illisible qui est probablement sa signature.

Il n'y a rien d'autre que ces photos idiotes qui ne montrent qu'une jeune fille éprise de l'idée de devenir actrice ayant eu la chance de croiser sur sa route du vrai maquillage et une vraie star. Il n'y a rien sur ce mur que je n'aie déjà vu : pas de brochure touristique pour Rio, pas de numéro de vol griffonné, rien. Je continue mes recherches tout de même, dans le placard, sous le lit et même sous le matelas, mais je ne trouve rien qui m'indique où elle est partie ni pourquoi.

Je m'assois sur le bord du lit du bas et réfléchis. Je suis à présent certain qu'Astor n'a pas été capturée par un obsédé demeuré. Évidemment, cela ne va pas durer. Une jeune fille seule dans la rue ne le reste pas longtemps : c'est une simple loi de la nature.

Cependant, en attendant, m'est offert un étroit créneau pour la retrouver avant que quelqu'un ne le fasse. Où irait-elle donc ? Et, question tout aussi importante, pourquoi partirait-elle *maintenant* ? Cela fait un moment qu'elle marmonne qu'elle déteste sa famille et veut s'enfuir, mais tous les gosses font cela, et je ne l'ai jamais prise au sérieux. Astor est trop intelligente pour quitter la maison et partir au hasard, ou pour imaginer qu'elle pourrait trouver immédiatement sa place là où son génie et sa beauté seront reconnus et récompensés. Et elle a emporté sa robe fétiche. Donc, si elle est partie, c'est dans un endroit précis, dont elle est sûre qu'il sera mieux.

Des pas traînant sur le seuil et la voix plaintive de Rita me ramènent à la réalité. Comme cela arrive parfois quand je me concentre sur un problème complexe, je m'aperçois que je fixais le mur droit devant moi sans vraiment rien voir. Mais l'interruption de Rita me rappelle au présent et je me rends compte que c'est le mur de photos d'Astor que je regarde.

– Dexter ? geint de nouveau Rita. Tu as... trouvé quelque chose ?

Les paroles que je prononce me surprennent : ce ne sont pas du tout celles que je prévoyais de dire.

– Oui, dis-je. Je sais où elle est partie.

Et le plus étrange, c'est que je le sais réellement.

– Oh ! dit Rita. Merci, mon Dieu !

J'ai à peine le temps de me lever qu'elle est déjà sur moi pour se répandre en sanglots et en *yodles* sur le devant de ma chemise en y laissant une humidité pas très ragoûtante. Je me dégage et elle lève vers moi un visage rouge, ruisselant et bouffi.

– Où elle est ? demande-t-elle en essayant de renifler quelque chose qui dégouline sur sa lèvre. Où elle est partie ? Il faut que... Dexter, nom d'un chien, c'est *maintenant* qu'il faut... Oh, mais pourquoi tu ne fais rien ? Dexter, enfin !

– Je vais la chercher, dis-je. Mais il faut que tu restes là.

– Que je reste ? Mais c'est... Non, Dexter, je ne peux pas juste... Mais pourquoi je resterais ?

La vraie réponse, c'est que je ne veux pas qu'elle m'accompagne là où je vais. Mais comme je ne peux pas lui dire cela sans déclencher une guerre nucléaire totale, je lui sors le premier prétexte qui me vient à l'esprit :

– Il se peut qu'elle rentre toute seule. Quelqu'un doit rester ici, au cas où. (Je pose la main sur son

épaule et prends un air grave :) Et il faut que cette personne soit sa mère.

– D'accord, dit-elle. Je vais rester ici.

– C'est bien, dis-je. Je t'appelle dès que je l'ai trouvée.

Et avant que Rita ait le temps de bafouiller d'autres objections, je fonce dans le couloir, saute dans ma voiture et démarre.

En quarante minutes, la circulation est devenue plus dense, mais une grande partie va dans l'autre sens, depuis les bureaux du centre-ville vers les maisons des banlieues, et je ne suis retardé ni sur le Dixie Highway ni sur l'I-95.

Je montre mon badge à un flic à l'air très vigilant qui me désigne le fond du parking. Je me gare là-bas et regarde autour de moi en descendant de voiture. Je vois tout un tas d'autres flics à l'air tout aussi vigilants qui patrouillent autour du plateau ou montent la garde. Ils semblent prendre les questions de sécurité très au sérieux – soit parce que le capitaine Matthews l'a ordonné, soit parce que cela leur plaît d'empêcher les gens ordinaires d'approcher d'un fascinant lieu de tournage. Mais étant donné que je ne vois pas comment Astor aurait pu se faufiler ici sans se faire repérer, je retourne trouver le flic à qui j'ai montré mon badge.

– Je cherche une fille, dis-je.

– On en est tous là, répond-il, pince-sans-rire.

– Celle-ci à onze ans, dis-je. Cheveux blonds, avec un sac à dos, peut-être.

– Fugueuse ?

Je lui fais un sourire rassurant : je n'ai pas envie que cela devienne toute une histoire, du moins pas tout de suite.

– Pas encore, dis-je. Mais comme elle veut être actrice...

– Ouais, opine-t-il. Mon gosse, dix ans. Il veut être joueur de base-ball. Alors il s'est pointé à Fort Myers, durant l'entraînement de printemps des Red Sox. Non, mais je vous jure ! ricane-t-il. Les *Red Sox* !

– Ça aurait pu être pire. Il aurait pu débarquer chez les Mets.

– Il est pas allé jusque-là. Je vais appeler les autres.

Il s'écarte pour contacter les autres policiers sur sa radio, et quelques secondes plus tard il me fait un signe affirmatif.

– On l'a. Il y a quelques heures. Alvarez me dit qu'elle a demandé à voir Robert Chase, le type qui est acteur. Alors, naturellement, Alvarez lui dit pas question, c'est pas possible et pourquoi t'es pas à l'école ? Elle répond qu'elle est sa *nièce* et que Chase l'attend. Alvarez fait prévenir Chase, et à peine deux secondes plus tard, Chase rapplique au pas de course. Et il l'a emmenée par la main.

Cela tient debout : si angélique qu'elle paraisse, Astor est une prédatrice, à sa manière. C'est naturel qu'elle ait jeté tout de suite son dévolu sur Robert : il lui a montré sa faiblesse, et même s'il a eu comme première intention de nous appeler, moi ou Deborah, Astor ne l'aura pas laissé faire. Je l'entends d'ici pousser ses cris et récriminer, et ce pauvre Robert, qui croit qu'il aime les enfants mais qui n'a jamais eu affaire à un gosse, surtout une de ce genre, se sera retrouvé absolument sans défense. Il aura cédé, impuissant, en se disant qu'il appellerait un peu plus tard, et que de toute façon, comme elle est en sécurité sur le plateau, où est le mal ?

– Où sont-ils allés ? demandé-je au flic.

Il désigne du menton la rangée de caravanes des acteurs.

– À sa caravane, dit-il.

Je le remercie et me mets en chemin. La caravane de Robert est tout au bout de la rangée. Il a exigé qu'elle soit placée là-bas dans ce quasi-isolement, probablement parce qu'il a besoin d'intimité pour entrer en transe et se mettre dans la peau de son personnage. Je longe les luisantes caravanes en aluminium : une pour Renny, une pour les femmes, une pour les hommes, une pour Victor, le réalisateur, une pour le maquillage et une autre pour les costumes. Un bourdonnement sourd de climatiseurs étouffe tous les bruits qui pourraient provenir de l'intérieur.

Trois marches conduisent à l'entrée de la caravane de Robert. Je les monte et frappe. Pas de réponse. Il n'y a pas le moindre bruit à part le souffle de la climatisation. J'attends, frappe encore ; toujours rien.

J'essaie la clenche et, à mon étonnement, elle tourne sans problème et la porte s'ouvre. J'attends juste un instant : une longue vie de méfaits m'a enseigné que, bien trop souvent, une surprise vous guette juste derrière. Évidemment, jusqu'ici, cette surprise, cela a généralement été moi, mais on n'est jamais trop prudent.

Je regarde à l'intérieur : rien ne me guette. La caravane est plongée dans la pénombre, tous les stores sont baissés, les lumières, éteintes, et il n'y a ni bruit ni mouvement. La caravane est très semblable à celle de Jackie, disposant d'un salon avec canapé et kitchenette ainsi que d'une chambre séparée dotée de sa salle de bains. Je jette un œil dans les deux pièces, dans les placards et les tiroirs, mais je ne trouve aucun signe d'un éventuel passage d'Astor.

Et pour le coup, il n'y en a pas tellement plus d'un éventuel passage de Robert. Deux éléments de son costume sont accrochés dans sa penderie, avec une paire de chaussures dessous, mais il n'y a aucun détail personnel : pas d'iPod, pas de valisette ni de livre, pas de pantoufles, de casquette ni de lunettes de soleil. Ni vitamines, bain de bouche ou déodorant – aucun des accessoires qu'un acteur devrait avoir dans sa caravane sur un tournage.

C'est intrigant, mais cela ne mérite pas de se creuser la cervelle. La question importante, c'est : s'il est parti quelque part avec Astor, où est-il ? Un saut en dehors du plateau pour manger une glace ? Ou bien sont-ils encore dans les parages ? Peut-être qu'il a emmené Astor voir les trucs vraiment cool : Dickie et ses pétards, le maquillage, Sylvia aux costumes.

Ils peuvent être n'importe où dans cette vaste jungle de caravanes, camionnettes et générateurs, et les trouver peut prendre plus de temps que je ne désire en consacrer. Mais il se peut aussi que Robert soit en train de tourner sous les yeux éperdus d'Astor. Ce serait facile et rapide de le vérifier. Il y a sur la table de la caravane de Jackie un planning de tournage de quinze pages qui m'indiquera qui joue où et quand. Je jette un dernier regard, pour vérifier, puis je sors en refermant la porte derrière moi.

Je rejoins rapidement la caravane de Jackie à l'autre bout de la rangée et monte les trois marches. La porte n'est pas verrouillée ; avec l'envie un peu idiote que Jackie soit à l'intérieur, je franchis rapidement le seuil...

... et je m'immobilise, le pied en l'air, tandis que les poils se hérissent sur ma nuque.

Je ne vois ni n'entends rien de louche, mais je reste figé, tous mes sens aux aguets. Tout au fond de moi, mais remontant à toute allure les escaliers souterrains pour gagner les remparts du château Dexter, une créature s'est déployée avec un sifflement et m'a averti dans un chuchotement chuintant que tout n'est pas parfaitement normal. Alors je ne bouge pas. Je tends l'oreille, je scrute les alentours et j'attends, mais il n'y a rien d'autre que le froissement de ce murmure.

J'avance dans la caravane. Un courant d'air glacé m'accueille, un air assez froid pour garder des

bières au frais, accompagné de la vague odeur de quelque chose qui me renvoie dans le passé lointain, dans cette affreuse petite pièce glaciale où, il y a si longtemps, le vrai Dexter est né dans une visqueuse mare de sang...

Et je suis assis, immobile, dans cette horrible humidité gluante et rouge et il n'y a rien d'autre que cette odeur, l'odeur du cuivre oxydé, et maman ne bouge pas, et je suis perdu, impuissant et aveugle dans ce monde obscur de sang et il n'y a pas d'issue ni personne pour venir à mon secours...

Je cligne des paupières et je suis de nouveau là, dans le présent, dans la caravane de Jackie, et non dans cet horrible enfer humide...

Sauf que l'odeur est là aussi. L'odeur glacée et écœurante du cuivre oxydé – l'odeur du sang.

Je me secoue. Je me dis que ce n'est pas ça. Ce n'est pas possible. Ce n'est rien d'autre que l'odeur du rôti de bœuf du déjeuner et le courant d'air froid du climatiseur. Je fais un pas de plus – et l'odeur est toujours là, encore plus forte, à présent, et les souvenirs gémissent et me crient de m'enfuir, de partir à toutes jambes si je veux rester en vie et sain d'esprit. Mais je les repousse et je fais encore un pas, puis un autre, jusqu'à ce que je constate qu'il n'y a rien à voir près du canapé, près du réfrigérateur, et que j'aperçoive l'intérieur de la chambre et...

Elle est allongée au pied du lit, un bras au-dessus de la tête et l'autre bizarrement plié sous elle. Ses cheveux dorés sont étalés autour d'elle comme des éclaboussures et la moitié sont collés au sol dans une épaisse mare rouge foncé qui se coagule déjà, et malgré mon envie de fuir cette horreur rouge qui empeste le cuivre, j'avance et baisse les yeux sans plus aucun espoir en moi.

Elle ne bouge pas. Elle ne bougera plus jamais. Son visage livide est figé dans une expression de terreur lasse ; elle me regarde avec des yeux voilés qui ne cillent pas et ne voient pas et ne cilleront, ne pleureront et ne verront plus jamais.

De magnifiques yeux lavande.

Je ne sais pas combien de temps je reste là à regarder le corps sans vie de Jackie. J'ai l'impression que c'est une éternité. Je n'ai aucune raison de faire cela : regarder le carnage qu'elle est devenue ne la ramènera jamais, ne fera jamais rentrer en elle tout cet horrible sang rouge et gluant. Et cela ne m'aide pas non plus à mieux supporter le fait qu'elle soit morte.

La mort ne m'est pas inconnue. Mais parce que c'est *elle*, Jackie, soudain la mort est quelque chose de nouveau, de mal, de néfaste et d'inexorable. Elle n'avait nullement le droit de fondre sur Jackie, de la vider de son sang et de me laisser sans elle. La mort n'a rien à voir avec Jackie, elle ne va pas à quelqu'un qui débordait de vie, de beauté et de merveilleux projets pour moi. Ce n'est pas bien. Ce n'est pas juste. Cela ne devrait pas être.

En moi déferlent des émotions qui n'ont pas leur place dans une créature telle que moi. Je les vois défilier dans leur précipitation démente : regret, colère, et même culpabilité, amertume devant une occasion enfuie, puis de nouveau la colère. Et puis elles disparaissent en laissant derrière elles la plus durable de toutes :

Le vide.

C'est fait. C'est fini. Le rêve est mort, aussi froid et exsangue que le pitoyable amas de chair à mes pieds. Je me détourne du corps de Jackie et retourne à la porte. Je sais ce que j'ai à faire. Ce ne sera pas très plaisant, mais je vais m'y réhabituer. Le plaisir s'est enfui sans retour du monde de Dexter.

Je sors mon téléphone et j'appelle Deborah. Elle ne répond pas et je tombe directement sur sa boîte vocale. Je rappelle. Toujours rien. À la troisième fois, elle finit par répondre.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-elle d'une voix tellement calme et sans vie que ce pourrait être celle de Jackie.

– Tu saurais trouver la caravane de Jackie ? demandé-je.

– Oui, dit-elle enfin après un silence.

– Vas-y tout de suite, dis-je. Vite.

Je raccroche. Je suis certain que ce qui nous sépare n'empêchera pas Deborah de venir. Elle n'est pas idiote, et elle sait que je ne l'appellerais pas pour rien en un pareil moment.

Comme prévu, quatre minutes plus tard, j'entends ses pas dehors, puis la porte de la caravane

s'ouvrir et elle apparaît sur le seuil en fronçant les sourcils devant la relative pénombre de l'intérieur.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-elle avec la même voix sans expression.

Je m'écarte de la porte et désigne la chambre.

– Là-dedans, dis-je.

Elle secoue la tête, toujours renfrognée, puis elle entre, suit la direction de mon geste et voit la masse informe de Jackie qui gît sur le sol. Elle se fige immédiatement.

– Putain ! siffle-t-elle en se précipitant vers le corps.

Elle s'accroupit et tend la main vers le cou de Jackie, la retire en se rendant compte que c'est inutile de chercher son pouls. Elle reste assise sur ses talons pendant quelques secondes encore, puis se relève, baisse les yeux sur le cadavre et revient vers moi.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demande-t-elle avec une rage glaciale. Elle a voulu rompre avec toi ?

L'espace d'un instant, je la regarde sans comprendre, puis :

– Ce n'est pas moi qui l'ai tuée, Debs, dis-je.

– Je vais pas te couvrir, Dexter, continue-t-elle comme si elle n'avait rien entendu. Je peux pas t'aider et même si je pouvais je voudrais pas.

– Deborah, ce n'est pas moi. Je ne l'ai pas tuée.

Je crois qu'elle m'entend, cette fois-ci, mais elle ne me croit toujours pas. Elle penche la tête de côté et me fusille d'un regard glacial et fixe, comme un oiseau de proie se demandant quand il va frapper.

– C'est qui, alors ?

– Je n'en sais rien.

– Mmm-mmm. Tu étais où ?

– Je n'étais pas là. Rita m'a appelé : Astor a fait une fugue et je suis allé à la maison la chercher.

– À la maison, répète Deborah avec une ironie appuyée.

– Astor est venue ici, continué-je sans relever, pour voir le tournage, et je suis venu demander à Jackie si elle l'avait vue et... (Sans raison valable, je me retourne vers l'endroit où gît Jackie.) Et elle était là, achevé-je assez pitoyablement.

Deborah ne répond pas et continue de me fixer avec le même regard glacial, mais au moins elle n'a pas encore sorti les menottes.

– Où elle est, maintenant ? demande-t-elle enfin.

Je me demande si elle a perdu la tête.

– Deborah, elle est juste là, réponds-je en désignant le cadavre. Elle ne risque pas d'aller ailleurs.

– Astor, grince-t-elle. Où elle est ?

– Oh, fais-je, étrangement soulagé. Je ne sais pas. Quelque part avec Robert.

Deborah regarde de nouveau le cadavre de Jackie, puis elle secoue la tête.

– Tu l'as laissée ici toute seule et il l'a eue.

– Quoi ? m'indigné-je. Ce n'était pas Patrick. Le psychopathe. C'est impossible !

– Et pourquoi ça ?

Et là, elle m'a bien eu, évidemment. Si nous partagions toujours la même bonne vieille complicité, je lui aurais peut-être expliqué que Patrick le psychopathe n'est plus. Mais telle qu'est la situation entre nous à présent, je tempörise.

– Ça ne ressemble pas à sa manière de procéder, dis-je prudemment. Et puis, tu vois. Elle a toujours ses deux yeux.

– Mmm-mmm, fait-elle sur le ton que je lui ai entendu prendre tant de fois quand elle veut qu'un suspect continue de parler, et qui pour une raison inconnue agit aussi sur moi.

– Et puis de toute façon, bafouillé-je, comment il aurait pu entrer ici ? Il y a des flics tout autour et partout à l'intérieur. Personne ne peut passer.

– Personne qui n'est pas d'ici, corrige-t-elle.

– Oui, bien sûr.

– Donc, par exemple, un figurant ? Ou un petit rôle qui serait aussi son *petit ami* ? dit-elle d'un ton particulièrement venimeux.

– Bon, Deborah, si tu es fâchée contre moi au point de préférer me coffrer moi plutôt que le vrai coupable, comme tu voudras. Sors les menottes. Emmène-moi au poste et joue les héroïnes, tu seras la flic à qui on ne la fait pas qui a bouclé son frère pour un meurtre qu'il n'a pas commis. (Je tends les mains, poignets joints.) Vas-y.

Elle me regarde encore un peu, comme si elle allait vraiment le faire, puis elle secoue la tête et laisse échapper un long soupir entre ses dents.

– D'accord, dit-elle. D'un côté comme de l'autre, c'est pas mon problème.

– Deborah...

– Te fatigue pas, dit-elle, je m'en tape.

Et elle se détourne en sortant son téléphone pour appeler les collègues.

Je me suis trouvé sur la scène de crime de beaucoup de meurtres grandioses, professionnellement comme personnellement, mais je n'ai jamais été dans la peau de celui qui trouve le corps. Et je n'ai jamais été non plus dans celle du suspect, même quand j'étais coupable. Je m'aperçois que c'est une situation extrêmement différente, surtout quand l'inspecteur Anderson arrive pour se charger de l'affaire.

La première chose qu'il fait est de virer Deborah, puis il arpente la caravane en grommelant, sifflant et en houspillant Angel-Sans-Rapport, qui est arrivé pour s'occuper de l'enquête scientifique. Quand il se décide enfin à me prendre à part pour me questionner, il ne se comporte pas comme un homme qui parle à un collègue empêtré dans des circonstances malheureuses. Il m'empoigne par le coude et m'entraîne près du réfrigérateur. Là, il me fixe longuement. J'attends poliment, mais il continue, manifestement convaincu qu'il va pouvoir endormir ma volonté et m'extorquer des aveux.

Mon téléphone sonne. Je m'apprête à le sortir, mais sa main jaillit et se referme sur mon poignet. Je hausse les sourcils : il secoue la tête.

– Tu parles d'un bouclier, fait-il.

Il me faut un moment pour comprendre de quoi il parle. Cela doit se voir sur mon visage, car il continue :

– Tu disais que tu la protégeais. Comme un bouclier.

Il vaut généralement mieux rester poli et humble quand on est interrogé par un policier, mais la mort de Jackie m'a ôté toute mon humilité et je suis assez irrité par cette sortie minable pour répliquer aussitôt :

– Tu parles d'un policier. Tu disais que tu trouverais le tueur.

– Peut-être que je l'ai trouvé, dit-il d'un ton sans équivoque.

– Pas du tout, réponds-je.

– Mmm-mmm, fait-il. Sauf que c'est toujours le petit copain, non ?

– Mais oui. Même quand la victime est harcelée par un psychopathe qui a déjà tué et qui a juré de la tuer. C'est tout à fait logique de soupçonner le petit copain et pas le psychopathe harceleur. En tout cas, c'est logique pour *toi*.

– Tu t'en sortiras pas comme ça, dit-il, avant d'aller houspiller encore un peu Angel.

Et je n'en sors pas. Pas avant longtemps. Je reste là pendant toute une heure à regarder. Quand il y pense, Anderson me jette un regard menaçant, mais en dehors de ça, il ne se passe rien.

Cela ne me gêne pas. À vrai dire, je suis content que ce soit Anderson le responsable de l'enquête plutôt que quelqu'un comme Deborah qui pourrait réellement résoudre l'affaire, car je ne veux pas qu'elle soit résolue tout de suite. Celui qui l'a tuée a agi contre *moi* autant que contre Jackie. Il a anéanti mon magnifique avenir et il m'a renvoyé sur le tas de fumier d'une existence nauséuse, dans le marécage de la petite vie sans intérêt dont j'avais réussi à m'évader. Celui qui m'a fait cela, je vais le retrouver et le lui faire payer.

Je reste donc près du réfrigérateur pendant qu'Anderson arpente la caravane dans une grande démonstration de bruit et de fureur qui ne veut rien dire, et je considère les deux ou trois petites informations que je possède sur ce tueur.

D'abord, je sais que ce n'est pas Patrick. Mais je suis le seul à le savoir, et quelqu'un d'autre a très bien pu espérer se servir de cette affaire de psychopathe harceleur comme écran de fumée. C'est d'ailleurs ce qu'il a déjà fait, si c'est la même personne qui a tué Kathy. Je réfléchis un bref instant, puis je décide que c'est bien de cela qu'il s'agit : l'œil de Kathy a été enlevé, et il n'y avait aucune raison à cela sauf pour faire diversion. C'est le même tueur pour les deux.

Kathy était inexistante, c'était une bonne à tout faire à plein temps, et il est impossible qu'elle ait pu avoir le genre d'ennemi surexcité qui décide de la tuer, surtout froidement et avec préméditation, en faisant un carnage aussi sanglant. Mais quelqu'un l'a tout de même tuée – et lui a pris son téléphone. L'appareil sur lequel elle notait tous les rendez-vous et contacts de Jackie. Ce qui implique – au moins pour moi – que la mort de Kathy soit liée à quelque chose qui se trouve dans le téléphone.

Même à Hollywood, très peu de gens sont prêts à tuer pour obtenir une adresse ou un numéro de téléphone – sauf peut-être celui d'un agent vraiment exceptionnel. Mais en l'occurrence, cela paraît peu probable : je suis tout à fait sûr que le téléphone n'a pas été volé pour obtenir un contact. Il reste donc les rendez-vous, et cette pensée suscite un léger intérêt chez le détective noir niché dans son antre intérieur.

De deux choses l'une : soit cela vaut la peine de tuer pour cacher l'un des prochains rendez-vous de Jackie, soit le rendez-vous n'était pas pour Jackie. Après tout, c'est le téléphone de Kathy. Pourquoi n'y aurait-elle pas consigné des questions personnelles aussi ? Et *si* quelqu'un a pris rendez-vous pour la retrouver dans sa chambre à l'hôtel et y est allé tout spécialement pour la tuer, c'est logique qu'il ait emporté le téléphone pour dissimuler toute trace de ce rendez-vous.

Un instant : cela ne tient debout que si le tueur savait que Kathy notait tout cela sur son téléphone. Ce qui signifie que cette personne la connaissait, savait comment elle procédait – quelqu'un avec une très bonne raison d'empêcher Kathy de... quoi donc ? Aller quelque part, faire ou dire quelque chose...

Un petit extrait vidéo apparaît sur l'écran de la salle de visionnage personnelle de Dexter : quelques jours plus tôt, aux costumes, Kathy giflant Renny, puis partant à grands pas, furieuse, en

braillant quelque chose comme : « La prochaine fois, je le dis à tout le monde ! »

Un autre petit extrait : Renny me fixant tandis que l'ombre noire d'une créature déploie ses ailes caoutchouteuses derrière ses pupilles.

Et un autre : Renny contemplant le public lors de son émission spéciale avec ce même regard, un regard que je connais si bien, parce que c'est celui d'un tueur et que je m'entraîne tous les jours à dissimuler le mien sous d'humbles sourires artificiels convaincants.

Et Renny s'en prenant au trouble-fête dans la salle avec une agressivité qu'on ne peut qualifier que de meurtrière, une violence qui expose aux yeux de tous sa personnalité de tueur.

Renny.

Tout se tient : il a un mobile, quels que soient les détails, et je sais qu'il a en lui cette particularité qui fait d'un meurtre une option simple et viable. Et pour cacher cette particularité, peu importe laquelle, il a tué Kathy – et ensuite vomi, selon Vince, quand il a vu le carnage qu'il avait fait. Mais il a tout de même tué Jackie aussi, malgré sa révulsion, qu'il ne devrait pas éprouver s'il avait vraiment en lui un passager noir.

Le train de fret rugissant de la déduction de Dexter s'arrête brusquement sur sa lancée. Cela ne tient pas debout. Un individu capable de tuer régulièrement ne peut raisonnablement vomir au vu de ce qu'il a fait. Et de toute façon, quel est le lien avec le fait le plus important, la mort de Jackie ?

Très bien, peut-être que ce n'est pas Renny. Mais j'ai toujours deux cadavres et je suis sûr qu'il y a un rapport entre eux. Je garde donc Renny sous le coude et essaie de remettre mon train sur ses rails.

Quelqu'un a tué Kathy et lui a pris son téléphone pour empêcher que soit divulgué quelque chose. Puis, bien que n'y prenant aucun plaisir, il a tué Jackie. Pour la même raison ? Mais s'il avait déjà le téléphone, pourquoi se donner tant de mal ?

Avec sa démarche d'éléphant, Anderson passe à côté de moi et sort de la caravane. Je regarde Angel qui passe minutieusement et calmement au peigne fin les alentours du cadavre de Jackie, juste devant le gros carton contenant les affaires de Kathy. Un petit tintement résonne en moi et je cligne des yeux.

Je rejoins Angel. Il lève un instant le nez, puis retourne au petit bout de moquette qu'il est en train d'enfermer dans un sachet en plastique.

– Va-t'en, dit-il. Tu dégages des mauvaises vibrations.

– Il faut que je voie un truc, dis-je.

– Non. Anderson me descendrait.

– Ça ne prendra qu'une seconde. C'est très important.

Angel se redresse et me considère, se demandant manifestement si le jeu en vaut la chandelle.

– Quoi ? demande-t-il finalement.

Je désigne du menton le gros carton derrière lui.

– L'ordinateur, dis-je. Il est toujours dans son étui ?

Il continue de me regarder, puis il laisse échapper un long soupir. Il se penche sur le carton, où l'étui en Nylon noir est posé sur le dessus des affaires. D'un doigt ganté de latex, il entrouvre la housse.

– Non, dit-il. Pas d'ordinateur. Il devrait être là ?

– Il y était ce matin.

– Merde, dit-il. Eh bien, je l'ai pas pris.

– Non, réponds-je. Mais quelqu’un d’autre, oui.

Angel soupire à nouveau, clairement mécontent qu’un ordinateur disparaisse quand c’est lui le technicien sur un dossier.

– C’est important ? demande-t-il.

– Je crois.

– Pourquoi ?

– Parce que c’est un Mac.

Il secoue la tête.

– Dexter, *coño*, arrête.

– Merci, Angel.

Il soupire de plus belle et se remet à quatre pattes.

– Je crois que je ne t’aime plus, dit-il.

Je retourne à mon poste près du réfrigérateur, assez content de moi. À présent, je sais pourquoi Jackie a été tuée. Parce que si vous avez un iPhone et un Mac, vous les synchronisez, et toutes les données du téléphone sont copiées sur l’ordinateur. Et Jackie a allumé l’ordinateur, vu le rendez-vous et été tuée pour cela.

Mais si Kathy était à jour, toutes ces données ont également été copiées dans iCloud, ce qui veut dire qu’elles devraient y être encore, rendez-vous accablant y compris. Mais personne ne peut accéder au compte iCloud de Kathy sans son mot de passe. Et en dérobant le portable, le tueur s’est assuré que cette information resterait hors de portée.

Je ne me congratule pas, mais je suis très content de moi. J’ai deviné presque tout – sauf, bien sûr, l’unique et minuscule détail sans importance : l’identité du tueur.

J’essaie de nouveau de faire cadrer Renny avec tout cela, et j’y arrive presque, vraiment. Mais en définitive, je refuse de croire que quelqu’un qui abrite un Passager puisse vomir après cet acte simple, relaxant et souvent agréable : tuer quelqu’un.

D’un autre côté, si j’élimine Renny, cela me laisse qui ? Peut-être que Renny a vomi parce qu’il a mangé des huîtres pas fraîches. Il *faut* que ce soit Renny – il n’y a personne d’autre qui corresponde au profil. En tout cas, je dois fouiller un peu dans son passé récent pour voir s’il cadre. Je pourrais demander à Deborah de jeter un coup d’œil et...

Deborah. Apparemment, elle refuse toujours de m’adresser la parole, et elle ne va pas être plus facile à aborder à présent, avec Anderson qui est arrivé en faisant tout son cirque et l’a flanquée dehors. Il paraît peu probable que son éjection de la scène du crime l’ait assez adoucie pour qu’elle soit disposée à pardonner et oublier.

Cependant, j’ai une piste qu’elle pourrait creuser, et elle est flic jusqu’à la moelle. Elle veut résoudre cette affaire – encore plus depuis qu’elle a été confiée à Anderson. Il est au moins possible qu’elle ait plus envie d’humilier Anderson que de m’éviter. Cela vaut la peine d’essayer.

Puisqu’il faut que j’aie vaquer à mes occupations, je réfléchis à ma nouvelle et étrange situation. Personne ne m’a demandé de ne pas bouger d’ici, de ne pas quitter la ville et de prendre un avocat. Je suis resté par réflexe, pensant pouvoir me rendre utile. Je vérifie si on me surveille et, comme personne ne me regarde, je sors nonchalamment de la caravane.

Deborah, faisant les cent pas devant, s’immobilise en me voyant descendre les trois marches. L’espace d’un instant, je me dis qu’elle va parler, mais elle se contente de se détourner et de reprendre son manège.

– Deborah, dis-je.

Elle s’immobilise, la tête rentrée dans les épaules.

– Quoi ?

– Je pense savoir qui a tué Jackie.

Elle met un moment à répondre :

– Va le dire à Anderson.

– Je préfère te le dire à toi. Pour qu’il en sorte quelque chose de positif.

– Compte pas m’amadouer pour que je te pardonne, Dexter. Tu as merdé comme c’est pas permis et maintenant, à cause de toi, Jackie est morte et Rita est... quoi ? Tu l’as pas encore tuée, Dexter ? s’échauffe-t-elle. Ça serait logique pourtant, non ?

– Deborah, pour l’amour du ciel...Je n’ai pas tué...

– Et alors, ça change quoi ? Tu quittes quand même Rita et *tes* trois mêmes, maintenant que tu as tout bousillé ici ? Ou bien tu reviens en rampant et en faisant comme si de rien n’était ?

– Très bien. Je vais le dire à Anderson. Comme ça, un tueur pourra s’en tirer à bon compte parce que tu es trop occupée à piquer une crise pour l’en empêcher.

– Crache, grogne-t-elle enfin sans desserrer les dents.

Je lui parle du téléphone et de l’ordinateur, de ma théorie qu’une seule et même personne a tué Jackie et Kathy, et elle m’écoute. Quand j’ai terminé, elle m’observe un moment avant de demander :

– OK. Alors qui les a tuées ?

– Renny Boudreaux. Il a eu une altercation avec Kathy et elle a hurlé qu’elle le dirait à tout le monde la prochaine fois.

– Renny Boudreaux est à New York. Il fait la promotion de son émission spéciale dans les talk-shows du matin. Il est parti hier.

– Quoi ?

Et là, j’avoue que je suis au moins en partie abasourdi.

– New York, répète-t-elle. Tout le monde sur le plateau le sait et tu le saurais aussi si tu avais lu le planning de production au lieu de passer tout ton temps à sauter Jackie. En attendant, pendant que tu tournes en rond et que tu me fais perdre mon temps avec tes grosses conneries, tu as toujours pas retrouvé Astor.

Le choc ne me fait pas vraiment tomber à la renverse, mais je vacille tout de même un peu.

– Eh bien, dis-je faiblement, mais...

– Va chercher ta gamine, ducon, dit-elle. T’occupe pas de tout ça. Tu as déjà fait assez de dégâts.

Elle tourne les talons et s’éloigne. Je ne veux pas en rester là. J’ai envie de l’empoigner par les épaules et de la secouer, lui dire que Patrick est mort, que quelqu’un d’autre a tué Jackie et gâché mon unique chance de m’extraire de la fange pour profiter du soleil. Et puis je veux trouver le coupable, le ligoter sur ma table et lui faire payer. Je ne vais pas laisser cette affaire finir enterrée sous l’incompétence abrutie d’Anderson et l’indifférence bureaucratique de Deborah.

Mais elle a raison sur un point. Il faut que je trouve Astor, et c’est un problème plus pressant que ma vengeance.

Très bien : par où commencer ? J’ai déjà exploré la caravane de Robert il y a une heure, mais il est possible qu’il soit revenu entre-temps. Ne serait-ce que par acquit de conscience, je dois aller vérifier.

La caravane de Robert n'est toujours pas verrouillée, et d'après ce que je vois, rien n'a changé. Que faire ? Astor est toujours disparue, Deborah refuse toujours de me parler et Jackie est toujours morte. Toute la détermination, la colère et le besoin de faire quelque chose m'abandonne et je me laisse tomber sur le rebord du canapé dans le coin salon de la caravane de Robert. Tout paraissait si beau et radieux ce matin, et voilà que le monde a repris sa forme habituelle, grise, cruelle et inutile. Je veux que tout redevienne comme avant. Comme un petit garçon prisonnier d'une sombre et effrayante aventure, je veux rentrer chez moi.

Chez moi : retour aux chaussettes sales par terre, aux piaulements continuels et aux interminables monologues décousus et inutiles de Rita. Je me rappelle que mon téléphone a gémi pendant qu'Anderson me questionnait. Ce ne pouvait être qu'elle : il ne reste plus personne d'autre.

C'est donc avec un lourd soupir et l'impression de revenir à un pénible devoir que je sors mon téléphone et regarde l'écran. Eh oui : Rita. Elle a laissé un message.

« Dexter, j'ai pensé à quelque chose et j'allais... Je sais que tu as dit qu'Astor rentrerait peut-être à la maison, mais peut-être pas... Alors quoi qu'il en soit, je vais m'absenter pendant une vingtaine de minutes. Et je te rappellerai quand je rentrerai, au cas où. »

Je regarde l'heure. Elle a appelé il y a cinquante-huit minutes. J'ai fait des études, donc je sais que cinquante-huit minutes, c'est plus que vingt, et elle n'a pas rappelé.

Je l'appelle, mais la ligne sonne dans le vide avant de passer sur répondeur. Je coupe. Je n'en reviens pas que Rita soit sortie, sans son téléphone qui plus est.

Pour l'heure, Astor n'est pas du tout en danger : elle est avec Robert, probablement dans les parages, en train d'apprendre des astuces de maquillage. Robert ne devrait pas être trop difficile à dénicher. S'il ne rôde pas aux alentours du plateau, quelqu'un saura où il est – Victor, certainement.

Je trouve sa caravane, deux portes plus loin. Martha, son assistante, en sort précipitamment comme si elle était poursuivie par des abeilles tueuses, et passe en courant près de moi en marmonnant : « Merde, merde, merde, *merde*. »

Je monte les trois marches et frappe. Pas de réponse, mais comme j'entends une voix se plaindre douloureusement à l'intérieur, je pousse la porte et entre.

Victor est assis à la table, la main crispée sur le téléphone collé à son oreille. Un grand verre d'eau est posé devant lui. Il écoute son interlocuteur tout en secouant la tête et en geignant : « Non. Non, impossible, putain, non », avant de vider le verre d'un trait.

Puis il prend derrière lui une grande bouteille bleue que je reconnais comme une célèbre marque de vodka, remplit le verre et en prend une bonne lampée. Je ne pense pas que la bouteille de vodka soit remplie d'eau. Il lève les yeux vers moi et explose de fureur.

– Eh bien, putain de merde, qu'est-ce que tu ferais ? On a un demi-pilote en boîte, une star morte et la chaîne qui me colle au cul ! Je sais pas ressusciter les morts, merde ! (Il écoute un instant – très bref – puis il aboie :) Bon, alors rappelle-moi quand tu sauras *vraiment* quelque chose ! (Il coupe et repose rageusement le téléphone sur la table.) Réécrire, marmonne-t-il avec colère. Réécrire en fonction du décès de la bonne femme... connard...

C'est au moment où il reprend son verre qu'il semble me remarquer enfin.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je cherche Robert.

Il me regarde sans comprendre.

– Robert Chase ?

Victor fait une grimace et devient écarlate, comme s'il s'apprêtait à me gratifier du genre d'aigreur qu'il vient de cracher dans son téléphone, et je ne suis pas du tout d'humeur.

– Il a ma petite fille avec lui, dis-je. Elle a onze ans.

Tout le sang reflue de son visage. C'est stupéfiant, comme spectacle. Un instant il a l'air tout enflé comme un gros ballon rouge, et le suivant ce n'est plus qu'une chose vert pâle aux pommettes qui saillent sous une chair flasque.

– Oh, putain de merde, je suis mort, chuchote-t-il.

Il prend son verre à deux mains, le porte mollement à ses lèvres et le vide avant de fixer sur moi des yeux presque aussi morts que ceux de Jackie.

– Les gens disaient que c'étaient des rumeurs, dit-il d'une voix un peu pâteuse. Des saloperies qu'on raconte à Hollywood pour vous démolir. Je vous jure, jamais j'aurais pensé... Putain ! Pourquoi moi ? Pourquoi c'est toujours sur moi que ça tombe... ? Je suis mort. Tout est devenu de la merde et je suis complètement... putain... de mort...

Jamais je n'aurais cru cela possible, mais son visage est devenu encore plus vert, et il reste prostré un moment sans bouger. Puis il se redresse brusquement, ouvre les yeux et respire un bon coup.

– Il faut que vous compreniez : Chase, c'était pas mon idée, dit-il. Je voulais quelqu'un de plus jeune, mais la chaîne a besoin d'une star. Ils ont une liste où figure le QTV de tout le monde...

– Le quoi ?

– Le QTV, s'impatiente-t-il. L'indice de popularité. Le nombre de téléspectateurs qu'ils peuvent rameuter. Robert est très haut. C'est une star. Et les gens inventent toujours des saloperies sur les stars. C'est un milieu cruel, un monde de salauds, mais si j'avais pu savoir que c'était vrai, ce qu'on disait sur Chase et les petites filles... Putain, je le prendrais quand même. Il a vraiment un QTV super haut.

Il fixe ses mains un moment, puis il se penche, empoigne la grosse bouteille bleue et remplit de nouveau son verre.

Je le regarde faire et je sens de petits doigts glacés me chatouiller la nuque.

– Qu’est-ce que vous voulez dire concernant Chase et les petites filles ? demandé-je.

Il refuse de croiser mon regard.

– C’est juste une rumeur.

Il n’a pas l’air lui-même très convaincu.

– Et quelle est la rumeur, Victor ? demandé-je. Concernant Robert Chase et les petites filles ?

Il me fixe et sa pomme d’Adam monte et descend dans sa gorge, puis il ferme la bouche et baisse de nouveau la tête.

– Il les *aime*, dit-il d’une voix rauque. (Il me regarde et déglutit de nouveau.) Il *aime bien* les petites filles.

Je me rapproche de lui, le prends par l’épaule et le sens se raidir.

– Et quand vous dites « aime », dis-je, qu’est-ce que cela signifie exactement pour vous, Victor ?

– Il couche avec, chuchote-t-il. Robert Chase est un pédophile.

Je repense aux journées passées avec Robert qui me disait regretter ne pas avoir de gosses. J’avais trouvé cela peu convaincant, et ça l’était – mais pas parce qu’il n’aimait pas les gosses. Le portrait de famille qu’il a dissimulé précipitamment sur mon bureau à mon arrivée ; son intérêt immédiat pour Astor, la manière dont il l’a entraînée en tête à tête dans la salle de maquillage – et même son week-end au Mexique dans sa « station balnéaire privée », probablement un endroit où l’on satisfait les goûts d’hommes comme lui. Tout se met en place, tout se tient si parfaitement que, rétrospectivement, il n’y a qu’un imbécile pour ne pas avoir remarqué des indices aussi évidents. Et c’est moi l’imbécile. L’abruti complet. J’ai cru qu’il était gay, et comme je suis un pauvre imbécile d’abruti prétentieux, j’ai même cru qu’il en pinçait pour moi. Alors que depuis le début c’était de gosses qu’il était question.

Un dernier extrait vidéo clignote sur l’écran mental de Dexter : Kathy entrant dans cette pièce où Robert et Astor ont disparu, puis en sortant précipitamment comme si elle avait vu un fantôme. Elle les a vus et elle n’a rien dit ? Même avec Kathy, son pouvoir de star faisait son effet. Elle a donc accepté de le retrouver ce soir-là, prévoyant peut-être même de le faire chanter, et il l’a tuée avant de prendre son téléphone, pour que personne ne soit au courant de leur rendez-vous. Il a même vomi, ce qui cadre si bien avec ce que je sais de lui... J’aurais dû le voir, et si je l’avais vu, Jackie serait toujours en vie. Imbécile, imbécile de Dexter.

Je dents serrées à me maudire, jusqu’à ce que je me rende compte que je tiens toujours Victor par l’épaule.

– Hé, fait-il. Écoutez ... vous comptez... ?

– Je n’ai pas encore décidé. Où sont-ils allés ?

Il tressaille, mais il secoue la tête.

– Aucune idée. Chase était là ce matin, et puis... Merde, j’en sais vraiment rien, je vous en prie, vous me faites mal.

Comme il est beaucoup trop effrayé, ivre et accablé pour mentir, je le lâche.

– Merde, dit Victor en se massant les épaules, vous m’avez foutu une putain de trouille.

Je sors de la caravane, laissant l’univers magique du show-business derrière moi pour toujours. Plus de lumières, de caméras, de pétards et de marques à trouver. Plus de foules idolâtres, de mojitos au couchant et de voitures avec chauffeur. Adieu les accessoiristes, les éclairagistes et les figurants. Et plus question d’engager des pédophiles parce qu’ils sont appréciés du public, et de faire mine que tout va bien du moment que l’audience est là et que vous n’êtes témoin de rien.

Adieu pour toujours à ce décor criard et fragile, paillettes et gentils mensonges en surface, mais mort et malaise en dessous, là où c'est important, comme tout le reste dans ce monde pourri et abject.

Je me dirige vers ma voiture. Je ne sais pas très bien où je vais aller, mais au moins je vais quitter tout cela.

Comment puis-je en être là ? Comment une assurance aussi cool et brillante a-t-elle pu devenir ce pauvre tas de viande sans cervelle ? Dexter le débile, qui a allègrement présenté Astor à un pédophile et les a encouragés à jouer ensemble. Dexter le déglingué, qui a laissé Jackie toute seule avec un tueur – un tueur que j’ai sous le nez depuis plus d’une semaine, sans m’en douter une seconde. Dexter le destructeur, qui laisse souffrance, malheur et mort dans son sillage et continue son chemin gaiement, sans voir ce qu’il y a derrière lui – ni devant.

Pendant que tout s’écroule autour de moi, je suis là, assis dans ma voiture, à me masser les tempes en cherchant une idée. Astor pourrait être n’importe où. Robert l’a peut-être emmenée dans sa résidence balnéaire spéciale au Mexique, ou à Los Angeles, ou n’importe où entre les deux. En cet instant même, il est peut-être en train de lui faire des choses affreuses tandis qu’elle le supplie en se tortillant et en se demandant pourquoi personne ne vient à son aide.

Alors *réfléchis*, Dexter : essaie de faire apparaître quelque chose de nouveau et de merveilleux dans ce crâne vide. Essaie de former une vraie pensée, une authentique idée, avant qu’il soit trop tard pour Astor aussi – si ça ne l’est pas déjà.

Rien ne vient. Je n’ai pas la moindre idée ni même l’ombre d’un indice. Je suis tellement abruti que je ne trouve rien de mieux à faire que d’appeler Rita. Peut-être aura-t-elle eu plus de chance...

Mais son téléphone sonne dans le vide. Où qu’elle soit partie, elle y est toujours. Cela signifie-t-il qu’elle les a trouvés ? Ou bien qu’elle est simplement coincée dans les embouteillages ? Et d’ailleurs, où est-elle partie ?

Je réécoute le message qu’elle m’a laissé plus tôt. Il n’a pas du tout changé. La seule partie qui dévoile un soupçon d’indice, c’est : « Tu as dit qu’elle rentrerait peut-être à la maison, mais peut-être pas... Alors quoi qu’il en soit, je vais m’absenter pendant une vingtaine de minutes... »

« Peut-être à la maison mais peut-être pas » est du Rita typique, tellement tordu et incomplet que cela peut signifier presque n’importe quoi. Mais cela fait des années que je m’efforce de la comprendre, et je pensais être capable de la déchiffrer. Je prends « à la maison mais peut-être pas » et je l’ajoute à « m’absenter pendant une vingtaine de minutes », et cela ne peut vouloir dire qu’une seule chose. Notre nouvelle maison. À dix minutes en voiture de chez nous et sans conteste un endroit

où Astor aurait envie d'aller.

Il faut partir du principe qu'Astor a eu voix au chapitre pour décider où ils iraient, mais je sais à quel point elle sait être persuasive ou, à défaut, butée. Et Robert aura eu désespérément besoin d'un endroit où se cacher.

Un dernier fragment de pensée tombe en tintant sur le parquet poussiéreux du cerveau de Dexter : *si* Robert et Astor sont allés là-bas se cacher et *si* Rita y est allée et les a découverts, Robert n'aura pas dédicacé une photo en souriant avant de la laisser repartir. Il l'aura attachée bien solidement et bâillonnée, puis enfermée dans un placard, le temps de vérifier ses arrières et d'attendre quiconque pourrait être lancé à sa poursuite.

Robert détient Astor et elle est à moi. Elle m'appartient comme une gazelle appartient à un lion, et il me l'a ravie, il a pris quelque chose qui est à moi et je ne peux pas le laisser s'en tirer à si bon compte.

Robert a tué Jackie. Il a pris mon unique aperçu du bonheur, et pour cela il ne souffrira jamais assez. Et si je laisse un carnage suffisant pour conduire les flics jusqu'à moi, peu importe. Il ne reste plus rien dans ce monde qu'une morne souffrance, et que je l'endure en prison ou sur le canapé avec Rita, c'est du pareil au même pour moi.

Je démarre ma voiture et sors lentement du parking, laissant le flic de l'entrée pour me fondre dans la circulation de la soirée, et la nuit sans étoiles ruisselle en moi et me remplit d'une détermination inflexible. Je suis prêt pour Robert.

C'est l'heure de pointe et la circulation est quasi bloquée. J'avance au pas en serrant les dents et j'invente de nouvelles choses tout exprès pour Robert. Je pourrai passer des heures rien qu'à jouer avec son visage, en ôter lentement et méticuleusement chaque fragment et le brandir devant ses yeux...

Je suis tellement absorbé dans ces agréables rêveries éveillées qu'avant de m'en rendre compte, je suis arrivé. Je longe une fois la maison pour voir s'il y a le moindre signe de leur présence. Une petite décapotable attend devant la porte du garage. Le minivan de Rita est garé à la va-vite derrière. Il y a du monde et, avec moi, ce sera complet.

Je continue ma route en scrutant les alentours au cas où quelqu'un serait aux aguets, mais je ne vois personne, rien d'autre que le calme d'un quartier de classe moyenne. Vélos garés contre des arbres, rollers gisant dans les allées, et les arômes discrets d'une demi-douzaine de dîners rivalisant de saveur.

Je me gare à une rue de la maison, sous les branches d'un gros banyan, prends le couteau de boucher sous le siège et descends de ma voiture. La nuit est tombée, à présent, et j'inspire de pleines goulées de ténèbres que je laisse couler en moi, le long de mon échine. Tandis qu'elles se répandent sur mon visage et jusqu'au bout de mes oreilles, je sens le calme reptilien et glacé prendre les commandes, et nous pousser en avant, affûté et empressé, dans l'action.

Une lumière brille à côté de la porte d'entrée. Peu nous importe. Nous nous fauflerons par l'arrière en longeant la haie et en restant dans l'ombre. Nous passerons dans la pénombre et nous nous glisserons par l'auvent déchiré de l'abri de piscine jusqu'à la porte de derrière. Nous utiliserons la clé que nous avons sur nous depuis des semaines et nous fondrons sur Robert.

Les téléviseurs brillent et babillent dans les salons des voisins et tout est on ne peut plus normal – tout sauf le monstre nonchalant qui s'avance vers une agréable soirée de petits jeux qui conviennent fort peu à ces banlieues endormies.

Nous nous glissons sans un bruit dans l'obscurité le long de la maison et après avoir franchi sans

un bruit un coin éclairé, nous nous arrêtons à trois mètres seulement de l'abri de piscine, là où pend un large pan de toile déchirée, et nous restons là sans rien faire d'autre que respirer, attendre, écouter et observer.

Plusieurs minutes passent et nous restons immobile dans notre patience de prédateur. Tout est calme. Une faible clarté nimbe une fenêtre. Plus loin à l'arrière, face à la piscine, c'est la porte de ma chambre, puis il y a une grande baie vitrée coulissante suivie d'une autre fenêtre. Là, une vive lumière est allumée, et au centre, visible par la baie coulissante, je vois une lueur voilée provenant d'une lampe située à l'écart de la porte-fenêtre.

Mais de notre côté, rien ne bouge, et d'un long glissement souple, nous sortons de l'ombre pour franchir la pelouse brunie et le pan de l'auvent jusqu'à la porte.

Nous nous arrêtons, une main sur la poignée et l'oreille collée à la porte : rien. Rien d'autre que le souffle étouffé de la climatisation centrale qui résonne dans la maison. Rien ne compte hormis ce moment, cette nuit et ce couteau, cet instant présent. Il n'y a jamais rien eu d'autre dans le monde que le *présent*. Nous enfonçons la clé dans la serrure, et avec un tour silencieux du poignet, la porte est ouverte.

Pas un mouvement, pas un bruit, rien d'autre en vue que la silhouette de murs qui exhalent encore une faible odeur de peinture.

Nous poussons la porte, juste assez pour nous faufiler à l'intérieur, et alors que nous nous tournons pour la refermer silencieusement, nous entendons un bruit sourd ; la lumière jaillit dans la pièce et une vive douleur s'épanouit à l'arrière de notre crâne. Alors que nous piquons du nez, passant d'une vague surprise à une douloureuse obscurité, nous sommes de nouveau envahi par l'horrible évidence de notre incompétence, et une voix intérieure cruelle s'exclame : *Je te l'avais bien dit !*

Juste avant de sombrer, j'entends une autre voix au loin, la voix insidieuse et pleine de reproches d'une gamine de onze ans s'indignant vertueusement.

– T'étais pas obligé de le frapper aussi *fort*...

Pendant très longtemps, ce n'est qu'obscurité. Et puis quelque part sur un morne et lointain horizon, le gémissement insistant de la douleur commence à se manifester au bord de l'obscurité. Il palpète, insistant, et à chaque battement de son pouls il grandit, plus lumineux, lançant d'épineuses petites vrilles de souffrance qui enflent et deviennent un grand arbre lumineux aux racines profondément ancrées dans le roc, déployant ses branches, éclairant l'obscurité et clamant son nom :

C'est moi, Dexter.

Et, miracle, l'obscurité répond :

Salut, crétin.

Je suis réveillé. Je suis groggy et embrumé, j'ai du mal à savoir où je suis, mais je suis réveillé. Je suis à peu près sûr de ne pas m'être endormi normalement ; il y a peut-être une explication très importante à cela, mais comme je ne suis pas en état d'y réfléchir, je replonge immédiatement dans la même stupidité qui m'a conduit où j'en suis et j'essaie de me lever.

À vrai dire, aucun de mes membres n'a l'air de jouer son rôle. Je tire sur un bras : il est dans mon dos pour une raison inconnue, bouge de quelques centimètres en entraînant l'autre bras, puis s'arrête et reprend sa position de départ, coincé derrière mon dos. J'essaie les jambes : elles bougent un peu, mais pas séparément – elles ont elles aussi l'air réunies par quelque chose.

Je respire un bon coup. Ça fait mal. J'essaie de réfléchir, mais c'est encore plus douloureux. Il m'est arrivé quelque chose ? Peut-être – mais comment pourrais-je le savoir si je ne peux ni bouger ni voir ? *Je ne peux pas bouger, mais je peux ouvrir les yeux.*

Avec un douloureux effort, je soulève une paupière. Ma vision est trouble, mais il me semble que je commence à distinguer quelque chose. Poilu, sous moi, là où devrait se trouver le sol : eurêka, me dis-je. Moquette. Et couleur crème. Je me creuse un moment la cervelle et finis par me souvenir : la chambre des parents dans la nouvelle maison a une moquette crème. Je dois être dans ma nouvelle maison, allongé face contre terre. Mais cela n'est pas dans mes habitudes. Il m'est donc arrivé quelque chose d'inhabituel, et si j'arrivais à mettre un instant la douleur de côté, je me rappellerais quoi.

J'entends une voix dans une autre pièce – celle d'Astor, pleine de reproche et de mépris. Et je me

rappelle.

Le bruit sourd sur mon crâne qui m'a fait atterrir ici, la voix d'Astor quand j'ai piqué du nez, et pourquoi je suis ici.

Je suis venu pour ligoter Robert. Ça n'a pas marché. C'est lui qui m'a ligoté.

Dans un flot de souvenirs amers et de fureur instinctive, tout me revient. Robert a tué Jackie et, ce faisant, il a tué ma nouvelle et merveilleuse existence. Il a emmené Astor, il *me* l'a prise, et il a réussi tout cela sous mon nez au flair pourtant infailible.

Pendant de longues et vives secondes, la colère s'empare de moi et je m'agite, serrant les dents et me débattant dans les liens qui me retiennent. Je roule sur un côté, puis sur l'autre, je tire de toutes mes forces, et bien entendu il ne se passe rien, sauf que j'ai bougé d'un mètre et que j'ai encore plus mal au crâne.

Très bien : la force brute n'est pas la solution, et réfléchir n'est pas notre fort. Il ne reste que la prière, qui consiste en réalité à se parler à soi-même, et moi-même n'ai pas été très à la hauteur ces derniers temps. Y a-t-il une autre possibilité ?

Par bonheur, il se trouve qu'il en reste une, pure, idiote et imméritée : la chance.

Et la chance se faufile jusqu'à la pièce où je suis allongé.

– Dexter ! chuchote une petite voix.

Je tourne la tête vers la porte au prix d'un grand et douloureux effort.

Astor se découpe dans l'embrasure sur la vive lumière de la pièce voisine. Elle porte ce qui ressemble à un négligé de soie blanche, fermé sous la gorge par un nœud de ruban bleu pâle. Elle entre sur la pointe des pieds et vient s'accroupir près de moi.

– Tu as bougé. Ça va ?

– Non. J'ai mal à la tête et je suis attaché.

Elle ne relève pas.

– Il t'a frappé vraiment fort, dit-elle à mi-voix. Avec une batte de base-ball. Il a frappé maman aussi. Elle bouge pas depuis un moment. Je savais pas qu'il ferait ça. J'ai cru que tu étais mort.

– Je vais l'être, et toi aussi, si tu ne me détaches pas.

– Il me tuera pas, dit-elle avec une étrange suffisance. Robert m'aime.

– Astor, Robert n'aime personne d'autre que lui-même. Et il a tué deux personnes.

– Il l'a fait pour moi. Pour qu'on puisse être ensemble.

Elle sourit, un peu fière, un peu contente d'elle, et une idée inattendue surgit dans mon crâne douloureux : elle envisage vraiment de me laisser attaché, pour Robert. Impensable – mais elle y pense.

– Astor.

Malheureusement, un peu de réprobation paternelle s'insinue dans ma voix. C'est la pire intonation à utiliser avec Astor, et elle secoue la tête en fronçant les sourcils.

– C'est vrai, dit-elle. Il les a tuées parce qu'il m'aime.

– Il a tué Jackie.

– Je sais. Désolée. Il a été obligé. Elle a débarqué dans sa caravane en hurlant que l'ordinateur disait qu'il avait tué une Kathy je-sais-pas-qui-c'est. Et puis elle nous a vus, et on était... ensemble, dit-elle d'un air satisfait et un peu timide. Je l'ai laissé... m'embrasser et – et là, waouh, elle s'arrête tout net. Robert fait un bond et lui dit un truc genre « non, non, attends, je vais t'expliquer ». Et elle, elle le regarde et elle lui sort carrément « OK tu pourras expliquer ça au sergent Morgan ». Tante

Deborah, précise-t-elle.

– Oui, je sais.

– Enfin, bref, Robert me dit « bouge pas », et il court après Jackie. Je voulais pas en manquer une miette. Je les ai suivis et je les ai vus monter dans la caravane de Jackie ; le temps que j’arrive il en sortait avec un MacBook Air supercool sous le bras. Il m’a dit qu’il me le donnerait dès qu’on serait dans un endroit sûr.

– Astor, il n’y a aucun endroit qui soit sûr, dis-je. Il a tué deux personnes. On va le retrouver et le mettre en prison pour très longtemps.

Astor se mord la lèvre.

– Je sais pas trop.

– Moi *si*. Il ne peut aller nulle part.

Elle n’a pas l’air convaincue.

– J’en connais qui tuent des gens et qui se font pas attraper, dit-elle en me défiant d’un regard entendu.

– Mais Robert a tué quelqu’un de *célèbre*, Astor. Les flics sont forcés de l’attraper, sinon, ils auront l’air de quoi ? Ils vont lancer toutes leurs ressources et ils le pinceront.

– Peut-être.

– C’est sûr. Ils feront tout ce qui est en leur pouvoir. D’ailleurs, la seule chose qui pourrait les motiver encore plus, ce serait que Robert ait aussi kidnappé quelqu’un. Une petite blonde de onze ans, par exemple.

– Il m’a pas *kidnappée*, Dexter, dit-elle. Je suis partie avec lui. Il est amoureux de moi.

– Tu l’aimes, toi ?

– Évidemment que non, ricane-t-elle. Mais il va me faire faire du cinéma.

– Il ne pourra pas depuis la prison. Ni s’il est mort.

– Mais il dit qu’on peut s’enfuir ! répond-elle. Qu’on peut se cacher de la police !

– Et comment il te fera faire du cinéma s’il se cache ?

– J’en sais rien.

– Astor, la carrière d’acteur de Robert est terminée. Sa vie est finie. Et la tienne aussi, si tu restes avec lui. Maintenant, détache-moi.

– Vaut mieux pas. Robert risquerait de se mettre en colère.

– Astor, bon sang !

Elle pose la main sur mes lèvres.

– Chut ! Il va t’entendre.

– C’est déjà fait, dit une voix depuis la porte.

Robert entre dans la pièce. Il appuie sur l’interrupteur et le plafonnier s’allume, beaucoup plus lumineux que dans mon souvenir, aveuglant. Du coup, je ne vois rien jusqu’à ce que Robert s’agenouille auprès de moi. Là, j’y vois, mais je le regrette : Robert tient un très gros couteau de boucher et il a l’air de savoir ce qu’il veut faire avec.

Il me dévisage un moment, la tête penchée sur le côté. Même dans la lumière éblouissante de cette pièce, son bronzage paraît régulier, sa peau semble douce et lisse et ses dents sont toujours aussi parfaites quand il retrousse les lèvres en un bref sourire automatique. Il est le bourreau le plus improbable que je puisse imaginer.

– Tu n’aurais pas dû venir ici, Dexter, dit-il d’un ton chagrin, comme si tout était ma faute.

– Tu n’aurais pas dû tuer Jackie.

Il grimace.

– Ouais, je déteste ça. J’ai pas les tripes pour ça. Mais j’étais obligé. C’est un peu plus facile chaque fois. De toute façon, j’avais une bonne raison. Je l’ai fait pour Astor.

Il se tourne vers elle et le regard qu’il lui jette est l’expression d’une durable affection... ou il est bien meilleur acteur que je ne pensais. Astor le regarde aussi, mais elle n’a pas l’air tout à fait aussi éprise. J’ai peut-être encore une chance de sauver la pauvre peau de Dexter.

– Si tu aimes Astor à ce point, dis-je, tu n’aurais jamais dû lui mentir.

Robert se retourne brusquement et se rembrunit.

– Je lui ai pas menti. Jamais je ferais une chose pareille, je l’aime. Elle le sait.

Il lui sourit de nouveau et pose le couteau par terre à côté de lui pour pouvoir lui prendre la main dans un geste rassurant.

– Tu lui as menti. Tu lui as dit que tu pourrais la faire tourner dans des films et c’est un mensonge.

– Non, dit-il. J’ai des tas de relations et...

– Tes relations te fuiront comme la peste. Dès qu’elles apprendront que tu es un pédophile menteur et assassin.

Il vire à l’écarlate.

– Tu comprends pas. Personne comprend.

– C’est vrai. Les flics ne comprennent pas non plus, et ils feront le nécessaire pour que tu restes en prison jusqu’à la fin de tes jours... si tu as de la chance. Nous avons la peine capitale en Floride, tu sais.

– Non, pas question, dit-il. Jamais ils m’attraperont. Je peux m’enfuir.

– Comment, Robert ? Ils surveillent déjà les aéroports, les quais et même la gare routière.

– J’ai une voiture, dit-il, presque comme s’il espérait que cela valait quelque chose.

– Et si tu te sers de ta carte de crédit pour acheter de l’essence, ils le sauront. Ils vont te pincer, Robert. Tu as enlevé une fillette, ils vont se lancer à ta poursuite et ils ne s’arrêteront qu’une fois qu’ils t’auront chopé.

Robert se mord la lèvre. Une goutte de sueur perle sur son front.

– Je peux... je peux négocier.

– Tu n’as rien à négocier.

– Si. J’ai un... un otage.

– Un quoi ?

– Parfaitement. Je peux obtenir un bateau et gagner Cuba. J’ai juste besoin d’un peu d’avance. On me l’accordera si je donne Astor en échange.

Je vois le visage d’Astor changer. Elle nous a écoutés comme si elle assistait à un match de ping-pong, tournant la tête de l’un à l’autre, tout en fronçant de plus en plus les sourcils. Mais quand Robert dit « donne Astor », son visage se durcit en un masque de fureur noire et glaciale, et c’est après Robert qu’elle en a.

– Leur donner Astor ? Je croyais que tu l’aimais, dis-je.

Il secoue la tête.

– Je peux pas aller en prison. Je sais ce qu’ils font aux gens comme moi. Je ferai tout pour l’éviter. (Il se penche sur moi, et je ne vois plus rien d’autre que son visage parfaitement hâlé, beaucoup trop beau, avec dans les yeux un léger regret.) Je suis désolé, dit-il. Mais ça implique qu’il faut que je te

tue. Je suis vraiment désolé, Dexter. Je t'aime bien. Mais je peux pas prendre le risque de... aaargh !

Il écarquille les yeux. Pendant un long moment, il ne bouge ni ne respire, agenouillé auprès de moi, l'air vaguement surpris. Puis il grimace et ouvre la bouche. Mais au lieu de mots, c'est un horrible filet de sang qui en sort et se répand sur le sol et sur moi ; j'ai beau écarter vivement la tête, j'en prends quelques gouttes sur le visage.

Robert s'écroule sur le côté ; derrière lui, avec un rictus de triomphe sur les lèvres et un couteau très pointu et très sanglant dans les mains – derrière lui, dans son négligé en soie blanche avec son nœud bleu pâle et un motif tout nouveau de pois rouges, je vois Astor.

– Pauvre connard, lui dit-elle.

Avec le couteau, Astor coupe les liens qui me retiennent les mains. Ce n'est qu'une corde à linge en Nylon qui cède facilement, et en quelques secondes je m'assois et essuie le répugnant sang qui me macule le visage. Je me sens souillé, sali, et je frise la panique jusqu'au moment où je libère mes pieds et où je peux courir en titubant jusqu'au lavabo pour m'assurer que j'ai bien tout enlevé. C'est alors que je vois un visage étrange et hésitant qui me regarde.

Qui es-tu à présent ? me demandé-je. J'ai essayé d'être un nouveau et différent Dexter – et je n'ai pas réussi. J'ai entrevu ce qui m'a paru être une vie scintillante et merveilleuse, un endroit où le luxe était monnaie courante, où tout le monde était beau et où tout était possible. Je l'ai vu, je l'ai désiré et j'y ai même été invité, et j'ai cru que dans un endroit si lumineux même l'amour était possible : l'amour, pour quelqu'un comme moi qui n'ai jamais éprouvé d'émotion plus forte que l'irritation.

J'ai sauté à pieds joints dans ce radieux nouveau monde – pour découvrir que cet endroit qui paraissait si chaleureux n'était qu'une glace mince et fragile ne pouvant supporter mon poids. Elle a volé en éclats pour me laisser tomber dans une eau glaciale.

Et quand j'ai eu plus que jamais besoin d'être moi-même, saint Dexter-du-Couteau, je me suis élancé d'un pas assuré pour danser le *Ballet noir* et j'ai trébuché. J'ai été dupé, pris au piège par un homme si terne que c'était presque un hologramme, et il m'aurait liquidé si je n'avais pas été sauvé par une gamine de onze ans.

C'est parfait : seul celui qui vit dans un mirage peut tomber aussi bas. J'ai perdu toutes mes illusions, les anciennes comme les nouvelles. Le voici dans le miroir, mesdames et messieurs, le poids lourd des andouilles : Dexter le doux rêveur !

Mon reflet opine. *C'est ce qui arrive quand on essaie d'être ce qu'on n'est pas*, dit-il, et j'opine à mon tour. Car tu auras beau voyager loin, tu es ce que tu es ; même si tu t'envoles vers des cimes vertigineuses, si tu frôles le soleil et si tu penses que ta place est dans le halo de sa parfaite lumière dorée, tu te trompes. Les ailes fondent toujours.

Un joli petit minois apparaît dans le miroir derrière moi.

– Dexter ? demande Astor. Qu'est-ce qu'on fait ?

Je cligne des paupières et mon ivresse narcissique se dissipe. Je me retourne vers Astor et,

derrière elle, je vois une star de la télé morte. Juste devant moi, j'ai une gamine de onze ans vêtue d'un négligé, et quelque part dans la maison gît ma femme, inconsciente et ligotée.

Dans un brusque sursaut de lucidité paranoïaque, je me rends compte que ce n'est pas la situation idéale. Toute cette affaire semble soudain destinée à me désigner comme coupable : la mort de Jackie, celle de Robert, et même Astor dans son improbable tenue affriolante. Je ne suis après tout que son *beau-père* et, dans le milieu de la police, « beau-père » est synonyme de « violeur d'enfants ».

Il suffirait de dix minutes d'interrogatoire policier basique avec n'importe qui travaillant sur le pilote pour révéler que j'ai été le dernier petit copain de Jackie. Cela ferait de moi le suspect numéro un dans sa mort – après tout, entre moi et le mondialement célèbre Robert Chase, même un crétin comme Anderson n'hésiterait pas longtemps.

Ma carte maîtresse habituelle, le sergent ma sœur, n'est plus dans le jeu. D'après ma dernière tentative de conversation avec elle, je suis tout à fait sûr qu'elle serait ravie de me voir me tortiller dans le vent. Elle ne me passerait pas la corde au cou, peut-être, mais elle ne lèverait sûrement pas le petit doigt pour me l'enlever non plus. Elle reculerait et regarderait Anderson placer proprement Dexter dans son scénario taillé sur mesure. Et il ne raterait pas son coup : il a fait toute sa carrière en piétinant des preuves et en arrêtant des innocents. S'en sortirait-il mieux cette fois, alors qu'il le ferait exprès et avec plaisir ?

Reste Astor – mais il ne sera pratiquement pas tenu compte de ce qu'elle pourra dire. Elle est mineure et tout le monde sait que les beaux-pères utilisent l'intimidation pour garder le secret sur leurs plaisirs pervers : la pauvre petite créature dirait tout ce qu'il lui a dicté.

C'est un mélange parfait de clichés – et les flics adorent les clichés parce qu'ils sont vrais la plupart du temps. C'est comme cela qu'ils ont eu le statut de clichés.

Plus j'y songe, plus je me dis que je risque d'avoir de gros ennuis. Ce n'est pas de la paranoïa : Jackie était très célèbre. La nécessité d'accuser *quelqu'un* de sa mort et de l'arrêter sera énorme. Ajouter Robert ne fait que décupler cette pression. Et pour couronner le tout, Jackie a été tuée alors qu'elle était, comme chacun sait, sous la protection de la police de Miami. Si un tueur s'est faufilé entre les mailles de ce filet, les policiers passent pour des moins que rien. Mais si le tueur est quelqu'un de *l'intérieur*, on leur en voudra moins. Ils vont me sauter dessus à pieds joints.

Les policiers arrêtent-ils et accusent-ils quelqu'un qu'ils savent innocent ? Pas très souvent. Mais la police de Miami dans son entier refuserait-elle d'y regarder de trop près si un frère policier arrêtait quelqu'un de plausible ? Le capitaine Matthews fermerait-il les yeux, ne serait-ce que pour protéger l'image du service ?

Est-ce que l'eau est mouillée ?

Deborah – quoi qu'elle ait dit tout à l'heure – ne sera toujours qu'à moitié convaincue de mon innocence. Quelle moitié l'emportera ? Autrefois, elle se serait attelée sans relâche à la quête de la vérité, sans se préoccuper de la hiérarchie et de ce qu'il pourrait lui en coûter. La Debs d'alors aurait bravé n'importe quoi pour libérer un innocent – et si l'innocent était son frère, rien n'aurait pu la retenir. Elle aurait affronté le service tout entier.

Mais aujourd'hui ?

Aujourd'hui, sur un dossier dont Debs a été éjectée avec un coup de pied aux fesses du capitaine ? Maintenant qu'elle est déjà au coin et que sa précieuse carrière ne tient plus qu'à un fil ? Elle a été réprimandée publiquement et on lui a ordonné de garder ses distances. Si elle fait des vagues, elle

risque de se noyer et de mettre un terme à quelque chose qui signifie plus que tout au monde pour elle. Risquerait-elle cela pour moi *maintenant* ? Maintenant qu'elle a dit très clairement qu'elle me prend pour une belle raclure, capable de tuer même Rita ?

Je n'en sais rien. Mais il ne me semble pas prudent de miser ma vie là-dessus.

Cela dit, j'ai une solution, une carte simple et efficace pour sortir de prison : Rita. Je ne l'ai pas tuée. Elle confirmera que Robert a enlevé Astor, qu'il l'a affublée de l'accablant négligé, puis agressée. Et cela permettra de remonter à son mobile pour tuer Jackie, et même Kathy : tout concordera et la mort de Robert sera soudain bien méritée, ce sera un cas de légitime défense. Anderson essaiera probablement de me la coller sur le dos, et ce sera peut-être très déplaisant pour moi pendant un moment, mais, au bout du compte, même un crétin de son envergure sera forcé de voir la vérité.

Rita est la clé. Grâce à elle, je serai à l'abri de la justice, et c'est le comble de l'ironie. J'ai eu beau vouloir la fuir et échapper à l'affreuse grisaille d'une vie minable avec elle, c'est la seule qui puisse me sauver à présent : parfait. Te voici de retour chez toi, Dexter.

– Dexter ? dit Astor. Hé, Dexter ?

Elle me fait sursauter, et je la regarde en clignant des paupières. Je lis l'hésitation sur son visage, ajouté à quelque chose qui pourrait être de la culpabilité.

– Qu'est-ce qu'on fait ? demande-t-elle à nouveau.

Pour la première fois depuis plusieurs semaines, elle a l'air d'une gamine de onze ans : effrayée, perdue devant la brutale réalité.

– D'abord, dis-je, on va récupérer ta mère.

Nous trouvons Rita à l'autre bout de la maison, près du lave-linge. Elle est ligotée comme je l'étais et elle ne bouge pas. Quand je m'agenouille auprès d'elle, je ne sens qu'un pouls presque imperceptible. Je la retourne avec précautions et entreprends de détacher ses poignets. Alors que je tire sur la corde, son pouls cesse de battre.

Je tente les gestes de base. Je lui fais du bouche-à-bouche. Je fais tout ce que ma formation et une imagination désespérée peuvent me souffler, mais au bout de cinq minutes elle ne respire toujours pas et sa peau commence déjà à devenir moite et glacée.

Rita est morte.

Je regarde son cadavre. Je repense aux nombreuses années où nous avons été ensemble, à tous les délicieux repas qu'elle a préparés, à toutes les choses qu'elle a faites pour moi en plus de la cuisine, et je secoue la tête. Je sais que je devrais éprouver quelque chose – colère, chagrin, regret, n'importe quoi. Mais ma seule pensée est que la mort a lissé presque toutes les rides qui étaient apparues dernièrement sur son visage.

Et je repense à Jackie : la mort paraissait bien pire sur elle. Encore que cela n'ait pas beaucoup d'importance. Elles sont tout aussi mortes l'une que l'autre. Finalement, j'éprouve quelque chose – j'apprécie à sa juste valeur l'ironie que la vie a infligée à Dexter. Moi qui ne me suis jamais beaucoup préoccupé des femmes, j'étais fier comme un paon parce que j'en avais deux.

Et à présent je n'en ai aucune.

Je me détourne du cadavre de Rita. Derrière moi, Astor se mordille la lèvre.

– Est-ce qu'elle... maman, elle est... morte ? demande-t-elle.

Je hoche la tête.

– Mais il y a pas... tu peux pas... *faire* quelque chose ?

– J’ai essayé, dis-je. Ça n’a rien donné.

Astor baisse les yeux sur le corps de sa mère et secoue la tête. L’espace d’un instant, je crois qu’elle va pleurer – mais elle n’a pas cette capacité en elle, pas plus que moi. Au lieu de cela, elle s’agenouille auprès de Rita et lui touche la joue. Elle la fixe longuement, puis se tourne et lève les yeux vers moi.

– Qu’est-ce qu’on fait, à présent ? demande-t-elle.

Je soupire. Il y a des tas de choses que je pourrais faire, mais toutes mènent tôt ou tard à la même cellule dans le centre de détention en ville. Et même moi, je dois avouer que je le mérite. Ma carrière entière n’a jamais été autre chose qu’un prélude à la prison. Je suis resté hors de portée du juste châtement pendant très longtemps grâce à mon astuce – mais les récents événements prouvent que je n’en ai plus, qu’elle s’est tarie et a été balayée par les vents comme les feuilles d’automne. Tout est terminé, et en me l’avouant j’éprouve un petit soulagement.

Il est inutile de prolonger cela plus que nécessaire.

Je relève Astor.

– Nous allons appeler la police, dis-je. Et ensuite, nous affronterons la fanfare.

Elle a l’air perplexe, mais peu importe.

Je sors mon téléphone et j’appelle. Puis je m’assois avec Astor et j’attends que la musique commence.

Composition : Compo-Méca
64990 Mouguerre

Photographie de couverture : © Laurence Dutton - Getty Images

Titre original : *Dexter's Final Cut*

© Jeff Lindsay, 2013.
Tous droits réservés.

Les personnages, les lieux et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.

© Éditions Michel Lafon, 2014, pour la traduction française.
118, avenue Achille-Peretti
CS70024 – 92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com



ISBN : 978-2-7499-2298-0